


331.1
*



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LXXI.

AVIS DU LIBRAIRE.

Les anciens Souſcripteurs qui n'ont pas renouvellé leur abonnement pour l'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771, & les nouveaux qui ſe propoſent de s'abonner pour cette même année, ſont priés de le faire inceſſamment chez *Delalain* rue de la Comédie Françoiſe, & non ailleurs; ſans quoi ils courent riſque de perdre leurs avances. Il prévient qu'il ne délivrera de N°, à meſure qu'il en paroîtra, qu'à ceux qui auront ſouſcrit chez lui, & dont les noms ſeront inſcrits ſur ſon Regiſtre.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Les Douze Césars, traduits du Latin de Suétone, avec des Notes & des Réflexions : par M. de la Harpe ; 2 gros volumes in-8°, à Paris chez Lacombe Libraire rue Christine, & Didot l'aîné Imprimeur-Libraire rue Pavée, près du Quai des Augustins.

LE peu de succès des productions théâtrales de M. *de la Harpe* l'auroit-il enfin déterminé, Monsieur, à déposer le poignard de *Melpomène*, pour se livrer à des travaux moins éclatans & mieux assortis à la trempe de son esprit ? Si c'est aux jugemens équi-

tables que l'on a portés de *Warwick*, de *Pharamond*, de *Timoléon*, de *Gustave* & de *Mélanie*, que nous devons la traduction des *Douze Césars de Suétone*, il est donc vrai de dire que la Critique est bonne à quelque chose ; elle fait rentrer les auteurs dans leur sphère. Beaucoup d'écrivains (j'en pourrois citer qui vivent encore) ont ainsi hasardé leurs premiers pas dans la carrière dramatique & l'ont abandonnée, plus dociles que ne le fut le téméraire *Icare* à la voix qui lui crioit de ne pas approcher trop près du soleil avec des aîles de cire. D'aigles impérieux qu'ils vouloient être, ils se sont mis à leur place ; humbles hirondelles, ils rasent la terre. Ce n'est pas que je prétende que M. *de la Harpe*, malheureux au Théâtre, ait réussi dans l'essai de traduction qu'il vient de présenter au Public. Cet essai me paroît, au contraire, former contre lui le préjugé le plus défavorable. Le Théâtre & la traduction sont, en quelque sorte, les deux extrêmes de la Littérature. L'art dramatique suppose tous les dons du génie. Quelqu'intelligence du Grec ou du Latin, de la constance & du courage à feuilleter les Com-

mentaires, suffisent pour faire un traducteur au moins médiocre. Je vais prouver que cet avantage ne manque pas moins à M. *de la Harpe* que celui de faire de bonnes Tragédies.

Vaugelas mit 30 ans à composer la traduction de *Q. Curce*. A voir les négligences, les omissions & les contresens qui se rencontrent dans la traduction de *Suétone*, on seroit tenté de croire que M. *de la Harpe* n'a pas mis à ce travail plus de 30 jours. Quoi qu'il en soit, son ouvrage est précédé d'un *Discours*, & chaque *César* est accompagné de *Notes* & suivi de *Réfléxions*. Comme ce *Discours*, ces *Notes* & ces *Réfléxions* sont détachés du texte, & que souvent même ils lui sont étrangers, je me propose de vous en parler séparément, & je les réserve pour une autre Lettre. Dans celle ci je me borne à la traduction.

Campum Stellatem majoribus consecratum, agrumque Campanum ad subsidia Reipublicæ vectigalem relictum, divisit extra sortem, ac viginti millibus Civium, quibus terni pluresve liberi essent. » La Plaine Etoilée, consacrée

» aux Dieux par nos ancêtres, & les
» champs de la Campanie, dont les re-
» venus étoient affectés aux besoins de
» l'Etat, furent distribués par ordre de
» *César* à vingt mille citoyens de la
» classe de ceux qui avoient deux ou
» trois enfans. » Que de fautes, Mon-
sieur, dans cette seule phrase! 1°. Le
texte porte *Stellatem* & non *Stellatum*;
ce mot *Stellatem* n'est point un adjectif,
mais un nom propre. M. *de la Harpe*
devoit donc traduire *le Champ Stellate*,
& non *la Plaine Etoilée*, qui est le vaste
champ des Poëtes. Cette balourdise
est aussi ridicule que le seroit celle d'un
étranger qui dans sa langue traduiroit
la Plaine de Grenelle par *le Champ
Grené* ou *Grenellé*. 2°. *Extra sortem* est
tout-à-fait oublié, & c'est une circons-
tance qu'il ne falloit pas omettre; elle
marque que dans cette distribution de
terres, les parts ne furent point tirées
au sort, selon l'usage ordinaire. 3°. *Terni
pluresve liberi* n'est point rendu par
deux ou trois enfans; le texte dit ex-
pressément que *César* donna des terres,
non à ceux qui avoient *deux ou trois en-
fans*, mais aux citoyens qui en avoient

au moins trois, & qui jouissoient à Rome du privilège appellé *jus trium puerorum*. Ces pères de famille, entr'autres distinctions, avoient celle d'occuper aux Spectacles une place plus honorable.

Transiit in citeriorem Galliam, conventisbusque peractis, Ravennæ substitit. » Alors il passa les Alpes, & ayant te- » nu l'*assemblée du commerce*, il s'arrêta » à Ravennes. » Où M. *de la Harpe* a-t-il vû qu'il soit ici question d'une *assemblée de commerce* ? Le texte porte *conventibus peractis*, qui veut dire, *ayant tenu un grand conseil*, *une grande assemblée* ou *les Etats du païs*.

Lucio Domitio qui Corfinium in præsidio tenebat, in deditionem redacto. » Il » prend à discrétion *Domitius* qui s'é- » toit enfermé dans Corfou. » Solécisme géographique ; on lit dans le texte *Corfinium* ; c'est une ville de l'Abruzze Citérieure au Royaume de Naples, appellée aujourd'hui *San-Pelino*. *César* étoit encore loin de *Corfou*, capitale de l'isle du même nom, située à l'entrée du Golfe Adriatique ou de Venise. D'ail-

leurs, *Corfou* ne s'appelle pas en Latin *Corfinium*, mais *Corcyra*.

Comitia cum populo partitus; ut, exceptis Consulatûs petitoribus, de cætero numero Candidatorum, pro parte dimidiâ, quos populus vellet, pronuntiarentur; pro parte alterâ, quos ipse edidisset. Et edebat per libellos circùm Tribus missos scripturâ brevi: Cæsar Dictator illi Tribui. Commendo vobis illum & illum, ut vestro suffragio suam dignitatem teneant. » Les Comices furent partagés » entre lui & le peuple. On convint » que le peuple nommeroit une moi- » tié des Magistrats, & *César* l'autre. » Les Consuls furent exceptés de ce par- » tage. La formule de recommandation » pour ceux qu'il vouloit faire élire » étoit écrite sur des tablettes envoyées » dans toutes les Tribus, & conçue en » peu de mots: *Moi César, Dictateur,* » *ai accordé telle charge à un tel; je vous* » *le recommande, afin qu'il obtienne* » *cette dignité par vos suffrages.* » Je ne crois pas, Monsieur, que dans aucune traduction on puisse trouver une bévûe aussi forte que celle qui se présente

ici. Un écolier de sixiéme sçait que les Romains commençoient leurs lettres & leurs billets par le nom de la personne qui écrivoit, lequel étoit immédiatement suivi du nom de la personne à laquelle on écrivoit : *Cæsar Ciceroni*, *Cicero Cæsari ; César à Cicéron*, *Cicéron à César* ; ou sousentendoit *scribit*, *écrit*. Ainsi *Cæsar Dictator illi Tribui* veut dire *César Dictateur à telle Tribu*. L'historien Latin, qui vouloit nous instruire de la formule des billets de *César*, commence par en copier le début. M. *de la Harpe* a pris *tribui*, qui est un nom au datif, pour la première personne du prétérit du verbe *tribuere*, qui signifie *donner*, *conférer*, *accorder* ; il traduit en conséquence *Moi César*, *Dictateur*, *ai accordé telle charge*, &c. Pour peu qu'il eût raisonné, il n'auroit pas commis une méprise aussi grossière ; car enfin si *César* a accordé telle charge à un tel, pourquoi le recommander, afin qu'il obtienne des suffrages du peuple ce qu'il tient déja de la faveur de *César* ? Ces idées là ne se contredisent-elles pas ? Il y a dans *Suétone illum & illum*, *tels & tels*, & non simplement

illum ; il n'y eſt pas queſtion de *telle charge.* Ces mots *illi* & *illum* ſont préciſément en Latin ce que ſont dans notre Langue *tel* & *telle* ; ils doivent être remplacés par les noms propres des perſonnes dont on parle. Au lieu de *tel* & *telle* nous employons ordinairement la majuſcule *N.* Il falloit traduire : » La » formule de recommandation, &c, » ne contenoit que ce peu de paroles : » *Céſar Dictateur à telle Tribu. Je vous* » *recommande tels & tels, pour qu'ils* » *obtiennent de vos ſuffrages la charge à* » *laquelle ils aſpirent.* »

Céſar ſe permettoit publiquement des diſcours peu circonſpects. *Nihil eſſe Rempublicam, appellationem modo ſine corpore ac ſpecie ; Sullam neſciſſe Litteras, qui dictaturam depoſuerit.* » La Répu» blique, diſoit-il, n'eſt qu'un nom » ſans réalité. *Sylla* en étoit encore à » l'A, B, C, puiſqu'il a abdiqué la » dictature. » *Sylla à l'A, B, C !* Quelle préciſion ! Quel goût ! Quelle élégance ! Cette expreſſion eût paru d'une popularité baſſe au vulgaire des Traducteurs. M. *de la Harpe* l'a ſans doute regardée comme une heureuſe hardieſſe.

La crainte qu'on ne défère à *César* le titre de Roi détermine les Conjurés à hâter le moment de sa mort : *Consilia igitur dispersim antea habita, & quæ sæpe bini ternive ceperant, in unum omnes contulerunt.* » Ce qui n'avoit été » qu'une délibération particulière entre » deux ou trois hommes, devint une » conspiration générale. » Ce n'est point la pensée de *Suétone.* Il ne dit pas que ce qui n'avoit été d'abord que le complot de quelques particuliers devint une conspiration générale, mais que *les Conjurés n'ayant pu d'abord s'assembler que séparément, deux à deux ou trois à trois, ils se réunirent & tinrent un conseil général*, lorsqu'ils eurent avis qu'on étoit sur le point de conférer à *César* le titre de Roi.

Des présages sinistres semblèrent annoncer à *César* sa fin prochaine : *Immolantem Haruspex Spurinna monuit, caveret periculum, quod non ultra martias idus proferretur.* » L'Augure *Spu-* » *rinna* l'avertit dans un sacrifice qu'il » étoit menacé d'un danger qui ne pas- » seroit pas les ides de Mars. » *Un danger qui ne passera pas quinze jours*,

trois semaines, um mois : tournure barbare & qui n'est point Françoise.

Tandem, Decimo Bruto adhortante ne frequentes ac jam dudum operientes destitueret. . . . progressus est. » Mais *Decimus Brutus* l'exhorta à ne point » manquer au Sénat, qui l'attendoit » en grand nombre & depuis long-» temps. Il sortit donc. » Peut-on dire d'un Sénat, d'un corps, qu'il attend *en grand nombre ?*

Cimber Tullius .... ab utroque humero togam apprehendit. » *Tullius Cimber* le » prit par sa robe & lui fit courber les » épaules. » *Togam ab utroque humero* signifie le haut de la robe, & non que le Conjuré *fit courber les épaules à César.*

Jus nundinarum in privata prædia a consulibus petiit. » Il demanda aux Con-» suls le droit de foire pour quelques » particuliers » C'est un contresens. Cette permission que l'Empereur *Claude* demandoit aux Consuls n'étoit point pour quelques particuliers, mais pour établir lui-même des foires dans les terres de son patrimoine.

Quare in brevi spatio tantùm amoris

favorisque collegit, ut cùm profectum eum Ostiam periisse ex insidiis nuntiatum est, magnâ consternatione populus, & militem quasi proditorem & Senatum quasi parricidam, diris exsecrationibus incessere non ante destiterit, quàm unus atque alter, & mox plures a magistratibus in rostra producti, salvum & appropinquare confirmarent. » Aussi *Claude* se fit-il aimer en peu de temps au » point que le bruit s'étant répandu » que dans un voyage à Ostie on l'a» voit fait périr par trahison, le peuple » consterné accabla de malédictions les » soldats & le Sénat, qu'il appelloit » traitres & parricides, *jusqu'à ce que* » *les Magistrats montant dans la Tribu*» *ne aux Harangues* assûrèrent que » *Claude* vivoit & qu'il approchoit. » Autre contresens. M. *de la Harpe* prend des couriers pour des Magistrats. Le texte ne dit point que les Magistrats montèrent eux-mêmes dans la Tribune aux Harangues, mais qu'ils y firent paroître plusieurs couriers qui arrivèrent successivement, & qui assûrèrent que l'Empereur vivoit, & qu'il alloit arriver.

» tions à la *Loi Papia -Poppéa*, le droit » de Bourgeoisie accordé aux Latins, » les privilèges des femmes qui au- » roient fait quatre enfans; & toutes ces » constitutions subsistent encore au- » jourd'hui. » Nouveau contresens. Les constitutions & les règlemens de l'Empereur *Claude* ne se rapportent qu'aux constructeurs de vaisseaux qu'il vouloit encourager, & non à toutes les classes de citoyens, comme le fait entendre la version de M. *de la Harpe*. Il falloit traduire: » Ceux qui feroient construire » des vaisseaux pour le commerce ob- » tinrent de lui des privilèges propor- » tionnés à l'état que chacun d'eux te- » noit dans l'Empire: tels que la dis- » pense de la *Loi Papia Poppéa* aux Ci- » toyens; le rang de Citoyens aux La- » tins, & les prérogatives des mères qui » avoient quatre enfans aux femmes » des constructeurs. »

Defractis compluribus subselliis obesitate cujusdam, risus exortus est. » Un » homme d'une grosse taille ayant rom- » pu un banc sous lui, cet accident fit » rire tout le monde. » *Defractis com-* » *pluribus subselliis* signifie que cet hom-

» me avoit brisé *plusieurs siéges* sous
» lui ; il s'agit ici non d'un *banc*, mais
» de siéges portatifs. »

Quod cùm tardùm videretur, non cessavit identidem se publicare ; non dubitavit privatis spectaculis operam inter scenicos dare. « Ce délai lui paroissant ensuite trop long, il ne cessa de
» se montrer en public & de représen-
» ter dans les spectacles donnés par les
» Magistrats. » C'est encore un contre-sens. *Privatis spectaculis* ne signifie point des *spectacles donnés par les Magistrats*, lesquels spectacles étoient toujours publics, mais des *spectacles particuliers*, des jeux de société que donnoient des Farceurs dans l'intérieur des maisons où ils étoient appellés. *Se publicare* veut bien dire *se montrer en public* ; mais dans cet endroit il signifie seulement *se donner en spectacle*, comme faisoit *Néran* dont il s'agit ici ; or on peut *se donner en spectacle* sur des théâtres particuliers, sans que l'on soit censé *se montrer en public*.

Tragœdias quoque cantavit personatus: Heroum Deorumque, item Heroïdum ac Dearum personis effictis ad similitudi-

nem oris sui, & feminæ, prout quamque diligeret. » Il chanta même des rôles de » Tragédies ; & les Dieux & les Hé- » ros, les Déesses & les Héroïnes por- » toient sur la scène des masques qui res- » sembloient à *Néron* ou à sa maîtresse. » Solécisme & contresens. *Cantare personatus* signifie *jouer* ou *représenter*. Ce n'étoit point & les Dieux & les Héros, les Déesses & les Héroïnes qui portoient de ces masques ressemblans à *Néron* ; c'étoit *Néron* lui-même, qui, représentant dans ses différens rôles, ces Dieux & ces Héros, ces Déesses & ces Héroïnes, portoit un masque fait à sa ressemblance ou à celle de la femme qu'il aimoit le plus.

Cantante eo, ne necessariâ quidem causâ recedere theatro licitum erat ; itaque & enixæ quædam in spectaculis dicuntur, & multi tædio audiendi laudandique, clausis oppidorum portis, aut furtim desiluisse de muro, aut morte simulatâ funere elati. » Lorsqu'il chantoit, » il n'étoit pas permis de sortir de » l'assemblée pour quelque cause que ce » fût : aussi plusieurs femmes accouchè- » rent, & beaucoup de spectateurs, en-

» nuyés d'écouter & d'applaudir, sau-
» tèrent par dessus les murs de la ville,
» parce que les portes étoient fermées,
» ou feignirent d'être morts & sorti-
» rent pour être enterrés. » *Ne necessariâ quidem causâ* seroit mieux rendu par *même pour les besoins les plus urgens* que par *quelque cause que ce fût* qui est trop vague. Il y eut des spéctateurs *qui feignirent d'avoir perdu la vie, afin d'être enlevés comme morts*; c'est le vrai sens de *multi simulatâ morte funere elati.* M. *de la Harpe* dit *feignirent d'être morts & sortirent pour être enterrés*: prêter à des gens qui se portoient bien & qui faisoient semblant d'être morts l'action de *sortir* & de plus l'intention d'être enterrés, c'est abuser de la permission de mal traduire. Ce trait vous fera rire, Monsieur; en effet, il très-plaisant de voir quelqu'un qui feint d'être mort se mettre lui-même en chemin pour aller se faire enterrer.

Indicebat & familiaribus cœnas, quorum uni mitellita quadragies sestertium constitit, alteri pluris aliquanto absorptio rosaria. » Il commandoit des sou-
» pers à ses amis. Dans l'un de ces

» soupers, un mets préparé avec du » miel couta jusqu'à quatre millions » de sesterces ; & dans un autre, des » essences de rose qui coutèrent encore » davantage ». *Il commandoit des soupers à ses amis* ; on ne sçait ce que le Traducteur veut dire ; cette expression n'est pas françoise. On dit *se prier à souper chez quelqu'un.* Si M. *de la Harpe commandoit des soupers à ses amis*, il risqueroit beaucoup de n'être pas entendu. *Mitellita* signifie une espèce de bandelette ou couronne de soie dont les Anciens se servoient dans leurs festins, & non un *mets préparé avec du miel.* On ne conçoit pas qu'un pareil mets pût coûter quatre millions de sesterces, c'est-à-dire, huit cens mille livres suivant l'évaluation de M. *de la Harpe.*

Néron cherchoit à flétrir la mémoire de son prédécesseur. *Morari eum inter homines desiisse, productâ primâ syllabâ, jocabatur.* « Il disoit *que Claude* avoit » cessé de *demeurer* parmi les hommes, » en allongeant la première syllabe du » mot latin *qui* signifie *demeurer*, de » manière *qu'il* ressembloit à un mot

» Grec *qui* signifie *être fou* ». Cette phrase est bien mal conçue & n'est pas intelligible ; Ces *que*, *qui*, *qu'il*, *qui*, blessent l'oreille & rendent la diction louche. D'ailleurs, *Suétone* ne parle en aucune façon de la *ressemblance à un mot Grec qui signifie être fou* ; il n'articule rien de relatif à l'étymologie du mot latin *morari*. Il s'agit de deux termes purement Latins auxquels la façon de prononcer donne une signification différente ; *mŏrari* avec la première syllabe brève signifie *demeurer*, & *mōrari*, première syllabe longue, veut dire *faire des folies*. *Néron* prononçoit *mōrari* avec la première syllabe longue ; jeu de mot par lequel il faisoit entendre que la mort de *Claude* avoit été le terme de ses extravagances. Toutes les langues fournissent des exemples de ces sortes d'équivoques. Si l'on vouloit faire un jeu de mot en François sur un homme qui, avec des mœurs licencieuses, auroit la passion de la pêche, on diroit de lui que c'est un grand *pé-cheur*, & par la prononciation brève de la première syllable, on feroit la censure de sa conduite, en feignant de di-

re qu'un de ſes amuſemens eſt la pêche. Dans une phraſe où le mot *pecheur* ſeroit employé avec ce double ſens, comme *morari* dans *Suétone*, un Allemand qui auroit à faire paſſer ce trait dans ſa langue, ſeroit-il regardé comme un bon interprète, s'il traduiſoit, à l'exemple de M. *de la Harpe* : » il diſoit qu'il » étoit un grand *pecheur*, en abrégeant » la premiére ſyllabe du mot François » qui ſignifie *pécheur*, de manière qu'il » reſſembloit à un mot latin qui ſigni-» fie *preneur de poiſſon* ». L'analogie entre les deux phraſes eſt très-exacte.

Hortante Phaonte ut interim in ſpecum egeſtæ arenæ concederet. » *Phaon* voulut » perſuader à *Néron* d'entrer dans une ca-» verne remplie de ſable.» La choſe eſt impoſſible. Auſſi le Latin dit tout le contraire ; *in ſpecum egeſtæ arenæ* ſignifie une caverne d'où l'on avoit tiré du ſable.

Et tamen non defuerunt qui per longum tempus vernis æſtivisque floribus tumulum ejus ornarent. » Cependant il y » eut dès Citoyens qui allèrent encore, » long-temps après ſa mort, orner ſon » tombeau de fleurs, en Hyver & en

» Eté ». Ces mots *vernis æstivisque floribus* signifient des *fleurs de Printemps & d'Eté.* De pareilles fautes attestent avec quelle négligence l'auteur a travaillé sa traduction.

Staturâ fuit pene justâ; corpore maculoso & fœdo; sufflavo capillo; vultu pulcro magis quàm venusto. » Sa taille, » (il s'agit toujours de *Néron*) étoit » médiocre. Il avoit le corps couvert » de taches & malpropre, les cheveux » chatains; plus de beauté dans les » traits que dans la physionomie ». Je ne crois pas que *fœdo* soit bien rendu par *malpropre*; j'aimerois mieux un *vilain corps*, comme nous disons *un beau corps*. On peut avoir le corps *propre* & fort *vilain*; il est probable que *Néron* n'avoit pas le corps *malpropre*. Le texte dit *sufflavo capillo* des *cheveux blonds* & non des *cheveux chatains*. Je n'entends pas bien, *plus de beauté dans les traits que dans la physionomie*; ce n'est point la pensée de *Suétone* qui dit simplement que *Néron avoit les traits plus beaux que gracieux.*

Ne croyez pas, Monsieur, que ces citations soient le fruit d'une recherche laborieuse de ma part, & que,

pour jetter du ridicule ſur cette verſion, je forme exprès un faiſceau d'un petit nombre de fautes éparſes çà & là dans les deux volumes. Je les ai priſes au haſard, telles qu'elles ſe ſont trouvées ſous ma main en parcourant le livre. Rien ne m'eſt plus aiſé que de vous donner une idée ſuivie de la façon de traduire de M. *de la Harpe*. Liſons enſemble, ſi vous voulez, les vingt premières lignes du regne de *Calligula*.

A Tiberio patruo adoptatus; adopté par ſon oncle Tibère; *patruo* n'eſt pas rendu; il falloit *adopté par Tibère ſon oncle paternel.*

Antequam per leges liceret, avant l'âge permis par les loix; pour plus d'exactitude j'aurois mis *avant l'âge preſcrit par les loix*, ou *plutôt que les loix ne le permettoient.*

Legiones univerſas Imperatorem Tiberium pertinaciſſimè recuſantes, & ſibi ſummam Reipublicæ deferentes, incertum conſtantiâ an pietate majore compeſcuit. » Il contint avec autant de fer» meté que de zèle les Légions qui » refuſoient obſtinément de reconnoî» tre *Tibère* pour Empereur, & qui

» vouloient

» vouloient couronner leur Général ». Il falloit *avec autant de fermeté que d'attachement*; de plus *Legiones universas*, *toutes les Légions* & non *les Légions* simplement. *Et qui vouloient couronner leur Général*, pour *& qui lui déféroient le pouvoir suprême*. Le mot *vouloient* n'est point dans le texte; &, si l'on couronne aujourd'hui ceux qu'on a déclarés Rois, il ne faut pas transporter cet usage au temps de *Tibère*.

Priusquam honorem iniret, ad componendum Orientis statum expulsus. » Mais avant que d'entrer en *charge*, » il fut, pour ainsi dire, chassé de Rome » par *Tibère* qui le *chargea* des affaires » d'Orient ». *Avant que d'entrer en charge*; il est ici question du Consulat qui chez les Romains étoit une Magistrature & la première de toutes. Le mot *charge*, terme générique, désignant nos institutions judiciaires modernes, est étranger à l'idée qu'avoit un Romain du Consulat, & c'est précisément cette idée, comme toutes celles de ce ce peuple, qu'on doit présenter lorsqu'on traduit les Latins, soit en approchant nos termes des idées &

des institutions de l'antiquité, soit en fixant le sens de ces termes par des notes claires & précises. *Tibère le chargea des affaires d'Orient*; le texte n'est pas rendu : *ad componendum Orientis statum* signifie *pour régler*, ou plus exactement, *pour arranger les affaires de l'Orient.*

Annum ætatis agens quartum & trigesimum diutino morbo Antiochiæ obiit, non sine veneni suspicione. » Il mourut » à Antioche, à l'âge de trente quatre » ans, d'une maladie de langueur que » l'on soupçonna être causée par le poi- » son ». *Suétone* dit que *Germanicus* couroit sa 34e année, *annum ætatis agens quartum & trigesimum*; il ne falloit donc pas mettre *à l'âge de 34 ans*, mais *dans sa 34e année.* Le *diutino morbo* ne signifie pas une *maladie de langueur* mais une *maladie longue* ou *lente.* Cette maladie *que l'on soupçonna être causée:* quel françois!

Præter livores qui toto corpore erant... cremati quoque cor inter ossa incorruptum repertum est, cujus ea natura existimatur, ut tinctum veneno igne confici nequeat. » Outre les taches livides qu'il

» avoit ſur tout le corps, on remarqua » que, parmi ſes cendres & ſes os brû-» lés, ſon cœur reſta dans ſon entier; » & l'on croit communément que le » cœur impregné de poiſon réſiſte au » feu ». Au mot *livide* on lit dans le Dictionnaire de l'Academie *il y a des marques livides ſur la peau.* Au mot *tache* on voit que ce terme ſe dit de *certaines marques naturelles qui paroiſſent ſur la peau.* Le Traducteur ſe ſeroit donc exprimé avec plus de juſteſſe, s'il avoit traduit *marques livides* au lieu de *taches livides.* A l'égard du cœur de *Germanicus* qui reſta dans ſon entier, *Suétone* ne parle que des os, *inter oſſa*; il ne falloit donc pas ajoûter *cendres*, mot qui ſe ſupplée néceſſairement. On *remarqua.... & l'on croit.* Les deux *on* employés dans un ſens différent ſont une faute de ſtyle. *Tinctum* eſt une expreſſion figurée qu'on pouvoit négliger; il ſuffiſoit de dire *le cœur d'un homme empoiſonné*; mais ſi l'on vouloit abſolument rendre *tinctum*, on devoit choiſir un autre mot qu'*impregné*, terme de Pharmacie qui ne ſe dit guères que d'une liqueur chargée d'une ſubſtance

hétérogène. *Résiste au feu* est trop foible pour *igne confici.*

Obiit autem, ut opinio fuit, fraude Tiberii, ministerio & operâ Cneii Pisonis. » On attribua sa mort à la haine » de *Tibère* & aux manœuvres de *Cneius* » *Pison* ». Le mot *ministerio* présente une toute autre idée que celle de *manœuvres*. Il ne s'agit point ici d'intrigues sourdes & de cabales de Courtisans jaloux ; *ministerio* veut dire que *Pison* servit la haine de *Tibère*, & qu'il en fut le ministre.

Ingenium in utroque eloquentiæ doctrinæque genere præcellens. » Un génie » éminent pour les Lettres Grecques & » Latines & pour l'éloquence des deux » langues ». Le mot *utroque genere* a trompé M. *de la Harpe*; cet *utroque genere* se rapporte à *eloquentiæ* & à *doctrinæ*. L'Historien veut dire que *Germanicus* étoit également *éloquent* & *sçavant*.

Benevolentiam singularem, conciliandæque hominum gratiæ ac procurandi amoris mirum & efficax studium. » Il avoit une bonté d'ame admirable, » la plus grande envie de plaire &

» d'être aimé & les plus grands talens » pour y réussir ». Il n'y a rien dans le latin qui désigne *les plus grands talens*; au reste, *la plus grande envie*, *les plus grands talens*, *bonté d'ame admirable* : expressions familières qu'un style noble & soutenu n'admet pas.

Sicubi clarorum virorum sepulcra cognosceret, inferias manibus dabat. » Il » honoroit les tombeaux des grands » hommes ». On pourroit demander à M. *de la Harpe* de quelle manière *Germanicus* honoroit ces tombeaux. *Suétone* nous l'apprend en mettant le mot *inferias* qui signifie les sacrifices qu'on offroit aux mânes. M. *de la Harpe* n'a pas jugé à propos de l'exprimer, non plus que *sicubi cognosceret.*

Obtrectatoribus etiam, qualescumque & quantacumque de causa nactus esset, lenis adeo & innoxius, ut Pisoni decreta sua rescindenti, clientelas diù vexanti, non priùs succensere in animum induxerit, quàm veneficiis quoque & devotionibus impugnari se comperisset. » Il n'opposoit que la douceur à ses » envieux & à ses ennemis, quelques » outrages qu'il en eût reçus. Il ne té-

» moigna de reſſentiment à *Piſon* qui
» avoit mépriſé ſes decrets & maltraité
» ſes cliens, que lorſqu'il ſe vit en
» butte à ſes maléfices & à ſes embu-
» ches ». Il y a dans le Latin *qualescum-que*, *quels qu'ils fuſſent*; M. *de la Harpe* l'a cru inutile; je ne penſe pas comme lui. *Reſcindenti*, *mépriſé*; *Piſon* avoit fait plus; il avoit *caſſé*, *annullé* les decrets de *Germanicus*; c'eſt ce que ſignifie le mot Latin *reſcindenti*, &, ſans doute, l'outrage étoit plus grand. *Maltraité ſes cliens* rend-il *clientelas diù vexanti*? Traduiriez-vous *veneficiis* par *embuches*? peut-être ce mot ſignifie-t-il ici *maléfices*, *ſortilèges*, ainſi que *devotionibus*; mais, puiſque M. *de la Harpe* n'a point adopté ce ſens, il devoit employer le mot *empoiſonnemens*; *veneficium* n'a jamais voulu dire *embûche*.

Voilà, Monſieur, de compte fait, une trentaine de fautes en vingt lignes, & trente fautes conſidérables; ce ne ſont pas là des chicanes. La traduction entière eſt dans ce goût. Je ne dis rien de trop en vous aſſûrant qu'il n'y a pas une ſeule page où l'on ne trouve autant d'erreurs pour le moins que je viens de

vous en faire obſerver dans les vingt lignes que j'ai miſes ſous vos yeux. Encore quelques exemples détachés de l'ignorance du traducteur, & je finis.

Scenicos ludos & aſſiduè, & varii generis, multifariàm fecit ; quondam etiam & nocturnos, accenſis totâ urbe luminibus. » Il donna auſſi des jeux ſceniques fréquemment & de pluſieurs » eſpèces, quelques-uns pendant la nuit » & aux flambeaux ». Vous n'auriez pas crû qu'*accenſis totâ urbe luminibus* qui ſignifie *toute la ville illuminée*, voulût dire *aux flambeaux*.

Sparſit & miſſilia variarum rerum, & panaria cum opſonio viritim diviſit. » Il » répandit auſſi différens préſens parmi » le peuple, & diſtribua un jour à tous » les citoyens des corbeilles remplies » de pain & de viande ». *Différens préſens* ne rend pas *miſſilia* ; on doit entendre par ce mot des pièces de monnoie, & d'autres choſes, par exemple, des fruits, des oiſeaux, que les Empereurs jettoient au peuple ; quelquefois même c'étoient des billets, & ceux qui avoient le bonheur d'en ſaiſir quelqu'un, ſe trouvoient poſſeſſeurs

d'une terre, d'une maison, ou de quelqu'autre effet précieux. *Il distribua un jour*; il n'est pas marqué dans *Suétone* combien de fois cette distribution fut faite.

Voici une méprise impardonnable à un auteur de Tragédies, aussi versé qu'il croit l'être dans la connoissance de la Littérature ancienne. *Et cùm Laureolo mimo in quo actor proripiens se ruinâ sanguinem vomit, ut plures secundarum certatim experimentum artis darent; cruore scena abundavit.* » Dans la pantomime appellée *Laureolus*, l'acteur » qui est supposé échapper à la ruine » d'un édifice feignit de vomir du sang, » &, comme les acteurs qui le dou» bloient vouloient faire preuve de » leur adresse, ils en vomirent aussi; » & la scène se trouva remplie de sang. » Il y auroit bien des choses à reprendre dans cette phrase, comme dans toutes les autres du traducteur; je me borne à une seule expression. *Plures secundarum* n'a jamais voulu dire *les acteurs qui le doubloient*. Nous donnons le nom de *doublans* à ces Comédiens médiocres qui jouent lorsque les bons ne daignent

pas jouer eux-mêmes ; mais *plures secundarum* désigne *les acteurs des seconds rôles.* C'est ce que *Cicéron* exprime très-bien : *ut in Actoribus Græcis fieri videmus, sæpe illum qui est SECUNDARUM aut TERTIARUM partium, quum possit aliquanto clarius dicere quàm ipse PRIMARUM, multum summittere, ut ille princeps quàm maximè exultet. DIVINAT. IN VERREM* chif. 48. La signification de *primarum*, *secundarum*, *tertiarum*, est ici bien marquée.

Prandebat ad satietatem, ut non temerè super cænam præter Matianum malum & modicam in ampullâ potiunculam sumeret. « *Domitien* mangeoit beaucoup » à dîner ; ensorte que le soir il ne pre» noit souvent qu'une pomme de *Ma*» *tius*, & un petit potage dans une » phiole ». A-t-on jamais vû mettre ou manger une soupe dans une phiole ? *Potiuncula* signifie *une petite potion*, & non *un potage.*

Le Sénat s'assemble & flétrit la mémoire de *Domitien.* L'Auteur Latin ajoute : *scalas etiam inferri, clypeosque & imagines ejus coram detrahi & ibidem solo affligi juberet.* Le Sénat ordonne

que l'on apporte des échelles pour détacher les écuſſons & les portraits de ce Prince, les jetter à terre & les fouler aux pieds. Voilà le ſens naturel de cette phraſe. « Le Sénat, dit M. *de* » *la Harpe*, voulut qu'on le traînât » aux Gémonies, qu'on mutilât & » qu'on renverſât ſes Statues ». *Suétone* dit plus haut que la nourrice de *Domitien* lui fit des funérailles dans une maiſon de campagne ſur la Voie Latine, & qu'elle mêla ſes cendres avec celles de *Julie*, fille de *Titus*. Comment donc le Sénat pouvoit-il ordonner qu'un cadavre réduit en cendres fût traîné aux Gémonies ? C'étoit un lieu élevé, où l'on traînoit les corps des ſuppliciés. L'erreur de M. *de la Harpe* vient de ce que les Gémonies s'appelloient *Gemoniæ ſcalæ*, *Gemonii gradus*; mais *ſcalæ* ſeul ou *gradus* n'ont jamais ſignifié les Gémonies. *Clypeos & imagines coram detrahi & affligi ſolo*, ne ſignifie pas & ne ſignifiera jamais *qu'on mutilât ſes Statues*.

Je me laſſe, Monſieur, & peut-être êtes vous fatigué vous-même de cette

énumération des fautes de M. *de la Harpe*; quelque longue qu'elle soit, ce n'est, je vous le répète encore, qu'une très-petite partie des erreurs de toute espèce, répandues en foule dans sa version; je n'ai pas même relevé toutes celles qui défigurent les passages que j'ai cités. Avant que de traduire un Auteur Latin, il faut entendre le texte original; il faut sçavoir la langue dans laquelle on le traduit; il faut avoir un style. Tout cela manque à M. *de la Harpe*. Je r'ouvre son livre; je tombe sur un endroit de la vie de *Néron*, & je lis ce François lourd, pesant & maussade : « Je trouve *Domitius*, son bisayeul, *qui*, lors*qu'il* étoit » Tribun du Peuple, irrité contre les » Pontifes *qui* avoient donné à un autre » *qu'à* lui la place de son père, fit passer » au Peuple le droit *qu'ils* avoient de » nommer à ces places, & *qui*, dans » son Consulat, ayant vaincu les Allo» broges, traversa la Province où il » commandoit monté sur un Eléphant. » *C'est de lui que* l'Orateur *Crassus* di» soit *qu'il* n'étoit pas étonnant *qu'il* » eût une barbe de cuivre, puis*qu'il*

» avoit une bouche de fer & un cœur
» de plomb. *C'est lui qui*, lorsque
» *Pompée* délibéroit sur la manière dont
» il falloit traiter ceux *qui* resteroient
» neutres, fut seul d'avis *qu'on* les
» regardât comme ennemis ».

Autre modèle de beau style : « Quel-
» ques uns ont cru *que Caligula* lui
» *avoit* donné un poison lent (à *Ti-
» bère*;) d'autres *que*, dans un mo-
» ment où la fièvre l'*avoit* quitté, on
» lui *avoit* refusé à manger; d'autres
» enfin, *qu'on* l'*avoit* étouffé avec
» des matelas, *comme* il redeman-
» doit son anneau *qu'on* lui *avoit*
» ôté. *Sénèque* a écrit *que*, sentant sa
» fin approcher, il *avoit* tiré son an-
» neau de son doigt, *comme* pour le
» donner à *quelqu'un*; *qu'il* l'*avoit*
» tenu *quelque*-temps, & *qu'*ensuite il
» l'*avoit* remis; *que* tout-à-coup il
» *avoit* appelé ses Esclaves, & *que*,
» *comme* personne ne lui répondoit, il
» s'étoit levé, mais *que* les forces ve-
» nant à lui manquer, il étoit tombé
» mort auprès de son lit ». *Ce fut lui
qui, ce qui fit que, c'est pour cela que;
c'est de lui que*: ce tour lâche & plat qui

revient sans cesse, forme une cacophonie continuelle de *qui*, *que*, *qu'ils*, *qu'on*.

« Son ayeul fit un sacrifice dans un » endroit où le tonnerre *avoit* tombé. » *Avoit tombé* pour *étoit tombé*; le Traducteur répéte cette faute dans la vie d'*Auguste*. » Il *avoit* peur des éclairs » & du tonnerre. La foudre qui *avoit* » *tombée* près de lui, lui *avoit* inspiré » cette terreur Religieuse. Il *avoit* la mê» me frayeur des Songes. Il *avoit* résolu » de ne pas sortir de sa chambre le jour » de la bataille de Philippes. Aux ap» proches d'un orage, il se retiroit » dans les endroits les plus secrets & » les mieux fermés ». On lit dans le Latin *concameratum locum*, qui ne signifie pas un *endroit bien fermé*, mais un *lieu vouté*, comme les souterreins, les caves. J'oubliois de vous dire que presque toutes les phrases de la version de M. *de la Harpe* commencent par *il*; ce qui produit la monotonie la plus assommante. Ce n'est pas tout; les *hiatus*, ou rencontres de voyelles, y sont très-fréquens. Rien de plus commun que ces chocs éternels de lettres qui se heurtent : il accord*a à*,

il s'engage*a à*, il se détermin*a à*, &c. &c. &c. Pour peu qu'on ait d'oreille, on évite ces sons désagréables.

De tout ceci, vous conclurez, Monsieur, que la construction, la justesse, la propriété, l'élégance, l'harmonie, le nombre, la chaleur, sont des qualités qui manquent à M *de la Harpe*. Ce jugement n'est point trop rigoureux; car n'allez pas soupçonner que les deux ou trois phrases que je viens de rapporter soient les seuls repréhensibles dans son ouvrage; encore une fois, c'est par-tout le même ton, la même manière, la même tournure; c'est-à-dire, la même incorrection, la même aspérité, la même barbarie. Je pourrois vous citer quelques vers François, insérés dans sa Traduction, lesquels vous prouveroient qu'il est aussi grand Poëte qu'habile Traducteur. Mais cet article n'est peut-être déja que trop long.

N'est-ce pas le Maréchal *de la Feuillade*, qui, après avoir érigé la Statue de *Louis XIV* qu'on voit à la Place des Victoires, fit publier qu'il

gratifieroit de mille écus celui qui feroit la meilleure inſcription pour ce Monument ? Un Anonyme compoſa ce quatrain ſi connu :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire ;
Mille écus ! Rien que mille écus !
Ce n'eſt pas un ſou par victoire.

On dit que les Libraires ont donné mille écus à M. *de la Harpe* pour ſa Traduction de *Suétone*. Mille écus ! Rien que mille écus ! En vérité, ce n'eſt pas un ſou par contreſens.

Feu M. *Rivar*, Profeſſeur de Mathématiques au Collége de Beauvais, avoit fait mettre dans les Papiers Publics qu'il payeroit un écu à quiconque découvriroit une ſeule erreur de calcul ou une faute d'impreſſion dans ſes ouvrages de Géométrie. Si M. *de la Harpe* avoit les tréſors de *Créſus*, & qu'il promît une pareille récompenſe à ceux qui lui montreroient ſes infidélités & ſes ſoléciſmes ; je deviendrois bientôt un des plus riches Particuliers du Royaume.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 3 Janvier 1771.

LETTRE II.

Almanach des Muses 1771 ; à Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoise.

UN Receuil de vers est très-agréable à lire, Monsieur, lorsqu'il est fait avec discernement, & qu'on rejette d'une main sévère toutes les rimailles que l'ardente Médiocrité voudroit y faire entrer. Je suis persuadé que l'Editeur de l'*Almanach des Muses* reçoit tous les ans de quoi composer dix ou douze volumes de prétendues Poësies ; mais, comme il a beaucoup d'esprit & de goût, il tire quelques perles de ce fumier, & ne présente au Public que ce qu'il juge véritablement digne de lui être offert. Ce qui prouve qu'il est difficile & délicat dans son choix, c'est qu'il ne donne tous les douze mois qu'une brochure *in*-12 d'environ 150 pages. Il est vrai que tout n'est pas admirable dans cette Collection ; mais la plupart des pièces

qui la composent sont excellentes ; & je crois qu'on seroit bien embarrassé d'en citer une seule qui ne soit au moins passable ; en un mot, c'est sans contredit ce que notre Parnasse François produit chaque année de plus ingénieux & de plus piquant.

Six Pièces de M. *d'Arnaud* embellissent ce Jardin Poëtique, si vous me permettez de parler ainsi. La plus considérable, & celle qui m'a fait aussi le plus de plaisir, est une *Epître sur les avantages de l'Adversité.* Vous y trouverez, Monsieur, de l'imagination, du style, de la bonne Philosophie, & sur-tout de la sensibilité ; la sensibilité, ce don si rare qui fait aimer & ceux qui la possèdent & ceux qui sçavent l'exprimer. Monsieur d'*Arnaud* est le Poëte du cœur. Quoi de plus vrai, de plus touchant que cette fiction par laquelle il termine cette Epître charmante !

Au même sein conçus & nés le même jour,
Deux êtres habitoient le terrestre séjour,
Bien différens de traits, ainsi que d'apanage :
L'un étoit le Bonheur, ayant tout en partage,
Et des Dieux complaisans épuisant la bonté ;

L'autre étoit le Malheur, enfant déshérité ;
Dès le berceau proſcrit du Ciel inéxorable.
Le Ciel fut attendri de ſon ſort déplorable,
Par l'immortelle cour, *Mercure* député,
Accourut près de lui placer l'humanité,
Le tendre ſentiment, préſent ſi plein de charmes,
Et le plaiſir touchant de répandre des larmes.
L'Amour vint en pleurant s'unir à l'Amitié :
Ce couple pour jamais au Malheur fut lié.
Il connut tes douceurs, flatteuſe rêverie ;
Il ſuivit tes détours, ſolitude chérie ;
Il aima le ſilence & l'ombrage des bois,
Dans les lieux écartés fit entendre ſa voix ;
C'eſt pour lui qu'un jour ſombre attriſte la nature,
Que la ſource s'échappe & coule avec murmure.
Fuyant la folle joie, épris de ſon chagrin,
Il ſe nourrit des pleurs qui tombent dans ſon ſein ;
Il donna la naiſſance à cette enchantereſſe *,
Qui, trompant nos ennuis, attache à la triſteſſe ;
Qui nous fait préférer à de vives ardeurs,
Le charme attendriſſant de ſes douces langueurs ;
Elle eſt de tous ſes pas la compagne fidelle,
Et dans l'ombre il ſe plaît à gémir avec elle ;

* La Mélançolie.

Ses maux furent mêlés à des plaisirs si doux,
Que du Malheur enfin le Bonheur fut jaloux.

L'*Epître* du même auteur *à Monsieur *** qui composoit des pièces trop libres* est d'un Poëte aimable & d'un citoyen honnête qui chérit & recommande la décence.

L'Amour n'a-t-il pas un bandeau ?
L'Amour fuit sa propre lumière,
Et cherche l'ombre du mystère,
S'il veut paroître encor plus beau.
Psyché, que le plaisir console
De ne point contempler ses traits,
Psyché veut le voir de plus près,
Et l'Amour aussitôt s'envole,
Loin de ses regards indiscrets.

Les *Stances à l'Amitié* par M. le Marquis *de Saint-Aulaire* sont peu connues, & ne sont pas indignes de l'être. Elles ne manquent pas de graces, malgré quelques négligences bien pardonnables à un homme de qualité, qui de plus n'entra dans la carrière qu'à soixante ans passés. Les plus jolis vers que nous ayons de lui, il les fit lorsqu'il avoit plus de quatre-vingt-dix

ans. Il étoit de l'Académie Françoise & mourut à Paris en 1742, âgé de près d'un siécle.

Une *Epître* de M. *Barthe* de l'Académie de Marseille *sur l'Amitié des Femmes* est une des pièces les plus saillantes de ce Répertoire. C'est un modèle de persifflage, de bonne plaisanterie, d'agrément & de rapidité de style. L'auteur écrit à une jeune Demoiselle qui veut absolument que son sèxe puisse avoir des amis; il soutient le contraire avec autant de gaîté que d'esprit.

Je sçais bien qu'*Omphale* eut *Alcide*;
Sapho, *Phaon*, *Julie*, *Ovide*;
Qu'*Hélène* brûla pour *Pâris*;
Que *Renaud* fut goûté d'*Armide*;
Que *Vénus* eut *Mars*, *Adonis*,
Et cœtera: ce qui m'attriste,
C'est que je vois dans cette liste
Beaucoup d'amans & point d'amis.
D'une autre part, les belles ames
De *Castor*, de *Pirithoüs*,
Et de *Pilade* & de *Nisus*,
De l'amitié sentoient les flammes;
Oui, mais, parmi ces noms connus,
Je ne vois point de nom de femmes.

M. *Barthe* trace légèrement les caractères de l'amitié ; entr'autres,

> L'Amitié veut des confidences ;
> Et si j'en crois nos médisances,
> Nous devons craindre vos caquets ;
> Vos cœurs, peu semblables aux nôtres ;
> Ne sont pas, dit-on, fort discrets ;
> Vous gardez très-bien vos secrets,
> Mais pas aussi bien ceux des autres.

On trouve ensuite la peinture vive & délicieuse de la journée d'une jolie femme. La fin est une ironie cruelle & charmante.

> Ah, Mesdames, de la méprise
> Mille pardons ; vous en avez ;
> Pardon, Madame la Marquise :
> Ce jeune Duc, que vous sçavez,
> Qu'on reçoit en petite loge,
> Que l'on ramène en vis à vis,
> Oh ! je le crois de vos amis,
> Et j'en conviens à votre éloge.
> Le Chevalier, vif & charmant,
> Qui, sans hériter de sa tante,
> Vient de payer son Régiment,
> De Madame la Présidente
> Est l'ami très certainement.

Pour vous, Madame la Ducheſſe,
Vous eûtes, dit-on, tour-à-tour
Quinze amis : quel fonds de tendreſſe !
Quinze ! c'eſt aſſez à la Cour :
Et même on diſoit l'autre jour,
Qu'un d'eux encor vous intéreſſe.
Ah ! quel crime ai-je donc commis ?
Comme on ſe trompe ſur les femmes !
Vous eûtes, vous avez, Meſdames,
Vous aurez toujours des amis.

Ces deux derniers vers ſont une heureuſe imitation de deux vers du Roman *de la Roſe* qui ſont devenus proverbe. L'Epître de M. *Barthe* eſt un petit chef-d'œuvre, & je connois peu d'ouvrages en ce genre qui puiſſent lui être comparés.

J'ignorois que M. *de Belloy* fît des vers doux & riants. Il y a de l'eſprit & de la légéreté dans *Jupiter & Junon*, eſpèce d'Allégorie dans laquelle il peint les fréquentes infidélités du maître des Dieux & les jalouſes fureurs de ſa femme. *Jupiter* s'ennuyoit dans l'Olympe; il n'y voyoit que des Déeſſes,

Toujours la Reine du Printemps !
Toujours *Vénus* ! toujours l'Aurore !
Hébé, vous étiez jeune encore :
Mais c'étoit depuis si long-temps !

Ah ! dans la céleste demeure,
Il faut jouer la dignité ;
Ce ton lasse au premier quart-d'heure :
Jugez durant l'éternité !

Il quitta les sempiternelles ;
Et j'en aurois bien fait autant ;
Il vint dans les bras de nos belles ;
Et l'on n'est Dieu qu'en l'imitant.

Junon, dans sa jalouse flamme,
Fit grand bruit de ses trahisons ;
Elle avoit tort par cent raisons :
D'abord, c'est qu'elle étoit sa femme.

Jolis vers de M. *Bernard aux Muses.* Ah, que n'ouvre-t-il au Public son charmant porte-feuille !

M. *de Bignicourt* a payé son tribut à l'Almanach de cette année par une Epigramme qui n'est pas sans sel, & par un Madrigal délicat *à Madame de *** qui feignoit d'ignorer ce que signifioient les noms de frère & de sœur, donnés dans un Dialogue à l'amour & à l'amitié.*

Une traduction libre de la huitième Idylle de M. *Gesner*, intitulée *Mills & Daphné*, fait beaucoup d'honneur à M. *Blin de Sainmore.* Vous y trouverez de grandes idées, des images nobles & de très-beaux vers; peut-être même le style est il trop élevé pour des Bergers; mais c'est moins sans doute la faute de l'interprète que celle de l'auteur original. L'*Epître* du même écrivain *à Monsieur le Comte de Montausier le jour de son mariage*, est du meilleur ton. Le jeune époux & la jeune mariée (Mlle d'*Ormesson*) y sont loués sans fadeur & sans faux bel-esprit. M. *de Montausier* est le petit fils de cet illustre Duc *de Montausier* qu'on croyoit que *Molière* avoit peint dans sa Comédie du *Misantrope*, & qui dit, après avoir vû cette pièce, qu'il voudroit bien ressembler à celui qui en est le héros.

Oui, votre ayeul eut en partage
La plus austère probité :
Mais, avec plus d'aménité,
Ses vertus sont votre héritage.
Ainsi que vous, dans les combats,
Il a commencé sa carrière;

Il

Il montra cette ardeur guerrière,
Qui vous fait braver le trépas ;
Dans ce pénible apprentissage,
Son bras long-temps fut notre appui :
A la Cour il vécut en sage,
Et vous finirez comme lui.

C'est pour la première fois, je pense, que, dans la liste de nos Poëtes, j'offre le nom de *le Chevalier de Bonnard*. Il y paroît avec un éclat qui le fera chercher dans les recueils qui suivront celui-ci. Son *Epître à Madame la Comtesse de* *** est d'une tournure très ingénieuse. Le portrait qu'il y trace de l'ennui, atteste qu'il ne doit jamais le faire éprouver. Son Imitation de l'Ode 9e du 3e livre d'*Horace*, *donec gratus eram tibi*, &c, est une des meilleures qu'on puisse faire. Une autre *Epître à Monsieur le Chevalier de B**** est pleine de saillie & de gaîté. M. le Chevalier *de B**** est Militaire, Peintre, Poëte, Voyageur, Galant. On lui rend hommage à tous ces titres :

Lis *Végèce*, *Ovide* & *Follard*,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,

Couvrir ton bonnet de Houzard.
Garde ton goût pour les voyages:
Tous les païs en sont jaloux,
Et le plus aimable des fous
Sera par-tout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les Belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

Il y a beaucoup d'esprit dans la réponse *de M. le Chevalier de B*** à M. le Chevalier de Bonnard*, & dans ses Vers *à une jolie femme née dans le solstice d'Eté.*

Un *Portrait de* MADAME LA DAUPHINE, ou *vers extraits d'une lettre de Versailles*, sont dignes & du modèle & du peintre qui est M. *Collet*, auteur de *l'Isle Déserte* petite Comédie charmante, imitée de *Métastase.*

Cléon, lorsque vous nous bravez
En démontant votre figure,
Vous n'avez pas l'air mauvais, je vous jure:
C'est mauvais air que vous avez.

Une Epigramme n'est souvent qu'un jeu de mots, & celui-ci me paroît bien rendu; l'auteur est M. le Comte *de Choiseul.*

Un de nos *Amphions* les plus aimables & les plus naturels, M. *Colardeau*, se fait reconnoître à sa voix douce, flexible & mélodieuse dans trois petits morceaux intitulés : *A mon ami le jour de sa fête*, *le Bouquet de Geneviéve*, *Vers faits pour l'envoi d'un ouvrage en marbre, représentant la Volupté sous la figure d'une femme endormie.* Cette dernière pièce sur-tout est remarquable par l'élegance, la délicatesse & la fraîcheur du coloris ; je vous en citerai ces vers :

Considérez cette jeune beauté,
L'œil entr'ouvert, la bouche demi-close.
Dormiroit-elle ? Oh non ! Elle repose ;
Paisiblement son cœur est agité ;
Il est ému ; devinez-en la cause :
Combien de cœurs ont ainsi palpité !
Figurez-vous, pour mieux peindre la chose,
L'amour tranquille après l'activité
D'un doux plaisir nouvellement goûté,
Se reposant sur des feuilles de rose :
Ce repos-là se nomme volupté.

Feue Madame la Marquise *du Châtelet* avoit reçu d'un Poëte célèbre, pour étrennes, une de ces bagatelles qu'on

donne au premier jour de l'an, accompagné de vers qui disoient que tout convenoit à son génie, les livres, les bijoux, les vers, l'optique, les soupers, l'algèbre, les pompons, le latin, le bal, l'opéra, les procès, &c, &c, &c. Mde *du Châtelet* répondit par ces quatre vers de sentiment qui n'ont jamais été imprimés.

Hélas, vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer le nom d'amitié :
Je donnerois tout le reste pour elle.

Le *Cantique spirituel d'un Paralytique*, sur l'air *ne v'là t-il pas que j'aime*, par M. *de la Condamine* de l'Académie Françoise, &c, ne se ressent point de l'état dont se plaint l'auteur. Ce Cantique est gai, plaisant & même philosophique.

Un Editeur de Poësies doit, pour être en garde contre les plagiats, connoître les ouvrages de ce genre, sur-tout ceux qui sont, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde. Je trouve sous le nom de M. le Chevalier *du C**** ce joli Madrigal :

Ah, *Tircis*, quelle adresse extrême
Vous employez pour me charmer !
Non, je ne croyois pas que l'on se fît aimer,
Sans jamais dire, je vous aime.

Ce Madrigal est pris presque mot pour mot d'une chanson de feu M. *de Moncrif* que l'on sçait par cœur. Cette chanson a plusieurs couplets, tous plus agréables les uns que les autres, surtout celui-ci :

L'enchanteur ! Quelle adresse extrême
Il employoit pour me charmer !
Croiroit-on qu'on se fît aimer,
Sans jamais dire, je vous aime ?

M. *Dorat* est de tous nos Poëtes celui qui, cette année, a le plus enrichi l'*Almanach des Muses*. Dans une *Epître à Monsieur le Marquis de *** à l'occasion d'une grace qu'il avoit demandée pour Mademoiselle *** jeune Actrice, à M. le Maréchal de Richelieu*, il dit, en parlant de cet illustre favori de *Mars* & de *Vénus*, puisse-t-il

Poursuivre ses galans exploits ;
Chaque matin, voir, sous ses loix,

Défiler l'amour, la jeunesse,
Avec un essaim de minois
Qui présentent à son ivresse
Le piquant embarras du choix.

Vous éprouverez ce même embarras, Monsieur, au milieu des treize piéces de M. *Dorat* imprimées dans ce recueil; toutes étincelent d'esprit, de finesse & d'éclairs d'imagination. C'est, pour parler son langage, un essaim de jolis minois qui vous agacent tour-à-tour; vous ne sçavez auquel donner la préférence. Je ne connois rien de plus piquant que le *Portrait d'Alexandrine*. L'auteur feint que tous les Amours viennent pour la peindre.

Celui-ci tâche de saisir
Ce nez qui fait tourner les têtes,
Et qui semble ne conquérir
Qu'afin de narguer ses conquêtes.

Cent fois échappe le pinceau :
Non, ce nez-là, dit notre *Apelle*,
Ne peut jamais, dans mon tableau,
Avoir l'air coquin du modèle.

Quoi de plus ingénieux & de plus saillant que ses vers *à Madame de Cas-*

fini en lui envoyant des oranges de Malte.

Un vieux Dragon veilloit jadis
Sur le jardin des Hespérides;
Il écartoit les mains avides;
Les regards même étoient punis.
Un jeune enfant, non moins fidèle,
Garde aujourd'hui les pommes d'or;
Il les garde pour la plus belle,
Et barricade son trésor.
J'approche, son œil étincelle,
Il saisit son arc menaçant:
Mais je te nomme, & dans l'instant
Voilà mon Argus qui chancèle.
Prens, me dit-il, cueille, choisis:
Chloé seule excitoit mon zèle;
Porte à ses pieds l'arbre, les fruits,
Et, si tu veux, le sentinelle.

Il y a de l'invention & de la justesse dans *le Plaisir & l'Ennui*, fable par M. *Drobecq*.

L'*Inpromptu à Mademoiselle d'Avéjan au sujet d'une pièce de vers adressée dans un bal à la plus belle*, annonce du talent dans M. *le François*, non celui de Neuchâteau, mais un ancien Officier de Cavalerie.

Vous vous êtes apperçu sans doute, Monsieur, que, dans cet Article, je m'attache à l'ordre alphabétique, comme j'ai fait les années précédentes; sans cela je me nommerois le dernier. Vous lirez une soixantaine de vers de ma façon intitulés *Apologie de l'Art.* Cette *Apologie*, comme vous pensez bien, n'est qu'ironique; car je tiens autant que vous à la belle & bonne nature. Au reste, je ne puis, en conscience, ni louer ni critiquer ces vers. Tout ce que je puis dire c'est que peu d'écrivains s'aviseront de les louer; pour les critiquer, beaucoup d'autres s'en acquiteront volontiers.

L'Amour vainqueur de l'Indifférence est le dévelopement heureux du cœur d'une jeune amante qui va dans le Temple de l'*Indifférence* conjurer la Déesse de lui faire oublier *Atys*; elle y trouve cet amant auquel elle veut renoncer, & prie la Déesse de le lui rendre. C'est la fable de la Mort & du Bucheron très ingénieusement retournée. Cette petite pièce est de M. *de Fumars.* Des vers du même *à Madame la Comtesse de* ***

le jour de sa fête, prouvent encore qu'il écrit avec beaucoup de naturel & de facilité.

M. *Imbert* de Nimes est un de nos jeunes Poëtes qui donnent les plus grandes espérances, & qui, par-là, mérite le plus d'être encouragé. Il y a de lui, dans ces Tablettes des Muses, dix opuscules que vous lirez avec plaisir, Epîtres, Madrigaux, Epigrammes, &c. L'*Epître à Monsieur* *** qui marchande une Maîtresse comme un meuble, est d'un esprit orné par les Graces, & d'une ame honnête autant que sensible. Nous apprenons dans une Note que cet Auteur doit publier incessamment un Poëme en quatre chants sur la fameuse Pomme qu'adjugea *Pâris* à la Déesse de la Beauté.

Les *Vers* de M. le Marquis de *Saint-Just à Madame la Marquise d'Antremont*, ne laissent rien à desirer du côté de l'aisance & de l'aménité. Son *Epigramme*, qui est plutôt un petit Conte, est écrite avec précision.

Vous aimerez l'*Hyver*, *Idylle imité de M. Gesner*, par M. *Léonard*, ainsi qu'une Romance de deux couplets ;

mais vous ferez enchanté d'une autre *Idylle* qui lui appartient, & qui n'est imitée d'aucun Poëte ancien ou étranger. Elle est intitulée *le Ruban* : que d'intérêt ! Quelle naïveté ! Quel heureux mêlange d'idées simples, de sentimens vrais & de tableaux champêtres ! M. *Léonard* possède le vrai ton de ce genre, d'autant plus difficile qu'il ne faut jamais perdre de vue la nature, dont les Poëtes sans génie ou sans chaleur s'éloignent toujours.

L'*Epître* de M. *de L****, Capitaine de Dragons, *à M. le Comte de Tressan*, est un éloge de ce dernier d'autant plus flatteur qu'il est bien tourné.

On a joué l'année dernière au Couvent de Belle-Chasse Rue Saint Dominique à Paris, le jour de Sainte *Rose*, fête de Madame la Prieure, la Tragédie d'*Esther* de *Racine*. Ce grand Poëte y a mis un Prologue; mais, comme il y parle des Conquêtes de *Louis XIV*, on ne pouvoit le réciter dans l'occasion dont il s'agit. M. l'Abbé *de Malespine* en a fait un autre, mieux assorti à la circonstance. Il est imprimé dans ce Recueil.

Deux petits Contes, ou deux mots connus, l'un de Madame *de Staal*, l'autre de *Pope*, très-bien rendus par M. le Marquis *de Saint-Marc*.

Le *Melon & l'Artichaux*, Fable par M. l'Abbé *le Monnier* Chapelain de la Sainte Chapelle : nouvelle preuve du talent non équivoque de l'Auteur, que je trouve bien près *de la Fontaine*, c'est-à-dire, de la nature.

Si quelqu'un s'en éloigne, c'est M. *le Mierre*, quoi qu'assurément il ait beaucoup d'esprit, un caractère à lui ; mais ce caractère est trop recherché ; sa Poësie est pénible & rocailleuse ; en le lisant on croit marcher sur des pointes de clous. Il a des métaphores plus singulières qu'agréables ; dans ses deux *Epîtres*, l'une *au Sommeil*, l'autre au Cardinal *du Perron* dont il se dit parent, vous trouverez le *Réveil-Matin* * *de l'Intrigue*, *le Marasme de l'Envie*, *la Dague du Fanatisme*, *la Lance de la Controverse*, &c.

Très jolie *Epître* de M. *Mugnerot à Monsieur T****.

* M. *le Mierre* écrit *réveil-matin* ; c'est une faute. On doit écrire *réveille-matin*.

*Vers de M. de M*** à sa femme*, par *M. Par .... de M****, d'un tour assez neuf.

M. *de Saint Peravi* : *Stances sur la vie*, beaux vers, métaphore noble & soutenue, empruntée des vaisseaux agités par la tempête; *Couplet* (ingénieux) *fait sur le champ pour Madame la Marquise de ****, en soupant chez elle. *Epître de Zizi petit Chien de l'Auteur, présentée par le Chien lui-même à Zirphé petite Chienne de Madame la Duchesse de B**** : badinage de Société, moins commun que de coutume.

Billet doux à la Fortune par M. le Marquis *de P **** : ce *Billet* n'est pas fort *doux*; c'est plutôt l'expression d'une indifference Philosophique sur les faveurs de la Fortune, & de toutes les Coquettes qui lui ressemblent.

Le Cordelier-Cheval : Conte excellent de M. *Piron*. De l'esprit dans les vers du même Auteur *à Monsieur de *** qui lui avoit envoyé des Perdrix, & qui, sur son remerciment en vers, lui avoit fait de nouveaux présens.*

Epitaphes de M. de Moncrif & de M. le Président Hénault par M. *de la Place.* Les caractères de ces deux Académiciens célèbres y sont bien saisis.

Bonne *Inscription mise au bas du Mausolée du Roi STANISLAS, par M. l'Abbé Porquet, Aumonier de ce Prince, & Membre de l'Académie de Nancy.*

*A Mademoiselle *** qui avoit proposé LE BONHEUR D'ÊTRE LIBRE pour le sujet d'une Pièce de Vers :* Madrigal de M. *le Prieur*, qui a dû flatter cette Demoiselle, & qui ne plaira pas moins au Lecteur; ce qui est fort rare. Les *Vers* du même Poëte *à M. l'Abbé de Voisenon sur sa convalescence*, ne sont pas non plus sans mérite.

Métamorphoses d'Eréſictée par M. *de Rhulières :* elles sont écrites avec une rapidité de style qui rend bien les prompts changemens de cette Nayade pour se dérober à la poursuite de *Protée.*

*Etrennes à M***, par feu M. Roi ;* elles n'ont jamais été imprimées ;

elles vous plairont par leur singularité.

Epitaphe de deux Amans qui se sont tués à Saint-Etienne en Forès, au mois de Juin 1770, par Monsieur Rousseau de Genève. Le dernier vers est frappant :

Le sentiment admire, & la raison se taît.

Couplets à Madame ***, par M. *Sautereau de Bellevaud* : peu de chose. Mais *la Dispute*, *Apologue* du même auteur, est remplie de pensées, d'images & de philosophie.

Ma Consolation, par M. *Thierriat* ; il y regne une tristesse & une sensibilité qui attachent.

Deux *Epigrammes* de M. *Tricot* ; vous en connoissez beaucoup de plus mauvaises.

Le Moucheron Philosophe, par M. l'Abbé de *Vauroux* : allusion aux Philosophes du jour ; elle ne manque ni de justesse ni d'esprit.

Joli Madrigal de M. le Marquis *de la Viéville* à Madame *de F****.

Admirable trait de sensibilité par M. l'Abbé *de Voisenon* de l'Académie Fran-

çoise, *à Madame de* *** qui n'étoit pas heureuse & qui avoit écrit à l'auteur pour lui souhaiter une bonne fête.

Quand vous êtes infortunée,
Ma fête ne sçauroit venir ;
Mon cœur la remet à l'année
Où vos malheurs doivent finir.

Monsieur *de Voltaire.* Une *Epître à M. de Saint - Lambert au sujet de son Poëme des Saisons*, & dans laquelle ce dernier est appellé l'*émule de Virgile & de Tibulle.* Heureusement que ces éloges dictés par la reconnoissance sont suivis de tableaux supérieurement dessinés & coloriés. Neuf bagatelles fugitives ; l'auteur est unique dans ces petits riens.

Parmi les *Pièces Anonymes*, vous distinguerez l'*Epître à Mademoiselle A****, Actrice célèbre, *sur sa tendresse pour ses enfans ; le Roi de Perse*, *fable* ; *le Serin*, que je préfère au moineau de *Catulle*, & l'*Epître à une Coquette.* Je me trompe fort, ou cette dernière *Epître* est de M. *Dorat* ; en tout cas, elle est digne de son pinceau léger & brillant.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Janvier 1771.

LETTRE III.

Lettre de M. le Chevalier d'Arvilly à l'Auteur de ces Feuilles.

J'ai déja prévenu que, si j'insérois des Lettres dans ce Journal, je ne devois pas être censé les adopter toutes. Les opinions sont libres, & celles des personnes qui me font l'honneur de m'écrire ne sont pas toujours les miennes. Mais, quoique ma façon de penser soit quelquefois différente, il seroit malhonnête à moi de refuser place dans mes Feuilles aux sentimens d'autrui. Au reste, tout ce qui, dans la lettre que je vous envoie, Monsieur, regarde le plagiat qu'on y dénonce, est très-bien. C'est un brigandage dont il seroit à souhaiter qu'on arrêtât le cours.

» Un de vos grands soins, Monsieur,
» est de veiller à la franchise de la lit-
» térature, & de faire justice de cer-
» tains larrons appellés *Plagiaires* qui
» la désolent aujourd'hui avec plus
» d'audace que jamais. C'est donc vous
» faire plaisir & servir le public que de
» vous déférer les larcins en ce genre,
» auxquels la hardiesse des coupables
» & quelquefois leur nom pourroient
» assurer l'impunité. C'est ce qui m'en-
» gage à vous en révéler un dont je
» m'apperçois. Je viens de lire pour la
» première fois l'A, B, C, brochure
» *in* 8° divisée en seize entretiens, &
» publiée, à ce qu'il me semble, par un
» anonyme*. On l'attribue à un écrivain
» célèbre qui a toujours eu, comme
» vous l'avez dit quelque part, la pro-
» priété de lire heureusement & de se

* Cette Brochure de l'A, B, C, est un Dialogue dont ces trois Lettres sont les Interlocuteurs.

» rencontrer souvent dans les bonnes
» choses, qu'il dit avec d'autres au-
» teurs qui les ont dites avant lui ;
» mais dans cette brochure la rémi-
» niscence est si sensible, l'imitation
» est si palpable qu'elle ne peut venir
» de ce grand homme qui déguise au
» moins ce qu'il s'approprie. Il faut
» que l'A, B, C, soit en effet le thê-
» me d'un petit écolier qui ne se pique
» que de mémoire, & qui donne au
» Public l'extrait de ses premières lec-
» tures. Les deux écrivains dont il me
» paroit avoir le plus profité sont Mrs
» *de V.* & *Linguet.* Il a pris du premier
» ses idées sur la Loi Naturelle, sur
» l'Ame, sur la Tolérance, sur beau-
» coup d'autres choses dont le Seigneur
» de Ferney paroit depuis quelque temps
» faire son unique occupation & dont
» il parle sans cesse. M. *Linguet* ne
» lui a pas fourni des spéculations aussi
« élevées, mais des objets plus neufs

» & plus piquans ; tel eſt le jugement
» de *Hobbes*, de *Grotius* & de *Mon-*
» *teſquieu*, qui ont été pour la première
» fois appréciés par un juge impartial
» dans la *Théorie des Loix Civiles*. Telle
» eſt la définition du deſpotiſme & la
» manière d'enviſager les Gouverne-
» mens de l'Aſie, que M. *Linguet* a oſé
» le premier venger de la honte dont
» les couvrent tous les écrivains. Telle
» eſt la préférence due à la ſervitude
» ſur la domeſticité, & l'injuſtice néceſ-
» ſaire, eſſentielle de preſque toutes
» les guerres, qui n'ont été touchées que
» par le ſeul auteur de la *Théorie des*
» *Loix*. Le petit perroquet qui épelle
» ſon A, B, C, a ſaiſi toutes ces idées
» & en a compoſé une grande partie de
» ſa Brochure ; mais il les a défigurées
» avec la foibleſſe de ſon âge. Au lieu
» de la chaleur impétueuſe qui les em-
» bellit chez M. *Linguet*, au lieu de cet
» enthouſiaſme éloquent qui ſéduit ſur

» leur nature quand on les lit, & fait
» presque croire que ce sont des vérités,
» l'écolier n'a qu'une prose froide, hé-
» rissée de plaisanteries souvent très-
» peu plaisantes. Il remplace par-tout
» la raison par l'Epigramme & le bon
» sens par l'antithèse. Cette figure qui
» est, comme l'on sçait, l'ornement
» favori de la jeunesse, décèle, sans
» contredit, à ce qu'il me semble, l'au-
» teur de cette foible production. On y
» voit un enfant né avec de l'esprit,
» mais qui en abuse, & qui a besoin
» qu'on l'avertisse de bonne heure d'être
» plus retenu à faire usage de celui des
» autres. C'est pour lui rendre ce ser-
» vice, pour l'instruction du Public &
» pour la satisfaction des deux écrivains
» qu'il a si mal parodiés, que je vous
» prie de vouloir bien publier ma Lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Chevalier D'ARBILLY.

L'Ecole du Monde, à l'usage des jeunes gens de l'un & de l'autre sèxe ; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques.

Dans ce Roman, divisé en deux parties qui, réunies, ne forment qu'un volume *in*-12 d'environ 360 pages, vous trouverez, Monsieur, des ridicules saisis avec justesse, un grand nombre de portraits peints d'après la vérité, de la morale en action, des leçons de sagesse & de décence données sans morgue & sans pédantisme, les vertus rendues aimables, les vices & les défauts présentés sous des couleurs propres à les faire haïr. On y rencontre des personnages dont le mérite inspire le desir de les imiter, & d'autres auxquels on seroit bien fâché de ressembler. Quand un auteur excite ces deux sentimens dans ceux qui le lisent, il peut se flater d'avoir fait un livre utile. Celui que je

vous annonce, *Monsieur*, produira, je crois, cette double impression sur les jeunes gens de l'un & de l'autre sèxe, entre les mains desquels il pourra tomber. On n'aura rien à craindre pour leurs mœurs; au contraire, ils y puiseront le goût de la retenue & de l'honnêteté. Il en résultera dans leur esprit, qu'un jeune homme doit être bon Citoyen, bon mari, bon père, bon ami; qu'une jeune femme doit avoir des mœurs, de la modestie, les qualités sociales, & ne condamner la conduite des autres femmes que par ses actions, & jamais par ses discours. Le *Conte Oriental* intitulé *Zizime ou le Grand Sultan*, qui tient la moitié du livre, offre une foule de caractères variés & naturels. Cette production ne peut venir que d'un homme qui connoît bien le monde, & qui lui-même est honnête & vertueux.

Almanach des Rendez-Vous.

Cet *Almanach* eſt le même que celui dont je vous ai parlé les années précédentes. Il eſt compoſé de feuillets blancs ; il n'y a d'imprimé que les quantièmes des mois & les noms des Saints, avec des eſpaces entre les uns & les autres, pour écrire à la main & fixer dans les intervalles les objets d'affaires & de plaiſirs qui peuvent échapper à une mémoire infidelle ; tels que les nouvelles du jour, les viſites à rendre, les pertes & les gains au jeu, les parties de chaſſe, de dîner, de ſouper, &c, les petits vers courans, les bons mots, les plaiſanteries, les hiſtoriettes, les penſées des autres, les ſiennes propres, les traits dignes d'être retenus des Livres qu'on lit & des converſations qu'on entend, les adreſſes des Artiſtes, des Marchands, des Ouvriers, &c, &c, &c. Ce Livret utile & commode ſe vend chez *Lambert* Imprimeur rue de la Harpe près de Saint-Côme.

Almanach Géographique ou petit Atlas Elementaire.

Cet *Almanach* dedié au Roi de Dannemarck & de Norvège par le sieur *Desnos* Libraire, Ingénieur-Géographe de Sa Majesté Danoise, est composé de Cartes générales & particulières des différens Empires, Royaumes & Républiques de l'Europe & des autres parties de la Terre. Ces Cartes sont au nombre de 32, & forment un petit volume qui n'est pas plus embarrassant dans la poche qu'un Almanach ordinaire. Les Cartes sont bien faites & gravées avec beaucoup de netteté. Elles sont précédées d'un *Calendrier Perpètuel & Historique* très-instructif. Ce petit *Atlas* est joliment exécuté, & n'est pas moins utile que commode. Il se vend chez le sieur *Desnos* lui-même, au bas de la rue Saint-Jacques, au Globe.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Janvier 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Discours Préliminaire, Notes & Réflexions qui accompagnent la Traduction de Suétone par M. de la Harpe.

JE me flatte de vous avoir démontré, Monsieur, que le nouvel interprète de *Suétone* n'entend pas bien le Latin, qu'il écrit assez mal en François, & qu'il n'a point de style : d'après ces trois petits défauts, il n'est personne qui ne lui ait marqué sa place parmi nos écrivains. Il s'en faut de beaucoup cependant qu'il s'imagine ne devoir être assis qu'aux derniers rangs de la Tribu des Lettrés. Au ton magistral & décisif qu'il prend dans son *Discours*

Préliminaire, on croit entendre un Despote de la Littérature qui promulgue ses arrêts, apprécie le génie & les richesses des Langues, réforme les loix de l'Histoire, trace de nouveaux plans pour la traiter avec plus de grandeur & de philosophie, & qui, dans l'examen des ouvrages de ce genre produits par les Anciens & par les Modernes, fixe le degré d'estime que chacun d'eux doit occuper dans la Postérité. Cet étrange *Discours*, où le bons sens, le goût, la vérité, sont mortellement blessés à chaque page, où la médiocrité la plus incurable s'annonce avec une morgue révoltante; n'est, au reste, qu'un froid réchauffé d'observations usées, qu'une compilation décousue de bribes, de lambeaux, de lieux communs pris de tous côtés sans choix, sans liaison, sans ensemble, sans aucun rapport à la version de *Suétone*. Je ne releverai point toutes les satyres indécentes, toutes les assertions hasardées, tous les faux jugemens que renferme cette pièce préliminaire. Les erreurs de M. *de la Harpe* ne sont point encore d'un assez grand poids pour croire qu'elles puis-

fent faire fenfation, & qu'elles méritent d'être férieufement réfutées. Si je vous en cite quelques unes, ce n'eft uniquement, Monfieur, que pour vous donner une idée des principes littéraires, de la jufteffe d'efprit & de la bonté d'ame de cet auteur.

M. *de la Harpe* emploie fix mortelles pages à décrier la Langue Françoife. Ses invectives ne font pas neuves; elles fe retrouvent dans prefque toutes les *Préfaces* des écrivains médiocres, qui manquant de génie pour manier notre idiome, prennent le parti d'en médire : femblables à ces amans maltraités qui s'exhalent en propos injurieux contre les femmes qui les dédaignent. Cette Langue qu'on blafphème étoit celle des *Pafcals*, des *Bourdaloues*, des *Fénelons*, des *Racines*, des *la Fontaines*, des *Maffillons*, &c. Trouve-t-on dans leurs écrits qu'elle foit pauvre, monotone & barbare? Notre Langue entre leurs mains étoit toujours riche, féconde, harmonieufe, pleine de nobleffe, d'agrément & de légèreté; auffi ces grands hommes ne fe font-ils jamais avifés de s'en plaindre. Il eft bon de faire obferver

que le ſtyle de cette déclamation contre la Langue réunit à peu près tous les vices qu'on lui reproche. On nous dit que *la Langue Françoiſe ne peut pas ſe trouver en préſence avec les Langues anciennes*; *qu'elle reſſemble à un homme nud & garotté*; que n'ayant point la liberté des inverſions, nous ne pouvons placer où nous voulons *le mot qui eſt image & le mot qui eſt penſée*; que les Anciens *ſont des flatteurs d'oreilles*; que dans la poëſie *ils ont des aîles*, au lieu que *nous nous traînons ſur des béquilles*; que leur harmonie, variée à l'infini, *eſt un accompagnement délicieux qui enchante les oreilles quand le cœur ſe repoſe*; que l'homme voluptueux *dira à Virgile & à Horace: chantez toujours, chantez, duſſiez vous ne rien dire; votre voix me charme quand vos diſcours ne m'occupent pas*; &c, &c, &c. Convenez, Monſieur, que le traducteur de *Suétone* a de juſtes raiſons de ſe plaindre de ſa Langue, qu'elle eſt bien rebelle, bien rude & bien plate ſous ſa plume.

M. *de la Harpe* s'élève auſſi contre la rime : autre trivialité rebattue. De-

puis que notre Poësie existe, on parle des inconvéniens des rimes. Le plus grand aux yeux de M. *de la Harpe* est qu'*elles nous forcent à procéder presque toujours par distiques & rendent les périodes en vers très-rares & très-difficiles ; on n'en trouve que chez les meilleurs écrivains.* L'auteur se réfute ici lui-même. Si l'on trouve des périodes en vers chez les meilleurs écrivains, qu'a-t-on à reprocher à la rime ? Je sçais bien qu'on n'en trouve pas chez les mauvais écrivains, & qu'ils *procèdent presque toujours par distiques ;* mais c'est leur faute, & non celle de la rime. La lyre de *Racine* détruit encore mieux ce bavardage que tout ce qu'on pourroit dire. Son exemple suffit pour convaincre tout homme de sens & de goût que *la Langue Françoise peut se trouver en présence avec les Langues anciennes ;* qu'*elle ne ressemble pas à un homme nud & garotté ;* qu'elle a chez lui *la liberté des inversions ;* qu'il sçait placer à propos *le mot qui est image & le mot qui est pensée ;* que c'est un très-grand *flatteur d'oreilles ;* qu'il a des *aîles & ne se traîne pas sur des béquilles ;*

qu'il *ne procède pas par distiques* ; que dans ses vers les belles périodes sont fréquentes, &c, &c, &c.

De la Langue Françoise & de la rime, M. *de la Harpe* passe à l'Histoire. Il prétend que nous n'en avons aucune. *Toute l'Histoire Moderne en notre Langue*, dit-il, *est encore à faire. Daniel & Mézerai ne satisfont ni l'oreille, ni l'imagination, ni la raison.* Si *Daniel & Mézerai ne satisfont point l'oreille*, c'est qu'ils écrivoient une histoire & non des vers, les annales d'une Nation & non un poëme épique ; c'est qu'ils sçavoient que la Postérité, dans les fastes d'un peuple, cherche la vérité simple de l'Histoire, & non les cadences brillantes de la Poësie. Si *Daniel* & *Mézerai* ne *satisfont point l'imagination*, c'est qu'ils rédigeoient une suite de faits & qu'ils ne prétendoient point fabriquer les aventures d'un Roman. N'est-il pas plaisant que M. de *la Harpe* fasse un crime à un historien de ne pas *satisfaire l'imagination ?* Enfin si *Daniel* & *Mézerai ne satisfont point la raison*, c'est qu'ils n'étoient, ni l'un ni l'autre, de ces histo-

riens Philosophes qui, sous prétexte de briser les fers du préjugé, sappent & renversent toutes les idées reçues, qui tranchent, décident & prononcent où le doute devroit les arrêter, qui sçavent plier à propos la vérité de l'histoire à l'intérêt de leur morale, calomnier un grand homme, & diviniser un scélérat.

Nous n'avons pas assez connu la majesté de l'Histoire. Nous ne nous sommes pas représenté assez fidèlement quel doit être l'homme qui peint les siécles, qui parle devant la Postérité, qui assemble les générations passées & futures, pour dire aux unes ce qu'elles ont été, & aux autres ce qu'elles doivent être. J'avois toujours pensé que le but moral de l'Histoire, en traçant le tableau des vertus & des erreurs humaines, étoit d'instruire les générations présentes & futures par l'exemple de celles qui les ont précédées. Mais que prétend M. *de la Harpe*, lorsqu'il dit qu'une des fonctions de l'historien est d'*assembler les générations passées pour leur apprendre ce qu'elles ont été*? L'histoire seroit-elle donc écrite pour l'instruction des

morts. Ce trait peut aller de pair avec celui des spectateurs qui *sortoient pour être enterrés*. On se contenteroit de rire d'une pareille bévue si elle échappoit à un écolier ; mais on lui feroit subir un châtiment exemplaire s'il s'avisoit, à l'exemple de M. *de la Harpe*, de réduire un des chef-d'œvres de notre Langue à cent pages. *Bossuet n'a jamais prétendu faire une Histoire universelle. Les cent premières pages de son Discours, qui contiennent un résumé de l'Histoire ancienne, sont très-belles & pleines de la dignité antique. Le reste est d'un Théologien plutôt que d'un historien philosophe.* Il faut avoir, Monsieur, le sang froid & l'apathie d'un Stoïcien pour entendre cette décision avec tranquillité. J'avoue que dans le premier mouvement de surprise & d'indignation dont j'ai été saisi, j'aurois lacéré & livré aux flammes, sous le buste de *Bossuet* que j'avois devant moi, & la page, & le *Discours*, & la traduction entière, & *Warvick*, & *Pharamond*, & *Gustave*, & *Timoléon*, & *Mélanie*, si tous ces ouvrages réunis de M. *de la Harpe* avoient pu être de quelque satisfaction

aux mânes du grand homme qu'il outrage. Quoi, *Boſſuet* n'a *jamais prétendu faire une Hiſtoire univerſelle!* Liſez donc, M. *de la Harpe* le magnifique exorde de ſon Diſcours; voyez, ſi vous en êtes capable, le plan, l'ordre & la diſtribution qu'il met dans ſon ouvrage. Il aſſiſte, pour ainſi dire, à la création de l'univers, & commence ſon récit avec le cours des ſiécles, dont il ſuit la chaîne ſans interruption juſqu'à nos jours. Il trace l'hiſtoire de tous les peuples & de tous les lieux de la terre; il embraſſe la ſuite & la ſucceſſion de tous les Empires, leur naiſſance, leurs accroiſſemens, leurs périodes de force & de foibleſſe, de grandeur & d'abbaiſſement, leur décadence & leur chûte; il n'omet dans ce vaſte tableau aucun des faits importans qui appartiennent à l'Hiſtoire générale. Nierez-vous qu'un pareil plan ne ſoit celui d'une Hiſtoire univerſelle? Ou penſez-vous qu'un ouvrage ne puiſſe prétendre à ce titre, à moins qu'il n'occupe un grand nombre de volumes? Il n'en falloit que quelques-uns au génie de *Boſſuet* pour peindre toute la ſérie des ſiécles.

Il n'y a que les cent premières pages du Discours de *Bossuet* qui soient *très belles & pleines de la dignité antique* ! Le reste est d'un *Théologien plutôt que d'un Historien Philosophe* ! Parce que *Bossuet* présente la suite de la Religion dans tous les âges, n'est-il que Théologien ? Les faits qui concernent les cultes religieux appartiennent-ils moins à l'Histoire que les révolutions des Empires ? Les évènemens sacrés doivent-ils être exclus du plan d'une Histoire universelle ? *Bossuet n'est point un Historien Philosophe !* Dans quel Historien, soit ancien, soit étranger, soit national, trouve-t-on plus de grandeur & de sublimité dans les vues, plus de justesse & de solidité dans les réfléxions, plus de connoissance du cœur humain & des passions qui l'agitent, plus de sagacité à démêler les ressorts politiques qui font mouvoir un Empire, qui le portent à sa puissance ou qui le font avancer vers sa ruine ? Quelque rapidité qu'ait jettée dans son récit l'illustre Prélat, chaque peuple reçoit de lui sa teinte, sa couleur propre, son caractère distinctif. Les

Egyptiens, les *Assyriens*, les *Mèdes*, les *Grecs* & les *Romains* s'y présentent avec le détail de leurs mœurs, de leurs vices & de leurs vertus, de leurs loix & de leurs arts. En exposant les variations de ces grandes Monarchies, l'habile historien en découvre les causes secrettes, & c'est dans le génie particulier de chacun de ces peuples qu'il les trouve. N'est-ce pas là tracer l'Histoire en grand, & peindre les nations en *Philosophe* ?

Le morceau suivant, où M. *de la Harpe* porte ses jugemens sur la plûpart de nos Historiens Modernes, vous fera connoître en même temps, Monsieur, avec quelle impéritie il prononce sur les Historiens de l'Antiquité. » L'A-» brégé de *Justin* doit nous faire penser » que le nouveau systême d'Histoire in-» troduit par la Philosophie n'étoit pas » celui des Historiens de l'antiquité. » Depuis que tous les esprits se sont » tournés vers la législation & l'éco-» nomie politique, ce que nous recher-» chons le plus dans une Histoire, c'est » l'étude des mœurs, des coûtumes, » des loix, que nous voulons comparer

» avec celles de nos jours; & cette
» comparaison est vraiment intéres-
» sante. Notre curiosité sur cet objet ne
» trouve pas beaucoup à se satisfaire
» dans les Historiens du siécle passé, *ni*
» *même dans ceux de ce siécle*, en ex-
» ceptant l'*Abrégé Chronologique* de M.
» le Président *Hénault*, qui, dans sa
» marche rapide, *ne laisse pas de s'arrê-*
» *ter de temps en temps* sur les varia-
» tions importantes & sur ce qui fait
» époque dans les mœurs de la Nation.
» Il faut excepter *sur-tout l'Essai sur*
» *l'Histoire Générale*, qui *est le tableau*
» *le plus vaste que jamais l'éloquence ait*
» *offert à la raison*.....Chez les Anciens,
» il faut chercher les mœurs Romaines
» dans les *Antiquités de Denys d'Hali-*
» *carnasse*, *qui n'a pas prétendu faire*
» *une Histoire*, *& non pas dans Tite-*
» *Live*, *dans Tacite*, *dans Salluste*,
» &c. Ces grands hommes croyoient
» avoir rempli tous leurs devoirs quand
» ils étoient vrais & éloquens. Parmi
» nous *Saint Réat*, l'Abbé *de Vertot* ont
» aussi écrit des Histoires anciennes ou
» étrangères *avec plus d'élégance que de*
» *Philosophie*. On demande aujourd'hui

» qu'un homme qui compose l'Hif-
» toire d'une Nation, entremêle avec
» habileté & avec goût le récit des
» faits avec l'examen des mœurs, qu'il
» nous mette sans cesse sous les yeux
» le rapport des uns avec les autres,
» discute sans pesanteur & raconte sans
» emphase. *Mais pourquoi ne voyons*
» *nous pas chez les Anciens un seul ou-*
» *vrage de ce genre?* &c, &c, &c, &c.
Ainsi, de tous nos Historiens, l'au-
teur de l'*Abrégé Chronologique* (qui vi-
voit encore lorsque le *Discours Préli-*
minaire a paru) est le seul qui semble
trouver quelque grace devant M. *de la*
Harpe. Son œil sévère n'apperçoit
dans la Nation qu'un seul monument
historique, chef-d'œuvre unique auquel
l'Antiquité, quelque riche qu'elle soit,
ne peut rien opposer, puisqu'il est *le*
tableau le plus vaste que l'éloquence ait
jamais offert à la raison. Ce monument
est l'admirable *Essai sur l'Histoire Gé-*
nérale. Cependant cette sublime pro-
duction de l'esprit humain n'est qu'un
tissu d'erreurs, d'épigrammes & d'anti-
thèses; & je ne crois pas qu'il y ait d'ou-
vrage plus méprisable, j'entends com-

me ouvrage hiſtorique ; la qualification n'eſt pas trop forte, & tout le monde en conviendra dans vingt ans. Cet endroit n'eſt point le ſeul où M. *de la Harpe* exalte M. *de Voltaire*. L'encens fume en ſon honneur preſqu'à toutes les pages. M. *de la Harpe* loue M. *de Voltaire*, & M. *de Voltaire* loue M. *de la Harpe* : ces éloges, alternativement donnés & rendus, ſont depuis long-temps en uſage parmi les membres d'une certaine claſſe de gens de Lettres. Nos Philoſophes ſçavent que cette petite ſupercherie ne laiſſe pas que d'en impoſer aux ſots.

M. *de la Harpe* avance qu'aucun de nos hiſtoriens n'a peint les mœurs, les loix, les uſages & les variations importantes qui font époque dans la conſtitution morale & légiſlative d'une Nation. M. *de la Harpe* a ſans doute oublié que ces détails de mœurs ſont préciſément ce qui forme le caractère neuf de la nouvelle Hiſtoire de France par l'Abbé *Velly*. Aucun même des Anciens, ſelon M. *de la Harpe*, n'a traité l'Hiſtoire ſous ce point de vue philoſophique. *Ce n'eſt*, dit-il, *ni dans Tite-Live, ni dans Tacite, ni dans Sal-*

luste qu'il faut chercher les mœurs Romaines. Pour s'illustrer par des paradoxes, il faudroit du moins n'en proposer que de spécieux. La réfutation de celui-ci se trouve presqu'à chaque page des auteurs mêmes que l'on cite. Ouvrez *Tite-Live*, M. *de la Harpe*, & vous y verrez par-tout un Historien attentif à saisir les altérations successivement arrivées dans la constitution morale de la République ; vous y remarquerez le contraste frappant des mœurs de Rome pauvre & couverte de chaume avec celles de Rome conquérante, enrichie des dépouilles de la Grèce, introduisant dans son sein le luxe, la mollesse, les spectacles & les arts. L'ouvrage de *Tite-Live* est pareillement semé de détails sur les usages, sur les loix, sur la police intérieure, sur la forme des jugemens, sur celle des assemblées du peuple & des élections, sur le cérémonial du culte religieux, sur les innovations introduites en différens temps dans la manière de combattre & de s'armer, &c. De tous ces détails, M. *de la Harpe* n'en a vu aucun, parce que M. *de la*

Harpe, ſelon les apparences, a dédaigné de lire les premières pages de *Tite-Live*. Qu'il y jette les yeux; il verra, dans le *Prologue* même des Annales de cet Hiſtorien, que l'objet particulier qu'il ſe propoſoit en les rédigeant, étoit de faire connoître les loix, les coutumes, le gouvernement politique, les inſtitutions civiles & militaires de la République depuis ſa fondation juſqu'au temps où il écrivoit. Il n'eſt pas pas moins choquant d'entendre prononcer à Monſieur *de la Harpe* que ce n'eſt ni dans *Tacite*, ni dans *Sallufte* qu'il faut chercher les mœurs Romaines : & où en trouve t on des tableaux plus frappans & plus fièrement deſſinés que dans *Sallufte*? Qui a mieux peint que *Tacite* les mœurs ſerviles de ſon temps, le génie ſouple & rampant des Romains, la foibleſſe & l'aviliſſement du Sénat ſous les Empereurs? Je renvoie M. *de la Harpe* au *Suétone* même qu'il a cru traduire ; quelle idée cet Hiſtorien nous donne-t-il des mœurs Romaines ſous ces mêmes Empereurs? Comment l'interprète d'un pareil ouvrage peut-il dire qu'on ne

trouve des détails de mœurs dans aucun historien de l'Antiquité!

Mézerai, *Bossuet*, *Daniel*, *Saint-Réal*, *Vertot*, l'Abbé *Velly*, &c, ne sont pas les seuls écrivains de notre Nation en butte aux traits satyriques de M. *de la Harpe*. Il ne ménage pas M. *Rollin*, cet illustre & sage Professeur de l'Université de Paris, qui, dans ses ouvrages, a des morceaux dignes des plus grands écrivains de Rome & d'Athènes. M. *de la Harpe* le traite de *compilateur sans ordre*, d'homme *crédule*, de *moraliste puérile*, &c. M. *de Pompignan* n'est pas plus épargné. Le détracteur de tout talent ne craint pas d'avancer : » Les Anciens, en » général, sont plus mâles & plus grands » que nous. C'est chez eux qu'on ren» contre tout ce qu'on entend commu» nément par *une manière large* ; & l'on » diroit que ce mot a été trouvé pour » eux. Le fond de leurs ouvrages est ri» che ; & tel d'entr'eux a distribué ses » dépouilles à vingt modernes. *Une » centaine de vers traduits de Virgile a » suffi pour faire réussir la Tragédie » de Didon.* » Quelle ineptie ou quelle mauvaise foi ! A qui se flatte-t-on

de persuader que la belle Tragédie de *Didon* ne doit son succès qu'à *une centaine de vers traduits de Virgile ?* Si cela étoit, rien ne seroit plus facile que de composer d'excellentes Tragédies ; & je conseillerois à M. *de la Harpe*, lui pour qui le Théâtre est si fécond en naufrages, de traduire ainsi de temps en temps des centaines de vers de quelque Poëte ancien. M. *Dorat* est inscrit dans ce tableau de proscriptions. Rien de plus naturel ; il est supérieur dans un genre à lui ; il désespère tous les petits poëtriaux ses contemporains ; il est juste qu'ils en disent du mal.

Je ne puis que m'enorgueillir de me trouver en aussi bonne compagnie. Je serois même tenté de me croire beaucoup plus de mérite que n'en ont tous ces hommes célèbres dénigrés par M. *de la Harpe*. Il faut que je sois un être bien redoutable pour lui, puisque c'est contre moi qu'il dresse ses plus fortes batteries & qu'il épanche à grands flots le fiel qui le dévore sur mes ouvrages & même sur ma personne. Il se fâche très-sérieusement ; peut être s'attend-

on que je prendrai de l'humeur à mon tour ; mais, en vérité, je ne puis qu'en rire. Appellé (en 1754) par le feu Roi de Pologne STANISLAS à sa Cour, je voyois quelquefois *Bébé ;* rien n'étoit plus amusant que sa colère ; souvent même on l'agaçoit exprès pour jouir de ses petites fureurs. M. *de la Harpe* se plaint de la multiplicité des Journaux ; il oublie qu'il travaille lui-même à un Journal. Il en veut sur-tout à l'*Année Littéraire*, qu'il regarderoit comme un assez bon ouvrage s'il y étoit loué. » Dans » les Bibliothèques qui sont devenues » immenses, dans ces vastes dépôts où » tout se conserve, on trouve l'*Année* » *Littéraire* en cent volumes. » M. *de la Harpe* aime beaucoup le nombre *cent ;* *cent pages*, une *centaine de vers*, *cent volumes*. Quant aux *cent volumes* de l'*Année Littéraire*, c'est une gentillesse qui n'est pas de lui ; elle appartient à M. *Casanova* qui doit être jaloux de la revendiquer ; elle renferme tant d'esprit & de sel ! J'ai répondu sur cet article à ce Peintre *. Je veux bien

* Voyez l'*Année Littéraire* 1769, Tome VIII, page 26.

ajoûter ici : vous n'y penſez pas, M. *de la Harpe* ; dans ces mêmes Bibliothèques devenues immenſes, dans ces vaſtes dépôts où tout ſe conſerve, on trouve auſſi trois ou quatre mille volumes du *Journal des Sçavans*, & tout autant du *Mercure de France*, noble arène où depuis quelques années vous vous eſcrimez avec tant de force & de grace. Au reſte, ſi l'on retranchoit de l'*Année Littéraire* vos beaux vers & votre belle proſe, ainſi que les merveilleuſes citations des Poëtes & des Orateurs qui vous reſſemblent, les cent volumes de ce Journal ſe réduiroient peut-être à cinq ou ſix. Applaudiſſez du moins à ma ſagacité ; ce ſont ces morceaux ſublimes que je rapporte des grands écrivains comme vous, qui font le ſuccès de mes Feuilles, & c'eſt nuire à vous même que de vouloir les déprimer.

Il y a deux ans que M. *de la Harpe* fit dans le *Mercure* une ſortie très-vive contre l'Abbé *Desfontaines*. Un anonyme crut devoir venger ce Critique célèbre par une Lettre qu'il m'adreſſa. Je la publiai. Cet anonyme me diſoit,

à la fin de sa Lettre, qu'il *soupçonnoit* qu'on en vouloit bien moins à l'Abbé *Desfontaines*, qui étoit mort, qu'à son successeur qui vivoit encore. Là-dessus le soi-disant traducteur de *Suétone* prétend que je me suis reconnu moi-même au portrait qu'il a cru faire de l'Abbé *Desfontaines*. Eh non, M. *de la Harpe*, je ne me suis pas reconnu dans votre petit Libelle; mais je *soupçonne* très fort avec l'anonyme qui m'écrivoit, que c'est moi que vous aviez en vûe dans cette tirade d'injures. Trois ou quatre barbouilleurs en toile ont voulu me dessiner; ils n'ont pû saisir aucun de mes traits; ce qui ne m'empêche pas de convenir qu'ils ont eu l'intention de me peindre. Monsieur *de la Harpe* est si content des invectives dont il souilla le *Mercure* en 1769, qu'il les a réimprimées dans ce *Discours Préliminaire*. Il faut qu'il les regarde comme des pièces triomphantes. Monsieur *de la Harpe* me sçaura gré sans doute de les reproduire ici; on ne sçauroit trop multiplier de si belles choses. » Ce n'est que de nos jours » qu'on a vû s'ériger en juges & en Aris-

» tarques des hommes qui ne pourroient
» pas écrire dix lignes d'un ſtyle cor-
» rect & raiſonnable ; qui compoſent
» leurs louanges & leurs ſatyres avec
» une douzaine de phraſes claſſiques &
» pédanteſques ; qui écrivent à l'uſage
» des ſots contre les bons écrivains, &
» n'ont pas *même* le talent que donne
» la haine, celui de médire avec eſprit ;
» qui dégoûtent la malignité *même* à
» force d'ennui, & ne ſupportent le
» mépris public que parce qu'il eſt à
» peine égal à celui qu'ils ont pour
» eux-*mêmes* ; qui font pitié à ceux
» qu'ils dénigrent, & ſont au deſſous
» de ceux qu'ils louent. »

Puiſque M. *de la Harpe* renouvelle l'attaque, il ne trouvera pas mauvais qu'on rappelle la défenſe. L'anonyme répondit à ſa diatribe en ces termes : » Les ouvrages de l'Abbé *Deſ-*
» *fontaines* atteſtent l'excellence de ſon
» goût, la fécondité de ſes reſſources,
» la variété de ſes tours pour plaire à ſes
» lecteurs ; & le ſuccès ſoutenu de ſes
» Feuilles, depuis leur naiſſance juſ-
» qu'à ſa mort, prouve qu'il ne *compo-*
» *ſoit pas ſes louanges & ſes ſatyres avec*

» *une douzaine de phrases classiques &*
» *pédantesques*, qu'il avoit le talent *de*
» *médire avec esprit, & qu'il ne dégoû-*
» *toit pas la malignité même à force d'en-*
» *nui.*

» *Qui écrivent à l'usage des sots contre*
» *les bons écrivains*; il falloit dire *qui*
» *écrivent contre les sots écrivains à*
» *l'usage des gens d'esprit:* cela eût été
» juste & vrai.

» *Qui ne supportent le mépris public que*
» *parce qu'il est à peine égal à celui qu'ils*
» *ont pour eux-mêmes.* Où le Censeur a-
» t-il pris cette idée fausse & bisarre?
» Si c'est dans son propre cœur, s'il est
» vrai qu'il se méprise lui-même, on
» ne peut que le féliciter de se rendre
» ainsi justice. Mais on doute qu'il soit
» capable de s'apprécier avec autant de
» discernement & d'impartialité. En
» effet, est-il si mauvais critique, si misé-
» rable rimailleur, qui ne s'estime pro-
» digieusement lui même? Un écolier,
» les mains encore toutes rouges des
» férules qu'il a reçues, se regarde dé-
» ja comme un maître. Il prend son
» monstrueux orgueil pour l'essor du
» talent, son insolente audace pour l'an-

» nonce du ſublime, la rage convulſive
» de ſa médiocrité pour l'élan du gé-
» nie. S'il entre dans la carrière du théâ-
» tre, & qu'à travers quatre ou cinq
» Tragédies huées il lui en échappe une
» que l'intelligence d'un Acteur faſſe
» réuſſir, c'en eſt fait; il ne connoît
» plus perſonne; il ne ſe connoît plus
» lui-même; il ſe met au deſſus des
» *Corneilles*, des *Racines*, des *Crébil-
» lons*, des *Voltaires*; il perd la tête;
» il eſt ivre pour toute ſa vie, & trente
» années du ſommeil le plus profond
» ne lui feroient pas cuver ce ſuccès
» éphémère.

» *Qui font pitié à ceux qu'ils déni-
» grent, & ſont au deſſous de ceux qu'ils
» louent.* Il eſt tout ſimple que les Cri-
» tiques faſſent pitié aux ſots qu'ils ri-
» diculiſent. Il ſeroit tout-à fait ſingu-
» lier que ces ſots honoraſſent leurs
» Cenſeurs de la même conſidération
» qu'ils ont pour eux-mêmes. Qu'un
» Critique ſoit *au deſſous de ceux
» qu'il loue*, cela eſt encore vrai quel-
» quefois. M. *de la Harpe*, par exem-
» ple, loue beaucoup M. *de Voltaire*,
» &

» & certainement il est & sera toujours
» fort au dessous de lui.

» Des lieux communs contre la Cri-
» tique sont le refrein ordinaire des
» auteurs qu'elle a maltraités. Je serois
» tenté de leur appliquer ce que dit
» *Clitandre* de la Cour dans l'admi-
» rable Comédie des *Femmes Sçavan-*
» *tes*. Je leur dirois, en parodiant ce
» morceau : *Vous en voulez beaucoup,*
» *à cette pauvre Critique ;*

» Et son malheur est grand de voir que, chaque
» jour,
» Vous autres beaux-esprits, vous déclamiez
» contr'elle ;
» Que de tous vos chagrins vous lui fassiez que-
» relle ;
» Et sur son méchant goût lui faisant son pro-
» cès,
» N'accusiez que lui seul de vos méchans suc-
» cès.
» Permettez-moi, Monsieur *Trissotin*, de vous
» dire,
» Avec tout le respect que votre nom m'inspire,

» Que vous feriez fort bien, vos confrères &
» vous,
» De traiter la *Critique* avec un ton plus doux;
» Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas
» si bête
» Que vous autres, Messieurs, vous vous met-
» tez en tête;
» Qu'elle a du sens commun pour se connoître
» à tout;
» Que chez elle on se peut former quelque bon
» goût. »

Voilà, Monsieur, ce qui fut répliqué dans le temps à l'Article du *Mercure*, & ce qu'on ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici. M. *de la Harpe*, ce grand arbitre du langage, est prié de dire si ce petit morceau, qui contient plus de *dix lignes*, est *écrit d'un style correct & raisonnable*. Je n'ai remis sous vos yeux que la partie de sa *Mercuriale* qui tient au Littéraire. Je laisse là les personnalités. Il est indigne de moi de les relever. Mais quel rapport tout ce fatras sur la Langue, sur la rime, sur les Historiens

anciens & modernes, sur les Critiques, a-t-il avec une version de *Suétone*? Demandez le à M. *de la Harpe*. Son *Discours Préliminaire* occupe soixante-huit pages *in*-8° d'un caractère d'impression très-fin, & de ces soixante-huit pages massives, il n'y en a que deux ou trois où il daigne parler de l'auteur qu'il traduit. Encore est-ce pour le décrier. Il déclare que, s'il a entrepris de le rendre dans notre Langue, c'est qu'il est *sans génie & médiocre écrivain. Il n'y a*, dit-il, *que les écrivains sans génie qui puissent être véritablement traduits*. Mais si, M. *de la Harpe* n'a pas *véritablement traduit Suétone* qui est *sans génie*, jugez ce que seroit de sa part la traduction d'un auteur de *génie*. J'avoue qu'un servile copiste, qu'un froid traducteur de mots ne transportera point dans sa version les beautés d'un écrivain de *génie*. Mais sera-ce la faute des Langues ou celle de l'interprête qui manquera de force pour secouer, pour étendre sa chaîne? N'en déplaise à M. *de la Harpe*, avec du *génie* on traduit le *genie*. Croit-il que *Virgile* & *Cicéron* n'eussent pas été de

bons traducteurs d'*Homère* & de *Démosthène* ?

M. *de la Harpe* ne connoît pas même les traductions de *Suétone* faites avant la sienne. Il n'en cite que deux ; l'une imprimée il n'y a pas plus d'un siècle sans nom d'auteur, écrite en fort mauvais françois & *pleine de contresens* ; l'autre moins ancienne, publiée par M. *du Teil* en 1699. Il y en a une troisième, la plus ancienne de toutes, par *George de la Boutière Autunois*, à Lyon en 1556. La seconde traduction dont parle M. *de la Harpe* parut en 1628 ; je l'ai chez moi, & j'y trouve bien moins de *contresens* que dans celle de M. *de la Harpe*.

J'ai promis de vous parler de ses *Notes* & de ses *Réflexions* ; mais, en vérité, Mr, elles ne méritent pas la peine qu'on s'y arrête. Parmi ces *Notes* & ces *Réflexions* il y en a de temps en temps de Politiques ; c'est une chose tout-à-fait plaisante de voir de petits auteurs faire la leçon aux Souverains & aux Monarques. Mais le dernier de nos Philosophes se croit en droit de régenter l'univers. Combien de temps

cette ridicule manie durera t-elle encore ?

M. *Linguet* est si grossièrement insulté dans la plûpart des *Réfléxions* que M. *de la Harpe* ajoûte à la fin de la vie de chaque *César*, qu'on pourroit les appeller *Factum contre M. Linguet.* Ce qui vous paroîtra bien singulier, Monsieur, c'est qu'entr'autres reproches qu'il fait à M. *Linguet*, il l'accuse de ne pas sçavoir le Latin : *comment a-t-il pu tomber dans des erreurs qu'un écolier ne commettroit pas?...Par-tout où l'on sçait un peu de Latin*, &c, &c, &c. M. *Linguet* est certainement bien à même de se venger ; mais je l'exhorte à pardonner, à se souvenir de la maxime de *Sénèque* dans son Livre de la Clémence : *Cùm ab inferioribus & humilibus petitus violatusque es, ab iis non aliter quàm ab animalibus parvis & obterentem inquinantibus manus est reducenda.* Je ne traduis point ce passage. M. *de la Harpe*, à coups de Dictionnaire, viendra peut-être à bout de l'expliquer.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14 Janvier 1771.

LETTRE V.

Vies des Hommes Célèbres d'Angleterre, depuis le regne de Henri VIII jusqu'à nos jours. Tome I; à Paris chez de Hansy le jeune Libraire rue Saint Jacques.

CET ouvrage est la traduction ou plutôt l'analyse du *Plutarque Anglois*, dont il n'eût pas été superflu de nous faire connoître l'écrivain. Son Abbréviateur nous annonce, dans sa *Préface*, qu'il n'a pas cru devoir s'assujetti à suivre mot à mot l'original; il a pris sur lui d'en retrancher des contes & des anecdotes qui, selon lui, peuvent plaire aux Anglois, & ne seront jamais du goût des François. A la bonne heure; mais, en voulant éviter un écueil, n'est-il pas tombé dans un autre? Puisque l'ouvrage qu'il traduit est intitulé *Plutarque*, & que *Plutarque* lui-

même n'eſt ſi piquant & ſi inſtructif que par des détails & des traits qui font connoître ſes héros & qui attachent le lecteur, n'auroit-il pas dû être plus circonſpect à mutiler ainſi le *Plutarque Anglois?* Il s'appuie de l'autorité *d'un homme du plus grand mérite* qu'il ne nomme pas. Si cet *homme du plus grand mérite* eſt M. *de Voltaire*, je ſouſcris ſans héſiter à cette glorieuſe & juſte qualification; mais en même temps je ne balancerai pas à dire que ſon ſentiment n'eſt pas une loi, & même que ce ſentiment eſt démenti par ſon propre exemple. Il a pu blâmer les contes, les anecdotes, les petits faits, les petits détails; & cependant, ce qui domine dans ſes hiſtoires, ce ſont les contes, les anecdotes, les petits faits, les petits détails, qu'il tient, dit-il, de perſonnes du premier rang, mortes très-à propos un moment après les avoir confiés à ce Poëte célèbre, en lui recommandant ſans doute, ſur toutes choſes, de ne citer leur témoignage qu'après leur mort. Quoi qu'il en ſoit, je penſe que les Biographes ne doivent pas écarter avec trop de rigueur tout ce

qui peut développer le caractère, l'esprit, l'ame, les mœurs secrettes, l'analyse intérieure, si je puis m'exprimer ainsi, de ceux dont les actions publiques sont capables de fixer l'attention de la postérité. C'est dans le particulier que l'homme se dépouille de tout appareil, de toute gêne, de toute dissimulation; & ce n'est, à proprement parler, que dans ce particulier qu'on peut le connoître tel qu'il est.

Le premier volume, le seul qui paroisse encore de l'ouvrage que je vous annonce, Monsieur, contient les Vies de *Wolsey*, de *Beatoun*, de *la Pole*, de *Dudley*, de *Bothwel*, de *Drake*, de *Raleig*, de *Bacon*, de *Robert Devereux* Comte *d'Essex*, de *Robert Carr*, de *George Viliers* Duc de *Bukingham*, & de *Thomas Wentwort*. En lisant celle du premier, qui néanmoins est la plus étendue, je n'ai pas été médiocrement surpris de la rapidité avec laquelle l'auteur nous promène en un clin d'œil sur quantité de faits qui auroient dû être développés. J'ai été également étonné d'y trouver des méprises de chronologie & d'autres

erreurs. *Thomas Wolsey* étoit fils d'un Boucher d'Yspwich, dans le Comté de Suffolk. L'ambition, l'esprit & surtout le génie, le conduisirent par degrés au plus haut faîte des grandeurs & des dignités ; un caractère insinuant lui en facilita le chemin. Il annonça de bonne heure de si heureuses dispositions, que son père, malgré la modicité de sa fortune, crut devoir l'envoyer à l'Université d'Oxford. Le jeune *Wolsey* y fit des progrès rapides ; à 15 ans il fut reçu Bachelier. Au sortir de ses études il fut précepteur des enfans du Marquis *Dorset*, qui lui donna un bénéfice de cent cinquante livres sterling. Il devint ensuite Secrétaire de l'Archevêque de Cantorbéri ; après la mort du Prélat, Sir *John Néphant*, Gouverneur de Calis, le reçut chez lui en qualité de Chapelain, & lui confia peu de temps après les soins de son gouvernement. Sir *John*, pour récompenser son zèle & ses talens, le recommanda au Roi *Henri VII*, qui le prit pour être un de ses Chapelains. » *Henri VII* » crut devoir l'employer dans les né» gociations secrettes d'un mariage pro-

» jetté entre lui & *Marguerite de Sa-*
» *voie*, fille de l'Empereur *Maximilien*
» (1513). *Wolsey* se comporta dans
» cette affaire avec beaucoup de pru-
» dence & d'habileté. » Il y a là plu-
sieurs fautes. D'abord une Princesse ap-
pellée *Marguerite de Savoie* peut-elle
être fille de l'Empereur *Maximilien* ?
C'est comme si l'on disoit *Adélaïde de
France*, fille du Roi *Fréderic* ? En se-
cond lieu, *Henri VII* pouvoit-il songer
à se marier quatre ans après sa mort ?
Car, selon tous les historiens, ce Prince
mourut en 1509. Il est vrai que sur
la fin de ses jours il voulut épouser
Marguerite d'Autriche & non *Margue-
rite de Savoie*; mais sa maladie em-
pêcha la conclusion de ce mariage, &
c'est ce que le traducteur ne nous dit
point. S'il a trouvé ces méprises dans
l'original, il devoit les redresser. Mais
suivons *Wolsey* dans la carrière de sa
fortune. *Fox* Evêque de Winchester,
voulant supplanter le Comte de *Surrey*
son rival dans la faveur du nouveau
Roi *Henri VIII*, introduisit *Wolsey*
dans la familiarité du jeune Prince, &
le fit nommer son aumônier. L'Evêque

ne fut point trompé dans son espérance; *Wolsey* sçut si bien flatter les inclinations du Monarque qui aimoit beaucoup les plaisirs, qu'il captiva ses bonnes graces & vint à bout de supplanter *Surrey*, & bientôt *Fox* lui-même son protecteur. Il faisoit tous les jours des progrès dans la confiance du Roi qui le créa membre de son Conseil, ensuite premier Ministre, enfin grand Chancelier. Aux Dignités de l'Etat il joignit celles de l'Eglise. Il résigna l'Evêché de Lincoln pour prendre possession de l'Archevêché d'Yorc. Il lui fut même permis de posséder avec le Siége d'Yorc ceux de Durham & de Winchester. Le Pape *Léon X* lui envoya le chapeau de Cardinal pour le mettre dans les intérêts de la Cour de Rome. Plusieurs Princes le pensionnoient. *François I* & *Charles-Quint* le combloient de caresses & de présens. Ce dernier le traitoit d'*ami*, de *cousin* & de *père*; il alla même jusqu'à lui faire espérer la Papauté. Mais l'Empereur ayant fait élire tout d'une voix *Adrien VI*, son ancien précepteur, *Wolsey* rompit les liens qui l'atta-

choient à *Charles - Quint* & réunit les forces de l'Angleterre à celles de la France pour tâcher de l'accabler. Il imagina un autre moyen de vengeance: ce fut de favoriser le divorce de *Henri* avec la Reine *Catherine d'Arragon*, tante de l'Empereur. Le Ministre Anglois trouva dans ce même divorce la ruine de son crédit & de sa fortune. *Anne de Boulen* ne lui pardonna jamais de n'avoir pas fait autoriser son mariage par un decret de la Cour de Rome; elle se servit de l'empire qu'elle avoit sur le Roi son mari pour perdre le Cardinal. Les méchans & les envieux se joignirent à la Reine. *Wolsey* eut ordre de se retirer dans une de ses terres. Ses ennemis craignant son rappel, profitèrent de son éloignement pour achever de le perdre. Aidés d'*Anne de Boulen*, ils obtinrent de *Henri* qu'on déférât sa conduite au Parlement. La Chambre-Haute dressa une accusation de quarante-quatre articles, dont aucun n'étoit assez important pour le faire citer. Le Comte de *Northumberland* eut ordre néanmoins de le faire arrêter pour être conduit & jugé à Londres.

Walsey se mit en chemin ; mais, soit la fatigue du voyage, soit l'agitation de son ame, il tomba malade & ne put arriver que jusqu'à l'Abbaïe de Leycester. Un moment avant que d'expirer il tint ce discours à celui qui étoit chargé de sa personne : » Je vous » prie de me recommander au Roi, & » de le conjurer de ma part de rappel- » ler à son souvenir tout ce qui s'est » passé entre nous dès le commence- » ment de mon Ministère, & spéciale- » ment à l'égard de son affaire avec la » Reine ; alors il connoîtra dans sa » conscience si je l'ai offensé..... Si j'a- » vois servi Dieu avec autant de zèle » que j'ai servi le Roi, il ne m'au- » roit pas abandonné dans ma vieillesse. » Je reçois la juste récompense que j'ai » méritée, pour avoir consacré avec » trop d'indulgence tous mes soins, » tous mes travaux, non pas au ser- » vice de Dieu, mais à celui de mon » Prince. » Ainsi mourut à l'âge de soixante ans ce fameux Ministre, dont quelques historiens se sont efforcés de flétrir la mémoire par des faussetés que l'Abbé *de Longuerue* a très-bien réfutées

dans ses remarques sur la vie de ce Prélat. Si des mœurs peu réglées commencèrent sa fortune, on peut dire qu'il l'augmenta par beaucoup de génie & d'habileté.

Le Chevalier *Raleig* étoit originaire d'une noble famille de Devonshire. Il eut la plus grande part aux diverses expéditions de mer du regne de la Reine *Elisabeth*. C'est lui qui affermit les fondemens de la nouvelle Angleterre dans l'Amérique Septentrionale. *Elisabeth* faisoit le plus grand cas de ses talens & de son mérite. *Jacques I* n'eut pas la même considération pour lui. Il céda aux sollicitations de ses ennemis, qui l'accusoient d'avoir voulu mettre sur le trône *Arbelle Stuart*; il se vit condamné à perdre la tête. » Le jour » de son exécution (29 Octobre 1618) » il déjeûna le matin, fuma sa pipe, » & ne songea pas plus à la mort que » s'il eût eu à faire un voyage. Il parut sur l'échafaud avec un visage serein. Sa harangue au peuple fut calme » & éloquente; il s'efforça de charger » ses ennemis de la haine publique, & » portant le doigt sur le tranchant de

» la hache qui devoit lui abattre la
» tête : *le remède est aigu*, dit-il, *mais*
» *certain pour tous les maux.* »

Il vous est facile, Monsieur, de juger par ces deux extraits du reste du Livre. On peut louer la bonne intention du traducteur ; il a prétendu faire connoître un ouvrage utile ; il réussira sans doute en présentant au Public une galerie de tableaux où seront rassemblés les hommes célèbres d'Angleterre qui ont existé dans l'espace d'environ trois cens ans. J'aurois voulu que le traducteur ou l'auteur eussent remonté plus haut. Notre Nation n'a pas été onze cens ans sans produire des hommes dignes d'être transmis à la postérité ; les Vies de nos Hommes Illustres en 28 ou 30 volumes *in*-12 en sont garans, & l'Angleterre a le même avantage que nous à cet égard. J'aurois de plus desiré que ce n'eût pas été d'après l'Histoire Générale, mais avec des Mémoires particuliers, en un mot sur le ton qui convient à la Biographie, qu'on eût fait passer dans notre Langue des Vies que l'on nous donne pour être dans le goût de celles de *Plutarque*, &

qui peut-être le sont en effet dans le *Plutarque Anglois.*

Lettre sur les Desirs à M. T. D. S., petit in-16 de 53 pages.

Il s'agit, Monsieur, de déterminer dans cette Lettre quelle est la nature du desir; en quoi consiste cette propriété naturelle par laquelle l'ame tend à jouir des objets qui lui sont extérieurs. Quelqu'abstraites que soient les idées de l'auteur, je vais tâcher de les développer, & de vous exposer son systême en peu de mots.

On donne d'abord quelques notions sur la *jouissance parfaite*. Pour qu'une substance jouisse parfaitement d'une autre, il faut, dit l'auteur, que les deux substances soient tellement unies qu'elles ne fassent plus qu'un seul être, & que toute idée de dualité soit détruite. Ainsi le but absolu de l'ame, lorsqu'elle desire, est l'union la plus intime & la plus parfaite de son essence avec celle de l'objet desiré. Mais, comme dans l'état actuel où l'ame se trouve, il lui est presqu'impossible de tendre

vers cette union si ce n'est par le moyen des organes, il lui est également impossible de parvenir à la jouissance parfaite de quoi que ce puisse être.

Les objets que l'ame peut desirer sont ou homogènes ou hétérogènes à son essence ; & la vivacité des desirs se mesurera constamment par le degré d'homogénéité de la chose desirée ; & ce degré d'homogénéité consiste dans le degré de possibilité de la parfaite union. Par exemple, on aimera moins une belle statue que son ami, moins son ami que sa maîtresse, & moins sa maîtresse que l'Etre suprême. » C'est » par là, dit l'auteur, que la Religion » fait de plus grands enthousiastes que » l'amour, l'amour que l'amitié, & » l'amitié que ce desir pour des choses » purement matérielles. » Ainsi donc, selon lui, lorsque je contemple une belle chose quelconque, un beau tableau, par exemple, je ne cherche que d'unir mon être, mon essence, à cet être si hétérogène ; mais, après bien des contemplations, je me dégoûte du tableau, & ce dégoût naît uniquement de

la réflexion tacite que je fais sur l'impossibilité de l'union parfaite.

Dans l'amitié, l'impossibilité de l'union paroît moins grande; & dans l'amour, la nature nous trompe un instant; mais le dégoût qui suit montre avec évidence l'imperfection de l'union si complette en apparence. Qu'on observe la nature dans les effets des grandes passions, l'on verra que l'ame s'élance & tend à l'union avec l'objet desiré. » Voyez cette tendre mère avec » son enfant sur les genoux : voyez » comme elle le presse contre son sein, » comme elle l'inonde de baisers. Exa» minez le méchanisme de ce baiser, » & vous verrez que l'ame cherche tous » les moyens de s'unir essentiellement » avec l'objet qu'elle desire. » Il est donc assez évident, conclut l'auteur, que le desir de l'ame est une tendance vers l'union parfaite & intime avec l'essence de l'objet desiré; ensuite, que l'ame tend proprement vers l'union parfaite & intime avec tout ce qui est hors d'elle, & que par conséquent, elle desire toujours; car, lorsqu'on aura mis un obstacle invincible à sa ten-

dance vers son but le plus desiré, elle tendra tout de suite vers un objet qui le sera moins. *Denys*, remarque l'auteur, se plaisoit encore à Corinthe.

Après avoir défini la nature du desir, il s'agit de rechercher quels moyens l'ame employe pour parvenir à son but, qui est cette union parfaite & intime avec l'objet desiré. L'auteur en assigne deux principaux, l'un physique, l'autre intellectuel. Le premier de ces moyens est l'acte par lequel l'homme se reproduit; le second, l'amour & l'amitié. A l'occasion de l'amour & de l'amitié, l'auteur remarque que ces deux passions étoient plus vives & mieux senties chez les Grecs que chez nous. Ce degré supérieur de sensibilité l'étonne; il en recherche les causes. Cette digression, assez étrangère au sujet de la Lettre, est fort raisonnée, fort philosophique, c'est-à-dire, fort obscure, fort embarrassée : c'est la méthode des Philosophes, lorsqu'ils veulent hasarder quelques-unes de ces pensées hardies qui pourroient blesser ce qu'ils appellent les esprits foibles. L'adepte entend à demi mot, & les préjugés du peuple sont respectés. En dé-

pouillant de leur faste philosophique les raisons que l'auteur donne de la différence qui se trouve entre la sensibilité des Grecs & la nôtre, voici à quoi elles se réduisent. 1°. Le Polythéïsme étoit établi chez les Grecs; ils n'avoient rien de fixe dans leur Religion, & chaque citoyen s'en formoit une à son goût; ou plutôt on n'en avoit aucune. N'étant point partagé par les soins d'une vie future, chaque individu se livroit tout entier à la société, & ne songeoit qu'à perfectionner en soi la *vertu civile* : de-là *l'activité*, *l'industrie*, *l'ambition & le vivifiant amour de la patrie*. Chez nous, au contraire, où une Religion révélée a établi la croyance d'une éternité après cette vie, l'individu ne place point son bonheur dans un monde auquel il survivra. Plein de cette existence éternelle qu'il se promet, il s'affecte peu des choses présentes. Son ame se flétrit, ses facultés se relâchent : de-là *l'inactivité & l'abrutissement*. 2° Une autre raison que l'auteur apporte de la grande sensibilité des Grecs en comparaison de la nôtre, est qu'ils avoient moins de politesse & de cérémonial que nous dans le commerce de la vie civile.

Je ne fais que vous indiquer, Monsieur, les idées de l'auteur de cette Lettré, sans prétendre m'arrêter à les réfuter. La première de ces deux raisons, où l'on prétend que l'esprit & les dogmes de la Religion Chrétienne sont destructeurs des vertus sociales, a déja été mille fois pulvérisée. Quand donc nos Philosophes cesseront-ils de ressasser les mêmes idées, & d'ennuyer le Public de leurs fastidieuses répétitions? Jusqu'à quand ces sublimes intelligences s'abbaisseront-elles à n'être que les échos serviles d'un tas de misérables sophistes qui les ont précédés? S'ils s'obstinent à combattre, est-ce avec des armes déja brisées qu'ils doivent reparoître dans l'arène? Que ne créent-ils de nouvelles objections, ou, s'ils veulent que les anciennes subsistent, que ne commencent-ils par répondre aux diverses réfutations qu'on en a faites? Je vous l'avouerai, Monsieur, les livres des Philosophes me tombent des mains; & le dégoût que me donnent la stérilité, les redites & la monotonie de ces écrivains, est à son comble. Toujours le même persiflage, toujours l'ineptie & la frivolité sous le faste des axiomes; toujours de vieu

les pensées reproduites dans de nouveaux cadres : & quels cadres, bon Dieu! Quel style échassé! Quel ton pédantesque! Quelles tournures amphigouriques! L'auteur de cette Lettre, par exemple, veut dire que la politesse nous a rendus plus humains, mais plus cachés & moins ouverts les uns pour les autres; cette phrase ainsi tournée n'auroit eu rien de piquant. Un Encyclopédiste s'exprime avec moins de simplicité. Voici cette même pensée mise en grand style & ornée de sa bordure philosophique : la politesse, *monstre singulier, composé bizarre du faste Asiatique & de l'esprit d'humilité Chrétienne, qui fit à la vérité que les masses, qu'il couvroit comme une atmosphère, se choquoient moins, mais aussi qu'on se vit à travers un nuage*. Quand on a le talent d'écrire dans ce beau style, on est philosophe. Au reste, le cul de lampe placé à la fin de ce petit ouvrage caractérise assez bien le sujet qu'on y traite, ou plutôt la manière dont il est traité : ce cul de lampe représente un nuage d'où s'échappent à peine quelques rayons.

Je suis, &c.

A Paris, ce 17 Janvier 1771.

LETTRE VI.

Histoire des Antiquités de la ville de Soissons ; par M. le Moyne, Ecuyer, Porte-Manteau du Roi, 2 volumes in-12 d'environ 200 pages chacun ; à Paris chez Vente Libraire au bas de la Montagne Sainte Geneviève.

DEux auteurs avoient déja traité des Antiquités de Soissons ; mais la précision de l'un, la prolixité de l'autre, & le merveilleux dans lequel ont donné ces deux écrivains, laissoient la matière encore neuve. Ce n'est qu'à M. *le Moyne* que nous devons l'avantage de connoître l'histoire ancienne de cette ville. Cette Histoire est divisée en quatre Livres : on voit dans le premier quel étoit l'état de la ville de Soissons sous les Princes Gaulois ; le second montre ce qu'elle étoit sous la domination & sous le gouvernement des Empereurs Romains ; dans le troisiéme, Soissons fait partie de l'Empire François sous *Clovis* & sous les Rois

Mérovingiens ses descendans ; dans le quatrième, cette ville continue de faire partie de la Monarchie Françoise sous les Rois de la seconde Race. Les évènemens auxquels Soissons a eu part pendant l'espace de temps renfermé dans ces quatre époques, forment l'histoire des antiquités de cette ville.

Les monumens historiques ne nous apprennent presque rien des commencemens de Soissons. On sçait que les anciens Gaulois n'étoient pas dans l'usage d'écrire leur histoire, & que ces peuples se reposoient sur la tradition orale du soin de transmettre à la postérité les évènemens qui les concernoient. Delà notre ignorance profonde sur les noms, les actions, les victoires des premiers Rois Gaulois, sur les anciennes loix de ces peuples & sur la véritable forme de leur premier gouvernement. A peine même sçaurions-nous aujourd'hui qu'il y eut autrefois des Gaulois, si des écrivains étrangers, les Historiens Romains sur-tout, ne nous en avoient conservé la mémoire, en nous rapportant quelques-unes des actions de ces peuples, relatives aux guerres

guerres que Rome eut à soutenir contr'eux ; encore leur récit est-il uniquement borné aux Gaulois, qui vivoient au temps des guerres dont ils parlent. Ils gardent du reste un profond silence sur l'origine & la fondation des villes de cette nation, l'une des plus anciennes, des plus étendues & des plus belliqueuses de l'univers.

M. *le Moine* n'adopte aucune des fables & des traditions populaires qu'ont débitées plusieurs auteurs sur les premiers temps de Soissons. Il se contente d'établir que cette ville est une des plus anciennes des Gaules ; qu'elle existoit long temps avant notre Ere Chrétienne ; que lorsque *César* entra dans les Gaules, elle tenoit depuis long-temps un rang considérable parmi les premières villes de la Belgique ; qu'elle étoit capitale d'un Royaume dans lequel, outre la ville principale, on comptoit encore onze autres villes : royaume d'ailleurs très-peuplé, & dont le terroir étoit extrêmement fertile, ensorte que le Roi de Soissons passoit pour un des plus puissans Princes des Gaules.

Avant que de commencer son récit historique, l'auteur entre dans des détails intéressans sur les mœurs, la Religion, les loix & le gouvernement des anciens Gaulois - Soissonnois. Les mœurs de ce peuple étoient les mêmes que celles Belges. Les Gaulois - Soissonnois étoient naturellement braves, passionnés pour la gloire, excessivement jaloux de leur liberté. Leurs manières étoient simples; ils étoient francs, sincères, ennemis du mensonge, de la supercherie & de tout ce qui pouvoit énerver les esprits ou amollir le courage; ils veilloient exactement à ce que l'on n'introduisît dans leur païs aucune marchandise de luxe & de délicatesse. Bergers ou chasseurs pour la plûpart, ils vivoient du lait de leurs brebis & du produit de leur chasse; leurs habits étoient très-courts, très-étroits & faits ordinairement de peaux d'animaux; ils couchoient sur la terre & prenoient leurs repas sur des espèces de lits. Ils habitoient le long des bois ou sur le bord des rivières, ou sur les hauteurs; leurs villes ou bourgades étoient composées de plusieurs chaînes

de maisons construites de bois, couvertes, pour la plûpart, de roseaux ou de joncs, & fermées de claies.

La Religion des Gaulois-Soissonnois étoit celle des Druides, leurs Prêtres & leurs Docteurs : religion cruelle & féroce, où l'on offroit à la Divinité des victimes humaines. Il est probable qu'ils eurent aussi, comme plusieurs autres peuples de la Gaule, leurs Druidesses. Ces Druidesses étoient comme des espèces de Religieuses ou Recluses qu'on partageoit en trois classes. La première & la plus distinguée comprenoit celles qui s'étoient vouées à une virginité & à une clôture perpétuelles. Les Druidesses de la seconde classe étoient mariées, mais obligées cependant de garder une continence aussi rigoureuse que celle à laquelle étoient assujetties les Druidesses de la première classe ; elles ne sortoient qu'une fois l'année pour aller voir leurs maris & tâcher de leur donner des héritiers. La troisiéme classe étoit au service des deux autres.

Quant au gouvernement de la ville & du peuple de Soissons, il étoit originai-

rement aristocratique ; c'est-à-dire, que l'Etat étoit gouverné par un Sénat où Conseil Souverain, composé des Nobles du païs, des Druides & du Magistrat. Il est probable que les femmes avoient aussi dans le Soissonnois leur part au gouvernement. L'on sçait que, suivant un usage universellement reçu parmi les Gaulois, elles se trouvoient dans les assemblées qui se tenoient pour la guerre & pour la paix.

L'auteur regarde *Divitiac* & *Galba* comme les premiers Rois connus de Soissons ; il ne nous est parvenu aucun détail sur les actions du premier. Les grandes qualités de *Galba* annonçoient un regne brillant ; mais il eut à combattre la fortune de *César*. A peine ce Prince fut-il monté sur le trône qu'il se vit contraint d'en descendre, & de remettre sa couronne entre les mains du Général Romain. Les détails de cette guerre, qui finit par la prise de Soissons, font le sujet du premier Livre.

L'Histoire des Gaulois-Soissonnois, sous la domination Romaine, présente peu de révolutions ; ces peuples furent

constamment fidèles à leurs vainqueurs. Des distinctions honorables leur firent même trouver de la douceur sous ce nouveau joug que portoit la plus grande partie de l'univers. Les peuples Soissonnois furent déclarés libres & inscrits au nombre des Colonies municipales ; ils conservèrent leurs loix & la forme de leur gouvernement, furent exempts de la plûpart des charges publiques, entièrement affranchis de tous les impôts que payoient les peuples tributaires ; ils jouissoient enfin du privilège de choisir parmi eux librement & avec une indépendance absolue, leurs chefs & leurs Magistrats.

Cet état de liberté ne fut pas la seule marque de confiance que les Empereurs Romains donnèrent aux habitans de Soissons. Ces Princes avoient placé dans cette ville trois fabriques différentes, l'une de boucliers, la seconde de machines à lancer des pierres, la troisiéme d'armes particuliéres pour la cavalerie. On ne comptoit dans toute la Gaule que sept villes qui eussent de pareils établissemens ; & Soissons étoit après Strasbourg celle où il y en avoit en plus grand nombre.

La réduction des Gaules sous la domination Romaine fut l'époque d'une révolution remarquable dans les mœurs Gauloises. Celles des Soissonnois s'adoucirent bientôt par le commerce qu'ils eurent avec leurs vainqueurs. A des coutumes barbares succédèrent des loix sages & des usages raisonnables. Ce changement s'étendit jusqu'au culte religieux; il ne fut plus permis au cruel Druide d'offrir à ses Dieux des victimes humaines, & le culte sanguinaire de l'affreux *Teutatès* fit place à une religion plus douce. Les Gaulois-Soissonnois se livrèrent à l'agriculture. On abatit une partie des bois qui couvroient le païs; on défricha les terres; en très-peu de temps on vit d'abondantes moissons dans des lieux qui, peu d'années auparavant, ne présentoient qu'une vaste & stérile solitude. Le Soissonnois n'habita plus, comme ses pères, de simples cabanes construites de pieux & couvertes de roseaux; il apprit l'art d'employer la pierre dans les bâtimens, & bientôt il sçut se construire des maisons également solides & commodes. Dans la suite l'Empereur

Caracalla ayant fait rétablir les grands chemins des Gaules, les Soiſſonnois, comme les autres Gaulois, s'empreſſèrent de bâtir le long de ces routes, à l'exemple des peuples d'Italie, des métairies, des temples, des ſépulcres; & dans la conſtruction de ces édifices ils ſe firent un devoir d'imiter le goût Romain. » Heureux les Gaulois-Soiſſon-» nois, s'écrie l'auteur, s'ils s'en fuſſent » tenus à ce genre d'imitation! Mais » bientôt ils adoptèrent les mœurs, & » juſqu'aux vices de leurs Maîtres. Le » luxe, ce principe de toute corrup-» tion, ſi abhorré de l'ancien Belge, le » luxe ſe répandit parmi eux; ils com-» mencèrent à s'adonner aux plaiſirs de » la table, & prirent du goût pour ces » ſpectacles horribles où l'on voyoit » des hommes diſputer leur vie contre » les lions, les ours & les tigres. »

Comme l'Hiſtoire de la ville de Soiſſons, ſous la première & la ſeconde race de nos Rois, rentre néceſſairement dans l'Hiſtoire de France, & que celle-ci, Monſieur, vous eſt parfaitement connue, je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de m'arrêter ſur cette

partie de l'ouvrage de M. *le Moine*. Ce n'est pas cependant que l'on n'y trouve des détails intéressans. L'auteur y rapporte tout ce qui concerne l'origine des principaux établissemens de Soissons, comme de son Siége Episcopal, de son Chapitre, de ses Paroisses, de ses Abbaïes. Celle de Saint *Médard*, occupée par les Bénédictins, est une des plus célèbres & des plus anciennes du Royaume. On en doit la fondation à *Clotaire I* & à *Sigebert* son fils, qui l'enrichirent de leurs bienfaits. Si l'on en croit quelques auteurs, cette Abbaïe possédoit, presque dès sa naissance, deux cens vingt fiefs; elle comptoit parmi ses dépendances sept Prieurés & autant de Prévôtés; les Souverains Pontifes lui avoient accordé une Jurisdiction presqu'Episcopale, non-seulement dans son enceinte, mais encore sur plusieurs bourgs & villages voisins. Ses richesses s'accrurent dans la suite par les libéralités de *Charlemagne* & de *Louis le Débonnaire* son fils. Ce dernier s'y rendit, avec la Reine son épouse & une partie de sa Cour, pour y révérer les reliques de S. *Sébastien*

qu'on y avoit nouvellement déposées. Sa piété, dans cette occasion, ne fut pas seulement édifiante ; elle fut généreuse & même prodigue. Ce Prince porta lui-même sur l'autel, en offrande, un calice avec sa patène d'or massif; quelques jours après il ajoûta à cette première libéralité une lampe d'or & un encensoir du même métal, d'une grandeur & d'un poids extraordinaire, & un texte des Evangiles couvert de lames d'or. Il ne s'en tint pas là ; il fit présent à l'Abbaïe de Saint *Médard* du Monastère de Saint *Etienne de Choisy*, qui dans ce temps avoit des dépendances considérables. On prétend même qu'il donna aux Religieux le droit de battre monnoie. Il est probable que les Moines de Saint *Médard* ne jouirent pas long temps de ce dernier objet de l'excessive libéralité de l'Empereur. Il faut même croire qu'ils furent assez prudens pour s'interdire l'exercice d'un droit qui évidemment n'étoit pas fait pour eux. L'Abbaïe de Saint *Médard* de Soissons n'est pas moins célèbre par la détention de ce même *Louis le Débonnaire*, lorsqu'il fut déposé par les Princes

ſes enfans. L'on montre encore dans ce Monaſtère l'endroit qui ſervit de priſon à cet infortuné Monarque. C'eſt un vrai cachot précédé d'une ſalle extrêmement vaſte, où ſe tenoit une partie des Soldats chargés de garder le priſonnier. Ce cachot peut avoir ſept à huit pieds de longueur, ſur trois ou environ de largeur, & le jour n'y pénètre que par une eſpèce de ſoupirail. Sur l'un des murs on lit encore ces lignes :

Hélas, que je ſuis prins de douleur !
Mourir mieux me vaudroit
Que ſouffrir telles empreintes.

Il y a une quatrième ligne ; mais il n'eſt pas poſſible de la déchiffrer. Du reſte, M. *le Moine* regarde les caractères de cette eſpèce d'Epigraphe comme fort poſtérieurs au ſiécle de *Louis le Débonnaire*. C'eſt ſans doute l'ouvrage de quelque malheureux qui aura été renfermé dans le même cachot depuis ce Prince. La ſalle ou l'antichambre de ce cachot ſert aujourd'hui de ſellier aux Bénédictins.

M. *le Moine* ne conduit point son Histoire de la ville de Soissons au delà de la seconde Race de nos Rois, parce qu'il n'écrit que l'Histoire ancienne de sa Patrie ; il en expose l'état moderne dans un *Mémoire Sommaire* qu'il a mis à la tête du premier volume. Un style simple, aisé, noble & sans prétention, du goût & de la critique dans les recherches, de la rapidité dans le récit, de la justesse & de l'intérêt dans les réflexions, sont autant de caractères qui distinguent ce petit ouvrage, qu'on pourroit proposer comme un modèle de précision à ceux qui se mêlent d'écrire des Histoires particulières de Provinces.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur le Cérémonial de nos Lettres Françoises.

Dans un temps consacré aux Lettres de souhaits & de complimens, il me semble, Monsieur, que l'à propos est favorable pour parler du Cérémonial que nous observons dans ce genre ; Cérémonial non moins incommode que ridicule, au sentiment de toutes les per-

ſonnes raiſonnables. En effet, à commencer par l'adreſſe de nos Lettres, quoi de plus gênant que d'être obligé de ſe rappeller, de rechercher, de détailler toutes les qualités d'une perſonne quand on a quelque choſe d'intéreſſant ou d'agréable à lui écrire? Quelle puérilité que d'être aſtreint à mettre ſur une adreſſe : *A Monſieur, Monſieur le Marquis ...... Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Capitaine au Régiment de ... Seigneur de tels & tels endroits, en ſon château de ..... près de .... A ſon Eminence, Monſeigneur, Monſeigneur le Cardinal de...... Archevêque de ...... Commandeur de l'Ordre du Saint Eſprit, en ſon Palais Epiſcopal, à .....* Que d'inutilités! Ne ſeroit-il pas plus ſimple & même plus noble de mettre pour la première adreſſe : *A Monſieur le Marquis* (ſans répéter le mot *Monſieur*) *Capitaine au Régiment de ..... en ſon château de.... par.....* Et pour la ſeconde adreſſe : *A Monſeigneur l'Archevêque de..... à.....* avec le nom de la ville au bas de la page!

A quoi ſert d'accumuler dans une

adresse titres sur titres ? Cette manie, qui doit son origine à l'adulation, n'est propre qu'à entretenir l'esprit d'orgueil & la fatuité. Ceci me rappelle, Monsieur, ce qui m'est arrivé dans une grande ville de Province. Le premier jour d'une nouvelle année, j'eus la curiosité de rassembler un grand nombre de billets de visites. J'y comptai quarante-deux Marquis ou Marquises, trente Comtes, huit Vicomtes & cinq ou six Barons. Croiriez-vous, Monsieur, que de ce grand nombre de gens tirrés, il n'y avoit qu'un seul vrai Marquis à Marquisat, & que tous les autres n'étoient que des gentilshommes fort ordinaires, quelques-uns même de simples bourgeois ? De quel droit s'arroge t-on ainsi, sans l'agrément du Prince, des titres imaginaires ? Si un Prêtre habitué de Paroisse prenoit le titre d'Evêque, un soldat celui de Colonel, un Procureur celui de Président à Mortier, on obligeroit sans doute tous ces gens à rentrer dans leur sphère, ou bien on les enfermeroit aux Petites-Maisons. Pourquoi ne fait-on pas subir le même châtiment à nos faux Marquis,

à nos faux Comtes, à nos faux Barons? Si du moins on les condamnoit à une forte amende pécuniaire en faveur des pauvres!

Après cette petite digression que je crois utile, revenons, Monsieur, à nos Lettres. L'auteur estimable d'un fort bon Livre intitulé *Modèles ou Recueil de Lettres* imprimé à Lyon en 1767 *, prétend qu'il est plus poli de placer la date au bas qu'au haut de la lettre; il ajoûte cependant qu'il trouve la seconde manière plus commode. Je suis de son sentiment; mais il falloit qu'il se mît au dessus du préjugé, & décidât absolument que la manière la plus commode étoit aussi la plus polie; car il suffit qu'on ait lu quelque part ou entendu dire que c'est une impolitesse

* Je connois un volume *in*-12 d'environ 340 pages imprimé à Lyon chez *Pierre Bruyset Ponthus* en 1763, sous le titre de *Modèles de Lettres sur différens sujets*; c'est réellement un fort bon répertoire. Celui que l'auteur de cette Lettre cite ici avec la date de 1767, n'est sans doute qu'une nouvelle édition du premier. Je ne l'ai point vûe.

de placer la date au commencement d'une Lettre, pour qu'on s'en offense dans l'occasion : tant nous sommes, nous autres François, esclaves des petites formalités !

Le même écrivain avertit qu'il faut *donner la ligne* * aux personnes qui sont beaucoup au dessus de nous. Sur ce pied là, Monsieur, à qui ne faut-il pas *donner la ligne*, ou à qui faut-il la donner? L'amour-propre nous persuadera toujours que nous valons beaucoup mieux que les autres, & fera penser aux autres qu'ils valent beaucoup mieux que nous. Si l'on ne doit *donner*

* Lorqu'on écrit à quelqu'un, on met d'abord au haut de la première page, vers le quart du feuillet, la qualification de la personne, *Monseigneur*, *Monsieur*, *Madame*, *Mademoiselle*. Entre cette qualification & le commencement de la Lettre on laisse un espace plus ou moins grand, selon le respect qu'on doit à cette personne. C'est ce qui s'appelle *donner la Ligne*. Quand on ne la donne pas, on place le mot de *Monsieur* le plutôt qu'il se peut; par exemple: *Je vous prie, Monsieur*, &c. *J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur*, &c, &c, &c.

la ligne qu'aux personnes au dessus de nous, nous serons souvent embarrassés en écrivant à nos égaux ou à des inconnus. Pour ne pas manquer à nos semblables, à nous-mêmes, il faudra donc étudier des généalogies entières, avant d'écrire une lettre de quatre mots, de peur de donner ou de refuser la ligne inconsidérément.

Dans les Lettres aux Grands, dit le même auteur, *au lieu de parler à la seconde personne* vous, *on se sert d'une périphrase; on dit Votre Eminence aux Cardinaux, Votre Excellence aux Ambassadeurs, Votre Grandeur aux Evêques.* A la bonne heure, qu'on se serve une fois ou deux dans le cours d'une longue Lettre de ces dénominations honorifiques; mais je trouve l'observateur un peu trop sévère de proscrire le mot *vous* qui est si humain & si consolant pour les individus subalternes.

On regarde comme une impolitesse, poursuit le compilateur, *de charger une personne à qui l'on doit du respect de faire des complimens à une autre, ou, si on le fait, c'est toujours avec quelque correctif; par exemple, souffrez, permettez que*

Monsieur ou Madame trouve, reçoive ici les assûrances de mon respect. Je veux bien admettre le correctif. Quant à la prétendue impolitesse, je ne la trouve point fondée.

Les *Apostilles*, les *Post scriptum annoncent qu'on a eu peu d'attention en écrivant. La politesse les proscrit.* Convenez, Monsieur, que voilà une politesse bien importune, puisqu'elle ne pardonne pas un petit défaut de mémoire. Pour moi je serois d'avis de bannir plutôt cette politesse, & non les *Apostilles* & les *Post-scriptum* qui sont souvent indispensables.

Enfin, Monsieur, nos lettres finissent presque toutes par ces formules : *j'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite estime, avec la plus parfaite considération, &c. Je suis avec respect, avec les sentimens les plus distingués, avec attachement, avec reconnoissance, &c. Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très-humble,* ou bien, *j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de votre Grandeur, ou de votre Eminence, le très-humble & très-obéissant serviteur, &c.*

C'eſt ici la pierre d'achopement de nos lettres. Il faut ſe mettre l'eſprit à la torture pour ſaiſir, pour diſtinguer les nuances de ces formules, pour ſçavoir ſi l'on ſera *avec reſpect*, ou *avec eſtime*, *ou avec une parfaite conſidération*, ou ſi l'on aura l'*honneur d'être*, &c. ou ſi l'on ſera *très humble*, *ou très-affectionné ſerviteur*. Ce n'eſt pas un petit embarras que de choiſir parmi cet amas de formules celle dont il convient de faire uſage : les eſprits les plus déliés & les plus pénétrans commettent ſouvent ſur cela des fautes très-graves & qui tirent quelquefois à conſéquence ſans qu'on puiſſe s'en douter. L'inobſervation ou l'ignorance de cette eſpèce d'étiquette a ſouvent brouillé des amis, diviſé des familles, élevé des querelles, occaſionné des refus & des affronts, ſuſcité des affaires très-diſgracieuſes. Je connois pour ma part cinq ou ſix perſonnes qui m'ont avoué franchement qu'elles ne voyoient plus tels & tels amis parce que ces derniers écrivoient un peu trop cavalièrement ; & , la choſe éclaircie , il s'eſt

trouvé qu'une *parfaite considération*, mise au lieu d'un *avec respect*, étoit la seule raison de leur inimitié. En vérité, Monsieur, est-ce la peine de se vouer une haine éternelle pour si peu de chose ? Assurément vous me direz que non ; mais, pour en mieux juger, mettons nous à la place des personnes susceptibles. Si *je donne la ligne* à un de mes égaux, & qu'il me la refuse ; si je lui marque que j'ai l'*honneur* de lui écrire, & qu'il me réponde qu'il n'a eu que *le plaisir* de recevoir ma lettre ; si je suis avec *respect* son serviteur, & qu'il ne soit le mien qu'avec une *parfaite considération* ; si, par honneur, je mets une enveloppe à ma lettre, & qu'il n'en mette pas à la sienne : est-il juste que je lui pardonne ces quatre impolitesses à la fois ? Ne suis-je pas en droit de le soupçonner qu'il n'a pas pour moi autant d'estime que j'en ai pour lui ?

Les nouveaux Nobles, quand ils signent, ne manquent guères d'ajouter le de avant leurs noms. C'est une faute. Cette décision me paroît un peu har-

fardée & trop générale. Il y a des noms qui peuvent sans contredit se passer du *de* ; par exemple, que l'on trouve les noms suivans au bas d'une lettre, *Condé*, *Rohan*, *Montmorency*, *la Trémouille*, *&c*, personne ne s'y trompera. Le *de* y est inutile ; mais si au lieu de signer *de la Roche*, *de la Croix*, *de St André*, &c, on mettoit tout simplement *la Roche*, *la Croix*, *St André* ; il est évident que la suppression du *de* changeroit des noms de Seigneurs en noms de laquais.

D'après tout ce détail, j'opine à retrancher sans pitié de nos lettres toutes ces formules incommodes qui ne sont d'aucune utilité. Je voudrois qu'on sécouât le joug de ce cérémonial imposteur & chimérique. Tel vous écrit qu'il est *votre très-humble & très-obéissant serviteur*, qui ne voudroit point faire un pas, ni dire un mot dans l'occasion pour vous obliger. Les hommes ne sont-ils point déja de leur nature assez fourbes ? Pourquoi les autoriser encore par un fatal usage à trahir sans cesse la vérité ? D'ailleurs, cette façon d'écrire nos

lettres donne tous les jours occasion aux sots d'insulter impunément les gens d'esprit, aux méchans d'offenser les hommes vertueux, aux Grands de s'enorgueillir davantage & d'humilier les petits. N'y eut-il que ces inconvéniens, qui sont très-réels & très-odieux, les formules actuelles de nos lettres mériteroient d'être proscrites à jamais. J'invite donc tous les gens de bien & les gens d'esprit à se liguer avec moi pour m'aider à détruire cette coutume vicieuse, & à y substituer le langage de la raison & de la vérité. Ainsi plus de qualités fastueuses sur l'adresse, plus de *ligne donnée*, plus de *profonds respects*, plus de *très humbles serviteurs*. Qu'on mette simplement, *Monsieur*, ou *Monseigneur* dans la première phrase de la lettre, &, lorsqu'on aura mis par écrit toutes ses pensées, qu'on finisse par signer tout simplement son nom après la dernière ligne, en caractères bien nets & bien lisibles. Cette méthode, que nous suivons dans nos billets, me paroît la plus sensée, la plus naturelle & la plus commode. Ainsi, Monsieur,

permettez que, pour donner l'exemple, je finisse par vous assurer, non que je suis *votre très-humble serviteur*, mais votre lecteur très-assidu.

DE P...

P. S. Comme je ne suis point ennemi des apostilles, souffrez, Monsieur, que je parle encore d'un méchant usage introduit par notre exessive politesse dans le commerce de la vie. Tous les jours dans nos conversations nous nous servons des phrases suivantes : *vous a t on dit, Madame, que j'ai eu l'honneur d'aller hier chez vous*? Et l'on trouve des personnes assez mal élevées pour répondre : *Oui, j'ai sçu, Monsieur, que vous m'aviez fait ce plaisir* : source de querelles qui deviennent quelquefois très-sérieuses. Les uns n'ont que l'*honneur* à la bouche, & les autres que le *plaisir*. N'est-ce pas visiblement prostituer le mot *honneur* que de s'en servir dans ces occasions ? Quel honneur y a-t-il à ne pas trouver une personne chez elle ? Pourquoi ne pas dire tout naturellement : *Vous a-*

a-on dit, Madame, que je me suis présenté hier chez vous? Il me semble qu'on ne devroit employer le mot *honneur* que pour les personnes véritablement dignes de nos honneurs, telles que le Roi, & les Princes de l'Etat ou de l'Eglise. Tous les autres Citoyens subalternes ne devroient-ils pas se contenter du *plaisir*?

Instruction sur l'Histoire de France & Romaine par M. le Ragois, nouvelle Edition, chez Barbou rue des Mathurins, un volume in-12 de plus de 600 pages.

Les éditions multipliées de ce petit ouvrage en prouvent assez l'utilité. Outre l'*Instruction sur l'Histoire de France & sur l'Histoire Romaine*, il renferme un *Abrégé de Géographie*, de *l'Histoire Poëtique* & des *Métamorphoses d'Ovide*, soixante-quinze Proverbes ou Sentences & 150 bons mots ou pensées choisies des Auteurs anciens & modernes,

Dans cette nouvelle édition l'on a eu soin de conduire jusqu'en 1770 les événemens de l'instruction sur l'Histoire de France. Je crois avoir lu quelque part que feu M. le Président *Hénault*, si bon Juge en cette matière, estimoit beaucoup cet Abrégé. Celui de l'Histoire Romaine me paroît aussi fort bien fait. L'*Abrégé de Géographie*, quoique succinct, présente tout ce qui est nécessaire à ceux auxquels il est destiné. Les Abrégés de l'*Histoire Poëtique* & des *Métamorphoses d'Ovide* contiennent un très bon précis de ces deux objets si utiles pour la lecture des Poëtes. Les sentences & les bons mots seront agréables aux enfans & contribueront à leur former le cœur & l'esprit.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Janvier 1771.

Faute à corriger dans le No I de l'Année Littéraire 1771.

Page 33 ligne 9, *exultet*, lisez *excellat*.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Histoire des douze Césars de Suétone, traduite par M. Henri Ophellot de la Pause : avec des Mêlanges Philosophiques & des Notes ; 4 volumes in-8° d'environ 500 pages chacun ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais.

DANS la ſimple annonce que je vous fis, Monſieur, au mois de Novembre dernier, des deux nouvelles traductions de *Suétone*, j'avançai que celle de M. *de la Harpe* étoit pleine de fautes. Je vous en ai donné ces

jours derniers la démonſtration. J'ajoûtai que j'avois lû quelques endroits de celle de M. *de la Pauſe* qui me paroiſſoient beaucoup mieux rendus que par ſon concurrent. Je m'offris à prouver cette ſeconde aſſertion, en mettant ſous vos yeux différens paſſages de l'Hiſtorien Latin avec les verſions de l'un & l'autre interprète, afin que vous puſſiez les confronter vous-même & prononcer. Je vais remplir aujourd'hui cet engagement. Ne croyez pas, au reſte, que je m'attache, par une maligne préférence, aux morceaux où M. *de la Pauſe* l'emporte évidemment ſur M. *de la Harpe*. Soyez bien perſuadé qu'on ne trouve point dans ce dernier cette alternative d'exactitude & de mépriſes, ce mêlange de bon & de mauvais, qui laiſſe à la Critique la liberté de choiſir. C'eſt par-tout la même infidélité; il n'eſt point de page, de phraſe, de ligne (je n'avance rien de trop) où *Suétone* ne ſoit défiguré par M. *de la Harpe*; & ſon ſtyle, toujours également dur, incorrect & haché, fait crier, dans l'étendue des deux volumes, les voyelles qui ſe heurtent & ſe

repoussent avec effroi. Au reste, dans le parallèle que je vais faire, j'éviterai de reproduire les endroits que je vous ai déja rapportés en vous parlant de la traduction isolée de M. *de la Harpe.* Les passages que je citerai seront tous différens; vous en jugerez encore mieux de l'habileté de ce translateur.

Je commence par un morceau de la vie de l'Empereur *Vitellius*; c'est le premier qui me tombe sous la main: *Sequenti quoque ætate omnibus probris contaminatus, præcipuum in aulâ locum tenuit: Caio per aurigandi, Claudio per aleæ studium familiaris. Sed aliquantò Neroni acceptior, cùm propter eadem hæc, tùm peculiari merito: quòd præsidens certamini Neroneo, cupientem inter citharœdos contendere, nec quamvis flagitantibus cunctis promittere audentem, ideòque egressum theatro, revocaverat quasi perseverantis populi legatione susceptâ, exorandumque præbuerat. Trium itaque Principum indulgentiâ, non solùm honoribus, verùm & sacerdotiis amplissimis auctus, Proconsulatum Africæ post hæc, curamque operum publicorum administravit, & voluntate dispari, & exis-*

timatione. In Provincia ſingularem innocentiam præſtitit biennio continuato, cùm ſuccedenti fratri legatus ſubſtitutus eſſet. At in urbano officio dona atque ornamenta templorum ſurripuiſſe, & commutaſſe quædam, ferebatur: proque auro & argento, ſtannum & aurichalcum ſuppoſuiſſe. M. *de la Harpe* traduit (Tome II p. 361) » Sa vie fut ſouillée de tou-
» tes ſortes d'opprobres. *Il* eut beau-
» coup de crédit à la Cour de *Caligula*
» avec qu*i il* conduiſoit des chars, &
» à celle de *Claude* avec qu*i il* jouoit
» aux dez. *Il* plut encore davantage à
» *Néron* par les *mêmes* moyens, & eut
» *même* auprès de lui un mérite parti-
» culier; c'eſt que préſidant aux jeux
» Néroniens, & voyant que l'Empe-
» reur qui avoit grande envie de chan-
» ter, & pourtant ne l'oſoit pas malgré
» les inſtances du peuple, alloit ſortir
» du Théâtre, *il* l'arrêta comme chargé
» de lui porter le vœu public, & l'en-
» gage*a à* demeurer. Ainſi bien venu
» auprès de trois Princes, *il* obtint les
» plus grandes dignités & les ſacerdoces
» les plus honorables. *Il fut* Proconſul
» d'Afrique & Edile, & ſe conduiſit

» différemment dans ces deux charges.
» *Il fut* irréprochable dans son gouver-
» nement, qui dura deux années, at-
» tendu que, pendant la seconde, *il fut*
» lieutenant de son frère ; mais dans
» son Edilité *il* enleva les offrandes &
» les ornemens des temples, & mit du
» cuivre & de l'étain à la place de l'or
» & de l'argent. » Je ne trouve, Mon-
sieur, que dix contresens, & presqu'autant de solécismes & d'omissions dans ce seul endroit de M. *de la Harpe*. 1° *Sequenti quoque ætate* n'est point rendu, & cette omission conduit le traducteur à un contresens. *Suétone* dit que *Vitellius* avoit passé sa première jeunesse dans l'isle de Caprée, où il servoit aux plaisirs infâmes de *Tibère*. Il ajoûte : *sequenti quoque ætate omnibus probris contaminatus* ; ce qui signifie que, dans l'âge suivant ou dans les années qui suivirent sa première jeunesse, *Vitellius* se deshonora par toutes sortes de vices, & non, comme traduit M. *de la Harpe*, que *sa vie fut souillée de toutes sortes d'opprobres*. 2°. L'historien Latin ne dit point que *Vitellius conduisoit des chars avec Caligula*, & *qu'il*

jouoit aux dez avec Claude, mais que sa passion pour conduire des chars, comme celle qu'il avoit pour les jeux de hasard, l'avoient rendu le favori de ces deux Empereurs. 3°. Le mot Latin *alea* signifie, en général, *jeux de hasard*. Qui sçait si l'espèce de jeu dont s'occupoit le bon Empereur *Claude* étoit précisément celui de *dez* ? 4°. *L'Empereur avoit grande envie de chanter* ne rend point *cupientem inter citharædos contendere*. Non-seulement *Néron* vouloit chanter, mais il vouloit encore entrer en lice, & disputer le prix aux Musiciens. 5°. *Quasi perserverantis populi legatione susceptâ.... Comme chargé de lui porter le vœu public*. Ce sens n'est point celui de l'historien. *Néron* n'ignoroit pas quel étoit le *vœu public*, lorsqu'il se retiroit du spectacle. *Suétone* rapporte qu'il avoit déja refusé de chanter, quoique toute l'assemblée l'en suppliât, *flagitantibus cunctis*, mais que, comme il sortoit, *Vitellius* l'arrêta pour lui représenter que le peuple persévéroit à demander qu'il montât sur le théâtre. 6° *Exorandumque præbuerat..... Et l'engagea à de-*

currer. Cette verſion dit trop peu. *Vitellius* n'obtint pas ſeulement de *Néron* qu'il demeureroit comme ſpectateur, mais qu'il ſatisferoit aux inſtances de la multitude, & qu'il paroîtroit ſur le Théâtre pour y chanter. 7°. *Et diſpari voluntate & exiſtimatione.* . . . . . *& ſe conduiſit différemment dans ces deux charges. Diſpari exiſtimatione* n'eſt pas rendu. 8°. *In provinciâ ſingularem innocentiam præſtitit biennio continuato, quum ſuccedenti fratri legatus ſubſtitutus eſſet..... Il fut irréprochable dans ſon gouvernement qui dura deux années, attendu que pendant la ſeconde il fut lieutenant de ſon frère.* Ces deux lignes renferment deux contreſens. Où M. *de la Harpe* a-t-il vu, dans la phraſe de *Suétone*, que le Proconſulat de *Vitellius* en Afrique ne dura que *deux années*, & que ce ne fut que *pendant la ſeconde* qu'il fut lieutenant de ſon frère ? Le texte de l'Hiſtorien porte que ſon frère lui ayant ſuccédé dans ſon gouvernement, il y demeura encore deux ans, en qualité de ſon lieutenant. *Succedenti fratri* n'eſt point rendu. 9°. *Proque auro & argento ſtannum & aurichalcum ſup-*

posuisse....... Et qui mit du cuivre & de l'étain à la place de l'or & de l'argent. Aurichalcum ne signifie pas *du cuivre*, mais du *cuivre doré.* Vous avez pris garde sans doute, Monsieur, au beau style de ce traducteur : *Caligula* avec *qui il*, *Claude* avec *qui il*, *il*, *il*, *il*, &c, *il fut*, *il fût*, *il fut*, *bien venu* auprès de quelqu'un, *attendu que*, &c, &c. Quelle élégance ! Quelle douceur ! Quelle harmonie !

Voici ce même endroit de la vie de *Vitellius* traduit par M. *Ophellot de la Pause* (Tome IV, p. 130) » Les vi» ces de *Vitellius* crûrent avec l'âge, » & l'opprobre dont il étoit couvert » servit à l'avancer à la Cour ; son » adresse à conduire un char le ren» dit favori de *Caligula*, & sa pas» sion pour les jeux de hasard, celui » de *Claude* ; ces mêmes motifs lui » procurèrent la bienveillance de *Né» ron*, & un service particulier qu'il » rendit à ce Prince l'éleva au plus » haut degré de faveur ; il présidoit » aux jeux Néroniens, & s'apperce» vant que l'Empereur desiroit ar» demment de disputer lui-même le

» prix de la harpe, mais que, malgré » les instances de la multitude, un » reste de décence le retenoit en- » core, il alla au devant de lui com- » me il se retiroit du spectacle, lui » annonça la persévérance du peuple, » le rappella en son nom, & l'obligea » de monter sur le Théâtre. Ce fut » donc à force de ramper que *Vitel-* » *lius* obtint successivement la fa- » veur de trois Empereurs; aussi il se » vit élevé aux plus grands honneurs » & aux premiers sacerdoces; on lui » procura à la fois le Proconsulat d'A- » frique & l'intendance des ouvrages » publics. L'inégalité de sa conduite » dans ces deux places fit varier les » suffrages. Quand le temps de son » gouvernement fut expiré, son frère » fut nommé pour lui succéder; mais » il resta encore deux ans en Afrique » sous le titre de son lieutenant, & » dans cet intervalle il se fit estimer » de tout le monde par son intégrité. » Il n'en usa pas de même dans l'e- » xercice des charges qu'il posséda » dans Rome; on l'accusa d'avoir dé- » robé les ornemens des Temples &

» les offrandes des autels, & d'avoir, » par un indigne artifice, substitué de » l'étain & du cuivre doré à l'or & à » l'argent qu'il en avoit enlevés. »

Suétone peint ainsi la voracité de *Claude : Cibi vinique quocumque & tempore & loco appetentissimus. Cognoscens quondam in Augusti foro, ictusque nidore prandii, quod in proxima Martis æde Saliis apparabatur, deserto tribunali, adscendit ad Sacerdotes, unàque discubuit. Nec temerè unquam triclinio abcessit, nisi distentus ac madens : & ut statim supino, ac per somnum hianti, pinna in os inderetur, ad exonerandum stomachum. Somni brevissimi erat. Nam ante mediam noctem plerumque evigilabat, ut tamen interdiu nonnunquam in jure dicendo obdormisceret, vixque ab advocatis de industria vocem augentibus excitaretur.*

Traduction de M. *de la Harpe* (T. 2, p. 165). « *Il étoit toujours prêt à » manger & à boire* à quelque heure & » dans quelque lieu que ce fût. Un jour » qu'il jugeoit dans le marché d'*Au- » guste* il fut frappé de l'odeur d'un re- » pas *qui se donnoit* dans un temple voi- » sin aux Prêtres de *Mars* ; il quitta son

» tribunal & alla se mettre à table avec » eux. Jamais il ne sortit d'un repas » *que gonflé de nourriture & de boisson ;* » & lorsqu'il s'étoit endormi, on lui *en-* » *fonçoit* une plume dans la gorge *pour* » *le faire vomir.* Il dormoit peu, s'é- » veilloit presque toujours au milieu » de la nuit, & se rendormoit pen- » dant le jour lorsqu'il étoit sur son tri- » bunal ; *aussi les Avocats avoient-ils* » *soin de crier bien fort pour le réveil-* » *ler.* » Cette traduction est pleine de solécismes & de contresens. Les mots *appetentissimus..... apparabatur..... adscendit ad sacerdotes... supino ... hianti.... inderetur..... de industria vocem augentibus..... vix excitaretur*, &c, &c, &c, n'y sont point rendus.

Voici la version de M. *de la Pause.* (Tome III, p. 266. » *Claude* mangeoit » & buvoit avec voracité, sans avoir » égard au temps & aux lieux de ses » repas. Un jour qu'il rendoit la jus- » tice dans le palais d'*Auguste*, il fut » frappé de l'odeur d'un diner qu'on » apprêtoit pour les Saliens dans un » temple voisin consacré à *Mars* ; aus-

» sitôt il descendit de son tribunal,
» vint trouver les Prêtres & se mit
» à table avec eux. Il ne sortoit jamais
» de table qu'après avoir mangé & bu
» sans discrétion ; il falloit alors le
» coucher sur le dos, & pendant qu'il
» dormoit la bouche entr'ouverte, on
» lui inséroit une plume dans le gosier
» pour l'aider à décharger son ésto-
» mach. Son sommeil n'étoit pas de
» longue durée ; car ordinairement il
» s'éveilloit avant minuit ; quelque-
» fois aussi il s'assoupissoit sur son tri-
» bunal, & les Avocats élevoient ex-
» près la voix pour le tirer de son som-
» meil. »

Suétone cite ces différens traits de la passion effrénée de *Néron* pour la musique : *Et prodiit Neapoli primùm ; ac, ne concusso quidem repentè motu terræ theatro, ante cantare destitit quàm inchoatum absolveret* νόμον. *Ibidem sæpius & per complures cantavit dies : sumto etiam ad reficiendam vocem brevi tempore, impatiens secreti à balneis in theatrum transiit, mediaque in orchestra frequente populo epulatus, si paullum subbi-*

bisset, aliquid se sufferti tinniturum græco sermone promisit. Captus autem modulatis Alexandrinorum laudationibus, qui de novo commeatu Neapolim confluxerant, plures Alexandriâ evocavit. Neque eò segniùs adolescentulos equestris ordinis & quinque ampliùs millia e plebe robustissimæ juventutis undique elegit; qui divisi in factiones, plausuum genera condiscerent (bombos, & imbrices, & testas vocabant) operamque navarent cantanti sibi, insignes pinguissimâ comâ, & excellentissimo cultu pueri, nec sine annulo lævis: quorum duces quadragena millia HS. *merebant.*

Traduction de M. *de la Harpe.* (T. II, p. 217) » Il parut d'abord à Naples, & ayant commencé à chanter, » il s'éleva un tremblement de terre » qui ébranla la salle, & qui ne l'empêcha pas d'achever *son air*. Il y chanta encore plusieurs autres fois *pendant un assez long-temps*; & ayant » pris quelque loisir pour refaire sa » voix, impatient de reparoître, au » sortir du bain il revint au théâtre, » mangea dans l'orchestre à la vue

» d'un peuple nombreux, disant en
» Grec que quand *il auroit un peu bu*,
» il chanteroit quelque chose d'*exquis.*
» Flatté des louanges que lui donnè-
» rent *en musique* des habitans d'Alé-
» xandrie, que le commerce des vivres
» avoit attirés à Naples, il en fit ve-
» nir un plus grand nombre en cette
» ville, & choisit plusieurs jeunes Che-
» valiers qu'il plaça avec cinq mille
» Plébéïens d'une jeunesse robuste,
» pour se partager en différens corps
» & apprendre les différentes manières
» d'applaudir, telles que celles qu'on
» appelloit *le bourdonnement*, *la tuile*,
» *le pot de terre.* Et pendant qu'il chan-
» toit, des enfans parés & parfumés,
» portant un anneau à la main gau-
» che, le servoient sur la scène; *leur*
» *chef avoit quatre cens mille sesterces*
» *d'appointement.* »

La traduction de ce même morceau par M. *de la Pause* fera sentir combien celle de M. *de la Harpe* est inexacte, embarrassée, platte & triviale. « La
» première fois qu'il se donna en spec-
» tacle, ce fut dans Naples. Il survint

» pendant qu'il chantoit un tremble-
» terre qui ébranla le théâtre; ce qui
» ne l'empêcha pas d'achever son rôle.
» Il continua cet exercice plusieurs
» jours de suite, ne se reposant que
» très-peu de temps pour remettre sa
» voix; impatient de satisfaire sa pas-
» sion, au sortir du bain il alloit au
» théâtre & dinoit dans l'orchestre en
» présence d'un peuple immense à qui
» il promit un jour en Grec de chan-
» ter un air de la plus grande force,
» pourvu qu'il avalât quelques coupes
» de vin. Charmé de quelques Chan-
» sons harmonieuses que des Aléxan-
» drins nouvellement arrivés à Na-
» ples avoient exécutées en son hon-
» neur, il en fit venir un plus grand
» nombre de leur patrie. Outre cela il
» choisit parmi le peuple plus de cinq
» mille hommes des plus robustes,
» qu'il partagea en différentes bandes
» présidées par de jeunes Chevaliers
» Romains, & dont l'unique fonction
» étoit d'applaudir; on leur apprenoit
» l'art de varier leurs applaudissemens;
» les uns imitoient le bourdonnement
» des abeilles, d'autres le bruit de la

» pluie, & quelques-uns celui des
» vases de terre qui se brisent. Pen-
» dant que l'Empereur chantoit, il
» étoit servi par des enfans d'une belle
» figure qui avoient les cheveux par-
» fumés & un anneau à la main, &
» dont les Gouverneurs avoient qua-
» rante mille sesterces d'appointe-
» ment. »

Il seroit aisé, Monsieur, d'étendre ce parallèle depuis la première ligne de *Suétone* jusqu'à la dernière. Je me borne à ces trois fragmens ; ils suffisent pour vous mettre en état de prononcer sur le mérite des deux traductions. Au reste, si je place celle de M. *de la Pause* au dessus de celle de son émule, ce n'est pas que je la regarde comme exempte de taches. On peut beaucoup mieux faire que M. *de la Harpe*, & se trouver encore fort loin de la perfection. Je pourrois relever dans M. *de la Pause* plusieurs contre-sens. Mais ces contresens ne sont pas aussi ridicules ni aussi fréquens que dans M. *de la Harpe*. Le défaut qui vous blessera le plus dans M. *de la Pause*, c'est qu'il n'a point traduit *Suétone* dans

ſa totalité. Il s'eſt donné la liberté de mutiler l'Hiſtorien des *Céſars*, de retrancher des phraſes entières, quelquefois même des morceaux de quinze à vingt lignes, ſous prétexte que ces endroits ſont des inutilités, des redites, des longueurs, des remarques futiles, qui nuiſent à la rapidité de la narration. Ces paſſages ſont rétablis & traduits dans les Notes, *parce qu'il vaut mieux*, dit le traducteur, *ennuyer ſes lecteurs dans des Notes que dans le texte*: comme s'il étoit permis d'ennuyer jamais ſes lecteurs ! Je doute qu'une raiſon auſſi peu ſolide juſtifie à vos yeux une pareille hardieſſe. Dans une traduction de l'Hiſtoire des *Céſars* c'eſt *Suétone* entier que je cherche. Eh, où en ſerions-nous ſi l'ouvrage d'un auteur, ſi les chefs-d'œuvre des Anciens dépendoient ainſi de l'opinion, du caprice, & ſouvent du faux goût d'un traducteur ! Quel ſquelette nous reſteroit-il, par exemple, du Poëme de *Virgile*, ſi tous les interprètes de la divine *Enéïde* s'étoient permis d'y changer & d'y ſupprimer ce qui n'auroit point été conforme à leurs idées parti-

culières ! Les monumens historiques de l'Antiquité doivent sur-tout nous être sacrés. Une phrase, un mot, les moindres détails qui s'y trouvent sont souvent des traits de lumière qui, bien mieux que tous les raisonnemens des modernes, servent à fixer les mœurs & les usages d'un peuple. Je suis fâché que M. *de la Pause* ait pris cette licence impardonnable.

Dans la traduction de M. *de la Harpe* les fautes contre la Langue ne sont ni moins capitales ni moins nombreuses que celles qui défigurent le sens. La version de M. *de la Pause*, quoiqu'elle n'ait pas le mérite d'être par tout exacte & fidèle, a du moins celui d'être Françoise. Le style de cet interprète est même, en général, élégant & noble. Mais, pour vous dire naturellement ce que je pense, je crois que *Suétone* est encore à traduire.

Quoique le frontispice de l'*Histoire des Douze Césars de Suétone, traduite par Henri Ophellot de la Pause*, ne porte que le nom de cet auteur, vous distinguerez cependant, Monsieur, du corps de la traduction, la *Préface*, les

Notes & les *Mélanges Philoſophiques*, qui, d'un ouvrage qu'on pouvoit mettre en un ſeul volume *in*-12, en ont formé quatre gros *in*-8°. Au ſtyle contourné, à l'emphaſe pédanteſque, au ton impérieux qui diſtingue cette *Préface*, ces *Notes* & ces *Mêlanges*, vous reconnoîtrez à chaque phraſe l'amphigourique & ſublime auteur de *La Philoſophie de la Nature*. Si la traduction, comme quelques perſonnes le croient, eſt de la même plume, assûrément la diction n'eſt pas la même. Les *Notes*, pour la plûpart, ſont très-frivoles. L'auteur s'y met à la torture pour avoir de l'eſprit & pour paroître plaiſant aux dépens des interprêtes & des commentateurs, qu'il s'efforce de tourner en ridicule. Preſque toutes ſes remarques ſe terminent par des pointes qui prétendent à l'épigramme. Et ce ſont là les *Notes* qu'on dit faſtueuſement dans la *Préface* avoir été faites *pour les Philoſophes!* Les *Mêlanges* embraſſent divers ſujets dont le texte de *Suétone* a fourni l'idée. Ces appendices philoſophiques compoſent vingt-neuf Chapîtres. Le premier a pour titre, *Portrait*

de César fait par un Philosophe. Et toujours de la *Philosophie* & des *Philosophes !* Dans le seiziéme Chapître on veut prouver que les Vestales n'étoient rien moins que des *Lucrèces :* c'est un extrait des Réfléxions de l'Abbé *Nadal* sur le même sujet *. L'auteur n'a fait qu'élaguer les morceaux inutiles & rapprocher ceux qui lui convenoient. On pardonneroit de pareils emprunts si l'on avoit la bonne foi d'en prévenir. On dit tant de choses inutiles dans une Préface ! Pourquoi ne pas indiquer les sources où l'on puise & les moissons étrangères où l'on porte la main? Il me semble que nommer un auteur qu'on dépouille de ses pensées & de ses expressions, seroit une délicatesse bien digne de l'ame honnête d'un *Philosophe*. Très éloigné de cette bonne foi, l'auteur des *Mêlanges* donne ses larcins avec une assûrance bien philosophique. Voici ce qu'il dit en commençant son

* *Œuvres Mêlées de M. l'Abbé Nadal*; trois volumes *in*-12; à Paris chez *Briasson* rue Saint Jacques, 1738; voyez l'*Histoire des Vestales* à la tête du premier Tome.

Chapître sur les Vestales. » Des Sça-
» vans par leurs recherches profondes
» ont porté la lumière dans le cahos
» des opinions contradictoires qu'on a
» eues sur les Vestales; il est temps de
» permettre sur ce sujet quelques idées
» au *Philosophe*. » Et ces idées, Mon-
sieur, sont précisément celles de l'Ab-
bé *Nadal*, qui n'étoit point *Philosophe*.

Je ne releverai point les paradoxes révoltans, & les jugemens faux, semés dans ces *Mêlanges*; cette discussion me mèneroit trop loin, & je ne crois pas d'ailleurs que toutes ces rêveries philosophiques méritent les frais d'un examen sérieux. Je me borne à vous donner une idée du style ampoulé ou maniéré de l'auteur, en vous rapportant quelques-unes de ses phrases & de ses expressions. Sçavez vous ce que c'est qu'un *Eunuque de la Littérature ?* C'est un mauvais traducteur; c'est M. *de la Harpe*. » La gloire étoit *un*
» *feu central* qui dévoroit *César*. . . . . .
» Il avoit un *esprit de suite*...... La na-
» ture avoit donné à *César l'attitude du*
» *commandement*. » Cela signifie qu'il étoit grand, bien fait, d'un port ma-

jestueux. *César*, *Mahomet*, *Cromwel*, » *Koulikan*, tous quatre ajoutèrent *de* » *nouveaux Chapîtres à l'ancienne théo-* » *rie du despotisme.* » Cette phrase a paru si belle à l'auteur, qu'il a cru devoir la répéter dans un autre endroit: *Tibère, ce Prince qui a ajoûté le plus de Chapîtres à la Théorie du despotisme.....* » *Claude* se montra stupide avec le *scep-* » *tre*, comme il l'avoit été avec le *ho-* » *chet.* » Pour dire que cet Empereur n'avoit pas la figure spirituelle, » la » physionomie de *Claude ne contribuoit* » *pas à répandre un jour favorable sur* » *son intelligence.* .... Si quelque *César* » se levoit dans une de nos Républi- » ques modernes, je conseillerois pru- » demment à ses Magistrats *de le faire* » *pendre.* S'il paroissoit en France il se- » roit bon de l'enfermer toute sa vie à » la Bastille... *Philippe II* fait massacrer » les peuples du Nouveau-Monde *parce* » *qu'ils sont sans barbe..... Charles IX*, » *en faisant sa digestion*, signe un arrêt » en vertu duquel un mari peut massa- » crer sa femme, si elle ne croit pas » à la suprématie du Pape..... Puissent » les Loix qui condamnent un homme

» à mourir, ne pas dépendre *de la bonne » ou mauvaise digestion d'un despote! ...,»* Et voilà, Monsieur, ce qu'on appelle écrire en *Philosophe!* . . . .

Je n'ai point entrepris de faire le Dictionnaire de toutes les expressions ridicules qui se trouvent dans ces *Mêlanges*; il en est une foule d'autres que j'omets, telles qu'*un cheval gentilhomme*, *une jument roturière*, *dresser une table graduée* des éloges que peut s'attribuer un homme de Letres sans être coupable de vanité, *détruire les destructeurs* de sa patrie, *opprimer les oppresseurs* du monde, &c, &c, &c, &c. Mais ce qui sur-tout rend intolérable la lecture de ces *Mêlanges*, c'est l'enthousiasme, ou plutôt la fièvre continue de *Philosophie* qui brûle le sang de l'auteur. Ses vingt-neuf Chapîtres ne sont, pour ainsi dire, que vingt-neuf hymnes Pindariques en l'honneur de cette idole. » Si *Cromwel* ne fut pas as» sassiné par *Richard* son fils, *c'est que » Richard étoit Philosophe!..... Virgile* » & *Horace* étoient de beaux génies sans » doute; *mais ils n'étoient pas Philo-*

» *sophes !*..... *Sylla* avoit un grand ca-
» ractère ; il eut le courage d'abdiquer
» le pouvoir absolu ; *cependant il n'é-*
» *toit pas Philosophe !*..... *César* a été
» appellé un grand homme par le vul-
» gaire des écrivains, *c'est qu'il n'y a*
» *que le Philosophe* qui sçache *mettre*
» *une barrière entre la célébrité & la gran-*
» *deur*.... On accuse la *Philosophie* d'ê-
» tre contraire à l'art de regner ; & où
» en serions-nous si les *Philosophes* n'a-
» voient fait les Rois, & si les Rois
» ne protégeoient les *Philosophes !*.....
» Faites asseoir le *Philosophe* aux pieds
» des trônes, & vous ne verrez point
» de crimes..... Le *Philosophe* est le seul
» qui ait droit aux hommages de la
» terre, qui mérite de regner ou d'être
» le précepteur des Rois..... Le *Philo-*
» *sophe* est placé sur ce globe pour gué-
» rir les hommes des maux attachés à
» l'existence.... Le *Philosophe est un être*
» *sublime*..... *Un être étonnant*..... *L'être*
» *pour moi le plus respectable de la terre.* »
Enfin, après une effrayante litanie des guerres, des pestes, des incendies, des inondations, des tremblemens de terre, & de tous les fléaux qui désolè-

rent

rent l'Empire Romain après la mort de *Vitellius*, l'auteur ajoûte : *Et pour comble de calamité, Vespasien* son successeur *bannit de Rome tous les Philosophes !* Il faut avouer, Monsieur, que ce bannissement des Philosophes sous le regne de cet Empereur leur fait beaucoup de tort. Car enfin *Vespasien* étoit un Prince sage, éclairé, vertueux, plein de douceur & d'indulgence. L'auteur des *Mêlanges* dit lui-même : » *Vespasien* est le premier des *Césars* qui » ait pû consoler les Romains de l'a- » néantissement de la République. Né » ami des hommes & avec le talent de » les gouverner, sçachant allier la poli- » tique des Cours avec la franchise d'un » soldat, aimant les plaisirs sans leur » sacrifier les affaires, il posséda toutes » les vertus d'un Roi *Philosophe.* » Et cependant *il bannit les Philosophes !* Sans doute que les *Philosophes* de son temps se portèrent à l'excès cynique & sacrilège de vouloir renverser le Gouvernement, la Morale, la Religion, de traiter de préjugés les vertus & les vices, d'enseigner avec une audace effrénée le mépris des Loix & des bienséan-

ces, l'amour exclusif de soi-même, l'intérêt personnel, l'indépendance de toute autorité, &c: & c'est précisément, parce que *Vespasien* étoit *ami des hommes*, qu'il devint l'ennemi des *Philosophes*, & qu'il se fit un devoir de chasser cette secte orgueilleuse, impie, perverse & turbulente.

Pour revenir à l'auteur des *Mélanges*, jamais on n'a porté plus loin que lui l'amour, disons mieux, la passion, la frénésie, le vertige de la Philosophie. Jusqu'ici, Monsieur, votre esprit borné n'avoit pas conçu quelle est la dignité d'un *Philosophe*. Toute l'énergie de la nature s'est déployée dans la création de ce phénomène. Il n'y a point à balancer; il est au haut de la grande échelle des Etres. Rois, descendez du Trône, & faites place au *Philosophe*; les crimes vont disparoître à sa voix; l'âge d'or, la paix, l'innocence & les mœurs descendront du Ciel. Peuples, tombez aux pieds du bienfaiteur de l'humanité; courbez la tête, prosternez-vous devant l'*être étonnant*, l'*être sublime*, l'*être par excellence*, l'*être le plus respectable de la terre*, l'*être seul qui*

ait droit à vos hommages, puisqu'il n'est placé sur ce triste globe que *pour vous guérir de tous les maux attachés à l'existence*. Que le Ciel même se taise; que la Divinité ne nous parle plus; il nous suffit d'avoir au milieu de nous l'*Interprète* des saintes loix *de la Nature*. Que les *Philosophes* soient désormais nos seuls guides, nos seuls maîtres, nos seuls législateurs; c'est d'eux que nous apprendrons à devenir sages, honnêtes, bons, humains, compatissans, sociables, heureux. O mes concitoyens! O mes frères! O mes amis! Admirez, chérissez, adorez les *Philosophes*, & sçachez que *le comble de la calamité* pour vous seroit de vous en dégoûter & de les bannir du sein de vos villes, à l'exemple de ce fou de *Vespasien*...

Parlons sérieusement, Monsieur. Je conseille à M. *Henri Ophellot de la Pause*, supposé qu'il existe & qu'il soit réellement le traducteur des *Douze Césars*, de corriger sa version. Il est en état de bien faire, & de nous donner un *Suétone* que nous puissions lire en François. Quand il aura revû son ouvrage

avec soin, les Libraires rendront un véritable service à notre Littérature d'en faire paroître une édition dégagée de toutes ces palabres de *Notes* & de *Mélanges Philosophiques* qui multiplient très-inutilement & très-ennuyeusement les volumes.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Janvier 1771.

LETTRE VII.

Pensées de Mylord Bolingbroke sur différens sujets d'Histoire, de Philosophie & de Morale; à Amsterdam, & se trouve à Paris chez Prault Libraire Quai des Augustins; un volume in-12 de 396 pages.

La famille de *Henri Saint-John Lord Vicomte de Bolingbroke* est une des plus anciennes & des plus illustres d'Angleterre. *Guillaume Saint-John*

étoit un des principaux Officiers de *Guillaume le Conquérant* ; il est peu d'alliances plus éclatantes que celle de ses descendans avec la famille de *Henri VII*.

Mylord *Bolingbroke*, dont il est ici question, nâquit en 1672 de *Henri Saint John* & de Ladi *Marie* fille de *Robert Rich Comte de Warwick*. Il fit ses études dans la célèbre Université d'Oxford. Une éducation excellente perfectionna les dons qu'il avoit reçus de la nature. Une physionomie intéressante, un air noble, une vivacité singulière, une mémoire prodigieuse : ces avantages le mirent dans la suite en état de jouer un rôle brillant dans sa patrie. Les plaisirs firent la principale occupation de sa jeunesse. A vingt-six ans il épousa la fille du Chevalier Baronnet *Henri Winchezcombe*, & la même année il fut élu membre du Parlement. C'étoit sur la fin du regne de *Guillaume III* & dans la crise politique des Traités de partage pour la succession d'Espagne ; il s'y distingua dans le parti des *Toris*, alors opposé à la Cour. Son crédit & sa considération

augmentèrent de jour en jour dans la Chambre des Communes, » & dans la
» même promotion où *Harley* fut fait
» Secrétaire d'Etat, il fut nommé au
» Secrétariat de la Guerre & de la Ma-
» rine. Chargé du détail de ces deux
» départemens, il en résulta entre lui
» & le Duc de *Marlborough* une liai-
» son nécessaire : elle le mit à portée
» de servir ce Général dans la Cham-
» bre des Communes, pendant que
» leur amitié subsista ; mais, aussi tôt
» qu'elle fut refroidie, les connoissan-
» ces que le Lord *Saint-John* y acquit
» des secrets de l'administration mi-
» litaire le rendirent pour le Duc un
» surveillant redoutable. Ce Général
» s'en apperçut trop tard, & lors-
» qu'en 1708 les *Whigs* s'emparèrent
» du Gouvernement, le Lord fut une
» de leurs premières victimes. Il fut
» élevé en 1710 au poste de Secré-
» taire d'Etat, & peu après élu Mem-
» bre du nouveau Parlement. Ce fut
» par des occupations aussi épineuses
» que compliquées, qu'il commença
» son Ministère. Il les vit couronner en
» 1712 par les honneurs de la Pairie

» sous le titre de Vicomte de *Boling-*
» *broke*. »

Après la mort de sa femme il vint en France ; il y forma de nouveaux liens, & s'unit en secondes nôces avec la Marquise *de Villette*, nièce de Madame *de Maintenon*, qui lui apporta des biens & des procès : nouveaux motifs d'y faire de fréquens voyages & de longs séjours. Il s'étoit choisi près d'Orléans une habitation charmante appellée *la Source*, où il coula des jours heureux au sein de la philosophie & des plaisirs. Ce fut dans le cours de cette vie privée qu'il composa ses divers ouvrages. Sur la fin de sa carrière il voulut revoir sa Patrie ; il fixa sa retraite à Battersea, patrimoine de ses ancêtres. Il y avoit rassemblé une bibliothèque estimée quarante mille livres sterling ; il y mourut le 25 Novembre 1751, âgé de 79 ans. Il s'étoit fait une habitude d'allier les douceurs de la volupté à l'embarras des affaires ; il aima les gens de Lettres, les employa, les combla de bienfaits : il fut le *Mécène* & l'ami des *Swifts*, des *Priors* & des *Addissons*.

Le volume qui paroît aujourd'hui ſous le nom de ſes *Penſées* eſt moins un Recueil de penſées détachées qu'un aſſemblage de différens fragmens ſur la Métaphyſique, ſur l'Hiſtoire, ſur la Politique & ſur la Morale. La traduction qu'on nous en donne n'eſt ni correcte ni élégante, & probablement le choix en pouvoit être mieux fait; ce ſont des morceaux d'érudition aſſez ſecs qui n'ont preſque rien de piquant, & qui préſentent rarement des idées nouvelles. Il en faut cependant excepter un Chapître qui a pour titre: *Réfléxions ſur l'exil.* On aime à voir raiſonner ſur cette matière un homme qui, parvenu au plus haut degré de la faveur, devoit craindre plus qu'un autre tous les revers auxquels elle eſt ſujette. Voici les reſſources que lui fourniſſoit la Philoſophie. » J'ai appris depuis » long-temps cette leçon importante, & » je n'ai jamais compté ſur la fortune, » lors même qu'elle m'étoit le plus fa- » vorable. J'ai placé les richeſſes, les » honneurs, la réputation & tous les » avantages que ſon indulgence traî- » treſſe m'accordoit à pleines mains,

» de façon qu'elle a pû me les enlever
» sans me causer le moindre trou-
» ble. J'ai laissé un grand espace entre
» eux & moi. Elle a pu me les ravir,
» mais non me les arracher de force.
» La mauvaise fortune ne peut nuire à
» un homme, qu'autant qu'il a été sé-
» duit par la bonne. Si nous nous
» enorgueillissons de ses présens, si nous
» croyons qu'ils nous appartiennent, &
» que nous ne pouvons jamais les per-
» dre, si nous faisons fond sur eux,
» dans l'idée qu'ils nous attireront de
» la considération, nous serons au dé-
» sespoir aussi tôt que ces biens faux
» & périssables nous abandonneront,
» & que notre esprit vain & puérile,
» qui ne connoît point de plaisirs so-
» lides, se verra privé de ces biens
» imaginaires. Mais, si nous ne nous
» laissons point enorgueillir par la
» prospérité, l'adversité ne nous abat-
» tra jamais. Notre ame sera à l'épreu-
» ve de l'une & de l'autre; nous serons
» d'autant plus en état de faire usage
» de nos forces, que nous les avons
» éprouvées, & que nous avons appris
» dans le sein de la félicité la manière

» dont nous devons supporter l'adver-
» sité..... La Providence a établi un tel
» ordre dans le monde, que, de tou-
» tes les choses qui nous appartien-
» nent, il n'y a que les moins estima-
» bles qui puissent tomber sous le pou-
» voir d'autrui. La meilleure est en sû-
» reté, & on ne peut ni nous la don-
» ner, ni nous l'ôter. Tel est ce grand
» & bel ouvrage de la Nature, le mon-
» de : tel est l'esprit de l'homme qui
» admire & contemple le monde, dont
» il est la plus noble partie. Ces choses
» nous appartiennent en propre, &
» tant que nous restons dans l'un, nous
» sommes à même de jouir de l'autre.
» Marchons donc avec intrépidité par-
» tout où nous conduit le cours des ac-
» cidens humains. En quelque endroit
» qu'ils nous conduisent, sur quelque
» côte qu'ils nous jettent, nous ne se-
» rons jamais étrangers. Nous y trou-
» verons des hommes & des femmes,
» des créatures qui ont la même figure
» & les mêmes facultés, & qui vivent
» sous les mêmes loix de la Nature.
» Nous y verrons les mêmes vertus &
» les mêmes vices qui découlent des

» mêmes principes généraux, mais qui
» varient en mille manières différentes,
» suivant la différence des Loix & des
» Coutûmes établies pour la même fin
» universelle, sçavoir le maintien de
» la société. Nous éprouverons la mê-
» me révolution des saisons; nous
» verrons que le même Soleil & la mê-
» me Lune * dirigent le cours de l'an-
» née. Nous aurons par-tout sur nos tê-
» tes la même voûte azurée, parsemée
» d'étoiles. Il n'y a aucun endroit dans
» le monde d'où nous ne puissions ad-
» mirer ces planettes qui roulent, com-
» me les nôtres, dans différentes orbi-
» tes autour du Soleil qui est au centre;
» d'où nous ne puissions découvrir un
» objet encore plus merveilleux, l'ar-
» mée des étoiles fixes suspendues
» dans l'espace immense de l'univers,
» une infinité de Soleils, dont les
» rayons éclairent & animent les mon-
» des qui nous environnent. Pendant

* *Plutarque* compare ceux qui ne peuvent vivre hors de leur païs, au peuple simple qui s'imaginoit que la Lune d'Athènes étoit plus belle que celle de Corinthe.

» que je suis ravi par des contempla-
» tions pareilles, pendant que mon
» ame s'élève ainsi vers le Ciel, peu
» m'importe la terre sur laquelle je
» marche...... Bannissez de votre exil
» tout ce qu'il y a d'imaginaire, &
» vous ne souffrirez aucun besoin réel.
» Le petit ruisseau qui vous restera,
» suffira pour étancher votre soif na-
» turelle, &, s'il ne le fait point, c'est
» que votre soif est une maladie, une
» maladie formée par les habitudes
» vicieuses de votre esprit, plutôt qu'un
» effet de l'exil. Combien y a-t-il de
» gens qui vivent contens dans leur
» pauvreté, parce qu'ils y sont nés, &
» qu'ils y sont accoûtumés ! Ne pour-
» rons-nous donc acquérir par la rai-
» son & la réfléxion ce que le moin-
» dre artisan possède par habitude ?
» Sera-t-il dit que ceux qui ont tant
» d'avantages sur lui, soient les esclaves
» des besoins qu'il ignore ? Les riches
» que les productions de la terre ne
» peuvent satisfaire, pour qui l'on
» met tout le globe à contribution,
» pour qui les caravanes de l'Orient
» sont continuellement en marche, &

» les mers les plus éloignées couvertes
» de vaisseaux, ces créatures rassasiées
» de leur superflu, se contentent sou-
» vent d'un petit repas qu'on leur don-
» ne dans une chaumière. Ils cherchent
» un asyle dans les bras de la frugalité.
» Qu'ils sont insensés de craindre ce
» qu'ils desirent quelquefois, & de se
» priver d'un genre de vie qu'ils se
» font un plaisir d'imiter! »

Trait singulier de la Vie de l'Ecuyer Marc d'Obrégon.

Vous avez souvent entendu parler, Monsieur, de l'usage que les Physiciens ont fait de l'aimant pour surprendre & amuser les curieux. Nos Livres modernes, en particulier les *Nouvelles Récréations Physiques*, sont remplis d'expériences amusantes & de jolis tours de cette espèce. La *Syrène* du Sieur *Comus* a étonné tout Paris. Mais peut-être ignorez vous que, depuis fort long-temps, on a employé l'aimant pour le même usage; aussi je crois vous faire plaisir en mettant sous vos yeux le morceau suivant tiré d'un Roman Espagnol

intitulé : *La Vie de l'Ecuyer Marc d'Obrégon par Maître Vincent Espinel*, ouvrage rempli de traits curieux & qui doit avoir été composé dans le commencement du siécle dernier, puisque nous en avons une traduction Françoise par le sieur *d'Audiguier*, imprimée à Paris dès 1618 *in* 8°. L'édition Espagnole sur laquelle M. *Pingré* Chanoine Régulier de Sainte Geneviève, Membre de l'Académie Royale des Sciences, a bien voulu traduire l'extrait que vous allez lire, est de Séville en 1641 *in*-8°. Cet Extrait est tiré de de la troisiéme Partie de la *Vie d'Obrégon*, *Quatriéme Délassement*, *feuillet* 177 *verso & suiv.* *D'Audiguier* n'a traduit que la première Partie de ce Roman.

» De Turin je retournai à Milan, » & je profitai de la commodité d'un » carrosse qui voituroit quatre Génevois, hérétiques aussi décidés que leurs » concitoyens. Je me résolus de ne rien » relever de ce qu'ils pourroient avancer » de contraire à mes principes ; par là je » vins à bout de captiver leur bienveil» lance ; & quoiqu'ennemis déclarés des

» Espagnols, ils me firent toutes les
» amitiés possibles sur la route, répé-
» tant mille fois que j'étois bon com-
» pagnon. En effet, n'inquiétez point
» le Génevois sur sa Religion, vous le
» trouverez toujours simple, affable,
» prêt à obliger. Etant arrivés entre les
» deux bras du Tésin, mes Génevois
» se disposèrent à me quitter; ils se
» détournèrent vers une avenue & une
» montagne, où ils se proposoient, di-
» soient-ils, de voir un sçavant Né-
» cromancien & de le consulter sur des
» secrets de la plus grande importance.
» J'étois jeune & curieux; l'occasion
» de voir une telle nouveauté me parut
» trop favorable pour la laisser échap-
» per. Avancés un peu dans l'avenue,
» nous parvînmes au pied de la monta-
» gne. De là nous apperçumes l'entrée
» d'une cave; la porte étoit de bois
» brut & non travaillé, fermée par le
» dedans. On frappa, & il fut répondu
» de dedans avec une voix rauque, basse,
» & ridiculement grave. La porte s'ou-
» vrit & nous offrit la figure du Nécro-
» mancien; il étoit revêtu d'une robe
» grise, parsemée de taches, de figures

» Géographiques, de repréſentations
» de ſerpens & de ſignes céleſtes; ſa tête
» étoit couverte d'un bonnet vaſte &
» doublé d'une peau de loup; d'autres
» accoutremens aſſortis rendoient ſa
» perſonne auſſi horrible que le lieu mê-
» me qu'il habitoit. Les Génevois
» l'inſtruiſirent du motif de leur viſite;
» ſa réputation avoit franchi les mon-
» tagnes; ils venoient le conſulter
» ſur une affaire tout-à-fait intéreſ-
» ſante. Le devin fit d'abord le difficile;
» les prières ne furent pas ménagées;
» les préſens achevèrent de le fléchir,
» comme il ne manque jamais d'arriver.
» Cependant je parcourois des yeux
» l'intérieur de la cave; tout y étoit
» diſpoſé pour inſpirer la terreur. Des
» têtes de démons, de lions & de ti-
» gres, des faunes, des centaures,
» mille autres objets ſemblables, les
» uns peints, les autres ſculptés, con-
» tribuoient à augmenter l'horreur na-
» turelle du lieu, & donnoient à en-
» tendre que notre homme entretenoit
» des intelligences avec tout l'enfer. Il
» parla long-temps avec mes compa-
» gnons de voyage, les entretint de

» son grand pouvoir, leur montra les
» riches & magnifiques présens qu'il
» avoit reçus des Villes, des Nations,
» des Princes, par reconnoissance des se-
» crets qu'il leur avoit révélés. S'ap-
» percevant que j'étois attentif à toute
» autre chose, il leur en demanda la
» raison. Ils répondirent que j'étois Es-
» pagnol. Oh, dit le Nécromancien, je
» ne veux pas montrer mes secrets de-
» vant les Espagnols; ils sont incré-
» dules, & d'ailleurs d'un esprit trop
» subtil. Les Génevois l'assûrèrent qu'il
» n'avoit rien à craindre de ma part;
» que, quoique Espagnol, j'étois hom-
» me de bien & bon compagnon. Il se
» rassûra donc, & appella son se-
» cond. Celui-ci étoit si horrible, si
» affreux, que je crus voir un Dé-
» mon. Nous entrâmes plus avant dans
» une petite chambre plus obscure que
» le reste de la maison. Elle étoit en-
» vironnée d'une petite balustrade; un
» guéridon au milieu soutenoit un
» globe de verre, avec un alphabet de
» grandes lettres écrit à l'entour. Au
» milieu du globe étoit le *Familier* du
» devin; c'étoit une petire figure d'hom-

» me, de couleur de fer, avec le bras
» droit étendu vers les lettres de l'al-
» phabet. Tout cela ne pouvoit que
» nous inspirer de la frayeur. Le Né-
» cromancien fit une longue haran-
» gue à son *Familier*. L'amitié, disoit-
» il, qui les unissoit depuis si long-
» temps ne lui permettroit pas de dou-
» ter qu'il ne reçût une réponse sa-
» tisfaisante aux demandes qu'il alloit
» lui faire. Il couvrit alors ses mains de
» gants extrêmement larges, & ayant
» proposé sa question, il éleva sa main
» droite, en disant, *allons vite*. Le *Fa-
» milier* se retourna & montra une let-
» tre: Le Devin ôte son gant, écrit la
» lettre désignée par le *Familier*, remet
» le gant, lève la main en disant,
» *courage, poursuivons*. Le *Familier*
» fait un mouvement, indique une
» autre lettre, & ce jeu se renouvelle
» dix à douze fois, les lettres marquées
» par le *Familier* formant une réponse
» qui paroissoit devoir être fort au
» goût des Génevois. J'avois remarqué
» que mon homme ôtoit son gant pour
» écrire chaque lettre; je soupçonnai
» de la supercherie; je prévis bien que
» j'allois troubler la fête; mais je ne fus

» pas maître de moi. Le devin ayant
» haussé la main pour demander une
» lettre, je saisis le gant par le doigt
» étendu, & trouvant dans le doigt une
» matière très-dure : c'est de l'aimant,
» dis je au Nécromancien. Celui-ci
» demeura interdit & confus, & se
» tournant vers les Génevois : *Avois-*
» *je tort*, leur dit-il, *de penser que les*
» *Espagnols étoient trop fins pour moi ;*
» *& de refuser d'opérer en leur présence ?*
» Le sécret étoit que ce petit *Familier*
» étoit fait d'une matière fort légère ;
» mais que son bras étoit d'acier tou-
» ché sur la pierre d'aimant. Cette
» pierre d'aimant, renfermée dans le
» gant, étoit aussi active que l'impos-
» teur étoit adroit à indiquer à la pe-
» tite figure la lettre dont il avoit be-
» soin ; il le faisoit de manière que le
» *Familier* ne se trompoit pas & accou-
» roit à la lettre desirée. Les Génevois
» restèrent également surpris de l'adresse
» avec laquelle cet homme trompoit
» les gens & de celle avec laquelle j'a-
» vois dévoilé son imposture. La ré-
» ponse du *Familier*, qu'ils prenoient
» bonnement pour un démon, com-

» mençoit à les affecter singulièrement.
» Je leur fis d'abord quelque peine en
» l'interrompant ; ils me remercièrent
» ensuite de ce que je les avois dé-
» sabusés. Le Nécromancien les pria de
» m'engager à ne pas publier cette af-
» faire. Il gagnoit par là sa vie, disoit-
» il, sans faire tort à personne, & il
» étoit parvenu à se faire la réputation
» d'un grand homme. L'invention étoit,
» il est vrai, fort ingénieuse & très-
» conforme à la philosophie naturelle.
» Point d'inconvénient qu'on en eût
» fait usage, par manière de divertisse-
» ment, à la suite des jeux de gobelets ;
» mais qu'on l'emploie pour tromper
» aussi grossièrement les esprits peu dé-
» fians, c'est ce qui ne me paroît pas
» supportable. Vous êtes charmés, dis-
» je aux Génevois, de ce qu'en éventant
» ce secret, je vous ai empêchés d'être
» les dupes de cet imposteur. Pourquoi
» voulez-vous que je ne rende pas le
» même service à mille autres que la
» crédulité pourroit conduire dans ses
» filets ? J'ai toujours été & je suis en-
» core l'ennemi déclaré des Nécroman-
» ciens, des Astrologues Judiciaires

» & des autres fourbes de même espèce.
» Quant à ceux qui s'adonnent à la véritable Astrologie, je veux dire à celle des mouvemens célestes, tels que sont *Clavius* à Rome, *Arias* de Loyola & le Docteur *Sédille* en Espagne, je les respecte comme de vrais sçavans. Pour ce qui est des Astrologues Judiciaires, ils sont, à mon avis, les pires de tous les imposteurs, parce que ce sont les plus accrédités de tous, & ceux qui disent le moins de vérités. Sur cent pronostics qu'ils débiteront, quatre-vingt-dix se trouveront absolument faux; &, s'ils parviennent une fois au terme de la vérité, ce n'est que par le sentier de l'erreur qu'ils y ont été conduits. Ils finissent d'ordinaire misérablement, ainsi que les Alchimistes, parce que tous ces gens là veulent pénétrer des secrets dont Dieu s'est réservé la connoissance. Cette conversation & d'autres semblables nous conduisirent jusqu'à Bufalora, village du Milanès.
» Les Génevois reprirent la route de leur païs, & je poursuivis la mienne jusqu'à Milan. »

Avant de finir cet article, il est bon de vous faire observer, que ce Roman est *taxé*, ainsi que tous les Livres imprimés en Espagne, par ceux qui dans ce païs sont à la tête de la Librairie. Cette *taxe* vous feroit peut-être desirer, Monsieur, de voir introduire en France un pareil usage pour tous les Livres qui s'y débitent. Il est certain que le Public gagneroit beaucoup à un établissement de cette nature, lequel, en facilitant l'acquisition des Livres, contribueroit certainement au progrès des Sciences & des Arts.

Dictionnaire Universel François-Latin, tiré des meilleurs auteurs, par le P. le Brun : troisième édition revûe, corrigée & augmentée.

Nous avons plusieurs Dictionnaires François & Latins, tels que ceux du P. *Pomey*, du P. *Gaudin*, de l'Abbé *Danet*, du P. *Joubert*, &c. Je ne m'arrêterai pas à prouver l'utilité de ces sortes d'ouvrages; on sçait qu'ils

sont également nécessaires & à ceux qui étudient la langue latine & à ceux qui l'enseignent ou qui veulent écrire dans cette langue. En fait de Dictionnaires, les derniers sont ordinairement les meilleurs. Dans cette espèce d'ouvrage un auteur, quand il a du bon sens & du goût, a soin d'éviter les fautes qu'on a reprochées à ses prédécesseurs, & ne manque pas de profiter de ce qu'ils ont de bon. Un Dictionnaire François-Latin ne sçauroit être un guide sûr, si les expressions, dans les deux langues, ne sont pas conformes au bon usage; ainsi, le Léxicographe, s'il veut que son travail mérite l'approbation du Public littéraire, doit, pour le François comme pour le Latin, avoir l'attention de puiser dans les meilleurs ouvrages. Le P. *le Brun* a suivi exactement ces principes avoués de tout le monde. Les Dictionnaires de l'Académie & de Trévoux ainsi que nos Livres les mieux écrits, ont été ses modèles pour le François; il a de même tiré les exemples Latins des meilleures sources, je veux dire, de *Cicéron*, *Térence*, *Q. Curce*, *Cornelius Népos*,

Phedre, *Tite-Live*, *Salluste*, *Pline*, &c. *Cicéron* sur-tout est son guide le plus ordinaire ; il ne pouvoit sans contredit en choisir un plus sûr. Les éloges que les Journalistes ont faits des deux premières éditions de ce Dictionnaire & le prompt débit qu'elles ont eu, assurent le succès de cette troisième, dans laquelle on a fait plusieurs corrections & augmentations utiles. D'ailleurs ce livre est imprimé avec beaucoup de soin & de propreté ; ajoutez à cela que le papier est fort bon, ce qui n'est pas d'une médiocre utilité pour ces sortes d'ouvrages qu'on a besoin de feuilleter souvent. Cet excellent *Dictionnaire*, formant un seul volume *in*-4° d'environ treize cens pages, est sorti à Rouen des presses de *Richard Lallemant*, un des plus habiles Imprimeurs du Royaume. On en trouve des exemplaires à Paris chez *Barbou* Imprimeur-Libraire rue & vis-à-vis la grille des Mathurins.

Je suis, &c.

A Paris, ce 27 *Janvier* 1771.

LETTRE

LETTRE IX.

Le Trésor du Parnasse, ou Le plus Joli des Recueils, Tomes V & VI; à Londres, & à Paris chez Delalain rue de la Comédie Françoise.

CETTE collection seroit une des meilleures qu'on eût publiées si la plûpart des pièces qu'elle contient n'étoient pas imprimées depuis long-temps. Je vous ai déjà fait connoître, Monsieur, en vous annonçant d'autres Recueils, les vers sérieux ou légers de M. *d'Arnaud* qui en sont toujours un des principaux ornemens, les Epîtres travaillées de M. *Barthe*, les vers charmans de M. *Dorat* dans tous les genres, de très-jolies pièces de M. *Blin de Sainmore*, d'autres de M. *le Mierre* remarquables par la singularité des expressions & des idées. Vous retrouverez presque tous ces différens morceaux dans les deux volumes que

je vous annonce aujourd'hui. Je ne vous parlerai donc que de ceux que je crois moins connus. Je n'ai vu dans aucun autre Recueil cette fable ingénieuse de M. *d'Arnaud* au Roi de Prusse.

Le Laurier & le Myrte.

Entre le Myrte & le Laurier
Survint un jour une querelle ;
Le Laurier débutant par un ton de guerrier :
Oses-tu bien, dit-il, arbrisseau de ruelle,
Venir ici te comparer à moi ?
Apprends que je suis fait pour te donner la loi ;
Que le Laurier jouit d'une gloire immortelle,
Qu'il couronne le front du fier Dieu des combats ;
Et moi celui de l'Amour, de sa mère ;
Interrompit le Myrte avec colère ;
Ils valent bien le Dieu qui suit le noir trépas.
Un mot, ami, te fera taire,
Poursuit le Laurier arrogant ;
Je suis chéri de ce Roi triomphant
Qui de l'Europe entière enlève les hommages.

Je n'ai jamais orné, répond l'arbre amoureux,
Le front de ce Héros fameux,
Mais je couronne ses ouvrages.

Les Stances suivantes sont une des plus jolies bagatelles qui aient échappé à M. *Dorat*, ce peintre heureux des ridicules & des graces.

Portrait d'Ismène.

Amour, commence le tableau:
Qu'il sera beau s'il est fidelle!
Voilà les couleurs, le pinceau;
Dessine, Amour, sois mon *Apelle*.

L'ouvrage est digne de ta main;
Il s'agit du portrait d'*Ismène*.
Sur l'albâtre d'un front serein
Trace deux jolis arcs d'ébène.

Peins sous leur voûte un œil charmant;
Cet œil trop rigoureux, peut-être,
Qui, tout-à-tout fier & touchant,
Défend le desir qu'il fait naître.

Peins sur ses lèvres de corail
Les fleurs nouvellement écloses;
De ses dents pour rendre l'émail,
Peins des perles parmi les roses.

Avec art suspends ses cheveux,
Et tresse-les en diadême....
Laisse-les flotter, si tu veux;
Ce désordre lui sied de même.

Pour m'offrir les brillans contours
De sa taille souple & légère,
Peins la plus agile Bergère
Qui cherche ou qui fuit les amours.

De son doux & tendre sourire
Exprime le charme secret:
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet;
Moi, je peindrai ce qu'il inspire.

Rien de plus léger, de plus agréable & de meilleur ton que cette Epître à une étrangère; elle est de feu M. *Clément*, auteur d'une Tragédie de *Mérode*, d'une Comédie des *Francs-Maçons*, &c, &, &c, &c.

Jamais beauté ne me fera la loi ;
Je n'en suis plus à mon apprentissage :
Indépendant, libre & maître de moi,
Je dois, je veux, & je sçais être sage :
Non que mon cœur, indocile & sauvage,
Mette sa gloire à braver son penchant ;
Je suis touché, quand l'objet est touchant ;
Je lui permets volontiers de me plaire,
Du jour levé jusqu'au soleil couchant ;
Passé la nuit, je cherche à m'en défaire.
Comme un oiseau par la couleur séduit,
De branche en branche, & d'une aile légère,
Va becquetant & la fleur & le fruit ;
Comme un enfant, loin des yeux [illegible]
J'aime à jouer, & n'ai point d'autre affaire :
Il faut tout voir, tout aimer tour-à-tour ;
C'est un tribut qu'on doit à la nature,
Et c'est lui faire une sanglante injure
Que d'arracher les ailes à l'Amour.
Ce Dieu volage est l'enfant du caprice :
Il naît, il croît, il vieillit en un jour ;
Tout le plaisir qu'on goûte à son service

Est au passage, & jamais au séjour.
Car, raisonnons: Que peut-on toujours faire,
Ou toujours dire à la même Bergere?
Qui? moi! que j'aille encenser son orgueil,
A ses genoux attendre le coup d'œil,
Ou quelque mot que son cœur désavoue;
Baiser la main, ou peut-être la joue,
Bientôt après gémir d'un froid accueil.
Point de repos, jamais de pure joie;
Languir dix ans! C'est le siége de Troie.

Je voudrois pouvoir vous transcrire en entier une *Epître à Madame *** sur la mort de son fils âgé de huit ans.* Ce sont des idées tantôt douces, tantôt sublimes, toujours vraiment consolantes & philosophiques.

Qu'eût-il vu près de lui? Rien qu'un troupeau frivole,
Sous le nom de société;
Des hommes personnels que l'intérêt isole;
La vertu sans honneur, & l'or seul respecté;
La Morale elle-même à l'usage soumise
Dans cette tourbe d'insensés,

Et l'honnête homme foible assez
Pour toucher dans la main de celui qu'il mé-
prise.
En proie aux passions d'autrui,
Peut-être aux siennes, quel systême
Contre la fortune & lui-même
Auroit pu lui faire un appui?
Ton fils un jour par son étoile,
Peut-être tout entier vers le doute emporté,
Auroit voulu lever un coin du voile
Qui nous cache la vérité;
Non pas ce que *Nollet* chercha dans son école,
Pourquoi la pierre tombe, ou pourquoi l'oiseau
vole,
Vains objets qu'on ignore avec tranquillité:
Mais qu'est-ce que notre être, & quel sort ar-
rêté
Par la volonté souveraine,
Hors des temps écoulés, attend la race hu-
maine
Dans l'immortelle éternité?
Incertitude affreuse à notre ame oppressée,

Et qui sur mon triste chevet
Auroit desséché ma pensée,
Si mon cœur ne m'en eût distrait ;
Remettant tout, dans ma foiblesse,
À l'impénétrable sagesse
Du Dieu juste & bon qui m'a fait.
Au sein d'une heureuse ignorance,
Ton fils, exempt de ces combats,
Est tombé doucement dans l'ombre du trépas ;
Du milieu des jeux de l'enfance ;
Il franchit sans effroi l'abyme redouté,
Au bord duquel épouvanté,
L'homme se rejette en arriere,
Craignant la nuit & la lumiere,
Et l'horreur du néant & l'immortalité.

Voici des vers de M. l'Abbé *de Lattaignant* sur sa retraite ; ils sont adressés à Madame la Marquise *de G****, qui l'y avoit déterminé ; ils ne sont point dans ses œuvres.

Quoi ! C'est *G**** qui t'inspire
Ce projet de dévotion !

Cette Belle, à t'entendre dire,
Opéra ta conversion.

Croirai-je, quand un Saint *Antoine*,
En la voyant, eût succombé,
Qu'elle convertit un Chanoine
Et sanctifie un vieil Abbé?.....

Le fait n'est pas trop vraisemblable;
J'en conviens: mais me nieras-tu
Qu'il n'est rien dont ne soit capable
La beauté jointe à la vertu;

Qu'elle a, pour convertir un Diable,
Tout autant de facilité
Que pour rendre un Ange coupable,
Malgré toute sa sainteté;

Que c'est une femme parfaite;
Qu'en elle son mari trouva,
Et les graces d'une coquette,
Et les vertus d'une *Honesta*?

L'Epigramme suivante est une des meilleures qu'ait lancée M. *Piron*, ce Poëte si renommé dans ce genre d'écrire.

Damon pleure sur ses ouvrages,
En pénitent des plus touchés.
Apprenez à devenir sages,
Petits Ecrivains débauchés;
Pour nous, qu'il a si bien prêchés,
Prions tous que, dans l'autre vie,
Dieu veuille oublier ses péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

Etes-vous curieux de sçavoir comment M. l'Abbé *Prevôt*, le sombre auteur de *Cleveland*, se tiroit d'un couplet de Chanson? Lisez les vers suivans; vous y trouverez de la morale comme dans ses autres ouvrages.

Air: *Comme v'là qu'est fait.*

Que notre ignorance est extrême!
Toujours douter est notre lot;
Le flambeau de la raison même
N'est pour nous qu'un foible falot:
Sans trop sçavoir pourquoi, ni comme
On naît, on meurt presqu'aussi-tôt:
L'homme est une énigme pour l'homme;

Quand on veut en sçavoir le mot ;
On est tout sot.

Couplets de M. *de la Condamine* sur sa paralysie ; ils n'ont jamais été imprimés ; ils sont très-gais : *Requête à Messieurs de la Société d'Agriculture.*

Sçavans Promoteurs des Maçons,
Ouvrez-moi votre temple,
Non pour y donner des leçons ;
Mais pour servir d'exemple.

J'avois des nerfs, je n'en ai plus,
Mais je végète encore ;
Adieu l'Amour, adieu *Vénus*,
Je ne tiens plus qu'à *Flore*.

Je fus un grand Agriculteur
De vingt ans à cinquante ;
Aujourd'hui de Cultivateur,
Je suis devenu plante.

Mais plante des lointains païs,
Délicate, étrangère,

A qui l'on accorde à Paris
Les honneurs de la ferre.

Là, plus choyé que le jasmin,
Que le lys & la rose,
De bouillon, de sucre & de vin
Tour-à-tour on m'arrose.

Si j'en crois mes deux Jardiniers,
Qui gâtent leur élève,
Des Zéphirs les airs printanniers
Ranimeront ma sève.

Je n'oserois ajoûter foi
A ce flatteur oracle,
Et je n'attends pas que pour moi
Le Ciel fasse un miracle.

Pour les fleurs il n'est qu'un Printemps;
J'ai passé mon Automne:
Un arbre dure plus long-temps,
Mais enfin se couronne.

De mes rameaux secs faisons donc
Des fagots ou des planches;

Car si je puis sauver le tronc,
J'abandonne les branches.

Parmi les morceaux qui n'ont point paru ailleurs, se trouvent aussi de longues pièces de M. *le Brun* & de M. *de Belloy*. J'avoue que l'ennui m'a presque toujours empêché d'aller jusqu'à la fin. Voici, par exemple, les neuf premiers vers d'une Elégie de M. *le Brun* :

Absent de *Lycoris*, ô douleurs ! ô regrets !
Le myrthe va céder ma tête au noir cyprès :
Ainsi de mes beaux jours les aurores pâlissent !
Ainsi de mon printemps les roses s'obscurcissent !
Dans les champs de *Paphos*, & sous l'œil des amours,
D'une sanglante main la mort cueille mes jours.

Tandis que loin de toi ma vie est moissonnée,
Que fais-tu, *Lycoris*, amante infortunée ?
Sans doute ton amour brûle de me revoir.

Le myrthe qui cède ma tête au noir cyprès ; les aurores de mes beaux-jours qui pâlissent ; la mort qui cueille mes jours d'une sanglante main dans les champs de Paphos ; ton amour qui brûle de me revoir, &c : convenez, Monsieur, que ce style est bien ridicule. Ce Poëte, dans ses Odes soi disant Pindariques, ainsi que dans ses Pièces prétendues Anacréontiques, sera-t-il donc éternellement l'antipode de la nature ?

Pour les pièces de M. *de Belloy*, il y en a deux ou trois assez jolies ; ce sont celles qui n'ont qu'une page ou deux ; mais il est presqu'impossible de rien connoître à celles qui sont plus longues ; c'est une obscurité, un entortillage, un travail ; enfin, Monsieur, c'est presque le style de ses pièces de Théâtre.

Lettres au R. P. Parennin, Jésuite, Missionnaire à Pekin, contenant diverses questions sur la Chine. Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de divers opuscules sur différentes matières. Par M. Dortous de Mairan, l'un des Quarante de l'Académie Françoise; Membre, & ci-devant Sécretaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences; de la Société Royale de Londres, de celles d'Edimbourg & d'Upsal, de l'Académie Impériale de Pétesbourg, de l'Académie Royale de Stokolm & de l'Institut de Bologne. Un volume in-8° de 370 pages. A Paris, de l'Imprimerie Royale, chez Panckouke rue des Poitevins, quartier de S. André-des-Arts.

Ces *Lettres* sont au nombre de trois;

la rareté de la première édition en prouve le mérite. Elles servent d'éclaircissemens aux sçavantes réponses faites dans le temps par le P. *Parennin*, & qu'on trouve éparses dans les divers volumes du recueil des *Lettres Edifiantes*. Les questions de M. *de Mairan*, dans ses trois lettres, ont pour objet le génie, le caractère, les Arts & les Sciences des Chinois. Il y expose ses doutes & ses conjectures sur la ressemblance qu'il croit appercevoir entre ce peuple & les Egyptiens, dont il présume, avec M. *de Guignes* & M. l'Abbé *Barthélemy*, que les Chinois sont une Colonie.

La vénération de ces Peuples pour leurs annales & leurs anciens monumens historiques n'en impose point à M. *de Mairan* sur leur authenticité. « Comment la vicissitude de tant de siècles, » demande-t-il dans sa première lettre, » & les guerres intestines ou étrangères » ont-elles épargné ces monumens, d'ailleurs si peu durables par eux-mêmes, » & qu'on dit pourtant se conserver encore aujourd'hui depuis quatre mille » ans ? L'amour du merveilleux dans le

» peuple, sa superstition naturelle, » l'intérêt que les Princes, les Mandarins & les Bonzes ont eu à nourrir en » lui cet esprit, & les facilités que certains tems de trouble & de confusion » leur ont données de fabriquer ou de » falsifier leurs histoires : tout cela ne » jette-t-il aucune suspicion sur des » écrits d'un temps aussi réculé ? Le peu » de consistance du papier de la Chine » n'a pas dû être un petit obstacle à la » conservation des anciens livres ; j'ai » lu qu'il étoit de si peu de durée & » que la poussiere & les vers le détruisoient si vîte, qu'on étoit continuellement obligé de renouveller les bibliothèques. »

Le peu de progrès qu'ont fait jusqu'ici les Chinois dans les sciences spéculatives, fait douter à M. *de Mairan* que ces peuples y soient propres. Ils ont eu à la vérité assez de bon sens pour favoriser ces sciences plus qu'aucun peuple du monde ; ils les cultivent, si on les en croit, depuis plus de quatre mille ans, presque sans interruption ; & l'on ne voit pas cependant qu'il se soit trou-

vé parmi eux un seul homme qui les ait médiocrement approfondies. L'on sçait avec quelle admiration ils virent pour la première fois les *Elemens d'Euclide*, quand ils furent traduits en Chinois, la *Sphère de Clavius*, & quelques autres semblables Traités qui ne sont aujourd'hui que l'étude des commençants ; ils n'avoient presque pas d'idée de la démonstration, & rien ne se proposoit chez eux que par l'usage & la pratique. Il n'est pas mois étonnant que depuis que nous y avons porté les sciences dans le degré de perfection où nous les avons en Europe, ils ne nous aient pas encore égalés. Nous n'avons pas été longs temps à surpasser les Géomètres & les Astronomes anciens, c'est-à-dire ; à nous rendre propres toutes leurs découvertes, & à y ajouter.

Un autre argument dont se sert M. *de Mairan* pour infirmer la prétendue antiquité de la science des Chinois en Astronomie & leur aptitude pour les sciences abstraites, est pris du peu de connoissance que ces Peuples avoient encore de la Géographie vers le com-

mencement du siècle passé. Dans leurs Cartes Cosmographiques, qui portoient le titre de *Descriptions Universelles du Monde*, ils réduisoient l'étendue de toute la Terre aux quinze Provinces de leur Empire ; sur les mers qui l'environnoient, ils plaçoient de petites Isles auxquelles ils donnoient les noms des Royaumes dont ils avoient oui parler : tous ces Royaumes réunis égaloient à peine la moindre Province de l'Empire Chinois.

Ce que le P. de *Mailla* rapporte dans sa lettre au P. *Colonia*, en 1715, touchant l'Isle *Formose*, est une nouvelle preuve bien frappante de l'ignorance crasse des Chinois dans la Géographie. Cette Isle, aussi grande que la Sicile, & qui n'est éloignée que de quinze à vingt lieues des côtes les plus fréquentées de la Chine, est de la dernière importance pour les Chinois, puisqu'un rebelle qui s'en empareroit aujourd'hui se trouveroit en état d'exciter les plus grands troubles dans l'Empire. Cependant cette Isle a été totalement ignorée des Chinois jusques vers

l'an 1430 que l'Eunuque *Ovan Sanpao* revenant de l'Occident, y fut jetté par la tempête ; &, ce qui n'eſt pas moins digne de remarque, c'eſt que cette découverte fut preſqu'auſſitôt oubliée, & qu'il ne ſemble pas qu'on en eût quelque ſouvenir à la Chine, il y a quarante ou cinquante ans; au moins n'y avoit-on aucun commerce avec ceux qui l'habitent. Les Peuples de *Formoſe* ſont en grande partie, pour les Chinois, auſſi barbares que les nations les plus réculées de la terre ; ni mœurs, ni coutumes, ni langage, ni vêtemens qui aient aucun rapport avec ceux des Chinois : preuve aſſez évidente qu'il n'y a jamais eu de correſpondance entr'eux, ou que l'interruption en eſt bien ancienne. Les Iſles de *Pong-Hou*, quoique moins conſidérables que celle de *Formoſe*, mais encore plus près du continent, & dont les Chinois n'ont connoiſſance que depuis l'an 1564, ne forment pas un préjugé plus favorable aux progrès des Arts chez cette Nation ; c'eſt comme ſi les Grecs avoient ignoré l'Iſle de *Crete*, ou les Eſpagnols celles de *Ma-*

jorque & de *Minorque*. Il paroît donc que les Arts & les Sciences ne doivent pas être de si ancienne date à la Chine, ou que les Chinois sont, de tous les Peuples du monde, les moins heureusement nés pour les cultiver. Il semble même qu'ils soient aussi peu capables de perfectionner que d'inventer. Ils ont la poudre à canon depuis un temps immémorial, & ils n'ont pas sçu imaginer le canon ; ils possédent non moins anciennement l'art des Estampes, & ils n'ont point trouvé celui de l'imprimerie qui l'a suivi chez nous de si près.

M. *de Mairan*, dans sa seconde & & troisieme lettres, insiste sur le parallèle des Chinois & des Egyptiens, dont il prétend que les premiers sont une colonie. Cette opinion & les raisons qui l'appuient vous sont, Monsieur, déja si connues, que je ne m'y arrêterai point. Ces trois lettres sont suivies de Remarques sçavantes sur la chronologie des Chinois, sur leur écriture, sur leurs livres classiques, sur leur Architecture, sur leurs observations & leurs sistêmes astronomiques. M. *de Mairan* fait men-

tion, dans ces Remarques, d'une grande feuille, écrite en caractères Chinois, que lui fit tenir de la Chine, avec plusieurs autres curiosités, son illustre correspondant. Cette feuille ou tableau peut donner une idée de la prodigieuse difficulté qu'il doit y avoir à se rendre familière l'écriture Chinoise, puisque, parmi les soixante ou quatre-vingt mille caractères que renferme cette écriture, il en est plusieurs qui présentent la même idée à l'esprit sous cent figures la plupart très-composées, & beaucoup plus différentes entr'elles que ne le sont toutes les lettres de notre alphabet. La feuille en question ne renferme qu'un de ces caractères tracé en cent manières différentes ; c'est le caractère *Cheou* qui signifie *âge*. Les Chinois mêlent ce rouleau parmi les présens qu'ils ont coutume d'envoyer à leurs amis le jour de leur naissance, prétendant leur marquer par-là qu'ils leur souhaitent cent ans de vie. « Le caractère *Cheou* qui signifie *âge*, n'est pas » le seul, dit le P. *Parennin*, qu'on se » donne la peine d'écrire en tant de

» manières. Celui qui signifie *Plaisir* » s'écrit de même en cent façons ; & » c'est pour les jeunes gens, au jour de » leur naissance: pour ceux qui ont atteint » l'âge viril, on leur envoye le caractère » qui signifie *Bonheur* écrit en autant de » façons pour marquer qu'on leur sou» haite les honneurs & les dignités qu'ils » méritent. » La feuille que possède M. *de Mairan*, est en grand papier Chinois d'environ cinq pieds de hauteur, sur 2 & demi de largeur. Le caractère *âge* y occupe, en même proportion, près de cinq pouces de longueur sur moitié de largeur, & il y est varié d'une manière ingénieuse & toujours très-agréable à l'œil. Ce sont quelquefois, au lieu de simples lignes, des poissons, des serpens fort bien dessinés, des dragons, des lézards, des salamandres, des fruits, des feuillages, des fleurs, & jusqu'à un bout de tête d'éléphant, avec ses dents & sa trompe, &c.

Les *Opuscules* qui suivent les Lettres & les Remarques, ont déja paru en différens temps, soit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, soit dans ceux

de l'Académie des Inſcriptions & Belles-lettres, ſoit dans le Journal des Sçavans. Je ne ferai, Monſieur, que vous les indiquer; ce ſont des *Conjectures ſur l'origine de la fable de l'Olympe*; une *Comparaiſon du Mont Ida à l'Olympe par rapport à l'Aurore Boréale*; des *Remarques ſur la Balance des Peintres de M. de Pyles*; une *Diſſertation ſur les monſtres*; l'*Horoſcope d'Auguſte*; l'*Explication de la Roue d'Ariſtote*.

La variété des matières contenues dans ce volume atteſte l'étendue des connoiſſances de M. de *Mairan*; l'on y retrouve à la fois l'amateur de l'Antiquité, l'Aſtronome, le Géomètre & le Phyſicien. C'eſt un de ces hommes rares qui font honneur aux Sciences, à leur Nation, à leur ſiècle, à l'humanité, non-ſeulement par l'étendue de leurs lumières, mais par les agrémens de leur eſprit, par l'honnêteté de leur ame & par l'aménité de leurs mœurs.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30 Janvier 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Histoire Naturelle, Générale & Particulière, Tome XVI in-4° & 2 volumes in-12, contenant l'Histoire Naturelle des Oiseaux.

A l'Histoire de l'Homme & des Quadrupèdes traitée si supérieurement & qu'on lit avec tant d'intérêt dans les quinze premiers volumes *in-4°* de ce grand ouvrage, M. *de Buffon* fait succéder celle des Oiseaux, l'une des parties les plus brillantes & les plus agréables de la création. Un discours sur la nature des Oiseaux sert d'introduction à leur Histoire. L'auteur y traite avec autant d'éloquence que de philosophie, de leur instinct, de leurs mœurs,

de leurs habitudes, de leurs facultés propres, & distinctives de toutes les autres espèces d'animaux. Vous y trouverez, Monsieur, comme dans tous les discours du même auteur qui précèdent chaque partie de l'Histoire Naturelle, ces vues grandes, ce génie observateur & attentif, cette sagacité à démêler ce qui n'est que de la nature d'avec ce qu'elle a de factice & d'étranger, ce coup d'œil pénétrant qui saisit & embrasse les rapports ou les différences générales qui constituent les genres & les espèces. Je vais rassembler les idées & les principaux faits présentés dans ce tableau préliminaire.

En comparant les sens qui sont les premières puissances motrices de l'instinct dans tous les animaux, M. *de Buffon* trouve d'abord que le sens de la vue est plus étendu, plus vif, plus net & plus distinct dans les oiseaux, en général, que dans les quadrupèdes. Un épervier voit d'en haut & de vingt fois plus loin une alouette sur une motte de terre qu'un homme ou un chien ne peuvent l'appercevoir. Un milan qui s'élève à une hauteur si pro-

digieuse que nous le perdons de vue, voit delà les petits lézards, les mulots, les oiseaux, & choisit ceux sur lesquels il veut fondre; & cette plus grande étendue dans le sens de la vue est accompagnée d'une netteté, d'une précision tout aussi grandes, parce que l'organe étant en même temps très souple & très sensible, l'œil se renfle ou s'applatit, se couvre ou se découvre, se rétrécit ou s'élargit, & prend aisément toutes les formes nécessaires pour agir & voir parfaitement à toutes les lumières & à toutes les distances. Cette perfection dans l'organe de la vue étoit d'ailleurs nécessaire aux oiseaux; car, s'ils peuvent parcourir dans un très-petit temps un grand espace, il faut qu'ils en voient l'étendue & même les limites. Si la nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires; l'oiseau n'auroit jamais osé se servir de sa légèreté ni prendre un essor rapide; il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs & des résistances imprévûes. La seule vîtesse avec laquelle

on voit voler un oiseau, peut indiquer la portée de sa vue, non pas absolue, mais relative; c'est-à-dire, qu'un oiseau dont le vol est très-vif, direct & soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement & plus obliquement : d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court & le plus lent, sont aussi ceux dont la vue est la moins étendue.

Après la vue, l'ouie paroît être à M. *de Buffon* le second sens de l'oiseau, c'est-à-dire, le second pour la perfection. L'ouie est non-seulement plus parfaite que l'odorat, le goût & le toucher dans l'oiseau, mais même plus parfaite que l'ouie des quadrupèdes; on le voit par la facilité avec laquelle la plûpart des oiseaux retiennent & répètent des sons & des suites de sons, & même la parole; on le voit par le plaisir qu'ils ont à chanter continuellement, à gazouiller sans cesse, surtout lorsqu'ils sont le plus heureux, c'est-à-dire, dans le temps de leurs amours. Ils ont les organes de l'oreille & de la voix plus souples & plus puis-

sans; ils s'en servent aussi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plûpart de ceux-ci sont fort silencieux, & leur voix, qu'ils ne font entendre que rarement, est presque toujours désagréable & rude; dans celle des oiseaux on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie & de la force. Un paon qui n'a pas la centiéme partie du volume d'un bœuf, se fait entendre de plus loin; un rossignol peut remplir de ses sons autant d'espaces qu'une grande voix humaine. Cette prodigieuse étendue, cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur silence ne dépend que de leurs affections intérieures. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion; c'est l'expression agréable d'un desir tendre qui n'est qu'à demi satisfait. Le serin dans sa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits sons de pur consentement. Le rossignol, en arrivant avec les premiers jours du

Printemps, ne chante point encore; il garde le filence jufqu'à ce qu'il foit apparié. Son chant eft d'abord affez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore sûr de fa conquête; fa voix ne devient pleine, éclatante, foutenue jour & nuit, que quand il voit fa femelle chargée du fruit de fes amours; jamais il ne chante avec plus de force & de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, & ennuyée d'une longue & continuelle incubation. Non feulement il pourvoit à fa fubfiftance pendant ce temps, mais il cherche à le rendre plus court, en multipliant fes careffes, en redoublant fes accens amoureux; & ce qui prouve que fon chant dépend en effet en entier de fes amours, c'eft qu'il ceffe avec elles; dès que la femelle couve elle ne chante plus, &, vers la fin de Juin, le mâle fe tait auffi ou ne fe fait entendre que par quelques fons rauques & fi différens des premiers, qu'on a de la peine à fe perfuader que ces fons viennent du roffignol, ni même d'un autre oifeau.

Le fens du goût dans la plûpart des

oiseaux est presque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes. Ceux-ci, dont le palais & la langue sont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus sensibles & moins durs que les oiseaux dont la langue est presque cartilagineuse. La finesse de l'odorat peut suppléer à la grossièreté du goût; mais, comme l'odorat est encore plus foible dans tous les oiseaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des saveurs; aussi voit-on que la plûpart ne font qu'avaler sans jamais savourer; la mastication, qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens, leur manque; ils sont, par toutes ces raisons, si peu délicats sur les alimens, que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir. Le persil, le caffé, les amandes amères, &c, sont un poison pour les poules, les perroquets & plusieurs autres oiseaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

Voici l'ordre des sens, tel que l'établit M. *de Buffon* pour les différens êtres qu'il

considère. Dans l'homme le toucher est le premier, c'est-à-dire le plus parfait; le goût est le second, la vue le troisième, l'ouie le quatriéme & l'odorat le dernier des sens. Dans le quadrupéde l'odorat est le premier, le goût le second, la vue le troisiéme, l'ouie le quatriéme & le toucher le dernier. Dans l'oiseau la vue est le premier, l'ouie est le second, le toucher le troisiéme, le goût & l'odorat les derniers. Les sensations dominantes dans chacun de ces êtres suivent le même ordre; l'homme est plus ému par les impressions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat & l'oiseau par celles de la vue. La plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendent de ces sensations dominantes; celles des autres sens étant moins fortes & moins nombreuses, sont subordonnées aux premières & n'influent qu'en second sur la nature de l'être. L'homme est aussi réfléchi que le sens du toucher paroît grave & profond. Le quadrupéde a des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, & l'oiseau des sensations plus légères &

aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Après avoir exposé les principales qualités dont la nature a doué les oiseaux, & montré qu'ils l'emportent sur l'homme & sur tous les animaux quadrupèdes par l'étendue & la vivacité du sens de la vue, par la précision & la sensibilité de celui de l'oreille, par la facilité & la force de la voix, M. *de Buffon* fait voir qu'ils l'emportent encore de beaucoup par l'aptitude au mouvement qui paroît leur être plus naturel que le repos, & par les puissances de la génération. Pour donner quelqu'idée de la durée & de la continuité du mouvement des oiseaux, comme aussi de la proportion du temps & des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, le sçavant Naturaliste compare leur vîtesse avec celle des quadrupèdes dans leurs plus grandes courses naturelles & forcées. Le cerf, le renne & l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour; le renne attelé à un traîneau en fait trente, & peut soutenir ce même mouvement plusieurs jours de suite; le

chameau peut faire trois cens lieues en huit jours. Le cheval élevé pour la course & choisi parmi les plus légers & & les plus vigoureux, pourra faire une lieue en six ou sept minutes; mais bientôt sa vîtesse se rallentit, & il seroit incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il auroit entamée avec cette rapidité. Ainsi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or, la vîtesse des oiseaux est bien plus grande; car en moins de trois minutes on perd de vue un gros oiseau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève, & qui présente une étendue dont le diamètre est de plus de quatre pieds; d'où l'on doit inférer que l'oiseau parcourt plus de sept cens cinquante toises par minute, & qu'il peut se transporter à vingt lieues dans une heure; il pourra donc aisément parcourir deux cens lieues tous les jours en dix heures de vol; ce qui suppose plusieurs intervalles dans le jour, & la nuit entière de repos. Nos hirondelles & nos autres oiseaux voyageurs peuvent donc se rendre

de nos climats sous la ligne en moins de sept ou huit jours. M. *Adanson* a vu & tenu à la côte de Sénégal des hirondelles arrivées le 9 Octobre, c'est-à-dire, huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. On connoît l'Histoire du faucon de *Henri II*, qui s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, & reconnu à l'anneau qu'il portoit. *Hans Sloane* assûre qu'à la Barbade, les mouettes vont se promener en troupes à plus de deux cens mille de distance, & qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues indique assez la possibilité d'un voyage de deux cens; & l'on doit conclure de la combinaison de tous ces faits qu'un oiseau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Rien n'égale la force des impressions de l'amour dans les animaux quadrupèdes; rien n'est plus pressant que leurs besoins; rien de plus fougueux que leurs desirs; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif & s'unis-

ſent avec une eſpèce de fureur. Dans les oiſeaux il y a plus de tendreſſe, plus d'attachement, plus de moral en amour, quoique le fond phyſique en ſoit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes ; à peine peut-on citer, dans ceux-ci, quelques exemples de chaſteté conjugale, & encore moins du ſoin des pères pour leur progéniture ; au lieu que, dans les oiſeaux, ce ſont les exemples contraires qui ſont rares, puiſqu'à l'exception de ceux de nos baſſes-cours & de quelques autres eſpèces, tous paroiſſent s'unir par un pacte conſtant & qui dure au moins auſſi long-temps que l'éducation de leurs petits.

La raiſon qu'en apporte M. *de Buffon*, c'eſt que les oiſeaux qui ſont forcés, pour dépoſer leurs œufs, de conſtruire un nid que la femelle commence par néceſſité, & auquel le mâle amoureux travaille par complaiſance, s'occupant enſemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre. Les ſoins multipliés, les ſecours mutuels, les inquiétudes communes fortifient ce ſentiment qui augmente

encore & qui devient plus durable par une seconde nécessité : c'est de ne pas laisser refroidir les œufs ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déja pris tant de soins ; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher & lui apporte sa subsistance ; quelquefois même il la remplace ou se réunit avec elle pour augmenter la chaleur du nid, & partager les ennuis de sa situation. L'éducation des petits est un nouvel ouvrage auquel le père & la mère doivent travailler de concert. Les oiseaux nous représentent donc ce qui se passe dans un ménage honnête ; de l'amour suivi d'un attachement sans partage, & qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables & de travaux communs.

Ce qui le prouve encore, c'est que ceux qui ne font point de nid ne se marient point, & se mêlent indifféremment. On le voit par l'exemple familier de nos oiseaux de basse-

cour; le mâle paroît seulement avoir pour ses femelles quelques attentions de plus que n'en ont les quadrupédes, parce que la saison des amours n'étant point limitée pour eux, ils peuvent se servir plus long-temps & plus fréquemment de la même femelle. Qu'on ajoute le peu de besoin que ces oiseaux domestiques ont de construire un nid pour se mettre en sûreté & se soustraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, & toutes les autres commodités qui dispensent ces oiseaux des travaux & des inquiétudes que les autres ressentent, & l'on retrouvera chez eux, dit M. *de Buffon*, les premiers effets du luxe & les maux de l'opulence: *libertinage & paresse.*

De ces observations sur les habitudes naturelles des oiseaux, leur historien conclud que la plûpart ont un instinct décidé pour la société; qu'étant forcés de s'occuper en commun du soin de leur famille, le mâle & la

femelle prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante; que ce sentiment doux tempère en eux les passions violentes, modère même celle de l'amour, & fait la chasteté, la pureté de leurs mœurs & la douceur de leur naturel; que, quoique plus riches en fond d'amour qu'aucun des animaux, ils dépensent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais & sçavent subordonner leurs plaisirs à leurs devoirs; qu'enfin cette classe d'êtres légers que la nature paroît avoir produits dans sa gaîté, peut néanmoins être regardée comme un peuple sérieux, honnête, dont on a raison de tirer des fables morales, & d'emprunter des exemples utiles.

M. *de Buffon* donne dans ce premier volume l'histoire & la description des oiseaux de proie; il les distingue en deux classes, les oiseaux de jour & les oiseaux de nuit. Il commence par les aigles, les vautours, les milans, les buses; il continue par les éperviers, les gerfauts, les faucons, & finit par les émerillons & les pie-grièches. Les oi-

ſeaux de proie nocturnes ſont le duc, le hibou, le ſcops, la hulotte, le chat-huant, l'effraie, la chouette ou la grande chevêche, la chevêche ou la petite chouette. Le volume eſt terminé par la deſcription des oiſeaux qui ne peuvent voler, qui ſont l'autruche, le touyou, le caſoar, le dronte, le ſolitaire & l'oiſeau de nazare. Pluſieurs de ces articles contiennent un aſſez grand nombre d'eſpèces & de races conſtantes; l'auteur y joint les oiſeaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode il donne non-ſeulement tous les oiſeaux du païs, mais encore tous les oiſeaux étrangers dont parlent les Naturaliſtes, & toutes les eſpèces nouvelles que ſes correſpondances lui ont procurées.

Les bornes d'une Lettre ne me permettent pas, Monſieur, de ſuivre l'auteur dans tous ſes détails ſur chaque eſpèce d'oiſeau de proie; je ne puis y jetter qu'un coup d'œil rapide. M. *de Buffon* obſerve que l'aigle a pluſieurs convenances phyſiques & morales avec le lion : » la force, & par conſéquent » l'empire ſur les autres oiſeaux, com-

» me le lion sur les quadrupèdes : la
» magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux & méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué
» par les cris importuns de la corneille ou de la pie que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs il ne veut d'autre bien que
» celui qu'il conquiert, d'autre proie
» que celle qu'il prend lui-même :
» la tempérance ; il ne mange presque jamais son gibier en entier, &
» il laisse, comme le lion, les débris & les restes aux autres animaux.
» Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se
» jette jamais sur les cadavres. Il est
» encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend
» l'entrée & l'usage de la chasse à tous
» les autres oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux paires
» d'aigles dans la même portion de
» montagne, que deux familles de
» lions dans la même partie de forêt ;
» ils se tiennent assez loin les uns des
» autres pour que l'espace qu'ils se
» sont départi leur fournisse une ample

» ſubſiſtance ; ils ne comptent la va-
» leur & l'étendue de leur royaume
» que par le produit de la chaſſe.
» L'aigle a de plus les yeux étince-
» lans & à peu près de la même cou-
» leur que ceux du lion, les ongles
» de la même forme, l'haleine tout
» auſſi forte, le cri également ef-
» frayant. Nés tous deux pour le com-
» bat & la proie, ils ſont également
» ennemis de toute ſociété, également
» féroces, également fiers & difficiles
» à réduire ; on ne peut les apprivoi-
» ſer qu'en les prenant tout petits. Ce
» n'eſt qu'avec beaucoup de patience
» & d'art qu'on peut dreſſer à la
» chaſſe un jeune aigle de cette eſ-
» pèce ; il devient même dangereux
» pour ſon maître dès qu'il a pris de
» la force & de l'âge. Nous voyons
» par le témoignage des auteurs qu'an-
» ciennement on s'en ſervoit en Orient
» pour la chaſſe du vol ; mais au-
» jourd'hui on l'a banni de nos fau-
» conneries ; il eſt trop lourd pour pou-
» voir, ſans grande fatigue, le por-
» ter ſur le poing ; jamais aſſez privé,
» aſſez doux, aſſez sûr pour ne pas

» faire craindre ses caprices ou ses
» momens de colère à son maître. Il
» a le bec & les ongles crochus & formidables ; sa figure répond à son
» naturel. Indépendamment de ses armes il a le corps robuste & compacte, les jambes & les aîles très-fortes, les os fermes, la chair dure,
» les plumes rudes, l'attitude fière &
» droite, les mouvemens brusques &
» le vol très-rapide. C'est de tous les
» oiseaux celui qui s'élève le plus haut,
» & c'est par cette raison que les Anciens ont appellé l'aigle l'*oiseau céleste*, & qu'ils le regardoient dans
» les augures comme le messager de
» *Jupiter*. Il voit par excellence........
» Il emporte aisément les oies, les
» grues; il enlève aussi les lièvres, &
» même les petits agneaux, les chevreaux, &c. »

Autant l'on trouve de grandeur & de noblesse dans le caractère & les habitudes naturelles de l'aigle, autant sont-elles ignobles & viles dans le vautour. » Les Vautours, dit M. *de Buffon*, n'ont que l'instinct de la basse
» gourmandise & de la voracité; ils

» ne combattent guère les vivans que
» quand ils ne peuvent s'assouvir sur
» les morts. L'aigle attaque ses enne-
» mis ou ses victimes corps à corps ;
» seul il les poursuit, les combat, les
» saisit ; les vautours, au contraire,
» pour peu qu'ils prévoyent de résis-
» tance, se réunissent en troupes
» comme de lâches assassins, & sont
» plutôt des voleurs que des guerriers,
» des oiseaux de carnage que des oi-
» seaux de proie ; car, dans ce genre,
» il n'y a qu'eux qui se mettent en
» nombre & plusieurs contre un ; il
» n'y a qu'eux qui s'acharnent sur un
» cadavre au point de le déchiqueter
» jusqu'aux os ; la corruption, l'infec-
» tion les attire au lieu de les repous-
» ser ; les éperviers, les faucons, &
» jusqu'aux plus petits oiseaux mon-
» trent plus de courage ; car ils chas-
» sent seuls, & presque tous dédai-
» gnent la chair morte & refusent celle
» qui est corrompue. Dans les oiseaux
» comparés aux quadrupèdes, le vau-
» tour semble réunir la force & la
» cruauté du tigre avec la lâcheté &
» la gourmandise du chacal qui se met

» également en troupes pour dévorer
» les charognes & déterrer les cada-
» vres, tandis que l'aigle a, comme
» nous l'avons dit, le courage, la no-
» blesse, la magnanimité & la mu-
» nificence du lion. »

Les yeux des oiseaux nocturnes sont de la plus grande sensibilité. « Il leur
» faut, dit M. *de Buffon*, une lumière
» douce, telle que celle de l'aurore
» naissante ou du crépuscule tombant;
» c'est alors qu'ils sortent de leurs re-
» traites pour chasser, ou plutôt pour
» chercher leur proie; & ils font cette
» quête avec grand avantage; car ils
» trouvent dans ce temps les autres oi-
» seaux ou les petits animaux endor-
» mis ou prêts à l'être. Les nuits où
» la lune brille sont pour eux les beaux
» jours, les jours de plaisir, les jours
» d'abondance pendant lesquels ils
» chassent plusieurs heures de suite &
» se pourvoient d'amples provisions.
» Les nuits où la lune manque sont
» beaucoup moins heureuses; ils n'ont
» guère qu'une heure le soir & une
» heure le matin pour chercher leur
» subsistance; car il ne faut pas croire

» que la vue de ces oiseaux qui s'exerce
» si parfaitement à une foible lumière,
» puisse se passer de toute clarté, &
» qu'elle perce en effet dans l'obscu-
» rité la plus profonde; dès que la
» nuit est bien close, ils cessent de
» voir, & ne diffèrent pas à cet égard
» des autres animaux, tels que les
» lièvres, les loups, les cerfs qui sor-
» tent le soir des bois pour repaître ou
» chasser pendant la nuit; seulement
» ces animaux voient encore mieux
» le jour que la nuit; au lieu que la
» vue des oiseaux nocturnes est si fort
» offusquée pendant le jour, qu'ils
» sont obligés de se tenir dans le mê-
» me lieu sans bouger, & que, quand
» on les force à en sortir, ils ne peu-
» vent faire que de très-petites cour-
» ses, des vols courts & lents, de peur
» de se heurter. Les autres oiseaux qui
» s'apperçoivent de leur crainte ou de
» la gêne de leur situation, viennent
» à l'envi les insulter; les mésanges,
» les pinçons, les rouges-gorges,
» les merles, les geais, les grives,
» &c, arrivent à la file; l'oiseau de
» nuit perché sur une branche, immo-

» bile, étonné, entend leurs mouvemens, leurs cris qui redoublent » sans cesse parce qu'il n'y répond » que par des gestes bas, en tournant » sa tête, ses yeux & son corps d'un » air ridicule; il se laisse même assaillir & frapper sans se défendre; » les plus petits, les plus foibles de » ses ennemis, sont les plus ardens à » le tourmenter, les plus opiniâtres » à le huer, &c. »

Je finis, Monsieur, par quelques détails sur l'autruche qui passe pour le plus grand des oiseaux, & que sa grandeur prive de la faculté de voler. L'autruche est propre & particulière à l'Afrique, aux isles voisines de ce continent & à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique. Ces régions qui sont le païs natal du chameau, du rhinocéros, de l'éléphant & de plusieurs autres grands animaux, devoit bien être aussi la partie de l'autruche, qu'on peut regarder comme l'éléphant des oiseaux. Elles sont très-fréquentes dans les montagnes situées au sud-ouest d'Aléxandrie, suivant le Docteur *Pokoke*. Un Missionnaire dit qu'on en trouve à Goa,

mais beaucoup moins qu'en Arabie. Tous les voyageurs modernes conviennent qu'elles ne s'écartent guère au delà du trente-cinquiéme degré de latitude de part & d'autre de la ligne; &, comme l'autruche ne vole point, elle est dans le cas de tous les quadrupédes des parties méridionales de l'ancien continent, c'est-à-dire, qu'elle n'a pu passer dans le nouveau; aussi n'en a-t-on point trouvé en Amérique, quoi qu'on ait donné son nom au touyou qui lui ressemble par quelques rapports, mais qui est d'une espèce différente. Les autruches ne se plaisent que dans les païs chauds & les déserts; elles habitent par préférence les lieux les plus solitaires, les plus arides, & où il ne pleut presque jamais; & cela confirme ce que disent les Arabes, qu'elles ne boivent point. Elles se réunissent dans les déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie; elles ont jetté l'allarme dans plus d'une caravane. « Leur » vie, dit M. *de Buffon*, doit être un » peu dure dans ces solitudes vastes & stériles; mais elles y trouvent la liberté

» liberté & l'amour, & quel désert,
» à ce prix ne seroit un lieu de délices?
» C'est pour jouir, au sein de la na-
» ture, de ces biens inestimables, qu'el-
» les fuient l'homme; mais l'homme
» qui sçait le profit qu'il en peut tirer,
» les va chercher dans leurs retraites
» les plus sauvages; il se nourrit de
» leurs œufs, de leur sang, de leur
» graisse, de leur chair; il se pare de
» leurs plumes; il conserve peut-être
» l'espérance de les subjuguer tout-à-
» fait, & de les mettre au nombre de
» ses esclaves. L'autruche promet trop
» d'avantages à l'homme pour qu'elle
» puisse être en sûreté dans ses déserts.»
Ces oiseaux, quoiqu'habitans des solitudes, ne sont pas cependant aussi sauvages qu'on se l'imagineroit; tous les voyageurs s'accordent à dire qu'ils s'apprivoisent facilement, sur-tout lorsqu'ils sont jeunes. Les Arabes en ont des troupeaux dont ils tirent sans doute ces plumes de première qualité, qui ne se prennent que sur les autruches vivantes. Elles s'apprivoisent même sans qu'on y mette de soin, & par la seule habitude de voir des hommes & d'en

recevoir de bons traitemens. *Brue* en ayant acheté deux à Sérinpate, sur la côte d'Afrique, les trouva tout apprivoisées lorsqu'il arriva au Fort Saint-Louis. On en a dompté quelques-unes au point de les monter comme on monte un cheval; & ce n'est pas une invention moderne; car le tyran *Firmius*, qui regnoit en Egypte sur la fin du troisiéme siécle, se faisoit porter, dit-on, par de grandes autruches. *Moore*, Anglois, dit avoir vu à Joar en Afrique un homme voyageant sur une autruche. *Vallisnieri* parle d'un jeune homme qui s'étoit fait voir à Venise monté sur une autruche, & qui lui faisoit faire des espèces de voltes devant le menu peuple. Enfin, M. *Adanson* a vu au comptoir de Podor deux autruches encore jeunes, dont la plus forte couroit plus vîte que le meilleur coureur Anglois, quoiqu'elle eût deux nègres sur son dos. Voici le récit de M. *Adanson*. » Ces deux autruches, dit-il, » étoient si privées, que deux petits » Noirs montèrent ensemble la plus » grande. Celle-ci n'eut pas plutôt » senti ce poids, qu'elle se mit à courir » de toutes ses forces, & leur fit faire

» plusieurs fois le tour du village sans
» qu'il fût possible de l'arrêter autre-
» ment qu'en lui barrant le passage.
» Pour essayer la force de ces ani-
» maux, je fis monter un Nègre de
» taille sur la plus petite, & deux au-
» tres sur la plus grosse ; cette charge
» ne parut pas disproportionnée à leur
» vigueur ; d'abord elles trotèrent un
» petit galop des plus serrés ; ensuite,
» lorsqu'on les eut un peu excitées, elles
» étendirent leurs aîles comme pour
» prendre le vent, & s'abandonnèrent
» à une telle vîtesse qu'elles sembloient
» perdre terre. Je suis persuadé qu'el-
» les auroient laissé bien loin derriè-
» re elles les plus fiers chevaux An-
» glois ; il est vrai qu'elles ne fourni-
» roient pas une course aussi longue
» qu'eux ; mais à coup sûr elles pour-
» roient l'exécuter plus promptement. »
Tout cela, dit M. *de Buffon*, prouve
que ces animaux, sans être absolu-
ment farouches, sont néanmoins d'une
nature rétive, & que, si l'on peut les
apprivoiser jusqu'à se laisser mener en
troupeau, revenir au bercail & même
à souffrir qu'on les monte, il est dif-

ficile & peut-être impossible de les réduire à obéïr à la main du cavalier, à sentir ses demandes, à comprendre ses volontés, à s'y soumettre. On voit par la relation même de M. *Adanson* que l'autruche de Podor ne s'éloigna pas beaucoup, mais qu'elle fit plusieurs fois le tour de la bourgade, & qu'on ne put l'arrêter qu'en lui barrant le passage. Docile jusqu'à un certain point par stupidité, elle paroît intraitable par son naturel; & il faut bien que cela soit, puisque l'Arabe qui a dompté le cheval & subjugué le chameau, n'a pu encore maîtriser entièrement l'autruche. Cependant, jusqu'à ce qu'on y soit parvenu, on ne pourra tirer parti ni de sa vîtesse ni de sa force; car la force d'un domestique indocile se tourne presque toujours contre son maître.

L'immense tableau que M. *de Buffon* a entrepris de nous tracer de la nature ne peut être que le fruit du travail & du temps; les nouveaux traits qu'il y ajoute en donnant aujourd'hui l'Histoire des oiseaux, ne feront qu'accroître dans le Public la juste impatience de le voir achevé; même étendue de connoissances dans cette

partie si variée & si difficile du regne animal ; même justesse de méthode dans la distribution des classes, des genres & des espèces ; même critique & même discernement dans l'examen des faits & des procédés de la nature ; même coloris, même élégance, même harmonie dans le style. Une maladie grave, suite d'une application constante, a fait trembler dernièrement pour des jours si précieux à la Littérature ; mais une heureuse convalescence a calmé nos craintes. Puisse le *Pline* & l'*Aristote* de la France ne terminer sa glorieuse carrière qu'après avoir mis la dernière main à son immortel ouvrage ! Puisse-t-il tromper pendant une longue suite d'années l'ardente ambition de tous les petits prétendans au Fauteuil Académique ! Le volume *in* 4°. & les deux volumes *in*-12 de cette *Histoire Naturelle des Oiseaux*, se trouvent à Paris chez *Panckoucke* rue des Poitevins à l'Hôtel de Thou, quartier de Saint André des Arts.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4 *Février* 1771.

paroissent elles fort légères & très-excusables. » Il est presqu'impossible, selon lui, que, dans le cours d'un » travail long & peu agréable, il » n'échappe pas quelqu'inattention à » un traducteur, sur-tout à celui qui, » par une vivacité involontaire, lit » d'autant plus rapidement qu'il est » plus versé dans la lecture des Auteurs » Latins. C'est par une suite de cette » facilité entraînante que j'ai traduit » *Corfinium* comme s'il y avoit eu » *Corciteum*. » Ainsi le malheur de M. *de la Harpe* est de trop bien sçavoir le Latin pour le bien traduire! Si feu M. l'Abbé *d'Olivet* nous a laissé d'excellentes traductions de plusieurs écrits de *Cicéron*, c'est qu'il étoit médiocrement versé dans la lecture de l'Orateur Romain! Eh, Monsieur *de la Harpe*, sçachez moins parfaitement le Latin & traduisez mieux! Modérez cette *vivacité involontaire* qui vous fait commettre, non *quelques inattentions* mais un grand nombre d'inepties. Défiez vous de cette *facilité entraînante* qui vous entraînera, si vous n'y prenez garde, jusqu'au der-

nier rang des derniers écrivains. C'est sans doute *par une suite de cette* malheureuse *facilité entraînante* que, dans le seul mot Latin que vous venez de citer, il vous *échappe* encore deux ou trois fautes d'écolier. Vous avez traduit, dites-vous, *Corfinium* comme s'il y avoit eu *Corcireum*. Mais *Corcireum* n'a jamais signifié *Corfou*; cette isle s'appelle en Latin *Corcyra*, *æ*, ou *Corcyrus*, *i*. Pour désigner dans la même Langue un habitant de cette isle ou un homme né dans ce païs, on dit *Corcyræus*, *a*, *um*. Ainsi votre *Corcireum* est un adjectif qui ne peut s'appliquer qu'à un substantif neutre, *littus* ou *templum*, par exemple. De plus, il ne faut pas écrire, comme vous faites, *Corcireum*, mais *Corcyræum*.

M. *de la Harpe* passe condamnation sur les *fleurs d'Hyver & d'Eté*, au lieu de *fleurs de Printemps & d'Eté*, *vernis æstivisque floribus*; sur *les Acteurs qui doubloient les premiers rôles* à la place des *Acteurs qui jouoient les seconds rôles*; sur les *priviléges accordés aux constructeurs des vaisseaux pour le commerce*; sur *les masques que portoit Néron quand*

il représentoit les Dieux & les Déesses; enfin sur l'étrange méprise d'avoir pris le mot Latin *tribui*, datif de *Tribus* qui veut dire *Tribu*, pour la première personne du prétérit du verbe *tribuere*, qui signifie *donner*, *accorder*. Il s'autorise, pour qu'on lui pardonne cette ignorance, de l'exemple d'*Amyot*, qui a pris pour des cervelles de phénix deux mots Grecs qui signifient le suc des palmiers, parce qu'en effet le même mot Grec veut dire *Phénix* & *Palmier*. Mais 1° les fautes d'autrui n'excusent jamais les nôtres; 2° on n'a pas manqué de reprocher à *Amyot* cette forte & ridicule distraction; 3° ce n'est pas *Amyot* que les traducteurs doivent prendre pour modèle en fait d'exactitude & de fidélité; tout le monde sçait qu'il est rempli de contresens; il ne se fait lire que par l'agréable naïveté de son style. Après l'effort d'être convenu qu'il s'est trompé, M. *de la Harpe* prétend qu'il n'y a pas la plus petite contradiction dans sa phrase : *Moi César Dictateur ai accordé telle charge à un tel ; je vous le recommande afin qu'il obtienne cette dignité par vos suffrages.*

Mais, comme je l'ai dit, si *César* a accordé telle charge à un tel, pourquoi le recommander afin qu'il obtienne des suffrages du peuple cette charge qu'il tient déja de la faveur de *César*? Je plains M. *de la Harpe* de ne pas trouver ces idées disparates, & je lui conseille de lire avec un peu d'attention la Logique de Port-Royal ou celle que M. le Professeur *de Félice* a donnée depuis peu.

On pourroit appliquer à M. *de la Harpe* le vers de *Thésée* à son fils *Hippolyte* dans la Tragédie de *Phèdre* :

Tu te fais criminel pour te justifier.

En effet, il n'avoue les six fautes que je viens d'indiquer que pour faire entendre que ce sont les seules qu'on puisse lui reprocher. Cependant de cent quatre contresens, six reconnus en laissent subsister quatre-vingt dix-huit. M. *de la Harpe* n'en justifie ou plutôt ne s'efforce d'en justifier que trois. C'est quelque chose de bien extraordinaire & de bien imprévû que la tournure qu'il donne à son apologie. Il soutient que *conventibus peractis*, que j'ai dit ne

signifier qu'*un grand conseil*, *une grande assemblée* ou *les Etats du païs*, ne veut dire qu'*assemblée de commerce.* « Le Cri-
» tique, ajoûte M. *de la Harpe*, veut
» qu'on traduise *ayant tenu une grande*
» *assemblée*; ce qui seroit d'abord as-
» sez ridicule; car que désigneroit cette
» grande *assemblée*? Quelle *assemblée*?
» Et ce qui d'ailleurs marqueroit une
» *grande* ignorance du Latin. Il y auroit
» *magno consilio habito*, si l'auteur
» avoit voulu parler d'un conseil par-
» ticulier & extraordinaire tenu par
» *César*. Le Critique me demande où
» j'ai pris que *conventus* soit une as-
» semblée de commerce? Où? Dans
» les *Lettres de Cicéron à Atticus* Liv.
» 7, dans les *Commentaires de César*,
» Liv. 2, dans tous les Commenta-
» teurs qui ont interprété les endroits
» dont je parle; qu'il les lise, il verra
» que *conventus* étoit l'assemblée des
» négocians Romains dispersés dans
» une Province. » Ce ton de confiance, cet air de triomphe, cette apostrophe pressante, auroient pû me déconcerter si j'avois été moins sûr de la justesse & de la solidité de ma Critique. Cepen-

dant je me ſuis mis à relire le Livre 7 des *Lettres de Cicéron à Atticus* & le Livre 2 des *Commentaires de Céſar*. Le croiriez vous, Monſieur ? Le mot *conventus* ne ſe trouve pas même une ſeule fois ni dans le Livre 7 des *Lettres de Cicéron à Atticus* ni dans le Livre 2 des *Commentaires de Céſar*. J'ouvre également *tous les Commentateurs* qui ont expliqué *Suétone*, c'eſt-à-dire, la belle édition *in* 4° donnée par *Grævius* à Utrecht, dans laquelle *tous les Commentateurs* ſont réunis, ſçavoir *Grævius* lui-même, *Torrentius*, *Caſaubon* & pluſieurs autres. Eh bien, de *tous ces Commentateurs*, il n'en eſt pas un ſeul qui, dans ſes Commentaires, faſſe la plus légère mention du mot *conventus*, parce qu'aucun d'eux n'a jamais ſoupçonné que ce mot fût ſuſceptible d'un ſens douteux. Je ne connois point dans notre Langue de terme qui puiſſe exprimer avec aſſez d'énergie un menſonge auſſi caractériſé, une effronterie auſſi révoltante. Quelle bonne foi, quelle trempe d'âme & d'eſprit décèle dans ce malheureux jeune homme l'audace avec laquelle il en impoſe au

Public, & donne pour réelles des citations en l'air! Par le Livre 2 des *Commentaires de César*, j'entends le Livre 2 de *la Guerre des Gaules*. M. *de la Harpe* dira peut-être que c'est le Livre 2 de *la Guerre Civile*; dans ce cas il falloit le spécifier; quand on cite un auteur on ne sçauroit user de trop d'exactitude; on ne se borne pas à nommer l'ouvrage en général; on doit indiquer le Livre, le Chapître, la page, l'édition & le format; mais lorsqu'on cite de tête, au hasard & vaguement, on n'a garde de prendre tant de précautions. Au reste, le mot *conventus* ne se trouve qu'une seule fois dans le Livre 2 de *la Guerre Civile*, & dans cet endroit il signifie une *assemblée de troupes*. Pour peu que Monsieur *de la Harpe* eût voulu sçavoir la véritable signification de *conventus peragere*, il lui étoit facile de se satisfaire. Il n'avoit qu'à consulter l'excellent *Trésor de la Langue Latine* de *Robert Etienne* à l'article *conventus*. Ce sçavant Lexicographe rassemble toutes les acceptions de ce mot; il n'y en a pas une seule qui désigne une *assemblée de commerce*. Il rapporte même

cette phrase des *Commentaires de César*, non du Livre 2 de *la Guerre des Gaules* ou de *la Guerre Civile*, mais du Livre 5 de *la Guerre des Gaules* Chap. 1 : *ipse conventibus Galliæ Citerioris peractis, in Illyricum proficiscitur.* Cette expression *peragere conventus*, il l'explique ensuite : *est autem*, dit-il, *peragere conventus jurisdictionem legitimam absolvere per oppida ad id destinata.* Ainsi *peragere conventus* n'étoit autre chose qu'*exercer une jurisdiction légitime dans les villes destinées à cet usage ;* il ajoûte *quoniam in ea statis temporibus conveniretur a Provincialibus causâ juris sui prosequendi ;* on s'assembloit des différens endroits de la Province dans ces villes en certains temps marqués pour y faire valoir ses droits, pour s'y faire rendre justice ; cela s'appelloit *conventus peragere* ; c'est à dire, tenir les assises ou la chambre de justice, ou les grands jours, comme nous disions autrefois, ou les assemblées du païs afin d'y régler les affaires de la Province & de prononcer sur les contentions des citoyens. Je vous demande, Mr, si de telles assemblées sont des *assemblées de*

commerce. Il eſt vrai que les Négocians qui avoient quelques procès, s'y rendoient comme tous les autres. Mais n'y avoit-il dans ces aſſemblées que des *Négocians ?* Le traducteur François le plus moderne des *Commentaires de Céſar* * a rendu la phraſe que je viens de copier dans le même ſens que j'ai donné à *conventus*; voici ſa verſion: *Céſar, après avoir tenu les Etats de la Lombardie, partit pour l'Illyrie.* Vous voyez qu'il interprète, ainſi que moi, *conventus* par les *Etats du païs.* Où donc eſt ma *grande ignorance du Latin?* Ou, pour mieux dire, où eſt la *grande ſcience* de M. *de la Harpe* dans le Latin? En un mot, *conventus* n'a jamais voulu dire qu'une aſſemblée d'hommes réunis pour quelque cauſe que ce ſoit; de-là eſt venu notre mot *convent*, que dans notre ancien langage on appelloit *convent.*

Le ſecond contreſens dont M. *de la Harpe* prend généreuſement la défenſe,

* *Les Commentaires de Céſar, Traduction nouvelle: avec le Latin à côté*; 2 volumes petit *in*-8°, à Paris chez *Barbou* Imprimeur-Libraire rue & vis-à-vis la grille des Mathurins; Edition de 1755.

regarde le verbe *morari*. Jugez vous même, Monsieur, des coups terribles que me porte ce vaillant champion. » *Néron* disoit que *Claude* avoit cessé » de *demeurer* parmi les hommes, en » allongeant la première syllabe du » mot Latin qui signifie *demeurer*, de » manière qu'il ressembloit à un mot » Grec qui signifie *être fou*. Le Criti- » que me reproche d'avoir parlé de ce » mot Grec qui n'est pas dans le La- » tin ; mais il n'est point possible sans » cela de faire entendre la phrase. Il » ajoûte *qu'il s'agit de deux termes pu-* » *rement Latins auxquels la façon de* » *prononcer donne une signification dif-* » *férente*. C'est encore une erreur cau- » sée par l'ignorance. Jamais il n'y » eut dans la Langue Latine un verbe » *morari* dont la première syllabe fût » longue & qui signifiât *être fou*. *Mo-* » *rari* en Latin n'a jamais voulu dire » que *demeurer* & la première syllabe » a toujours été brève : mais *Néron* » jouoit sur le mot Grec μῶρος, *môros*, » *fou* ; & c'est pour cela qu'il a fallu » parler du mot Grec, sans quoi la » phrase n'auroit pas eu de sens. J'i-

» gnore si mon Critique sçait le Grec ; » mais un homme qui, de son auto» rité, enrichit la Langue Latine d'un » mot qui n'est pas plus Latin qu'Al» lemand, n'en sçait pas assez pour » entreprendre la Critique d'une Tra» duction. » Vous conviendrez, Monsieur, qu'il faut avoir déposé toute pudeur pour se permettre des réfutations d'une fausseté & d'une absurdité aussi notoires. Quoi *jamais il n'y eut dans la Langue Latine un verbe* morari *dont la première syllabe fût longue* & *qui signifiât être fou!* Une preuve sans replique que ce verbe *morari*, avec cette première syllabe longue & cette signification, a toujours existé dans la Langue Latine, c'est que *Néron* l'employoit dans ce sens, & que tout le sel de son jeu de mots tomboit sur un seul & même terme Latin qui avoit deux acceptions différentes, selon qu'on allongeoit ou qu'on abrégeoit la première syllabe. Eh, dites-moi, Monsieur *de la Harpe*, que devenoit la plaisanterie de *Néron*, si le mot dont il se servoit n'avoit pas été Latin ? L'équivoque, dans un idiome quelconque porte nécessairement sur

un ſeul mot qui appartient à ce même idiome; il n'y en a plus (d'équivoque) dès que l'alluſion eſt d'un mot étranger à un mot national. Réfléchiſſez donc, Monſieur *de la Harpe*, & faites attention qu'en mettant dans la bouche de *Néron* un mot Grec, il faut ſuppoſer que tous ſes courtiſans entendoient parfaitement le Grec. De plus, dans quel écrivain d'Athènes, dans quel Dictionnaire de la belle Langue d'*Homère* & de *Sophocle*, avez vous trouvé le verbe Grec *morari?* Eſt-ce là, ſelon vous, la déſinence des infinitifs Grecs? N'eſt-ce pas évidemment la terminaiſon des verbes Latins paſſifs ou déponens à l'infinitif? *Morari*, pour dire *être fou*, ne ſe conjugue t-il pas comme *morari*, *demeurer?* D'ailleurs, l'autorité de *Suétone* ne ſuffit-elle pas pour vous convaincre que *morari* ſignifioit également & *demeurer* & *faire des folies*, & que toute la différence de ces deux ſignifications conſiſtoit dans la première ſyllabe longue ou brève, *productâ primâ ſyllabâ*; l'hiſtorien des douze *Céſars* vous le dit expreſſément, & ne parle pas plus de Grec que de Syriaque

ou d'Hébreu. Vous prétendez que *Néròn* jouoit sur le mot Grec μῶρος, *fou*, *& c'est pour cela qu'il a fallu parler du mot Grec, sans quoi la phrase n'auroit pas eu de sens.* Mais ce n'est pas sur le mot Grec μῶρος, c'est sur le mot Latin *morari* que jouoit *Néron*. On sçait bien que *morari*, *être fou*, vient du mot Grec μῶρος, *fou*, duquel sont dérivés μωραίνω, *je fais des extravagances*, & l'infinitif μωραίνειν, *faire des extravagances, des folies*; mais, parce que le verbe Latin *morari* dans cette signification vient delà, s'ensuit il que ce verbe n'est pas Latin ? L'étymologie de *monarchie*, de *manie*, de *philosophie*, &c, est Grecque : donc *monarchie*, *manie*, *philosophie*, &c, ne sont pas des mots François ! *Poëte insipide*, *orateur sec*, *inepte traducteur*, M. *de la Harpe*, sont formés du Latin : donc ces mots ne sont pas François ! Voilà votre raisonnement dans tout son jour. Si tous les mots de la Langue Latine tirés du Grec n'étoient pas Latins, si tous les mots de la Langue Françoise formés du Grec, du Latin, du Celte, de l'Italien, de l'Allemand, n'étoient pas François, ces deux Langues (le Latin & le Fran-

çois) feroient réduites à bien peu de chofe. Vous foutenez *qu'il a fallu parler du mot Grec, fans quoi il n'étoit pas poffible de faire entendre la phrafe, fans quoi la phrafe n'auroit pas eu de fens.* M. *Ophellot de la Paufe* ne fait aucune mention du mot Grec, & traduit : » En parlant de *Claude*, il jouoit quel- » quefois fur le mot *morari*, qui figni- » fie également *demeurer parmi les » hommes*, & y *faire des extravagan- » ces.* » Cette *phrafe ne fe fait-elle pas entendre*? N'y a-t-il pas *de fens dans cette phrafe*? M. *de la Paufe* dans fa note fur cet endroit ajoûte, « *productâ » primâ fyllabâ*, dit *Suétone*; en effet, » *morari*, lorfque la première fyllabe » eft brève, fignifie *demeurer*; &, lorf- » qu'elle eft longue, *faire des extra- » vagances.* » Vous récuferez fans doute le témoignage de cet interprète, quoiqu'il vous foit fort fupérieur. Récufez donc auffi tous les Sçavans, *Henri Etienne*, *Calepin*, *Budée*, *Catanæus* célèbre commentateur des Lettres de *Pline le Jeune*. Ce *Catanæus*, fur le mot *moriones* de la Lettre 17 du 9ᵉ Livre page 317 édition de 1552 à Bâle, *in-*

folio, dit : *qui risum excitat dictis facetisve insulsis, morio appellatur : on appelle* morio *tout homme qui excite la risée par des paroles ou des actions extravagantes.* Vous voyez par là que *morio* est Latin, puisque *Pline* l'emploie. *Martial* s'en sert aussi. *Morio* & *morari*, quoique d'une origine Grecque, sont donc Latins. Vous n'aviez seulement qu'à consulter le petit Dictionnaire Latin & François de *Boudot* qui est entre les mains de tous les étudians, & vous auriez trouvé dans sa nomenclature les deux *morari*, l'un avec la première syllabe brève & l'autre avec la première syllabe longue, que vous avez la cruauté de bannir de l'ancienne Rome & de reléguer dans l'Attique ou le Péloponnèse. Que diriez-vous si, d'après votre style, quelqu'un s'avisoit de dire que vous êtes Suisse ou Batave ? Il auroit assûrément grand tort, parce qu'enfin tous les signes de vos idées, quoique la plûpart dérivés du Grec & du Latin, sont François ; il entendroit peut-être autre chose que les mots ; à cela je n'aurois rien à dire. Allons, Monsieur *de la Harpe*, un petit effort sur vous

même ; soyez un moment de bonne foi. Ma remarque au sujet de *morari* est-elle *encore une erreur causée par l'ignorance ? Morari* en Latin n'a-t-il *jamais voulu dire que demeurer* ? La première syllabe de *morari* a-t-elle *toujours été brève* ? Est-ce *de mon autorité que j'enrichis la Langue Latine d'un mot qui n'est pas plus Latin qu'Allemand ? J'ignore*, dites-vous, *si mon Critique sçait le Grec.* Puisque vous l'ignorez, il me charge de vous apprendre qu'il sçait pour le moins autant de Grec que vous sçavez de Latin ; vous m'avouerez que ce Critique est bien modeste.

Je n'entends rien à ce que dit M. *de la Harpe* pour pallier son troisiéme contresens. Il est nécessaire de remettre sous vos yeux le passage en question : *Concilia dispersim anteà habita, & quæ sæpe bini ternive ceperant, in unum omnes contulerunt.* M. *de la Harpe* a traduit : » Ce qui n'avoit été qu'une dé-» libération particulière entre deux » ou trois hommes, devint une cons-» piration générale. » J'ai fait observer que le traducteur ne rendoit point la pensée de *Suétone.* L'Historien ne

dit pas, en effet, que ce qui n'avoit été d'abord que le complot de quelques particuliers, devint une *conspiration générale*, mais que *les Conjurés n'ayant pû d'abord s'assembler que séparément, deux à deux, ou trois à trois, se réunirent & tinrent un conseil général.* M. *de la Harpe* rapporte cette version & la juge en ces termes; *Le Critique doit être bien persuadé que, si jamais il fait une traduction dans ce goût, elle pourra être bonne pour des écoliers à qui l'on fait épeller du Latin, mais qu'il ne se trouvera pas un homme de Lettres qui en lise trois pages.* Cette sentence est tranchante; positive & d'autant plus cruelle qu'elle n'est pas motivée; car j'ignore absolument en quoi j'ai failli. De grace, de grace, mon cher Monsieur *de la Harpe*, apprenez moi mes délits; faites moi voir par quelle raison cette traduction est répréhensible; je ne demande pas mieux que d'être éclairé. N'ai je pas bien rendu la pensée de l'Historien Latin? Quant au style, y trouvez vous ces retours éternels & cette monotonie des *il*, *il*, *il*, qui commencent toutes vos phrases? Votre oreille

oreille sensible est-elle déchirée par ces rencontres barbares de voyelles, par ces frottemens redoublés des *qui*, *que*, *qu'il*, *qu'elle*, *qu'on*, *afin que*, *au cas que*, &c, dont votre admirable diction est hérissée?

Les observations que j'ai faites sur cinq ou six autres endroits de son *Suétone*, M. *de la Harpe* les cite sans y répondre; & c'est assûrément le meilleur parti qu'il avoit à prendre. Ce que je trouve encore assez adroit de sa part, c'est sa réticence sur des fautes aussi graves que celles qu'il a bien voulu reconnoître. Il ne parle dans sa *Réponse* ni de *la plaine étoilée*, ni de *Sylla* qui *en étoit encore à l'A, B, C*, ni des *Magistrats* qu'il transforme en *couriers*, ni de la *rature* qu'il appelle une *note*, ni des spectateurs qui *feignant d'être morts sortoient & se mettoient en chemin pour aller se faire enterrer*, ni d'un gateau de miel qui coûtoit *huit cens mille livres de notre monnoie*, ni d'un amas de cendres qu'il veut qu'on traîne comme un cadavre aux fourches patibulaires, ni de *Domitien* qu'il métamorphose en cigogne, qui *mangeoit un potage dans une phiole*, &c, &c, &c,

&c. Que conclure de tout ceci, Monſieur ? Que les quatre - vingt - dix-huit contreſens ou ſolécismes que j'ai trouvés dans un petit nombre de pages de cette traduction, ſubſiſtent toujours. Néanmoins, interrogez M. *de la Harpe*; il vous dira que toutes les erreurs répandues dans ſa verſion *ne ſont rien moins que des fautes d'ignorance*, & qu'on ne doit les regarder que comme *des inadvertances faciles à réparer dans un Errata*: ſecret merveilleux, reſſource admirable pour corriger un ouvrage! Que M. *de la Harpe* faſſe donc un *Errata* en deux volumes pour ſervir de correctif aux deux volumes de ſa traduction. Encore y faudroit-il ajoûter un troiſiéme Tome qui feroit l'*Errata* du ſtyle. Je conçois qu'avec ces trois volumes de ſupplément, nous pourrions avoir un *Suétone* paſſablement traduit. Cette idée que je propoſe à M. *de la Harpe* n'eſt pas à dédaigner; je la lui fournis volontiers comme un moyen d'apaiſer ſes acheteurs & ſon Libraire.

M. *de la Harpe* me reproche d'avoir parlé de *Warwick* & de *Mélanie*

à propos de Suétone; mais il me semble qu'il y a plus de rapport entre M. *de la Harpe* auteur de *Warwick* & de *Mélanie* & M. *de la Harpe* soi-disant traducteur de *Suétone* qu'entre ce même *Suétone*, & l'*Année Littéraire*, dont néanmoins il parle fort amplement dans son *Discours Préliminaire à propos* de cet Historien des douze *Césars*.

M. *de la Harpe* termine sa *Réponse* en protestant qu'il ne me répond point : *on s'attend bien*, dit-il, *que je ne lui répondrai pas plus que je ne lui ai répondu jusqu'ici.* Eh, mon Dieu, M. *de la Harpe*, vous n'avez pas besoin de prévenir le Public *que vous ne m'avez pas répondu*; on le voit assez ; *& que vous ne me répondrez* pas ; il y auroit de l'injustice & de la folie à vous demander l'impossible. *Il y a trop loin du ton de ses Feuilles au style d'un homme de Lettres.* Ce que c'est que l'amour propre ! Comme il nous aveugle ! Je vous avoue franchement, illustre Monsieur *de la Harpe*, que je ne vois pas, ou, si vous voulez, que je vois l'intervalle immense qui sépare le ton de mes Feuilles &

votre ſtyle inimitable. *Trop loin du métier que fait cet homme, aux Beaux-Arts que je cultive.* Vous *cultivez les Beaux-Arts*, M. *de la Harpe!* Tenez, par exemple, c'eſt ce que je ne ſçavois pas. J'ignorois que ſe faire ſiffler au Théâtre & dans le Cabinet, compoſer pour des Académies des diſcours narcotiques, faire courir de petites méchancetés clandeſtines, traveſtir en ridicule des Auteurs Latins ſous prétexte de les traduire, brocher de temps en temps des extraits pour le *Mercure*, y diſtiller quelques gouttes de poiſon très peu ſubtil, fût la même choſe que *cultiver les Beaux-Arts*. Vous *cultivez les Beaux-Arts!* C'eſt-à-dire, que le compas d'*Uranie*, la plume de *Clio*, le luth d'*Euterpe*, la trompette de *Virgile*, le pinceau d'*Apelle*, le ciſeau de *Phidias*, &c, &c, &c, &c, &c, paſſent tour à tour avec un ſuccès égal dans vos mains ſçavantes. O génie tranſcendant! O grand homme! O phénomène de notre âge! O merveilles des Etres créés! La Terre ſtupéfaite d'admiration, garde à votre aſpect un religieux ſilence. Je me proſterne avec le monde entier devant l'étonnante, la

rare, la singulière, l'inconcevable, la prodigieuse universalité de votre mérite. Cependant, malgré cette sphère élevée d'où vous jettez quelques regards de pitié sur ces misérables reptiles qui se traînent au bas du sacré vallon, le croiriez-vous, je suis assez borné pour préférer le *métier* que je fais, *le métier que fais cet homme*, l'objet de vos nobles dédains, à la haute & brillante profession que vous exercez. *Nous n'avons aucun langage qui nous fait commun.* Je le crois, M. *de la Harpe*, vous parlez & vous écrivez si supérieurement! *Et nous ne pouvons jamais ni nous parler ni nous entendre.* Pour *nous parler*, oh, j'en suis sûr; je n'oserois jamais proférer un seul mot en votre présence; je serois trop ébloui de l'éclat qui vous environne. Pour *nous entendre*, cela est fort différent; je vous entends très-bien, quelque sublime que soit votre élocution. Il me paroît que, de votre côté, vous avez aussi fort bien entendu tout ce que j'ai dit de votre élégante, harmonieuse & fidèle traduction de *Suétone*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Février 1771.

LETTRE XII.

Expoſition des Variations de la Nature dans l'eſpèce humaine ; où l'on demande ſi, poſées les loix naturelles les plus générales ſur leſquelles portent l'ordre & l'harmonie du corps humain, la Nature peut quelquefois s'en écarter ; par M. Guindant, des Facultés de Médecine de Paris & de Montpellier, ancien Médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, du Collège de Médecine & de la Société Royale d'Agriculture de la même ville ; à Paris chez Debure père Quai des Auguſtins, un volume in-8° de 240 pages.

L'auteur expoſe d'abord les loix générales de la Nature dans la conſerva-

tion & la reproduction des êtres vivans. Ces loix qui se réduisent à sept, sont la respiration, la sortie des excrémens, la nourriture, le sommeil, l'accroissement, la génération & la formation du fœtus. Mais ces loix ne sont pas tellement nécessaires qu'elles ne puissent admettre des exceptions, & que la Nature ne puisse quelquefois s'en écarter. M. *Guindant* le prouve par un grand nombre de faits & d'exemples qui forment l'histoire des écarts de la Nature, relativement à chacune de ces loix.

L'air est, en général, le premier besoin de l'homme ; il paroît cependant certain qu'il peut vivre quelque temps sous l'eau & dans l'air sans respirer. De tous les traits que rapporte l'auteur, je ne vous citerai que celui-ci. En 1726 le jeune *du Tremblay*, de Bourges, alla se baigner avec plusieurs de ses camarades, comme ils sçavoient tous nager, ils plongèrent dans un bassin où il y avoit environ huit pieds d'eau. Après un certain trajet ils reparurent tous, à l'exception de *du Tremblay*. Jusques-là ils ne s'inquiétèrent point de lui ; mais un

quart d'heure s'étant écoulé sans qu'il revînt sur l'eau, ils le crurent égaré ou noyé. Un d'eux en conséquence replongea & fut à sa découverte. De quel étonnement ne fut-il pas frappé quand il retrouva son camarade tranquillement assis sur une pierre ! Il le saisit par les cheveux & le ramèna à bord. On lui demanda ce qu'il faisoit sous l'eau ; il répondit qu'il y étoit resté sans sçavoir comment & sans y éprouver la moindre incommodité.

La seconde loi de la Nature est d'aller à la selle au moins toutes les vingt-quatre heures, ou pour le plus tard toutes les trente-six heures. Cependant combien y a-t-il de personnes qui passent de très-longs intervalles de temps sans se présenter à la garde-robe, & qui n'en éprouvent aucune espèce d'incommodité ? La tradition de tous les siècles & de tous les païs en fournit à l'auteur une foule d'exemples. Comme ces faits peuvent être consolans pour un grand nombre de personnes privées quelquefois de la douce faculté d'obéïr à cette seconde loi de la Nature, en voici quelques-uns. *Antoine Bassavola*

passoit ordinairement neuf jours & quelquefois douze sans aller à la selle; cependant il assûre lui-même qu'il jouissoit d'une parfaite santé & qu'il montoit tous les jours à cheval. Les *Ephémérides d'Allemagne* parlent d'une fille qui resta treize mois sans rendre ni urine ni excrémens. Les *Essais d'Edimbourg* font mention d'une autre fille nommée *Jeanne Young*, qui pendant seize années de suite n'alloit à la selle qu'une seule fois par an; c'étoit toujours au mois de Mars, & ce qu'elle rendoit ressembloit à des crotes de brebis. L'auteur dit avoir connu lui-même deux hommes d'une santé forte, dont l'un ne se présentoit à la garde-robe que de dix jours en dix jours, & l'autre de six en six jours. Il connoît actuellement une demoiselle *bien fraîche & bien portante* qui ne s'y montre que tous les cinq à six jours, *& telle est sa coutume depuis bien du temps.*

Des faits plus frappans encore prouvent que l'homme n'est pas moins en état de supporter de longues diètes & la privation de toute nourriture. M. *Guindant* cite un *Jackson*, Ecossois,

qui étoit des mois entiers sans manger ; un certain *Ferguisson*, Anglois, qui vécut dix-huit ans en ne prenant que de l'eau ; une fille de Spire, dont parle *Joubert*, qui garda pendant trois ans l'abstinence la plus sévère, & qui reprit ensuite l'usage des alimens ; une de Commercy qui ne prit aucune nourriture pendant deux ans & demi ; une autre que cite le *Pogge*, qui vécut douze ans sans boire & sans manger ; une Allemande dont fait mention *Bocatius*, qui durant trente ans s'abstint de toute espèce de nourriture, &c, &c, &c.

L'histoire des gens qui n'ont point dormi ne seroit ni moins longue ni moins surprenante que celle des grands jeûneurs. Tels furent ces trois hommes dont parlent *Sénèque*, *Fernel* & *Heurnius*, dont le premier fut trois ans, le second quatorze mois, & le troisiéme dix ans sans dormir. Telles ont été ces deux Dames que citent *Montuus* & *de Sauvages*, dont l'une resta trente-cinq ans & l'autre quatre mois & plus sans pouvoir prendre de sommeil. L'on en trouve

encore un exemple dans *Pline* le Naturaliste, qui fut l'espace de trois ans sans dormir. *Mihi triennio supremo nullo horæ momento contigit somnus.*

L'auteur passe à l'accroissement; il remarque qu'il n'y a point de loi dans la Nature qui paroisse plus susceptible de variations. Il cite entr'autres exemples d'accroissemens prématurés, cette fille qui dès l'âge de quatre ans avoit trois pieds & demi de haut, les mammelles & les parties de la génération comme une fille de dix-huit ans; un enfant qui à six mois commençoit à marcher, qui à quatre ans paroissoit capable de génération, qui à sept ans avoit de la barbe, & dont la taille égaloit celle d'un homme; cet autre enfant des environs de Prague, qui, à trois ans étoit déja si grand & si fort qu'il étoit en état de soutenir les travaux les plus pénibles; qui, à douze ans, avoit la poitrine couverte de poil, & qui demandoit à être marié. L'on peut y ajouter l'exemple de cet autre enfant de Rouen, qui à trente-huit mois donnoit les marques les plus évidentes de virilité.

L'on n'obſerve pas moins de variabilité dans les loix générales de la génération & de l'accouchement. Combien de perſonnes gémiſſent tous les jours de l'impuiſſance abſolue où elles ſe trouvent de renaître dans leurs ſemblables, ſoit par le défaut ou l'imperfection des organes propres & diſtinctifs de chaque sèxe, ſoit par la ſtérilité des germes reproducteurs ? Quoique la Nature ait marqué le terme général de neuf mois pour celui de l'accouchement, combien de fois cependant ne l'a-t-on pas vue s'écarter de cette règle ? Combien d'exemples n'a-t-on point d'accouchemens faits au bout de dix, onze, douze, quinze & dix huit mois ? M. *Guindant* cite cette femme de Beaucaire, qui pouſſa ſa groſſeſſe juſqu'à vingt-trois mois, & qui mit au monde un enfant déja muni de dents & de cheveux. L'auteur termine cette partie de ſon Mémoire par le détail de toutes les ſingularités obſervées dans les fœtus monſtrueux.

Il demande enſuite ſi toutes ces variations dans l'eſpèce humaine ſont des erreurs, des déſordres, des états

contre Nature ; si elles sont des effets surnaturels, des merveilles, des monstres. Il répond que non, & prétend que toutes ces variations & ces phénomènes sont des effets constans, naturels, nécessaires, selon certaines circonstances ; des exceptions, à la vérité, aux règles communes de la Nature, mais qui ne découlent pas moins de ses règles générales.

Cette seconde Partie & l'ouvrage entier de M. *Guindant* ne présentent rien de neuf ; l'on n'y trouve qu'un amas de faits déja répandus dans plusieurs autres écrits, & dont l'auteur ne tire qu'une conséquence rebattue, qui est que les monstres ne sont pas moins dans l'ordre & ne dérivent pas moins des loix immuables de la Nature que les productions complettes & régulières. C'est à peu près le même sentiment que soutenoit M. *Lémery* dans la célèbre dispute qu'il eut avec M. *Winslow* sur les monstres, & dont on peut voir le détail dans divers volumes de l'Académie Royale des Sciences, depuis l'année 1724 jusqu'en 1743.

Dictionnaire de Trévoux, Nouvelle Edition en huit volumes in-folio, proposée par souscription.

Il en est, Monsieur, des grands Dictionnaires comme de ces grands édifices publics qui ne sont jamais l'ouvrage d'une seule génération, mais d'une longue suite d'années. Le *Dictionnaire de Trévoux*, ainsi nommé parce qu'il fut imprimé pour la première fois (en 1704) dans cette Capitale de la Principauté de Dombes, n'avoit dans son origine que trois volumes *in-folio*. A chaque édition il s'est tellement enrichi qu'il est devenu, à proprement parler, le Dictionnaire de la nation. Cinq éditions consécutives & nombreuses ont à peine suffi pour satisfaire le Public. Il s'en falloit cependant beaucoup que la dernière, en sept volumes *in folio*, n'y laissât rien à desirer, soit pour le complément de l'"ouvrage, soit même pour l'exactitude. Comme tous les Dictionnaires, sans exception, sont presque nécessairement défectueux ou fautifs, &

ne diffèrent à cet égard que du plus ou du moins, le *Dictionnaire de Trévoux* n'étoit pas plus exempt que les autres de mauvaises ou de fausses définitions, d'inutilités, de répétitions, & sur-tout d'omissions importantes. Il y avoit presque également à retrancher & à augmenter. Il a donc fallu corriger, élaguer, abréger d'une part, & de l'autre intercaler, ajoûter, changer: ce qui, toutes compensations faites, a produit des volumes plus forts de huit à dix feuilles que ceux de la dernière édition, & un volume entier de plus.

Le mérite de ce grand ouvrage est si généralement reconnu que vous regarderiez, Mr, comme un pur remplissage l'éloge que j'en pourrois faire. Je vous l'ai dit plusieurs fois, & je vous le répète encore: c'est de tous les Livres de cette espèce, le plus instructif, le plus curieux, le plus exact & le plus satisfaisant. Il ne souffre pas même l'ombre de parallèle avec les autres productions volumineuses de cette espèce que ce siécle compilateur a vû naître. Je me borne donc à mettre sous vos yeux le titre entier que les Libraires donnent

à cette nouvelle édition, & les conditions auxquelles on pourra l'acquérir : *Dictionnaire Universel François & Latin, vulgairement appellé* DICTIONNAIRE DE TRÉVOUX, *contenant la signification & la définition des mots de l'une & de l'autre Langue, avec leurs différens usages ; les termes propres de chaque état & de chaque profession ; la description de toutes les choses naturelles & artificielles ; leurs figures, leurs espèces, leurs propriétés ; l'explication de tout ce que renferment les Sciences & les Arts, soit libéraux, soit méchaniques, &c : avec des remarques d'érudition & de critique ; le tout tiré des plus excellens Auteurs, des meilleurs Léxicographes, Etymologistes & Glossaires, qui ont paru jusqu'ici en différentes Langues.* Les dépenses considérables que cet ouvrage exige ont déterminé les Libraires associés à prendre la voie de la souscription. Il paroîtra complet en huit volumes *in folio* dans le courant du mois d'Août 1771, & se vendra 208 livres en feuilles. Les personnes qui souscriront ne payeront pour chaque exemplaire que la somme de 168 livres,

sçavoir en souscrivant 84 livres, en retirant l'exemplaire 84 livres. Les souscriptions ne seront ouvertes que jusqu'au premier Mai 1771 ; passé lequel temps personne ne pourra jouir du bénéfice accordé. On souscrit chez *Valeyre* père, *Ganeau*, rue Saint Séverin, *d'Houry*, rue Vieille Bouclerie, *Bailly*, *Debure*, fils jeune, Quai des Augustins, Veuve *Savoye*, *Desprez*, *de Hansy* jeune, *Durand*, *Desventes de la Doué*, rue Saint Jacques, *Saillaint*, *Nyon*, rue Saint Jean de Beauvais *Desaint*, rue du Foin, *Lambert* rue de la Harpe près de Saint Côme, *Delalain* rue de la Comédie Françoise. On pourra souscrire aussi chez les Libraires des principales villes du Royaume. Les Souscripteurs sont avertis de retirer les exemplaires pour lesquels ils auront souscrit dans le courant de l'année, après la livraison de l'ouvrage. Les mêmes Libraires distribuent un *Prospectus* où le mérite de ce Dictionnaire est présenté sans emphase & sans flatterie. On pourra juger aussi d'après ce *Prospectus* du papier & du caractère qui seront employés pour cette grande entreprise. L'un & l'autre sont très-bons.

Almanach des Centénaires ou durée de la vie humaine jusqu'à cent ans & au delà, démontrée par des exemples sans nombre tant anciens que modernes.

Voici, Monsieur, le dixiéme volume d'une bagatelle que l'auteur a sçu rendre non moins intéressante qu'instructive. Ce dixiéme Tome contient 1° *des remarques sur le Calendrier*, &c; 2° *le Calendrier de l'année* 1771; 3° *la suite des Centenaires*; 4° *la Gazette Centenaire, c'est-à-dire de* 1671; 5° *la Table générale des Centenaires cités dans les neuf premiers volumes*; il se vend chez *Aug. Mart. Lottin l'aîné* Libraire & Imprimeur de Mgr LE DAUPHIN & de la Ville, rue Saint Jacques, près de Saint Yves.

Vous trouverez, entr'autres nouveautés, à la tête de cet opuscule, des *Remarques Historiques sur les noms, prénoms & surnoms, & particulièrement sur ceux de nos Rois & des Princes & Prin-*

cesses du Sang Royal. Cette notice est assez curieuse, & satisfait le lecteur, qui desire que l'instruction soit toujours liée à ses amusemens. A la suite de ces observations viennent des *Remarques sur les Reines de France qui ont porté le nom de Blanche*, à propos de *Blanche de France*, qui avoit épousé *Ferdinand de la Cerda*, Infant de Castille, fils aîné du Roi *Alphonse*, mort avant son père, & laquelle étoit revenue à Paris. L'auteur semble étonné qu'on donne à cette Princesse le nom de *Reine*; il ajoute : » il y a grande apparence que » c'est une méprise qui a pu venir de ce » qu'elle occupoit l'*Hôtel de la Reine* » *Blanche*, & *qu'on effet elle se nommoit* » *Blanche.* » L'auteur ne s'est pas rappellé que les filles de nos Rois ont long-temps porté le nom de *Reine.* Nous en avons plusieurs exemples; *Blanche de France* eut ce titre en qualité de fille de Saint *Louis.*

Parmi les exemples de la durée de nos jours au delà des bornes ordinaires on nous cite *Jean de la Chaumette* qui mourut en 1767 dans la Virginie âgé de cent trente ans; il avoit quitté

la France en 1684, & s'étoit transporté avec plusieurs autres personnes de sa Nation dans cette contrée; il jouissoit de tous ses sens, à la réserve de la vue qu'il avoit perdue il y avoit neuf ans.

Au mois de Juillet de l'année dernière mourut ce célèbre vieillard du Nord, nommé *Chrétien-Jacob Drakenberg*; il finit sa carrière à Aarhuus Ville du Diocèse de ce nom, dans le Jutland, païs du Dannemarck, dans la *cent quarante sixième année* de son âge, étant né à Stavanger en Norwége en 1624; il avoit vêcu dans le célibat jusqu'en 1737, âgé alors de 113 ans.

Dans la *Gazette Centénaire de* 1771 vous trouverez des traits singuliers. » *Hugh Péters*, qui s'étoit retiré aux » Isles Barbades, se voyant près de » mourir, révèle à un Ministre que c'é» toit lui qui avoit coupé la tête au Roi » *Charles I*, ayant reçu cent Jacobus » pour cette détestable action, de la» quelle il témoigne un extrême re» gret; ce qui surprend tout le monde » & notamment le Parlement, qui » se propose de faire le procès à ce régi» cide avant que de se séparer. » Ce fait, au reste, auroit besoin d'être

éclairci. On sçait que l'homme qui coupa la tête à *Charles I* étoit masqué ; nous avons à ce sujet une infinité de leçons différentes.

Ce que c'est que le sort des Poëtes ! On nous parle ici d'un certain Dom *Etienne Carneau*, Religieux Célestin, qui eut assez de réputation dans son temps pour que l'Académie Françoise dit de lui qu'il étoit un de ceux

. . . . . *Quibus dedit ore rotundo*
Musa loqui.

Cependant, malgré cette espèce de brevet d'immortalité, ce versificateur est ignoré ; il paroît qu'il eut les vertus de l'honnête homme. Voici son épitaphe composée par lui-même :

Cy gît qui s'amusant & de vers & de prose ;
A pu quelque renom dans le monde acquérir ;
Il aima les beaux-arts, mais sur toute autre chose
Il médita le plus celui de bien mourir.

Il a laissé quelques manuscrits qui sont dans la Bibliothèque des Célestins de Paris.

Belle réponse du Comte *de Marsillac*

au Roi qui lui offroit le Gouvernement de Berri possédé avant par le Comte *de Lauzun : Sire, n'étant pas l'ami de M. de Lauzun, je me ferois une peine de profiter de sa dépouille.*

Je ne puis trop le répéter, Monsieur ; cet *Almanach* est très-curieux & très-agréable. Son but est de consoler l'humanité, qui se plaint des bornes où son existence est resserrée; il nous donne le présent qui étoit resté au fond de la boëte de *Pandore.* En voyant ces phénomènes de la nature on se flate de parvenir à un âge aussi avancé ; l'espérance est le premier de nos plaisirs.

Quatrain mis au bas du Portrait de M. le Maréchal d'Estrées, quelques jours avant sa mort.

Louis-César le Tellier, Duc d'Estrées, Maréchal de France, Ministre d'Etat, Gouverneur des ville & Citadelle de Metz, Païs Messin & Verdunois, Chevalier des Ordres du Roi & Général de ses Armées, laisse après lui, Monsieur, un nom que ses exploits de Guerrier, ses talens de Mi-

niſtre & ſes vertus de Citoyen rendront immortel. Il a fini ſa glorieuſe carrière à Paris le 2 du mois dernier dans la ſoixante-douziéme année de ſon âge. Quelque temps avant ſa mort on mit au bas de ſon Portrait le Quatrain que je vous envoie, & qui peint bien cet homme illuſtre :

Soit qu'aux champs d'Haſtembecke il fixe la
Victoire,
Soit qu'il ſerve au Conſeil d'organe à la raiſon,
Guidé par les vertus au chemin de la gloire,
Il ſçait vaincre en *Céſar* & penſer en *Caton*.

Traité du Jeu du Whisk.

Si vous aimez le Whisk, Mr, & que vous ſoyez jaloux de vous y diſtinguer, vous deviendrez à coup sûr un très-habile joueur après avoir lû & médité la petite Brochure intitulée *Traité du Jeu du Whisk, contenant les loix de ce Jeu, des règles pour le bien jouer, des calculs pour en connoître les chances & la ſolution de pluſieurs cas embarraſſans : traduit de l'Anglois d'Edmond Hayle; cinquiéme édition revue, corrigée & aug-*

mentée ; à Paris chez Musier fils Libraire Quai des Augustins au coin de la rue Pavée. Ce Livret, divisé en vingt-deux Chapîtres, ne laisse rien à desirer sur l'importante matière qui en est l'objet. On y explique les termes du jeu & la valeur des cartes ; on y donne une méthode aisée pour soulager la mémoire, c'est-à dire, pour se rappeller les cartes qui sont passées, &c, &c. Le dernier Chapître est un *Dictionnaire du Jeu du Whisk*, dans lequel on résout la plûpart des coups critiques qui peuvent arriver.

Je suis, &c.

A Paris, *ce* 10 *Février* 1771.

Faute à corriger dans le No 3 de l'Année Littéraire 1771.

Sçavans promoteurs des *Maçons*,
Lisez,
Sçavans promoteurs des *Moissons*.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Les Géorgiques de Virgile, Traduction Nouvelle en vers François, enrichies de Notes & de Figures; par M. Delille Professeur de l'Université de Paris au Collège de la Marche : un volume in-8°; à Paris chez C. Bleuet Libraire sur le Pont Saint-Michel.

TROIS éditions publiées à la fois; l'une en grand papier, l'autre moyenne, la troisiéme d'un petit format, leur débit rapide, & sur-tout le suffrage de plusieurs hommes de Lettres fait pour entraîner celui de la multitude, semblent justifier, Monsieur,

l'eſpèce d'enthouſiaſme qu'a produit parmi nous cette traduction des *Géorgiques de Virgile*. La difficulté vaincue, beaucoup de vers techniques frappés de main de maître, un rhytme brillant, le charme de l'harmonie: voilà ſans doute les véritables raiſons du ſuccès mérité de l'ouvrage & des juſtes éloges donnés à l'auteur. D'après cet aveu, je ne crois pas que l'on me ſoupçonne de vouloir ternir l'éclat d'une production généralement goûtée, ſi je haſarde des remarques critiques ſur quelques endroits conférés avec l'original. Les admirateurs de l'interprête eux-mêmes, j'entends les admirateurs inſtruits, reconnoiſſent qu'il n'a ſouvent rendu ni le ſentiment ni les images. Ce reproche n'eſt que trop bien fondé. Mais, avant d'en venir à la preuve, permettez-moi de vous expoſer en peu de mots les principes de traduction que je me ſuis faits, & d'examiner un moment ceux que M. *Delille* établit dans ſon *Diſcours Préliminaire*, & qu'il a malheureuſement ſuivis.

Je penſe qu'une bonne traduction doit être l'eſtampe fidèle d'un tableau; c'eſt

le burin qui grave exactement tout ce que le pinceau a dessiné & colorié. Cependant ce n'est point une copie parfaite, parce qu'on n'emploie pas les mêmes couleurs. A ces couleurs près, que l'on peut suppléer, nous devons y retrouver, non-seulement le corps & la physionomie, si je puis m'exprimer ainsi, mais l'esprit & l'ame de l'original, les mêmes traits, les mêmes pensées, les mêmes sites, le même ensemble. Dès qu'on s'écarte du modèle, la prétendue traduction devient production. L'interprête peut y faire briller son génie, embellir son auteur, peut-être même le surpasser; je louerai son talent; je condamnerai son infidélité. C'est me tromper que de m'annoncer le chef-d'œuvre d'un Poëte connu & de me donner à la place une imitation très-libre ou un tout autre ouvrage. Quand on demande, au reste, qu'on ne perde pas de vûe l'écrivain qu'on traduit, ce n'est pas qu'on exige une pénible & servile contrainte. » J'ai fait tous mes efforts, dit » M. *Delille*, pour être aussi précis que » mon original; sur deux mille vers » & plus, ma traduction n'excède

» guères que de cent vingt, & j'ai cher-
» ché en cela, non la gloire pué-
» rile de faire à peu près le même
» nombre de vers que *Virgile*, mais
» l'avantage d'égaler, autant qu'il m'a
» été possible, la rapidité de l'original
» qui doit à cette qualité un de ses
» principaux charmes.» Quand un vers Latin présente un grand sens, une maxime saillante, alors sans doute il faut tâcher d'en imiter la précision ; mais ces cas sont fort rares, & doivent l'être. Se faire un mérite de n'excéder que de très-peu de vers François le nombre des vers Latins, c'est méconnoître, pour ainsi dire, le méchanisme des deux poësies, puisque les grands vers Latins ont souvent seize syllabes & quelquefois dix-sept, tandis que nos vers Aléxandrins n'en ont que douze. Eh, que produit le plus souvent cette manie d'être aussi court que son auteur? On étrangle ou l'on obscurcit ses pensées ; on supprime ou l'on dénature ses images. Voulez-vous me faire connoître *Virgile?* Ne vous bornez pas à me montrer ses principales idées ; faites-moi saisir la suite, la force & la vérité de ses

peintures ; imitez même ses tours lorsque le génie de la Langue dans laquelle vous traduisez le permet. Si une expression est équivoque ou obscure, ajoûtez-y ce qui peut l'éclaircir ou en fixer le sens. C'est ainsi que vous serez véritablement traducteur.

» Quiconque se charge de traduire, » dit M. *Delille*, contracte une dette ; » il faut, pour l'acquitter, qu'il paie, » non avec la même monnoie, mais la » même somme. Quand il ne peut ren» dre une image, qu'il y supplée par » une pensée ; s'il ne peut peindre à » l'oreille, qu'il peigne à l'esprit ; s'il » est moins énergique, qu'il soit plus » harmonieux ; s'il est moins précis, » qu'il soit plus riche. Prévoit-il qu'il » doive affoiblir son auteur dans un » endroit ? Qu'il le fortifie dans un au» tre ; qu'il lui restitue plus bas ce qu'il » lui a dérobé plus haut ; ensorte qu'il » établisse par tout une juste compen» sation » J'en demande pardon à M. *Delille* ; mais ce systême de traduction me paroît bien faux. Je m'engage à copier l'intérieur d'un palais : voilà ma dette. Sans m'arrêter à la dis-

tribution des appartemens ni à la décoration propre à chacun, en conservant le même nombre de pièces j'en intervertis l'ordre ; j'ôte des ornemens de celle-ci qui est trop riche pour les reporter dans telle autre qui est trop simple, *établissant* ainsi *par-tout une juste compensation.* Croyez-vous que j'aurai rempli mon engagement & *payé ma dette?* Oui, répondra M. *Delille*; si ce n'est pas *la même monnoie*, c'est *la même somme.* Que diriez-vous d'un Peintre qui, chargé de rendre sur la toile un portrait dont l'original seroit sous ses yeux, raisonneroit de cette sorte : » Cette tête » est de la plus grande énergie ; je se» rai peut-être forcé de l'*affoiblir* ; mais » je *fortifierai* les épaules. Ce cou a des » nuances trop *précises* pour être bien » saisies ; je vais y prodiguer des beau» tés ; je serai moins *précis* ; mais je » serai plus *riche*. Voilà un front bien » ouvert & bien grand, des yeux pleins » de flamme, mais pas assez grands, » une belle bouche, mais des lèvres » peu vermeilles. Eh bien, je diminue» rai le front, j'agrandirai les yeux ; » je *restituerai* aux lèvres l'éclat que j'ai

» *dérobé* aux yeux ; il suffit que j'*établisse* » *par-tout une juste compensation.* » Avec cette *juste compensation*, ce Peintre fera peut-être un tout qui pourra plaire ; mais il ne me donnera pas le portrait demandé. C'est ainsi que, très-souvent, on a beaucoup de peine à reconnoître *Virgile* dans la traduction de M. *Delille*. Pour mettre ceux qui ne sçavent pas le Latin plus à portée d'en juger par comparaison, je donnerai avant la traduction en vers de M. *Delille*, la traduction *littérale* en prose de quelques morceaux que je vais prendre au hasard.

Multum adeò, rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva : neque illum
Flava Ceres alto nequicquam spectat Olympo ;
Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
Rursùs in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis. Liv. I. vers 94.

» Celui qui brise les glèbes inutiles » avec des rateaux, & qui traîne la » herse, contribue beaucoup à la fé-

» condité des campagnes ; & ce n'est pas » d'un œil indifférent que la blonde » *Cérès* le regarde du haut de l'Olympe. » Cette Déesse n'est pas moins favo- » rable à cet autre qui avec le soc » de la charrue brise, en les croisant, » le dos des sillons qu'il avoit élevés » lorsque son champ avoit été labouré » la première fois ; qui travaille sans » cesse la terre, & force les campagnes » de répondre à ses soins. » M. *Delille* traduit :

Vois - tu ce Laboureur constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux,
Ecraser sous le poids des longs rateaux qu'il traîne
Les glébes dont le soc a hérissé la plaine ;
Gourmander sans relâche un terrein paresseux ?
Cérès à ses travaux sourit du haut des Cieux.

Voilà des vers bien faits ; mais où sont les expressions si pittoresques & si justes de *glebas inertes*, de *juvat arva*, *de proscisso æquore*, de *perrumpit aratro terga*, & sur-tout d'*imperat arvis ?* De plus, pourquoi ne nous offrir qu'un

laboureur, tandis que *Virgile* en désigne deux très-distinctement ? Pourquoi écraser les glébes avec la herse, quand *Virgile* les brise avec des rateaux, & traîne ensuite la herse ? Pourquoi confondre les mottes de glèbes que brise le premier laboureur avec le dos des sillons que le second laboureur applanit en les traversant avec la charrue ? Pourquoi, comme *Virgile*, ne pas forcer les campagnes à être fertiles? Pourquoi, &c, &c, &c ? C'est par des retranchemens aussi considérables que M. *Delille* acquiert le mérite de ne donner que six vers François pour six vers Latins.

Humida Solstitia, atque hyemes orate serenas,
Agricolæ; hyberno lætissima pulvere farra,
Lætus ager : nullo tantùm se Mysia cultu
Jactat, & ipsa suas mirantur Gargara messes.

Liv. 1. vers 100.

» Laboureurs, demandez aux Dieux » des Etés humides & des Hyvers se» reins : après un Hyver sec la récolte » est heureuse, la campagne est riante. » C'est alors que la Mysie exalte sa cul» ture avec plus de transport, & que

» le Gargare lui-même * admire ses » moissons. » M. *Delille* traduit :

J'aime des Hyvers secs & des Etés humides ;
L'Eté des sillons frais, l'Hyver des champs arides
Sont un garant certain de la fertilité :
C'est alors que, surpris de leur fécondité,
Et le riche Gargare & l'heureuse Mysie
Enfantent des moissons qui nourrissent l'Asie.
Au Maître des saisons adresse donc tes vœux.

1°. Quoique M. *Delille* se pique de précision, je ne le blâmerois pas de nous donner sept vers pour quatre, s'il avoit sçu rendre la simplicité & les images du Poëte Latin. Que substitue-t-il à *hyberno pulvere*, à *lætus ager*, à *jactat se*, à *miratur* ? Des *sillons frais*, des *champs arides*, des *moissons enfantées pour nourrir l'Asie*, dont *Virgile* ne dit pas un mot. Est-ce que ces moissons, d'ailleurs, ne pouvoient pas nourrir d'autres peuples ? Les Romains ne tiroient-ils pas

* La *Mysie* partie de l'Asie Mineure. *Gargare* partie du Mont Ida. Il y avoit aussi dans la Troade une ville de ce nom. Ces contrées étoient très-fertiles en grains.

du bled de la Myſie & de toutes les contrées ſoumiſes à leur Empire? 2°. M. *Delille* bouleverſe l'ordre du Latin ſans néceſſité. *Virgile* dit : *Laboureurs, demandez aux Dieux des Étés humides*, &c; & M. *Delille* dit, *j'aime des Hyvers ſecs*, &c. Ce n'eſt qu'à la fin d'une tirade un peu traînante qu'on retrouve *orate*, qui devoit être exprimé le premier. *Au maître des ſaiſons*, &c, vient là bruſquement & n'a aucun rapport avec ce qui précède.

Quid dicam, jacto qui ſemine cominus arva
Inſequitur, cumuloſque ruit malè pinguis arenæ?
Deinde ſatis fluvium inducit, rivoſque ſequentes?
Et cùm exuſtus ager morientibus æſtuat herbis,
Ecce ſupercilio clivoſi tramitis undam
Elicit : illa cadens raucum per lævia murmur
Saxa ciet, ſcatebriſque arentia temperat arva.

Liv. I. vers 104.

» Que dirai-je de celui qui, après avoir
» ſemé, travaille ſoudain ſon champ,
» briſe les mottes d'une terre trop graſ-
» ſe, introduit enſuite ſur le terrein
» enſemencé des eaux & de petits ruiſ-

» seaux qui suivent le canal qu'on leur
» trace ? Lorsqu'un champ brûlé par
» l'excessive chaleur n'offre plus qu'une
» herbe mourante, alors le Laboureur
» amène de l'eau du haut d'un chemin
» fait en pente. Cette eau produit en
» tombant un murmure sourd à tra-
» vers les cailloux polis, &, par
» ses jets abondans, tempère la trop
» grande ardeur des campagnes des-
» séchées. »

Mais l'art du Laboureur peut tout après les
Dieux.
Dans ses champs la semence est-elle déposée ?
Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée ;
Puis d'un fleuve coupé par de nombreux ca-
naux,
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
Si le soleil brulant flétrit l'herbe mourante,
Aussitôt je le vois par une *douce* pente,
Amener du sommet d'un rocher sourcilleux
Un docile ruisseau qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, & roulant avec un *doux* mur-
mure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.

1° Le premier vers est du remplissage
& n'est pas dans le Latin. 2°. *Virgile*

ne dit pas que le Laboureur *couvre la semence sous la glèbe écrasée.* Le laboureur jette la semence, travaille aussitôt son champ, & brise les mottes; ces actions sont graduées & distinctes dans le Latin; le Poëte François les confond. 3°. *Virgile* ne parle pas de *fleuve coupé par de nombreux canaux;* il ne fait pas venir

Du sommet d'un rocher sourcilleux
Un docile ruisseau qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, & roulant avec un doux murmure,

tandis que le peintre tire cette eau du haut d'une colline, & que, sans la faire *écumer*, il la fait, non *rouler avec un doux murmure*, mais tomber avec un bruit sourd à travers des cailloux polis:

Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit: illa cadens raucum per lævia murmur
Saxa ciet.

Je ne vois là ni *rocher sourcilleux*, ni *écume*, ni *roulant avec un doux murmure.* Ces pensées & ces images ajoûtées sont sans doute une *compensation* pour les pensées & les images omises. J'oubliois de remarquer que *rouler* ne sympatise pas avec *doux murmure.* Un

torrent *roule* avec *fracas* ; un ruisseau *coule* avec un *doux murmure*. 4°. M. *Delille* n'a rendu ni *insequitur arva*, ni *cumulos malè pinguis arenæ*, ni *rivosque sequentes*, ni *exustus ager*, ni *clivosi tramitis*, ni *scatebrisque*, &c.

Ergò inter se se paribus concurrere telis
Romanas acies iterùm videre Philippi.
Nec fuit indignum Superis, bis sanguine nostro
Emathiam & latos Æmi pinguescere campos.
Scilicet & tempus veniet, cùm finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
Liv. I. v. 489.

» Ainsi les campagnes de Philippe virent pour la seconde fois les Romains se battre avec des armes égales ; & il ne parut pas indigne aux Dieux d'engraisser deux fois de notre sang la Macédoine & les spacieux vallons du Mont Hæmus. Il viendra sans doute un temps où, dans ces mêmes contrées, l'agriculteur, en remuant la terre avec la charrue, trou-

» vera des javelots rongés par une
» rouille tenace ; ou avec de lourds
» rateaux il heurtera des casques vui-
» des, & admirera de grands ossemens
» exhumés des tombeaux entr'ouverts. »

Aussi la Macédoine a vû nos combattans
Une seconde fois s'égorger dans ses champs.
Deux fois le Ciel voulut que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions Romaines.
Un jour le Laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de
rouille ;
Entendra retentir les casques des Héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.

Que de choses omises dans cette traduction ! *Paribus telis*, *nec fuit indignum Superis*, *latos Æmi campos*, *terram molitus aratro*, *gravibus rastris*, *pulsabit galeas inanes*, *effossis sepulcris*, *grandia mirabitur ossa*, &c. Pour y suppléer sans doute & pour *établir par-tout une juste compensation*, M. *Delille*, ne pouvant être aussi énergique, a crû qu'il seroit *plus harmonieux* en faisant *dormir dans les sillons des débris de tant de*

bataillons, en heurtant d'antiques dépouilles ; tantôt *il entend retentir* (de loin sans doute) *les casques des Héros* ; tantôt son *œil effrayé contemple leurs os*. Le chantre de la culture des terres étoit trop sage pour nous offrir des images aussi gigantesques. *Pulsabit* ne voulut jamais dire *entendra retentir* ; il signifie simplement *il heurtera*, *il poussera*. Ces casques vuides, *galeas inanes*, pourquoi M. *Delille* les qualifie-t-il de *casques de Héros* ? Ces casques pouvoient être ceux de soldats très-lâches. M. *Delille* aura voulu *fortifier* dans cet endroit le Poëte Latin qu'il prévoyoit devoir *affoiblir* dans le vers suivant :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Le Laboureur n'est pas *effrayé* ; le *mirabitur* peint l'étonnement, l'admiration & non l'effroi. Quelle crainte peuvent lui inspirer des ossemens desséchés ? D'ailleurs, la chûte de ce vers n'est pas heureuse. Il finit mal par ce monosyllabe *os*, précédé du grand verbe *contemplera*.

Ac, dùm prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris, & dùm se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per pùrum immissus habenis,
Ipsa acies falcis nondum tentanda, sed uncis
Carpendæ manibus frondes interque legendæ.
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint; tùm stringe comas, tùm brachia tonde;
Ante reformidant ferrum: tùm denique dura
Exerce imperia & ramos compesce fluentes.

Liv. 2. vers 362.

» Lorsque le premier âge de la vigne » s'annonce par des feuilles nouvel» les, il faut épargner ce tendre feuil» lage; lors même que le rejetton » s'élance gaiement dans les airs, que, » sans trouver de frein qui l'arrête, il » y pousse une tige élevée, il ne faut » point encore essayer le tranchant » de la serpe; mais on peut élaguer » les feuilles avec la main en les choi» sissant adroitement. Aussitôt que d'un » tronc robuste sortent des branches » qui vont embrasser des ormeaux, » alors coupez les tiges, alors taillez » ces branches; avant ce temps elles » craignent le fer; alors abattez sans

» pitié tout le bois inutile, & réprimez
» les rameaux touffus. »

Quand ses premiers bourgeons s'empresseront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore;
Même, lorsque dans l'air, qu'il commence à braver,
Le rejetton moins frêle ose enfin s'élever;
Pardonne à son audace en faveur de son âge.
De la main seulement éclaircis son feuillage.
Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux,
Par des nœuds redoublés, embrasser les ormeaux;
Alors saisis le fer, alors sans indulgence
De la sève égarée arrête la licence;
Borne des jets errans l'essor présomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Comme M. *Delille* prodigue ici les plus hardies métaphores! *Virgile* dit simplement *parcendum teneris frondibus*, *épargnez ces feuilles encore tendres*, *stringe comas*, *coupez les tiges*, *brachia tonde*, *taillez les branches*, *ramos compesce fluentes réprimez les rameaux diffus.* Le traducteur, dédaignant cette belle

ſimplicité, monte ſur des échaſſes & de cette hauteur où il eſt grimpé, il *pardonne à l'audace du rejetton en faveur de ſon âge*; il *arrête la licence de la sève*; il *borne l'eſſor préſomptueux des jets & le luxe infructueux des pampres. Virgile* ne connoiſſoit pas ce *luxe infructueux* d'expreſſions.

Je finis, Monſieur, par ce morceau charmant du quatrième Livre.

Ergò ubi ver nactæ ſudum campoſque patentes,
Erumpunt portis: concurritur: æthere in alto
Fit ſonitus: magnum mixtæ glomerantur in orbem:
Præcipiteſque cadunt: non denſior aere grando,
Nec de concussâ tantùm pluit ilice glandis:
Ipſi per medias acies, inſignibus alis,
Ingentes animos anguſto in pectore verſant:
Uſque adeo obnixi non cedere, dum gravis aut hos
Aut hos verſa fugâ victor dare terga ſubegit:
Hi motus animorum atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcent.

Liv. 4. v. 77.

» Dès qu'elles (les Abeilles) apperçoi-
» vent un temps serein & les plaines de
» l'air bien libres, elles sortent en foule
» des ruches ; le combat s'engage ; la
» région éthérée retentit de leur bour-
» donnement ; là s'entremêlant elles
» s'amassent en rond & forment un
» grand globe ; bientôt elles sont
» précipitées ; la grêle ne tombe pas
» plus épaisse de l'air ; il ne pleut pas
» tant de gland d'un chêne secoué. Les
» chefs, aux aîles brillantes, sont au mi-
» lieu des rangs ; une grande ame ani-
» me ces petits corps ; ils s'obsti-
» nent à ne point quitter prise jusqu'à
» ce que le cruel vainqueur n'ait forcé
» les vaincus à prendre la fuite. Ces
» mouvemens violens d'esprits échauf-
» fés, ces horribles combats, une poi-
» gnée de sable jettée en l'air les appaise
» & les fait cesser. »

Dans un beau jour d'Eté soudain la charge
sonne :
Ils s'élancent du camp, & le combat se donne ;
L'air au loin retentit du choc des bataillons ;
Le globe aîlé s'agite & roule en tourbillons ;
Précipité des Cieux plus d'un Héros succombe ;

Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe.
A leur riche parure, à leurs brillans exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les Rois;
Ils pressent le soldat, ils échauffent sa rage;
Et dans un foible corps s'allume un grand courage.
Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.

La charge sonne, ils s'élancent du camp; l'air retentit du choc des bataillons, le globe aîlé roule en tourbillons; plus d'un Héros succombe, &c. Ce style emphatique est bon dans un Poëme burlesque, dans la *Batrachomyomachie*. Mais *Virgile* ici n'a jamais prétendu plaisanter. Métamorphoser une ruche en un *camp*, des *bataillons* mouches *qui font retentir l'air par leur choc*, des *héros* mouches qui *succombent!* Je ne reconnois point là cette poësie sage qui caractérise l'auteur des *Géorgiques*. Il n'a dans ses vers aucune expression qui autorise celles de l'interprête; il fait sortir en grande hâte les abeilles de leurs ruches, *erumpunt portis*; elles se bat-

rent, *concurritur*; leur bourdonnement se fait entendre dans les airs, *æthere in alto fit sonitus*; en s'entremêlant elles s'amassent en rond, *mixtæ glomerantur in orbem*; pendant la mêlée, les morts & les mourans tombent précipités, *mixtæ, præcipitesque cadunt*. Le *camp* mouche, les *bataillons* mouches, les *Héros* mouches, &c, sont de l'invention du traducteur. J'avoue que j'ai peine à comprendre ce que c'est qu'un *globe qui roule en tourbillons*. M. *Delille* n'a point saisi la pensée du Poëte Latin. *Virgile* ne dit pas que le *globe aîlé s'agite*; il nous montre les abeilles formant un globe par l'agitation; l'idée & l'image sont bien différentes. Le Poëte François, toujours fidèle à son principe d'une *juste compensation*, supprime, on ne sçait pourquoi, deux vers pleins d'harmonie, *usque adeo obnixi*, &c; il a cru y suppléer plus haut par celui-ci: *ils pressent le soldat* (un soldat mouche!) *ils échauffent sa rage. Et dans un foible corps s'allume un grand courage*, ne rend ni le sens ni l'énergie du vers Latin. *Virgile*, en cet endroit, oppose le moral au physique. C'est

une ame grande & sublime qui s'agite dans un petit corps. Le Latin ne dit pas que le corps des abeilles est *foible*, mais qu'il est *petit*. Le mot *foible* affoiblit & dégrade la pensée.

Et sæpe lapillos,
Ut Cymbæ instabiles fluctu jactante saburram,
Tollunt; his se se per inania nubila librant.
Liv. 4. vers 195.

» Et souvent, telles que des nacelles » légères qui se surchargent d'un gros » sable pour pouvoir résister aux batte- » mens des flots, ainsi les abeilles en- » lèvent de petites pierres; à l'aide de ce » contrepoids elles s'élèvent & se ba- » lancent dans le vague des airs. »

Et souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
Lesté d'un grain de sable, il affronte le vent.

N'est-ce point abuser, Monsieur, de l'indulgence du lecteur que de mutiler & de défigurer ainsi les plus belles images? *Virgile* nous montre les abeilles qui, pour se rendre plus pesantes, en-

lèvent de petites pierres ; il les compare à des nacelles extrêmement mobiles dont on surcharge le fond pour pouvoir lutter contre les flots ; à l'aide de ces pierres les abeilles s'élèvent & se balancent dans les airs. Ce tableau charmant étoit bien digne du pinceau de M. *Delille*. Il n'en a pas même tracé l'esquisse. Qui se seroit imaginé qu'un traducteur Poëte rendroit ce beau vers *ut cymbæ*, &c, par cette mauvaise prose, *tel qu'un nocher prudent ?*

L'Abbé *Desfontaines* a vivement soutenu le systême des traductions en prose, parce qu'il a traduit *Virgile* en prose. M. *Delille* prend avec chaleur le parti des traductions en vers, parce qu'il a traduit les *Géorgiques* en vers. » J'ai préféré, dit-il dans son *Discours* » *Préliminaire*, de traduire en vers, » parce que, quoiqu'en dise l'Abbé » *Desfontaines*, la fidélité d'une tra- » duction de vers en prose est toujours » très-infidèle. » Lequel croire de l'Abbé *Desfontaines* ou de M. *Delille ?* Ni l'un ni l'autre ; tous deux sont trop intéressés dans cette cause. Voici, selon moi, ce qu'on peut dire de plus raisonnable

sonnable à cet égard. Il est certain qu'une traduction *fidèle* en beaux vers l'emporteroit sur la traduction en prose la plus *fidèle* & la mieux écrite. Mais cette traduction *fidèle* en beaux vers, je la crois impossible. L'exemple même de M. *Delille* prouve que *la fidélité d'une traduction de vers en vers est très-infidèle.* Ainsi je préférerai une traduction fidèle en prose si je veux connoître véritablement un Poëte ancien ou étranger. Toutes les traductions en vers si vantées, celle de *Lucrèce* en vers Italiens par *Marchetti*, celle de *Virgile* en vers de la même Langue par *Annibal-Caro*, celle du même *Virgile* en vers Anglois par *Dryden*, celle de l'*Iliade*, aussi en vers Anglois, par *Pope*, &c, ne sont, comme celle des *Géorgiques* par M. *Delille*, que de *belles infidèle*, & cette qualification qu'on donnoit aux traductions en prose de *d'Ablancourt*, convient bien mieux à toutes les traductions en vers, qui ne sont, à proprement parler, que des imitations, des approximations, des paraphrases. Je lirai donc pour m'amuser la nouvelle traduction des *Géorgiques*

en vers ; je la lirai même, tout *infidèle* qu'elle eſt, avec bien plus de plaiſir qu'une verſion très-*fidèle* en proſe ; mais, ſi je ne ſçais pas le Latin & que je ſois curieux de lire *Virgile* lui-même, c'eſt-à-dire, de ſaiſir (ſon harmonie à part) ſa marche, ſes idées, ſes images, j'aurai recours à la traduction en proſe de l'Abbé *Desfontaines*, en attendant une meilleure.

Rien de plus ſéduiſant, en effet, Monſieur, que la poëſie de M. *Delille*, quand on le lit ſans regarder ſon modèle. Je vous en citerai quelques morceaux qu'on ne peut ſe défendre d'admirer.

Ah, loin de tous ces maux que le luxe fait naître,
Heureux le Laboureur, trop heureux s'il ſçait l'être !
La terre libérale & docile à ſes ſoins,
Contente à peu de frais ſes ruſtiques beſoins.
Il ne voit point chez lui, ſous des toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ſes portiques.
Il ne voit pas le Peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vaſes précieux ;
D'agréables poiſons ne brûlent point ſes veines ;
Le fard n'altère point la blancheur de ſes laines ;

Il n'a point tous ces Arts qui trompent notre
ennui ;
Mais que lui manque-t-il ? La Nature est à
lui.
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un
vieux chêne ;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des fo-
rêts :
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.....
C'est vous que j'aimerai, prés fleuris, onde
pure !
J'irai dans les forêts couler ma vie obscure.
Dieux, que ne suis-je assis au bord du Sper-
chius * !
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons
d'Hémus !
O qui me portera sur le riant Taygête,
Et d'un épais feuillage ombragera ma tête !
Heureux le Sage, instruit des loix de l'u-
nivers,
Dont l'ame inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare !

* *Sperchius*, fleuve de Thessalie ; *Hémus*, montagne de la Thrace ; *Taygète*, montagne de Laconie, qui dominoit Lacédémone.

Mais trop heureux aussi qui suit les douces loix
Et du Dieu des troupeaux & des Nymphes des bois !
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadême,
L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même,
Le Danube en fureur vomissant des soldats,
La grandeur des Romains, la chute des Etats,
& la Pitié pénible, & l'importune Envie
N'altérèrent jamais le calme de sa vie;
Jamais aux Tribunaux disputant de vains droits,
La Chicane pour lui ne fit mugir sa voix :
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître,
Et l'arbre qu'il planta, chauffe & nourrit son maître.

Vous connoissez, Monsieur, la peinture enflammée de l'amour que trace *Virgile* dans le troisiéme Livre de ses Géorgiques. Celle de M. *Delille* est aussi très-belle.

Crains aussi, crains l'Amour dont la douce langueur
Des troupeaux, quels qu'ils soient, énerve la vigueur.

Que des fleuves profonds, qu'une haute montagne
Séparent le taureau de sa belle compagne,
Ou que, loin de ses yeux, dans l'étable caché
Près d'une ample pâture il demeure attaché.
Près d'elle il fond d'amour, il erre triste & sombre,
Et néglige les eaux & la verdure & l'ombre;
Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une *Hélène* aux combats entraîne deux rivaux:
Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage;
Ses superbes amans s'élancent pleins de rage;
Tous deux, les yeux baissés & les regards brûlans,
Entrechoquent leurs fronts, se déchirent les flancs:
De leur sang qui jaillit les ruisseaux les inondent;
A leurs mugissemens les vastes Cieux répondent;
Entr'eux point de Traité; dans de lointains déserts
Le vaincu désolé va cacher ses revers,
Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
La perte de sa gloire, & sur-tout d'une amante;

Et vers ces bords chéris tournant encor les yeux,
Abandonne l'empire où regnoient ses ayeux.
Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage,
Tout, & l'homme qui pense, & la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, & l'habitant des airs.
Amour, tu fais rugir les monstres des déserts :
Alors battant ses flancs la lionne inhumaine
Quitte ses lionceaux & rode dans la plaine.
C'est alors que brûlant pour d'informes appas,
Le noir peuple des ours sème au loin le trépas.
Alors le tigre affreux ravage la Lybie.
Malheur au voyageur errant dans la Nubie!
Si le coursier fougueux sent l'attrait du plaisir,
Voyez-vous tout son corps frissonner de desir ?
Il ne sent plus le fouet, ne connoît plus les rênes ;
Il vole, il franchit tout, & les bois & les plaines,
Et les rocs menaçans & les gouffres profonds ;
Et les torrens enflés par les débris des monts.
L'horrible sanglier se prépare à la guerre ;
Il aiguise sa dent, il tourmente la terre ;

Contre un chêne ridé s'endurcit aux assauts ;
Hérisse tous ses crains, & fond sur ses rivaux.
Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant
dévore ?
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore*,
La nuit au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul traverse à la nage une orageuse mer.
Il n'entend ni le Cieux qui grondent sur sa
tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni les tristes parens de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas, qui meurt, s'il ne vit
plus !

Le détail des beautés répandues dans cet ouvrage de M. *Delille* seroit trop long, comme la liste de ses infidélités seroit trop ample. Lisez-le, Monsieur, avec attention, & vous jugerez comme moi, j'ose m'en flatter, que, pour l'ordinaire, dans les morceaux de sentiment & d'images, il ne rend pas son

* Allusion à l'histoire de *Léandre* qui passoit un bras de mer pour aller trouver *Héro* son Amante.

original, ainsi que je l'ai dit, ou ne le rend qu'en le mutilant. Je n'en suis pas moins, je vous assûre, le sincère admirateur de son vrai talent pour la Poësie. Il est difficile de mieux tourner un vers; c'est, en général, le *faire* de *Boileau.* S'il est quelquefois languissant & prosaïque, il rachète ces instans de sommeil par une multitude de vers sonores, & son harmonie dédommage, en quelque sorte, des mouvemens d'impatience que cause son inexactitude. En un mot, M. *Delille* est presque toujours excellent versificateur, & rarement traducteur.

On trouve chez le même Libraire *Bleuet* Pont Saint-Michel la *Traduction de Lucrèce* (en prose) par M. *La Grange*, en deux volumes, enrichie de figures, & en trois formats différens. Je vous en rendrai compte au premier jour.

Je suis, &c.

A Paris, ce 15 Février 1771.

LETTRE XIV.

Relation d'un Voyage dans la Mer du Nord, aux Côtes d'Islande, de Groenland, de Ferro, de Schettland, des Orcades & de Norwège; fait en 1767 & 1768; par M. de Kerguelen Trémarec, Lieutenant des Vaisseaux du Roi, de l'Académie Royale de Marine, Commandant les Frégates la Folle & l'Hirondelle : ouvrage enrichi de planches; un volume in-4°. d'environ 300 pages; à Paris chez Prault Imprimeur-Libraire Quai de Gêvres : prix 9 livres broché.

QUOIQUE M. *de Kerguelen Trémarec* entre dans plusieurs détails intéressans sur le climat, l'histoire naturelle, le gouvernement, les mœurs

Ov

& les coutumes des peuples du Nord ; son ouvrage cependant est moins fait pour ceux qui coulent mollement leurs jours au sein des villes que pour ceux qui par état & par honneur passent d'un hémisphère à l'autre & bravent mille périls pour enrichir ou pour servir leur patrie. Cette Relation n'est donc, en général, qu'un recueil d'observations faites sur les erreurs des cartes, sur la situation des ports, sur le gissement des côtes que l'auteur a parcourues, sur les précautions qu'il faut prendre pour les aborder, sur les mouillages, sur les attentions qu'ils exigent, sur la position des écueils, sur les marées, sur la direction des courans, sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, enfin sur tout ce qui peut intéresser les navigateurs.

Le Roi, voulant encourager & protéger la pêche de la morue qui se fait sur les côtes d'Islande depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre, M. le Duc *de Praslin*, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Marine, destina la frégate *la Folle* de vingt-six canons de huit

pour aller en station en Islande, afin d'y maintenir le bon ordre parmi les pêcheurs François. M. *de Kerguelen Trémarec* que ses services reconnus, ses talens rares & son intelligence supérieure rendoient digne de toute la confiance du Ministère, fut chargé de cette commission & sortit de la rade de Brest le 27 Avril 1767. Je ne dirai rien de toutes les observations faites & rapportées par M. *de Kerguelen* dans le journal de sa traversée ; je passe à la description de l'Islande, où l'on trouve sur cette Isle des détails & des particularités peu connues.

L'Islande a cent trente lieues communes en longueur sur soixante & dix de large. Cette isle n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de montagnes & de rochers escarpés qui se coupent en formant des chaînes presque parallèles, selon les quatre points cardinaux du monde. Mais, entre ces rochers & ces montagnes, se trouvent de vastes plaines & de beaux vallons qui fournissent de très-bons pâturages pour les troupeaux. Les montagnes sont presque toutes stériles, incultes, & toujours couvertes

de neige & de glaces; on y voit plusieurs volcans; le plus fameux de l'Isle, & peut-être de la terre entière, est celui du Mont Heckla; il a vomi en 1766 & jetté une si grande quantité de pierres que la mer en étoit couverte à vingt lieues au large, dans la partie du Sud. Il n'est pas étonnant que ces pierres surnagent, pénétrées comme elles le sont par un feu actif qui leur a enlevé toutes les parties solides. Une chose singulière qu'on observe souvent dans ces montagnes, c'est qu'elles croissent, décroissent, s'élèvent & s'abaissent de jour en jour; chaque instant, pour ainsi dire, ajoûte à leur forme ou la diminue. Par exemple, si l'on veut suivre les traces de quelqu'un qui a passé la veille dans les montagnes, on perd ces traces tout-à-coup au pied d'une masse énorme de glace qu'il est impossible de traverser; & si l'on veut faire le tour de ce morceau de glace en remontant par la droite ou par la gauche, on retrouve les traces du voyageur à la même hauteur & sur la même direction que les premières; ce qui prouve que ce morceau de glace n'é-

xiftoit pas le jour précédent. Ce mêlange de glace & de volcans expose l'Islande à toutes sortes de catastrophes. On voit tout-à-coup des montagnes s'abaisser & des lacs se former, des monts de glace se fondre, s'enflammer & joindre la double horreur du naufrage & de l'embrasement.

On trouve en Islande des sources d'eau chaude, du marbre, du cristal, des métaux, tels que le cuivre & le fer, mais peu de bois & point de froment. Les Insulaires élèvent une grande quantité de moutons ; on les laisse en certains cantons errer toute l'année, même l'hyver, dans les montagnes. Lorsqu'il tombe beaucoup de neige & que le vent est violent, des troupeaux entiers, forcés de céder à son impulsion, se trouvent sur les bords de la mer & sont ensuite enlevés par un second orage. M. *Horrebows* * en a vu, dit-il,

* Auteur Danois qui a donné en Allemand une description historique & physique de l'Islande, avec des observations critiques sur l'histoire naturelle de cette Isle, écrite par M. *Anderson* Bourguemestre de Hambourg.

qui, par la force du vent, avoient été transportés à quatre lieues en mer. Il arrive souvent que, lorsque les moutons sont dans les champs en hyver, qu'il tombe de la neige & qu'il gèle, ils se ramassent en pelotons; alors leurs toisons elles-mêmes se gèlent, de sorte qu'ils ne peuvent plus se dégager, & qu'ils ont au dessus d'eux plus de vingt pieds de neige. Ils restent dans cet état jusqu'à ce que le temps permette de les chercher & de les sauver. Quelquefois on les retire sains & saufs; quelquefois aussi ils sont étouffés par le poids de la neige, ou étranglés par les renards qui leur font une guerre cruelle. On lit dans M. *Anderson* une particularité qui paroîtra peut-être fabuleuse; il raconte que lorsque les moutons sont obligés de rester quelques jours sous la neige, la faim les force à se manger la laine, & qu'ils subsistent ainsi jusqu'à ce qu'on les vienne secourir. Ce fait a été pareillement attesté dans le païs à M. *de Kerguelen.*

De tous les oiseaux particuliers à l'Islande, le plus remarquable & le plus lucratif pour les habitans est le canard

qui donne l'édredon. Ce canard est d'une double utilité aux Islandois ; il fournit un duvet précieux & produit des œufs excellens qu'on peut lui faire renouveller jusqu'à trois fois. Cet oiseau forme l'intérieur de son nid avec ce duvet qu'il arrache de son estomach ; ensuite il pond trois ou quatre œufs ; l'habitant, à qui le nid appartient, enlève le duvet & les œufs. La femelle se déplume encore, refait son nid & pond d'autres œufs qu'on lui prend de nouveau ; alors le mâle se déplume à son tour, refait le nid ; & la femelle pond des œufs pour la troisiéme fois ; on les lui laisse ; si on les enlevoit trois fois elle n'en feroit plus, & abandonneroit pour toujours ce canton malheureux ; ce qui feroit une perte considérable ; car les petits viennent l'année suivante se multiplier dans l'endroit où ils ont pris naissance.

Le poisson le plus commun & qui fait la grande richesse des habitans d'Islande est le cabeliau ou la grande morue ; c'est leur principale denrée marchande. C'est ce même poisson que les François & les Hollandois vont pêcher

ſur les côtes d'Iſlande; cette pêche occupe chaque année quatre-vingt bâtimens François & plus de deux cens Hollandois. On eſt ſurpris, dit l'auteur, vu la quantité prodigieuſe de morue qu'on prend tous les ans ſur le grand Banc, dans le Nord & ailleurs, que la mer n'en ſoit point dépeuplée; mais un Phyſicien qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, & qui a trouvé dans une ſeule neuf millions trois cens quarante quatre mille œufs, rassûre par ce calcul les obſervateurs, & prouve que la génération de ce poiſſon eſt plus forte que ſa deſtruction.

Après la morue, le poiſſon le plus commun ſur les côtes de la mer du Nord, eſt le hareng, dont la pêche eſt d'un produit immenſe pour les nations boréales. Ce poiſſon eſt ſi abondant que, malgré l'énorme quantité qu'on en prend, on calcule que le nombre des harengs pris chaque année par tous les pêcheurs dans les mers du Nord, eſt au nombre de ceux qui peuplent tous les ans ces mers, comme un eſt à un million. Cette pêche nourrit en Hollande plus de cent mille perſonnes. M.

Huet évalue le produit annuel de la pêche des Hollandois en harengs à vingt-cinq millions, dont dix-sept millions de pur gain & huit millions pour les frais. En 1688 quatre cens cinquante mille Hollandois furent employés à la pêche du hareng, ou à ce qui la concerne.

M. *de Kerguelen* quitta l'Islande le 15 Juin 1767, & fit route vers Bergues. Il donne la description de cette ville, ainsi que de la Norwège & des peuples situés au Nord de ce Royaume. D'après le témoignage de cet Officier il paroît que toutes les Relations qu'on a publiées jusqu'ici sur les Lapons & les Samoïdes sont des plus fautives. La plûpart, en effet, s'accordent si peu entr'elles qu'on ne sçait souvent à quoi s'en tenir; M. *de Kerguelen* croit, avec raison, rendre un service essentiel au Public en le désabusant de tout ce qu'on a rapporté jusqu'ici de faux & même de douteux sur ces peuples sauvages. Rien n'est plus important pour l'histoire naturelle du genre humain, que d'avoir des connoissances précises de ces peuples septentrionaux, en qui l'on

retrouve encore des traits caractéristiques de l'homme dans son état primitif. C'est à l'aide de ces connoissances qu'on est en état de calculer les progrès de l'éducation, & d'apprécier les fruits de la société. Les nouveaux détails que donne M. *de Kerguelen* sur les Lapons & sur les Samoïedes, lui ont été communiqués par un Sçavant qui a fait plusieurs voyages à Archangel, & qui lui a traduit en Latin toutes les observations qu'il avoit écrites en Allemand. Cet homme instruit lui a fait observer que M. *de Buffon* s'est trompé lorsqu'il a dit dans son *Histoire Naturelle* que les Lapons, les Zembliens, le Borandiens, les Samoïedes & tous les Tartares du Nord étoient des peuples qui descendoient d'une même race. Il assûre le contraire & prétend même que M. *de Buffon* a parlé d'un peuple imaginaire en parlant des *Zembliens*, parce qu'il est très-connu que ce païs que l'on nomme *Nova Zembla*, n'a point d'habitans, & qu'il est probable qu'on aura pris pour des naturels du païs les gens de l'équipage de quelque bâtiment de pêche Russe,

d'autant plus que les Russes qui y vont pêcher des vaches marines, ont coûtume de s'habiller à la manière des Samoïedes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Russes qui y passent souvent l'hyver n'y ont jamais rencontré le moindre vestige humain, & qu'ils n'y ont vu que des ours blancs, des renards blancs & des rennes qui se nourrissent de mousse & du poisson que la mer jette sur le rivage. L'auteur a même appris qu'un bâtiment qui avoit voulu hyverner dans ces froides régions il y a quelques années, avoit entièrement péri. Les vingt quatre hommes qui composoient cet équipage furent trouvés morts dans l'endroit qu'ils avoient choisi pour leur habitation. On a cru long-temps que c'étoit l'excès du froid qui les avoit fait périr; mais il est prouvé que ce sont des brouillards épais & mal sains, occasionnés par la putréfaction des herbes & des mousses du rivage de la mer, qui empoisonnent & donnent la mort. Pour les Borandiens, on ignore même le nom de ce peuple dans le Nord.

On ne reconnoît presqu'aucune con-

formité entre les Lapons & les Samoïèdes, excepté leur habillement qui est à-peu-près le même, leur vie ambulante & l'usage qu'ils font des rennes. D'ailleurs les Lapons ont la physionomie assez semblable à celle des autres Européens, sur-tout à celle des Finois. Quant au sèxe, il y a, suivant le témoignage unanime des voyageurs, des Laponnes qui pourroient passer pour de belles femmes chez toutes les nations. On croit que les Lapons descendent des Finois, & les Samoïedes de quelque race errante des anciens Tartares de la Sibérie, qui, à force d'avoir été repoussés par d'autres peuples, s'est reculée jusqu'aux extrêmités de la terre. Les Lapons, comme on l'a dit dans plusieurs Relations différentes, ne se servent pas du javelot; ils en ignorent même l'usage; ils ont des fusils, & ils achètent leur poudre à Kola. Ils ne mangent point leur viande & leur poisson crud comme les Samoïedes; ils ne font pas de farine avec des os broyés de poisson; cet usage n'a lieu que chez les Finois, habitans de la Carelie. Mais les Lapons se servent de

cette pellicule fine qui est ſous l'écorce du ſapin; ils en font leur proviſion au mois de Mai, la font sècher, la réduiſent en poudre, & la mêlent avec la farine dont ils font un pain qu'ils prétendent être anti-ſcorbutique. Il eſt faux que la polygamie ſoit en vogue parmi eux, & qu'ils ſoient dans l'uſage de ſe marier ſans égard au degré de conſanguinité; ils n'offrent point leurs femmes & leurs filles aux étrangers, & cette accuſation eſt deſtituée de toute preuve. Les Lapons & les Samoïedes ne ſont point ſi petits que l'ont rapporté pluſieurs hiſtoriens, qui ont voulu les faire paſſer pour des pygmées; ils n'ont cependant guères plus de quatre pieds, trois, quatre ou cinq pouces. La vie des Lapons eſt une image de la vie de nos premiers parens. Ils vivent ſans maiſon, ſans métairie, ſans ſemer, ſans planter, ſans filer, ſans faire de la toile, &c. La Providence leur a donné un animal qui n'exige preſqu'aucun ſoin, & qui fournit à toutes leurs néceſſités. C'eſt la renne qui, de tous les animaux domeſtiques, eſt le moins à charge & le plus utile; elle ſe nourrit

& se soigne elle-même ; en Eté elle broute de la mousse, des feuilles & de l'herbe qu'elle trouve dans les montagnes ; en hyver elle a l'instinct de déterrer avec les pieds une espèce de mousse qui croît sous la neige. Lorsqu'une renne a couru toute une journée, on ne fait que la mettre en liberté, ou bien on l'attache à un arbre & on lui porte deux poignées de mousse. La renne a beaucoup de ressemblance avec le cerf, dont on la distingue cependant en ce qu'elle porte ses cornes en avant. Cet animal tient lieu au Lapon de champ, de prés, de chevaux & de vaches. Sa chair & son lait sont sa principale nourriture ; sa peau lui fait un vêtement d'hyver, & l'Eté il la vend ou l'échange pour une tente qui lui tient lieu de maison. Son poil lui sert de fil ; il taille des meubles & des outils de ses cornes & de ses os ; il fait aussi un lit de sa peau ; enfin, de son lait gras il compose de très-bons fromages. Ainsi la renne fait toute la fortune du Lapon. Plusieurs d'entr'eux en entretiennent jusqu'à mille, & les connoissent toutes par leurs noms.

M. *de Kerguelen* donne encore beaucoup d'autres détails non moins instructifs qu'intéressans sur l'histoire & sur les mœurs des peuples du Groënland, sur les Orcades & les Isles de Schettland. Je laisse au lecteur le plaisir de les lire dans l'ouvrage même. De retour de sa première course le 9 Septembre 1767, cet habile Officier fut chargé par le Ministère d'en recommencer une seconde pour le même objet l'année suivante 1768. Il s'étend peu sur ce second voyage, parce que la plûpart des observations qu'il avoit faites dans celui-ci ont été refondues dans la Relation du premier. Il donne néanmoins celles qui n'ont pu y trouver place, en forme de supplément.

L'imperfection reconnue des cartes de la mer du Nord, les erreurs grossières dans lesquelles elles induisoient sur la situation des ports, des rades, des bancs, des écueils, l'invention de nouvelles manœuvres pour naviguer au milieu des glaces, l'indication des courans & des variations fréquentes de la boussole dans ces mers, toutes les connoissances en un mot que peuvent don-

ner l'expérience & l'obſervation, doivent faire ſentir l'avantage de ce Journal pour le Commerce. Les traits curieux que l'auteur y a ſemés ſur l'Hiſtoire Naturelle, ſur les Mœurs, ſur la Religion, ſur les uſages des habitans, &c, en rendent la lecture auſſi agréable à ceux qui ne ſont pas marins, qu'elle ſera utile aux Navigateurs.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 22 Février 1771.

LETTRE XV.

Bibliothèque de MADAME LA DAUPHINE, N° I. HISTOIRE: Brochure in-8° de 180 pages; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais, & chez Moutard Libraire de MADAME LA DAUPHINE, Quai des Auguſtins.

M. *Moreau*, Bibliothécaire de MADAME LA DAUPHINE, ne vouloit d'abord que dreſſer un Catalogue raiſonné

raisonné des Livres de cette Princesse ; mail il a cru qu'il la serviroit plus utilement s'il lui présentoit sur chaque partie de la Littérature ou des sciences dont ces Livres traitent, un plan selon lequel elle pût diriger la suite de ses lectures, & qui la mît à portée de lier ses connoissances & de les ranger avec plus de facilité dans sa mémoire. L'Histoire, si intéressante pour les Princes puisqu'ils y trouvent le jugement de la postérité sur leurs semblables, occupera le premier rang dans la Bibliothèque de MADAME LA DAUPHINE. Dans quel esprit les Princes doivent-ils lire l'Histoire ? Quelle méthode doivent-ils suivre pour l'apprendre ? Parmi cette foule d'auteurs qui l'ont écrite, quels sont les guides qu'ils doivent choisir ? Tels sont les trois objets qu'embrasse ce premier N°.

Le but que doit se proposer un Prince en lisant l'Histoire, est d'observer quelle a été dans tous les temps la base d'une heureuse législation. M. *Moreau* n'en découvre point d'autre que l'autorité réunie de la raison & de la Religion ; c'est par elles seules qu'on a vu de bons

Gouvernemens, de grands Rois & des peuples florissans. Pour mieux faire connoître l'influence de l'une & de l'autre sur les Empires, il suit la marche & les progrès de ces derniers de siècle en siècle; il montre d'une part les païs qu'elles abandonnent livrés aux extravagances les plus absurdes, aux calamités les plus déplorables; de l'autre, les Etats qu'elles viennent éclairer devenir heureux & puissans, à mesure que les Rois & les peuples se soumettent à cette double autorité.

Considérée sous ce point de vue, rien de plus intéressant, rien de plus instructif que l'Histoire. » Si elle nous » apprend, dit l'auteur, les malheurs » des Nations, elle nous en découvre » la cause dans leur injustice ou dans » leur folie; elle nous fait voir l'a» bondance & la paix accourir par» tout où les appellent les saintes Loix » de la Nature; elle nous instruit à » rapporter à Dieu tous les biens dont » il nous comble, à n'accuser que » l'homme des misères qui l'accablent. » L'histoire de l'univers est celle des » crimes & des désastres du genre hu-

» main; qu'elle ſoit l'hiſtoire du regne
» de la raiſon, & les faſtes du monde
» ne préſenteront que des monumens
» de reconnoiſſance. L'homme eſt
» preſque toujours ou un enfant qui
» bat ſa nourrice, ou un furieux qui
» calomnie ſon bienfaiteur. »

L'auteur, dans ſa ſeconde Partie, jette un coup d'œil général ſur toute la ſuite des évènemens qui ſe ſont ſuccédés depuis la création juſqu'à nos jours dans l'ordre qu'on doit les étudier. C'eſt un ſommaire raiſonné d'hiſtoire univerſelle, une carte immenſe où l'hiſtoire particulière de chaque peuple occupe ſon lieu propre, & où chaque fait ſe préſente ſelon le rang qu'il a tenu dans la durée des âges. Une grande époque partage l'Hiſtoire générale en deux parties; c'eſt la venue du Sauveur. L'auteur appelle Hiſtoire ancienne celle qui a précédé *Jéſus-Chriſt*, & Hiſtoire moderne celle des évènemens qui ont ſuivi ſa naiſſance. La netteté, la préciſion, l'enſemble & l'enchaînement de toutes les parties qui compoſent ce vaſte tableau, feront peut-être regretter que nous n'ayons

pas de la même plume la continuation du magnifique tableau de *Bossuet*.

Après avoir tracé cette généalogie des Empires, & montré l'ordre selon lequel on doit étudier, le Bibliothécaire de MADAME LA DAUPHINE donne la nomenclature des Livres où l'on peut apprendre les détails de l'Histoire. Le premier qu'il propose est celui de *Moïse*. » Le Livre, dit-il, par lequel » commencera son cours de lectures » quiconque voudra étudier l'Histoire » avec ordre & avec fruit, est celui que » nous avons appellé nous-mêmes le *Li-* » *vre* par excellence. *Moïse* est le seul » historien que nous puissions consul- » ter pour connoître & l'origine de » l'homme & le berceau des premières » sociétés. C'est dans ses Livres que » nous trouverons les principes primi- » tifs de nos devoirs & les promesses » authentiques des récompenses éter- » nelles qu'attend la vertu. *Moïse*, ne » fût-il qu'un auteur ordinaire, méri- » teroit encore, par le caractère de son » ouvrage, la première place qu'il oc- » cupe déja parmi les Historiens à raison » de son ancienneté. Tout annonce dans

» ses récits la sincérité & l'impartialité.
» Ceux qui après lui ont écrit les évè-
» nemens qui intéressent le Peuple de
» Dieu, semblent guidés par le même
» esprit. Rien n'est plus éloigné de
» l'emphase & de l'enthousiasme avec
» lequel les flatteurs des Nations ont
» parlé de leur origine & de leurs ex-
» ploits. On sent qu'inspirés de Dieu
» même les Historiens Sacrés ont moins
» écrit l'histoire de la postérité d'*Abra-*
» *ham*, que celle du salut de tous les
» peuples qui devoient être bénis dans
» sa race. On ne prendra point dans
» leurs Livres une haute idée du Peu-
» ple Juif; on le verra tel qu'il fut tou-
» jours; mais on admirera la grandeur
» de l'ouvrage dont il fut l'instrument;
» on se convaincra de la certitude des
» promesses dont il fut le dépositaire. »

M. *de Voltaire*, dont tous les ouvrages historiques sont admirables aux yeux des ignorans & des petits esprits, figure assez peu dans la longue liste des écrivains que l'auteur donne pour guidés à MADAME LA DAUPHINE; de tous ses Romans historiques un seul obtiendra place dans la Bibliothèque de cette

Princesse ; c'est l'*Histoire de Charles XII*. L'*Essai sur l'Histoire Générale*, le *Siècle de Louis XIV*, celui de *Louis XV*, l'*Histoire de Pierre le Grand*, &c, n'entrent point dans la nomenclature du sage Bibliothécaire. Des ouvrages où s'affichent le mensonge & la satyre doivent ils, en effet, pénétrer dans le cabinet des Rois. Eh ! où chercheront-ils la vérité, si l'Histoire même la leur déguise ? Où liront-ils leurs devoirs, si l'erreur empoisonne jusqu'aux sources de leur instruction ? Ce que dit l'auteur de M. *de Voltaire*, comme historien, me paroît être le jugement anticipé de la postérité. » Si cet hom-» me illustre, dont l'activité semble » suffire à tout & qui a voulu em-» brasser tant de connoissances diver-» ses, eût donné la première moitié » de sa vie à la Poësie & la seconde » à l'Histoire ; s'il eût voulu dans cette » nouvelle carrière] prendre tout le » temps d'étudier les faits & de recher-» cher la vérité avec cette attention » & cette bonne foi que les peuples ont » droit d'attendre de ceux qui entre-» prennent de les instruire ; s'il se fût

» enfin proposé pour but dans ce tra-
» vail, non la satisfaction stérile d'a-
» muser & de plaire, mais l'inestima-
» ble avantage de rendre les hommes
» meilleurs & plus heureux, il n'eût
» fait que des chefs-d'œuvre; & re-
» gardé comme le bienfaiteur de sa
» Patrie, il jouiroit universellement &
» de la réputation méritée par ses ta-
» lens, & de l'estime due à l'usage
» qu'il en eût fait. J'aurois peut-être
» alors rayé un grand nombre d'écri-
» vains de la liste que je viens de tra-
» cer, & j'aurois mis M. *de Voltaire* à
» leur place. Son Histoire de *Charles*
» *XII*, le seul de ses morceaux histo-
» riques dont, malgré les inexactitudes
» qu'on lui reproche, je conseillerai la
» lecture, prouve que personne ne sçait
» mieux que lui rendre la marche de
» l'Histoire noble & intéressante. »

Le cours de lectures que propose M. *Moreau* & la méthode qu'il trace pour étudier l'Histoire, font honneur à son goût, à son discernement, à sa critique. Ses talens naturels & ses connoissances acquises le mettoient plus en état que

perſonne de préſider à la Bibliothèque de MADAME LA DAUPHINE. Le choix de cette Princeſſe, en honorant le mérite & en n'appellant auprès d'elle que des hommes vertueux, annonce à ſa Nation les heureuſes diſpoſitions de ſon cœur. Une philoſophie deſtructive ne répandra point ſes fauſſes lumières autour d'elle, & ſes déſolantes productions n'occuperont point ces momens de loiſir que ſon attrait pour ſa lecture lui fera ſouvent dérober aux ſoins empreſſés de ſa Cour. Qu'apprendroit, en effet, l'auguſte fille de MARIE-THÉRÈSE dans les Livres de nos prétendus inſtituteurs des Rois? C'eſt dans des ſources plus ſaines qu'elle s'inſtruira des moyens d'exercer ſur tout ce qui l'environne la ſenſibilité de ſon ame, qu'elle étudiera l'art de rendre heureux un peuple dont elle devient aujourd'hui une des plus chères eſpérances.

Toutes les claſſes des lecteurs qui voudront bien étudier l'Hiſtoire, doivent prendre pour guide cet excellent ouvrage. Nous invitons l'auteur à nous donner inceſſamment les autres N°.

Discours sur la nécessité & les moyens de supprimer les peines capitales ; lû dans la Séance publique de l'Académie des Sciences, Belles-Letires & Arts de Besançon, le 15 Décembre 1770 ; par M. Philipon, Avocat au Parlement.

» Quelle gloire pour mon Consu- » lat, s'écrioit *Cicéron*, s'il devenoit » l'époque où Rome vît disparoître de » son enceinte ces gibets, ces croix, ces » bourreaux qui font de nos places pu- » bliques des théâtres de carnage ! » M. *Philipon* répète aujourd'hui le vœu de ce grand Orateur ; son ame sensible s'est émue à la vue de ces cruautés légales qu'un long usage nous a fait regarder comme nécessaires au bien être général de la société. Il voudroit qu'on supprimât du Code Criminel de l'Europe toutes les peines capitales. Il fait voir dans ce Discours la nécessité de cette réforme, il en expose les moyens.

Si nos Loix criminelles étoient moins rigoureuses, la pitié & la commisération sauveroient moins de coupables de la vengeance publique. » Depuis que le sang du voleur domestique doit couler à la porte de son » maître, nul vol de cette espèce n'est » puni. Ne croyez pas qu'il s'en commette moins; mais il faudroit une ame » de bronze pour soutenir la vue d'un » gibet planté sous ses fenêtres, & les » cris d'un malheureux, dont on a reçu » les services, s'y débattant contre une » mort infâme. L'idée seule de ce spec» tacle fait frémir. Aussi la nuit du si» lence couvre-t-elle des infidélités » qu'il est trop dangereux de dévoi» ler; on se contente d'éloigner le do» mestique, & celui-ci, que l'impunité » encourage, va dévaster d'autres » foyers. Une peine plus légère arrête» roit mieux le désordre; la pitié ne » parleroit pas tant en faveur du crimi» nel, si la dénonciation l'exposoit » moins. »

Suivant les Publiscites les loix pénales ne peuvent avoir que trois objets; l'amendement du coupable, le

dédommagement de celui qui a reçu l'injure, l'intérêt de la société. Sous lequel de ces trois rapports, demande l'Orateur, me fera-t-on voir que la peine de mort soit nécessaire? Ce n'est point d'abord en ôtant la vie au criminel qu'on le rendra meilleur; dire qu'il ne sçauroit le devenir, c'est calomnier la nature & démentir l'expérience. L'auteur cite ce trait que raconte ou suppose Madame *le Prince de Beaumont* d'un bon Religieux qui fut appellé à Chambéry pour disposer un criminel à la mort. Au lieu d'écouter sa confession il lui aide à prendre la fuite. Trente ans après traversant la forêt noire, il rencontre une sorte de païsan qui l'invite à se reposer dans sa chaumière. Il n'y fut pas plutôt entré que son hôte fait tomber à ses genoux une femme & six enfans qui le nomment leur libérateur & leur père. C'étoit ce même criminel qui, depuis son évasion, étoit entré au service d'un riche laboureur, & avoit mérité par sa bonne conduite d'en devenir le gendre & l'héritier.

La punition de mort atteint-elle

mieux le second objet des Loix pénales? L'intérêt de la personne offensée peut-il exiger la mort du criminel? « C'est » demander, répond l'Orateur, si le » sang de l'assassin fera circuler la vie » dans les veines flétries de l'assassiné; » si l'homme riche que l'audace ou la » subtilité ont privé de ses trésors, les » retrouvera parmi les cendres & les os» semens du voleur; si du pied de cette » potence où l'infâmie étrangle le ra» visseur, elle fera rejaillir l'honneur » sur le père de famille qui venge sa » fille outragée. »

L'Orateur établit ensuite que les peines capitales ne sont pas plus avantageuses à la société. » Avoir des hom» mes, dit-il, est le premier intérêt » d'un Etat; avoir des hommes soumis à » l'ordre, n'est que le second. C'est » pourtant à celui-ci que tout est im» molé dans une législation où les pei» nes capitales dominent; pour avoir » une police, elle détruit la société. » Cette subdivision est la plus mal prouvée de tout ce Discours. Pourroit-il y avoir des hommes là où ils pourroient impunément s'entredéchirer, & où le

défaut de puissance coercitive les laisseroit sans cesse exposés à de mutuels assassinats ?

Après avoir montré la nécessité d'une réforme dans le Code Criminel, M. *Philipon* parcourt les différens genres de peines que la Justice vindicative pourroit substituer à celles de la mort. M. *de Maupertuis* avoit proposé d'employer le supplice des criminels à perfectionner l'art qui conserve nos jours. Il vouloit que sur l'un on essayât les divers genres de poison; qu'à un autre on enlevât quelqu'une de ces parties réputées essentielles à l'économie animale; que le scalpel allât chercher dans le cerveau d'un troisiéme ces liens délicats qui unissent l'ame avec le corps. Il vouloit ensuite que la vie & la liberté fussent le prix d'une opération soutenue avec courage & faite avec succès. Cette idée, quelqu'apparence d'utilité qu'elle présente, ne plaît point à l'Orateur. » Je n'aime point, dit-il, » qu'on transforme en échaffauds nos » amphithéâtres de Chirurgie, & en bour- » reaux les Ministres de la santé. D'ail- » leurs, cette épreuve exécutée nécessai-

» rement loin de tous les regards, com-
» ment iroit-elle semer la terreur autour de la multitude ? Que gagneroit-on aussi à rejetter au milieu de la société des corps privés de membres & de forces ? Si j'arrache les criminels à la mort, je veux que leur vie soit utile. ».

M. *Philipon* propose pour premier châtiment le deshonneur & l'opprobre, qu'il regarde comme un frein plus puissant pour contenir les hommes que la mort même ? Que peut la crainte du deshonneur ? Elle porte cette fille, » qu'un instant de foiblesse rendit mère, à étouffer, à égorger la nature. » Que la crainte d'un deshonneur plus » grand la retienne. Des Loix qui ne » sçavent qu'envoyer à la mort, y » condamnent cette malheureuse. Ne » seroit-elle pas plus punie, si, pendant un certain nombre de jours, on » la promenoit au milieu de nos Places » chargée de tout le poids de la malédiction publique, tenant étroitement » embrassé le cadavre qu'elle a privé » de la vie, la bouche collée sur ses » lèvres livides, contrainte d'en res-

» pirer l'odeur infecte, forcée de re» paître ses regards du spectacle le plus » affreux qu'on puisse offrir à une mère ? » Les Egyptiens n'avoient point d'au» tre supplice pour les pères qui tuoient » leurs enfans. » La perte de la liberté, la mutilation, le travail forcé, soit pour l'exploitation des mines, soit pour l'entretien & la réparation des chemins, soit pour la construction des édifices publics, sont les divers châtimens que l'auteur propose pour remplacer dans notre législation les peines capitales.

La cause que défend M. *Philipon* dans ce Discours ne me paroît pas soutenue avec tout l'avantage dont elle est susceptible. Ses preuves sont quelquefois foibles, & ses raisonnemens plus spécieux que solides. Il ne présente que les avantages de la suppression des peines capitales ; mais les difficultés & les inconvéniens de cette réforme fourniroient peut-être le sujet d'un autre Discours aussi pathétique que le sien. L'on trouve quelque éloquence & quelque chaleur dans la manière d'écrire

du jeune Avocat de Besançon * ; mais son style est souvent défiguré par des phrases & des tournures de mauvais goût ; jen citerai deux ou trois exemples. *Consultez les faits, interrogez l'histoire ; du sein de ces vastes décombres, où les Royaumes & les villes, les usages & les loix, les générations & les siècles dorment amoncelés les uns sur les autres, l'expérience se lève & vous condamne.* Des Royaumes, des villes, des usages, des siécles *qui dorment les uns sur les autres !* L'expérience *qui se lève du sein des décombres !* Quelles images ! Et ailleurs : *Dracon qui ne sçut donner pour sceptre à la loi que la hache d'un bourreau.....* L'essai de l'extraction de la pierre fait sur un criminel sous le regne de *Louis XI*, *a bouché pour les générations suivantes l'une des routes les plus sûres & les plus fréquentées de la souffrance & du trépas*, &c, &c, &c.

* Il nous apprend dans une note qu'il est né à Lyon le neuf Octobre mil sept cens trente-quatre.

Vers adressés à M. Philipon sur son Discours de la nécessité & des moyens de supprimer les peines capitales.

Que j'applaudis aux moyens que propose
Ce sage écrit que ton cœur a dicté!
Tu plaides pour l'humanité
Et tu dois lui gagner sa cause.

Puisse ton éloquente voix
Servir le genre humain & venger son injure;
Consoler l'univers en éclairant les Rois,
Et faire retentir jusqu'au Temple des Loix
Le cri perçant de la Nature!
Qu'à ce cri le Juge étonné
Retienne le glaive coupable
Qui va frapper l'infortuné,
Et reconnoisse son semblable
Dans celui qu'il a condamné!

Partage avec *Servant* l'olivier de *Minerve*;
Soyez long-temps tous deux bienfaiteurs des mortels,
Les vœux du malheureux que votre voix conserve,
Ses remords, ses vertus, vous vaudront des autels.

Le Chevalier de Bonnard Officier au Corps Royal.

Je suis, &c.

A Paris, ce 28 Février 1771.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE PREMIER VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.

Fin de la Table des Matières de ce premier volume de l'Année Littéraire 1771.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LXXI.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

*Le Nécrologe * des Hommes Célèbres de France, par une Société de Gens de Lettres.*

ENcore une *Société de Gens de Lettres !* Comme s'il en falloit une pour rédiger à la fin de chaque année l'importante brochure de dix ou douze petits éloges ! Quoiqu'il en soit, on a droit de présumer que dans cette prétendue *Société de Gens de Lettres* il se trouve quelque plume atrabilaire & caustique. Ce qu'il y a de cer-

* Substantif François formé de deux mots Grecs νεκρὸς, *necros*, *mort*, & λόγος, *logos*, *discours sur les morts.*

tain, c'eſt que, depuis ſept ans que l'on a formé le projet de conſacrer un ouvrage particulier à la mémoire des hommes illuſtres dans les Sciences & dans les Arts, il n'y a pas un ſeul volume où le perſiflage & le dénigrement n'éclatent contre des auteurs vivans, & même (ce qu'il y a de plus malhonnête & de plus mépriſable) contre quelques-uns de ceux que la mort nous a ravis, & dont on inſulte la cendre ſous prétexte de les célébrer. Je pourrai quelque jour vous rendre un compte détaillé de cette indécente collection. Aujourd'hui je me borne à un ſeul article du *Nécrologe* de cette année que je viens de recevoir. Cet Article ſur lequel j'ai d'abord jetté les yeux, eſt celui de feu M. l'Abbé *Trublet*, mon compatriote, que j'ai beaucoup connu. J'ai été indigné, je vous l'avoue, de voir que ſous le titre d'*Eloge* on oſoit pnblier une ſatyre contre un Académicien homme d'eſprit, écrivain eſtimable & bon citoyen. Je dis une ſatyre; car, à l'aveu près de la probité du défunt, tout cet article ne tend qu'à

faire rire les ignorans & les sots aux dépens de cet homme de mérite.

» *Nicolas-Charles-Joseph Trublet*, de » l'Académie Françoise & de celle de » Berlin, Trésorier de l'Eglise de Nantes, ensuite Archidiacre de Saint Malo, nâquit en cette dernière ville au » mois de Décembre 1697. Nous ne » sçavons point d'autres particularités » sur sa naissance. » Cette réticence visiblement affectée rend suspecte la bonne foi du Nécrologiste. Tout le monde sçait que l'Abbé *Trublet* étoit parent & ami de M. *Trublet de Nermont* Conseiller Honoraire de la Grand'Chambre du Parlement de Paris. M. *Duclos*, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Françoise, confrère de l'Abbé *Trublet*, & tant d'autres de ses compatriotes dont Paris est rempli, n'auroient pas laissé ignorer à celui qui les auroit consultés, qu'il étoit d'une des plus anciennes & des plus considérables familles de Saint Malo, puisqu'elle étoit connue du temps de Saint Maclou Evêque de cette ville au sixiéme siécle, & qu'une vieille tradition populaire porte que, depuis qu'un gourmand nommé *Tru-*

blet mangea un poiſſon deſtiné pour la nourriture de ce Saint, il y a toujours eu un fou dans cette famille. Cette ancienneté eſt ſi publique à Saint Malo que c'eſt une manière de parler ordinaire en cette ville pour exprimer que quelqu'un eſt d'ancienne race, que de dire, *il eſt auſſi bon qu'un Trublet.* Seroit-ce un paradoxe d'avancer qu'une origine bourgeoiſe connue depuis mille ou douze cens ans eſt plus flatteuſe qu'une nobleſſe d'un ſiécle ? D'ailleurs, on ſçait que les Officiers Municipaux de Saint Malo, ſans doute enorgueillis par l'opulence que procuroit à ſes citoyens leur commerce maritime, tandis que la pauvre nobleſſe dont ils étoient entourés languiſſoit dans la misère, répondirent à l'offre que *Henri IV* leur fit de les ennoblir pour récompenſer leur fidélité: *Nous faire gentilshommes, nous ? Je les chaſſons à coups de triques.* Ils ont bien expié ce blaſphême, puiſqu'un grand nombre de familles bourgeoiſes de Saint Malo ſe ſont empreſſées depuis un ſiécle d'acquérir la nobleſſe par des charges. Ce n'eſt pas de l'Abbé *Trublet* que je tiens ces anecdotes Malouines, dont

tout autre moins modeste que lui n'auroit pas manqué de se faire honneur.

Il étoit fort attaché à la mémoire de Mrs *de Fontenelle* & *de la Motte*, & son Biographe part de là pour le tourner en ridicule. L'Abbé *Trublet* arrivant jeune à Paris & n'ayant pas encore beaucoup de connoissances, trouva de la facilité à se lier avec ces deux hommes célèbres. Il fréquentoit assidument le Caffé où présidoit M. *de la Motte*, non celui de la veuve *Laurent* déserté depuis les fameux Couplets, mais celui de *Gradot* sur le Quai de l'Ecole, qui devint le rendez-vous des gens d'esprit, & dans lequel il se forma bientôt une petite République Littéraire non moins libre que la précédente, mais plus pacifique : tribunal où chacun étoit jugé au scrutin par ses pairs, & sçavoit en sa conscience que son mérite étoit apprécié à sa juste valeur. Que l'Abbé *Trublet* ait fait son profit de quelques réfléxions fines qui dans les discussions Littéraires échappoient à des gens de beaucoup d'esprit, & qu'il en ait enrichi ses ouvrages, ne doit-on pas lui

en sçavoir gré plutôt que de lui en faire un crime, en l'accusant de n'avoir pensé que d'après les autres ? Quel est l'auteur vivant en société qui ne doive rien aux lumières d'autrui ? Quel est l'écrivain solitaire qui n'ait fait aucun usage de ses lectures ? Si *Montagne*, tout original qu'il est, eût vêcu dans un desert & n'eut jamais lû, que resteroit-il à lui de ses ouvrages ?

L'Abbé *Trublet* pensoit de son propre fond ; mais il se défioit de ses premières pensées, & respectoit assez le Public pour ne les produire au grand jour qu'après les avoir laissé mûrir. *Si j'écrivois*, disoit-il assez plaisamment à propos de quelques Livres qu'on s'arrache & qui sont bientôt oubliés, *si j'écrivois tout ce qui me passe par la tête, on tireroit cent mille exemplaires de mes Livres.* On trouve des choses fines & même neuves en ouvrant au hazard ses *Essais de Littérature & de Morale.* On les lit avec plaisir & avec fruit, même après les *Pensées de la Rochefoucault* & les *Caractères de la Bruyère.* L'illustre *Montesquieu* disoit que cet ouvrage de l'Abbé *Trublet étoit le pre-*

mier Livre du second ordre; éloge auquel n'oseroient aspirer bien des gens qui se croyent fort supérieurs à l'auteur des *Essais*. Il a obtenu la même justice des étrangers, souvent meilleurs juges d'un auteur vivant que ses compatriotes. Leurs jugemens ne sont point altérés par les ridicules personnels mérités ou non mérités, auxquels si peu de gens échappent en France. Les échos des mauvaises plaisanteries de la capitale retentissent rarement au delà de frontières. Aussi les Libraires d'Amsterdam ont-ils recueilli avec soin & réimprimé séparément les extraits du *Journal Chrétien* * dont l'Abbé *Trublet* étoit l'auteur & qui dans ce même Journal étoient distingués par la première lettre de son nom.

Ceci me rappelle une injustice

* Un homme qui n'a pas besoin d'être cité, a plaisanté à son ordinaire sur ce titre, *comme si les autres Journaux*, dit-il, *étoient payens!* Il ne s'est pas rappellé qu'on a souvent imprimé *Zaïre* sous le titre de *Tragédie Chrétienne*, & qu'il a lui-même souvent appellé *La Henriade Poëme Chrétien*.

grave qu'on commit envers lui quelques années avant sa mort, & qui lui fit perdre plusieurs amis. Son Evêque, dont il ménageoit les bonnes graces, l'avoit engagé à travailler au *Journal Chrétien*; mais il ne voulut se charger que des extraits des Livres de Morale & de Métaphysique, dont les matières avoient quelque rapport à la Religion. Il parut en 1758 un Livre qui fit beaucoup de bruit & qui tomboit dans le lot que l'Abbé *Trublet* s'étoit réservé; c'étoit le Livre *De l'Esprit*. Il n'étoit pas possible à un Journaliste Chrétien, encore moins à un Ecclésiastique, de faire un extrait avantageux de ce Livre. Mais l'auteur étoit ami de l'Abbé *Trublet* à qui sa maison étoit ouverte. En pareil cas le seul parti qu'avoit à prendre le Journaliste, pour ne pas manquer à son ami ni à lui-même, étoit de renoncer à ses extraits & de ne plus travailler à ce Journal. Sans doute l'Abbé *Trublet* fut détourné de ce moyen qui se présentoit assez naturellement, parce qu'il se flattoit que ce travail lui feroit des protecteurs & lui ouvriroit les portes de l'Académie

Françoise qui avoit toujours fait l'objet de son ambition. Il crut pouvoir tout concilier en gagnant du temps. Quelques mois après, quand il crut l'attention du Public ralentie sur le Livre de son ami, il fit imprimer une très-ancienne brochure de deux ou trois feuilles attribuée à M. *de Fontenelle*, & devenue fort rare, intitulée, *Doutes sur le Systême des Causes Occasionnelles*, qu'il eut beaucoup de peine à se procurer; c'étoit un ouvrage de Métaphysique, du genre de ceux dont l'Abbé *Trublet* s'étoit chargé. Il en donna dans son Journal l'extrait avec une note où il faisoit l'éloge de la pureté des intentions de l'auteur du Livre nouveau, dont beaucoup de lecteurs avoient été scandalisés; il ajoûta la réflexion suivante: *Mais de quoi serviroit cette pureté d'intention si l'on tiroit du Livre des conséquences qui renversent tous les principes de la Morale*, &c? Je cite de mémoire, n'ayant pas la facilité de consulter le Journal même; mais je suis sûr de ne rien changer au sens de la phrase. Le Journaliste terminoit cette note en disant: *Ne pourroit-on pas en*

ce cas dire de l'ouvrage ce que Madame la Marquise de Lambert disoit des Spectacles? On y reçoit de grandes leçons de vertu & l'on en rapporte l'impression du vice. Il faut convenir que les termes de la note étoient assez adroitement ménagés. L'Abbé *Trublet* crut avoir satisfait à tout en se dispensant, d'une part, de donner du Livre même de son ami un extrait dans lequel il n'auroit pu s'abstenir de le censurer, & de l'autre, en tenant la parole que son supérieur avoit exigée de lui qu'il donneroit au moins quelque preuve qu'il désapprouvoit un Livre reconnu pour très dangereux. Il se félicitoit encore d'avoir placé sa note dans l'extrait d'un ouvrage étranger au Livre en question, & d'avoir assez différé pour gagner un temps où cet objet n'excitoit plus la curiosité publique. Ces intentions louables furent traversées par un malheureux hasard. Un ami de l'Abbé *Trublet* qui lui avoit demandé communication de sa note, laissa l'exemplaire du Journal dans une maison où il avoit compté le remettre en main propre à l'Abbé qui n'y vint point ce jour là. Quelqu'un jetta les yeux sur la Brochure, & vit cette note,

qui lui parut trop forte, parce qu'il étoit l'ami de l'auteur critiqué. Il en parla sur ce ton à quelques personnes qui le redirent à d'autres. Le fait, en passant de bouche en bouche, fut chargé de circonstances très-aggravantes. On répandit que l'Abbé *Trublet* avoit donné un extrait du Livre de son ami, dans lequel il déchiroit l'auteur. Les faux rapports trouvent toujours des gens crédules; on décria l'Abbé *Trublet*; on le taxa d'ingratitude & de noirceur. Ce n'est pas tout; on employa pour le perdre une arme nouvellement inventée à Paris, que l'on peut appeller le stylet de la calomnie moderne; oserois-je le dire? On répandit qu'il étoit *Espion de la Police*. Je crois qu'il ne l'a jamais sçu ni même soupçonné; mais j'ai entendu cette horrible accusation. On lui ferma la porte de plusieurs maisons où il étoit accueilli; les personnes mêmes qui avoient le plus appuyé ses prétentions Académiques, non-seulement l'abandonnèrent, mais lui rendirent les plus mauvais offices en lui faisant perdre des suffrages sur lesquels il pouvoit

compter. C'est ainsi qu'une simple note, assûrément très-modérée, sur un écrit condamné par les deux Puissances, l'éloigna du Sanctuaire des Muses, où il se voyoit à la veille d'entrer.

Il est bon néanmoins d'observer, pour l'histoire des contradictions humaines, que l'Abbé *Trablet* nétoit pas le seul auteur qui combattît alors la Philosophie regnante, & particulièrement l'ouvrage dont on vient de parler. Dès 1756 le célèbre M. *Thomas*, aujourd'hui de l'Académie Françoise, signala sa façon de penser très-louable dans des *Réflexions Philosophiques & Littéraires sur le Poëme de la Religion Naturelle de M. de Voltaire* *. Ces belles *Réflexions* qui forment un volume *in*-12 de 300 pages imprimé chez *Jean Thomas Hérissant* rue Saint-Jacques, sont d'une ame éclairée par le double flambeau de la Raison & de la Foi. Le zèle de M. *Thomas* s'y manifeste avec l'enthousiasme le plus courageux contre M. *de Voltaire* & tous les Philosophes à la mode; il emprunte pour les confondre les ar-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1756, Tome VIII, page 262.

mes victorieuses des *Augustins*, des *Basiles*, des *Chrysostomes*, &c.

Deux ans après, c'est-à-dire, lorsque parut le fameux Livre *De l'Esprit*, M. l'Abbé *Arnaud* de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, fit éclater aussi, par une Lettre imprimée dans mes Feuilles *, son juste respect pour la Religion & le Gouvernement, & son énergique indignation contre les faux Sages de nos jours, ennemis du Sceptre & de l'Encensoir. Il faut l'écouter lui-même, Monsieur; vous relirez avec plaisir quelques-uns des traits de cette Lettre que j'ai sous les yeux. » Il est singulier » que ce soit du sein de la République » des Lettres que partent aujourd'hui » les traits les plus funestes à la tranquillité de l'Etat. Presque tous nos » Écrivains s'érigent en Législateurs, » & détournent effrontément le respect qui est dû à la sainteté des Loix, » pour en revêtir leurs délires & leurs » extravagances; & ces hommes se disent conduits par la vérité! Philosophes petits & superbes, qu'a-t-on à

* Voyez l'*Année Littéraire* 1759, Tome I page 46.

» faire de vos recherches & de vos ob-
» servations ?..... Le Public commence
» à s'appercevoir que ces hommes qu'il
» admiroit sans les connoître, ou plutôt
» parce qu'il ne les connoissoit pas,
» ne sont parvenus à se croire vérita-
» blement grands qu'à force de se per-
» suader que tout ce qui n'est pas eux
» est petit. Les moyens dont ils se ser-
» vent pour surprendre l'estime ont été
» pénétrés, & ils sont couverts de
» l'humiliation & du mépris dans
» lequel ils vouloient faire tomber
» ce qu'il y a de plus respectable & de
» plus saint. Ils gémissent sur les ruines
» du goût & de la raison, & ils écri-
» vent des ouvrages insensés; ils dé-
» plorent les abus, &, pour les détruire,
» ils ébranlent les principes sacrés aux-
» quels les abus sont nécessairement
» liés; ils se vantent d'étendre la car-
» rière des Sciences & des Arts, &
» ils renversent toutes les limites que
» la sagesse de nos ayeux leur avoit as-
» signées; & ils se disent Philosophes!
» Et on l'a cru quelque temps!... Avant
» que le Livre *De l'Esprit* parût, on
» eut grand soin de prévenir le Public,

» & l'on n'oublia rien pour lui per-
» suader qu'il falloit mettre cet ou-
» vrage en regard avec *L'Esprit des*
» *Loix*. C'étoit comparer la hutte du
» Sauvage aux monumens éternels de
» l'Egypte. M. *** a travaillé, dit-on,
» vingt ans à ce Traité. M. *** s'est
» donc appliqué pendant vingt-ans à
» dégrader le principe de toutes les
» actions humaines, à empoisonner
» toutes les sources de la Morale, à
» dissoudre, en un mot, tous les élé-
» mens de la Société. Falloit-il tant de
» travail & de temps pour ne rien dire
» que de dangereux, sans jamais rien
» dire de neuf, pour réchauffer des sys-
» têmes, qui, s'ils avoient dû faire
» fortune, l'auroient faite il y a deux
» mille ans, puisqu'ils avoient été pré-
» sentés au peuple le plus inquiet & le
» plus libre qui fut jamais (les Grecs),
» pour ranimer enfin des opinions tou-
» jours confondues par la raison, tou-
» jours proscrites par l'autorité, &c,
» &c, &c. » Je reviens à l'Abbé *Tru-*
blet.

Il y avoit quinze ou seize ans

qu'il avoit été proposé pour une place à l'Académie Françoise. Connu depuis 1735 par ses *Essais*, qui dès lors avoient été bien reçus du Public, & plusieurs fois réimprimés depuis, il avoit travaillé pendant quelques années au *Journal des Sçavans.* En 1743 une circonstance particulière sembla favoriser ses vœux les plus chers; du moins eut-elle part à l'empressement avec lequel il fut alors prévenu par plusieurs Académiciens qui l'invitèrent à se mettre sur les rangs. Il étoit attaché au Cardinal *de Tencin*, que l'on crut pendant un temps sur le point de remplacer le Cardinal *de Fleuri.* Cependant l'Abbé *Trublet*, au lieu de faire les démarches qu'on lui conseilloit, se désista de ses vûes à la sollicitation de Madame *de Tencin*, sœur du Cardinal; & de concert avec cette Dame il céda les voix dont il se croyoit sûr à M. *de Marivaux* pour qui elle s'intéressoit.

Peu de temps après il partit pour aller prendre possession de la place d'Archidiacre de Saint Malo sa patrie; il y passa plusieurs années. Ce ne fut qu'à

ſon retour à Paris qu'il manifeſta de nouveau ſon deſir d'entrer à l'Académie en ſe préſentant avec de nouveaux titres. Il donna en 1754 une cinquiéme édition de ſes *Eſſais de Littérature & de Morale*. Il y joignit deux volumes de *Panégyriques de Saints*, de *Réfléxions ſur l'Eloquence* & d'anciens extraits tirés du *Journal des Sçavans*. En 1756 il dirigea la belle édition faite à Lyon en quatre Tomes des Œuvres de ſon compatriote M. *de Maupertuis*, qui lui dédia le troiſiéme par une Epître où l'on voit que l'amitié ſçait louer ſans fadeur. On ne peut nier que des noms tels que *Maupertuis*, *la Motte* & *Fontenelle* ne prouvent que l'Abbé *Trublet* choiſiſſoit bien ſes amis. Il perdit ce dernier en 1757, & recueillit l'année ſuivante en un volume, qu'il fit imprimer en Hollande ſous le titre de *Mémoires pour ſervir à la vie & à l'Hiſtoire de M. de Fontenelle*, pluſieurs morceaux qu'il avoit déja publiés dans les *Mercures* de France; ils ſont ſuivis dans ſon nouveau Recueil des deux articles *Fontenelle* & *la Motte*, que l'Abbé *Trublet* avoit auſſi

fournis pour la nouvelle édition du Dictionnaire de *Moréri*, & de plusieurs anecdotes Littéraires concernant M. *de la Motte.* On trouve encore dans la même collection une Lettre de l'Abbé *Trublet* sur Madame *de Staal.* Enfin en 1760 il ajouta un quatriéme volume à ses *Essais de Littérature & de Morale.* Il avoit encore les matériaux d'un cinquiéme. On pourroit reprocher à l'Abbé *Trublet* de s'être quelquefois occupé sérieusement de faits minucieux, & d'y avoir mis trop d'importance; comme dans les *Mémoires pour servir à l'histoire & à la vie de Fontenelle*, &c. J'avoue que je n'aimerois pas à me donner tant de peine; mais je ne puis nier que ces détails n'ayent leur utilité pour ceux qui cherchent la vérité, qu'ils ne soient même du goût de bien des lecteurs, puisque les *Mémoires* que je viens de citer ont été imprimés deux fois en un an. Je regarde ce travail, rebutant pour celui qui s'y livre, du même œil que la composition d'une bonne Table des Matières ou qu'un bon calcul, que je ne voudrois pas entreprendre, mais qui demande de l'intelligence, & dont

celui qui veut bien s'en charger mérite de la reconnoissance & de l'encouragement.

Depuis le retour de l'Abbé *Trublet* à Paris il vaqua plusieurs places à l'Académie sans qu'il eût le nombre suffisant de suffrages, quoique M. *de Maupertuis* à son dernier voyage en France eût hâté son retour de Saint Malo pour donner sa voix à son ami. Il lui restoit encore un orage à essuyer avant que d'arriver dans le port. Il avoit un goût très-vif & même une espèce de passion pour la musique ; un concert étoit une partie de plaisir pour lui. Il faut bien que ce goût de l'harmonie musicale soit indépendant du goût de l'harmonie des vers, qui résulte du rithme, du nombre, de la mesure & de la rime : harmonie à laquelle il étoit peu sensible, puisqu'il ne pouvoit lire de suite sans dégoût une pièce de vers un peu longue. Sans doute il croyoit trouver bien des gens de son opinion vû l'air de confiance avec lequel il l'expose page 233, dans le quatriéme Tome de ses *Essais* qui ne parut qu'en 1760 : *Je ne sçais pas*, dit-il, *comment la Henriade*,

le même cas que cette Dame, & cela me semble moins surprenant à l'égard de la versification que de la musique proprement dite. Cependant il y a des personnes dont l'oreille èst blessée de la moindre dissonnance, & qui ne peuvent battre la mesure d'un menuet, & d'autres réciproquement qui dansent en cadence & qui ne sont pas choquées d'un faux accord. Rien n'est donc plus équivoque que cette expression si fréquemment employée *avoir de l'oreille*, qui se prend indifféremment pour *avoir l'oreille sensible à la mesure*, & pour *avoir l'oreille sensible à l'harmonie.* Enfin, il y a des gens pour qui le plus beau chant n'est autre chose que du bruit. Feu l'Abbé *Terrasson* étoit de ce nombre & ne s'en cachoit pas. Pressé par un de ses amis d'expliquer quelle sensation il recevoit lorsqu'il entendoit une belle symphonie d'instrumens, il répondit : *Mais cela fait sur mon oreille à-peu-près le même effet que si l'on agitoit une poignée de petits clouds dans un poëlon.* Cependant il avoit l'ouie aussi bonne qu'un autre pour l'usage ordinaire

naire. Quelle prodigieuse diversité de goûts doit résulter d'une telle différence d'organes !

Enfin, après dix-huit ans de persévérance, le doyen des prétendans vit remplir ses vœux en 1761 par le choix que fit de lui l'Académie, choix qui prouve à l'honneur de cet illustre corps que les satyres & les libelles n'influent pas sur ses jugemens. Si l'Académie avoit besoin d'être justifiée de s'être ressouvenue des titres d'un candidat estimable que des circonstances étrangères avoient écarté si long-temps, je dirois qu'elle sçavoit que l'Abbé *Trublet* écrivoit purement, qu'il étoit laborieux & capable de hâter un travail qu'elle desiroit accélérer, sçavoir, la 4e édition de son Dictionnaire, dont le second Tome n'étoit pas fort avancé & qui fut, en effet, terminé dans le cours de l'année de réception du nouvel Académicien. On eut raison de croire, & le fait l'a bien prouvé, que l'Abbé *Trublet* pouvoit être plus utile à l'Académie & mieux remplir ses vues dans la conjoncture actuelle que d'autres con-

currens d'une réputation plus brillante.

Il s'acquitta pendant près de cinq ans avec autant de zèle que d'assiduité de ses fonctions académiques. Alors sentant chaque jour sa santé s'affoiblir, il prit le parti d'aller achever sa carrière dans le sein de sa famille. Depuis ce temps je n'ai plus eu de relation avec lui; je n'ai sçu que par la voix publique, mais sans aucun détail, que, pendant les cinq années de sa retraite & les dernières de sa vie, il ne s'est occupé que des devoirs de son état & de faire de bonnes œuvres.

L'Abbé *Trublet* n'avoit pas un extérieur imposant; de plus, il étoit simple & modeste. En faut-il davantage pour perdre beaucoup de considération auprès de ceux qui se laissent prévenir par un air & un ton avantageux? Ces dehors, même trompeurs, suspendent pour l'ordinaire le jugement & empêchent de déférer à l'impression du premier coup d'œil. Tout Paris a connu, au moins de nom, feu l'Abbé *Pelleggin*, excellent Grammairien, au-

teur très-fécond de plus d'une vingtaine de pièces de Théâtre, de Tragédies, de Comédies, &c, dont plusieurs ont eu du succès, sans celles qu'il a données sous des noms étrangers; je ne nommerai que *Pélopée*, le *Nouveau Monde*, le *Pastor Fido*, *Jephté*, *Hyppolite* & *Aricie*. On a de lui un grand nombre d'Odes & de poësies diverses, pour lesquelles il avoit une facilité prodigieuse. Il s'étoit exercé dans tous les genres, hors celui de la satyre. Il est de notoriété publique qu'il a souvent prêté sa plume à quelques Académiciens qui avoient eu recours à lui pour leurs Discours de réception. Il avoit remporté le Prix de Poësie de l'Académie Françoise en 1704, & sa Pièce couronnée n'avoit été balancée que par une Ode dont il étoit aussi l'auteur. Il étoit fort estimé du célèbre *Boindin* qui n'accordoit pas légèrement son suffrage. L'Abbé *Pellegrin*, fils d'un Conseiller au Présidial de Marseille, aidoit une famille nombreuse du produit de ses veilles. Ses mœurs & sa probité sont demeurées sans re-

proche. Auteur de plus d'ouvrages qu'il n'en eût fallu pour faire la réputation de trois hommes de Lettres, il n'osa se présenter à l'Académie. Et pourquoi ne l'osat-il pas? C'est qu'il étoit pauvre & modeste, & que ces deux manières d'être, qui semblent s'accorder si bien, se nuisent souvent l'une à l'autre. Il est vrai qu'à cette pauvreté se joignoit un extérieur fort négligé qui le rendoit quelquefois un objet de mépris. Forcé de travailler pour vivre, il avoit mis en Cantiques Spirituels, à l'usage des Couvens de filles, la Religion, la Morale, l'Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament, les Psaumes de *David*, l'*Imitation de Jésus Christ*, &, pour en rendre l'usage plus familier, il avoit ajusté ses Cantiques sur des airs connus d'Opéra & même sur des Vaudevilles dont quelques-uns sont vulgairement désignés par des refreins burlesques. Tout cela, défiguré par de fausses suppositions, n'a servi qu'à le couvrir de ridicule de son vivant à Paris. Né sous quelques degrés

de latitude de plus, il eut joui de l'estime publique *. Lorsque dans nos Académies j'ai quelquefois entendu prononcer l'éloge d'un homme de Lettres, & que j'ai appris de lui des traits louables que j'avois ignorés pendant sa vie, j'ai fait cette réflexion : *Il faut donc mourir pour obtenir justice de ses contemporains !* En lisant l'article de l'Abbé *Trublet* dans le *Nécrologe*, je me suis dit : *Il ne suffit donc pas d'être mort pour échapper aux traits de la malignité du cœur humain !* Je ne puis cependant sçavoir mauvais gré à l'auteur de cet Article, puisqu'il m'a donné l'occasion de réparer son injustice. Peut-être est-il moins coupable que je ne pense. Si la famille du défunt publiquement invitée lui eut envoyé des Mémoires, il en eut probablement fait un meilleur usage que de ses conjectures.

* Lisez son Article dans *Moréri*, Nouveau Supplément de 1749, ou dans la dernière édition de ce Dictionnaire.

Je suis, &c.

A Paris, ce 8 Mars 1771.

LETTRE II.

Discours prononcés dans l'Académie Françoise le Lundi 4 Mars 1771 à la réception de M. de Roquelaure Evêque de Senlis : Brochure in 4° de dix-huit pages ; à Paris chez la V. Regnard & Demonville, Imp. de l'Académie Françoise, au Palais & rue Basse des Ursins.

CE n'est, Monsieur, ni le nom, ni le rang, ni le crédit qui ont décidé le choix que l'on a fait de M. l'Evêque de Senlis pour remplir la place vacante par la mort de M. *de Moncrif*. Cette élection est appuyée sur des titres personnels & solides : un amour éclairé de la Littérature, une connoissance peu commune des meilleurs Ecrivains des siécles d'*Aléxandre*, d'*Auguste*, de *Léon X* & de *Louis XIV*, une étude

particulière, non-seulement de la Langue Latine & de la sienne propre, mais des Langues Italienne & Britannique; enfin, une Oraison Funèbre de la Reine d'Espagne, qu'on distinguera toujours parmi les ouvrages modernes de ce genre qui ont eu le plus de succès. Fait pour donner des leçons d'éloquence, le modeste Prélat, dans son Discours de remercîment, déclare qu'il ne se félicite d'être admis à l'Académie, que par l'avantage d'y puiser des préceptes & d'y trouver des modèles.
» Chargé par état d'enseigner la science la plus nécessaire à l'homme, » j'apprendrai peut-être, en vivant » parmi vous, ce grand art de gagner » le cœur en parlant à l'esprit, & de » peindre la Religion avec les cou» leurs les plus propres à lui concilier » le respect & l'amour. Ne dois-je pas » craindre ici, Messieurs, qu'en me » livrant sans réserve au desir de faire » connoître combien votre commerce » peut m'être utile, quelques esprits » sévères ne m'accusent de blesser la » majesté de la Religion par les orne» mens que je me propose d'emprun-

» ter de vous? Sans rappeller tous les
» services que l'Eloquence a rendus à
» la Vérité dans les différens âges de
» l'Eglise, un exemple illustre suffira
» pour imposer silence à ces censeurs.
» Une tradition fidèle nous a transmis
» mis que le célèbre *Bossuet* se nourrissoit
» rissoit long-temps de la lecture d'*Homère*
» *mère* avant que d'écrire ces Oraisons
» Funèbres, qui seules l'auroient placé
» cé dans la classe des grands Hommes;
» alors l'ame de l'Orateur échauffée
» par le noble enthousiasme du Poëte,
» produisoit sans effort ces brillantes
» images, ces traits sublimes, dont
» tout lecteur sensible est encore pénétré.
» nétré. Personne n'ignore qu'*Homère*
» a enfanté *Virgile*; ajoutons à cet
» éloge, *Homère* a enfanté *Bossuet*. Je
» sçais, Messieurs que l'éloquence sacrée,
» crée, contente d'une simplicité noble,
» ble, énergique & touchante, rejette
» jette ces ornemens ambitieux, ces
» idées plus brillantes que solides, ces
» pensées recherchées dont la subtilité
» échappe à la multitude & fatigue
» l'esprit le plus attentif; je sçais que
» l'Orateur Chrétien dédaigne ces

» fausses beautés ; elles défigureroient
» même l'éloquence profane ; mais
» qu'il est difficile de parvenir à une
» élégante simplicité ! Lorsqu'on la
» rencontre dans les auteurs dont la
» lecture répétée nous offre toujours
» de nouveaux charmes, on est tenté
» de croire que leurs ouvrages, fruits
» de tant de veilles, sont pour ainsi
» dire échappés de leurs mains. Cette
» noble simplicité est la marque infail-
» lible du génie, & le chef-d'œuvre
» de l'esprit humain. S'il est réservé à
» peu d'écrivains d'atteindre à ce degré
» de perfection, tout Orateur n'en est
» pas moins obligé d'approcher autant
» qu'il lui est possible des grands mo-
» dèles, soit pour s'efforcer de mar-
» cher sur leur traces, soit pour se
» défendre contre l'attrait de la nou-
» veauté & des caprices de la mode,
» soit pour se préserver de ces mala-
» dies de l'esprit, qui, semblables aux
» fléaux épidémiques, ravagent quel-
» quefois l'Empire des Lettres. Où trou-
» ver alors un asyle plus sûr que dans
» le sein de l'Académie ? Chargée spé-
» cialement du soin d'éterniser la

» gloire des Lettres dans la Monarchie
« Françoise, elle maintiendra les loix
» sévères du bon sens & du goût, à
» qui nous devons ces excellens ou-
» vrages que des Nations éclairées &
» jalouses admirent & envient : loix
» immuables dont l'auteur le plus bril-
» lant ne peut s'affranchir sans s'expo-
» ser à la douleur de survivre à la ré-
» putation de ses écrits. Malgré les
» vains sophismes de la bisarrerie &
» de l'ignorance, l'état florissant des
» Lettres sera toujours une preuve
» éclatante de la grandeur d'un Em-
» pire ; & les hommages que nous
» rendons aux Ecrivains fameux du
» siécle d'*Auguste*, n'honorent pas
» moins l'ancienne Rome que les
» triomphes de ses Héros. »

Le nouveau Récipiendaire loue son prédécesseur avec beaucoup de justesse & de vérité. » C'est au commerce des
» Muses qu'il devoit cette fleur d'es-
» prit, ces graces simples & naïves,
» cette douce aménité qui le rendoit
» si cher à ceux qu'il approchoit. Re-
» cherché d'un monde poli, dont il
» faisoit les délices, il parvint à rem-

» plir une place distinguée auprès de
» la Reine, & en reçut bientôt les
» marques de bonté les plus flatteuses.
» Pour exceller dans cet art si diffi-
» cile de plaire, sans doute il de-
» voit beaucoup à la nature; mais en
» faisant part au Public des réfléxions
» les plus sensées & les plus délicates
» en ce genre, c'étoit prouver com-
» bien il avoit ajouté à ses disposi-
» tions naturelles. On peut dire que
» sous le titre modeste d'*Essais sur la*
» *Nécessité & les Moyens de plaire*, il
» a sçu donner en même-temps la
» meilleure idée de son esprit & de
» la bonté de son cœur. C'est le propre
» d'une ame généreuse d'aimer à ré-
» pandre un secret dont on s'est utile-
» ment servi pour soi-même. Soit ja-
» lousie, soit préjugé, le commun des
» hommes se persuade que la sensi-
» bilité de l'ame n'est point la com-
» pagne du génie. On veut que la
» nature, économe dans ses dons,
» compense les présens de l'esprit
» qu'elle accorde, par la privation
» d'un bien plus précieux qu'elle refuse.
» Qu'il est honorable à M. *de Moncrif*

» d'avoir travaillé constamment à dé-
» truire un préjugé si injuste! Plusieurs
» de ses écrits portent l'empreinte de
» cette vertueuse sensibilité ; ses ac-
» tions l'ont fait paroître dans tout
» son jour. Quoique la fortune eût
» différé long-temps de répandre sur
» lui ses faveurs, il sentit d'abord
» que leur usage le plus doux étoit
» de les partager : heureux de pou-
» voir justifier que les sentimens de
» bienfaisance, jusques là cachés dans
» son cœur, n'attendoient que le mo-
» ment d'éclater! Sa famille trouva
» toujours en lui un parent plus char-
» mé de répandre sur elle ses lar-
» gesses, qu'elle n'étoit elle-même sa-
» tisfaite de les recueillir. Docile à la
» voix de la nature, pouvoit-il man-
» quer à la reconnoissance dans des oc-
» casions délicates où tant d'hommes
» pensent moins à remplir qu'à éluder
» les devoirs sacrés qu'elle impose?
» On l'a vu solliciter & obtenir en-
» fin, après les plus vives instances,
» la grace d'aller tous les ans dans une
» Province éloignée, offrir à son bien-
» faiteur * le tribut de son attachement

* Feu M. le Comte *d'Argenson*.

» & de ſa reconnoiſſance. Puiſſent tous » les gens de Lettres, en ſuivant un » ſi bel exemple, forcer enfin l'igno- » rance à abjurer ſon erreur, & à re- » connoître qu'il eſt moins rare qu'on » ne penſe de joindre à l'eſprit le » plus éclairé le cœur le plus ſen- » ſible ! » Ce remercîment de M. l'Evêque de Senlis eſt du ton le plus noble & ſainement écrit.

M. l'Abbé *de Voiſenon*, qui lui a répondu en qualité de Directeur, eſt ſorti de la route ordinaire; il a cru devoir dérider le front grave des Muſes Académiques; ſon projet a réuſſi. Vous trouverez dans ſa Réponſe, en général, beaucoup d'eſprit & de gaîté. Il y prend néanmoins le ton ſérieux & convenable lorſque la matière le demande. Par exemple, après avoir mis ſous nos yeux la perte irréparable de feu Mgr LE DAUPHIN qui diſtinguoit & qui chériſſoit M. *de Roquelaure*, le Directeur ajoûte: » Une ſcène plus rare & non » moins intéreſſante, plus digne de » notre admiration que de nos re- » grets, va bientôt vous donner, Mon- » ſieur, une nouvelle occaſion de dé-

» ployer votre éloquence *. La Provi-
» dence semble vous avoir ménagé
» cet évènement qui sera dans l'His-
» toire une époque aussi célèbre qu'é-
» tonnante. La Fille d'un Roi de
» France préférer à la pourpre du
» Trône un cilice de Carmelite! Aux
» yeux du siécle, c'est un grand sacri-
» fice; aux yeux de la Religion, c'est
» une abjection sublime qui prouve la
» force de la Grace; aux yeux de la
» raison qui sçait peser les avantages
» & les inconvéniens du monde,
» c'est peut être le choix du bonheur....
» Vous habitez ce séjour orageux,
» Monsieur, ce païs de manœuvres ca-
» chées, de haine sourde & cares-
» sante; & vous y avez introduit
» l'amitié, cette passion si douce, dont
» les courtisans prennent l'accent, afin
» de la mieux trahir. »

M. l'Abbé *de Voisenon* n'est pas moins solide dans l'éloge qu'il fait de son défunt confrère. » M. *de Moncrif* » nous fit éprouver que la douceur des

* M. l'Evêque de Senlis a été nommé pour prêcher aux Carmelites de Saint-Denys le jour que MADAME LOUISE doit faire Profession.

» mœurs, l'égalité du caractère, le
» lien de l'esprit*, ne sont pas moins né-
» cessaires dans une Compagnie que
» les talens. Il possédoit tous ceux qui
» tiennent à l'agrément. La Poësie
» naïve, jadis si florissante, a perdu
» en lui son dernier modèle; & dans
» l'instant de sa mort les Graces dé-
» centes & négligées ont détaché les
» fleurs que cet auteur aimable leur
» offroit en hommage; & de cette pa-
» rure champêtre elles ont formé des
» guirlandes pour orner le tombeau
» de celui qui les avoit cueillies. Où
» trouver à présent cette simplicité
» gauloise? Elle n'est plus dans nos
» écrits parce qu'elle n'est plus dans
» nos cœurs. La Poësie est devenue une
» coquette; elle a changé son ingénuité
» contre des minauderies; elle n'a
» plus que de l'esprit, & l'esprit tout
» seul n'est que la fausse monnoie du ta-
» lent. »

L'ingénieux Directeur cite plusieurs ouvrages de M. *de Moncrif*, & finit

* *Le lien de l'esprit!* Je n'entends pas cela; c'est sans doute une faute d'impression, & l'on doit lire *le liant de l'esprit.*

ſon Diſcours par ce trait agréable : » Je
» me rappelle encore une autre Lettre
» ſur la Prédication ; il recommande
» aux Prédicateurs de ne pas faire des
» Sermons trop longs. Je crois que
» cet avis regarde tous ceux qui ont
» l'honneur de parler en public. Je me
» hâte d'en profiter, afin que ceux qui
» m'écoutent peut-être depuis trop
» long-temps, lui ayent obligation mê-
» me après ſa mort. »

Lettre de l'Editeur de l'Almanach des Muſes à l'Auteur de ces Feuilles.

Paris ce 3 Mars 1771.

MONSIEUR,

Comme je ne fais point de Journal, & qu'il ſeroit un peu tard de répondre à M. *de la Harpe* à la tête de l'*Almanach des Muſes* qui ne paroîtra qu'au commencement de l'année prochaine, je me détermine à vous envoyer les queſtions ſuivantes que je prends la liberté de lui adreſſer ; j'eſpère que vous voudrez bien leur ac-

corder une place dans une de vos premières Feuilles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Questions proposées à M. de la Harpe par l'Editeur de l'Almanach des Muses, au sujet de l'extrait de ce Recueil inséré dans le Mercure de Mars.

Vous prétendez, Monsieur, que je n'ai pas de remercîmens à faire au Public pour le succès de ma Collection. Ne permettrez-vous pas au moins que je vous en fasse à vous-même sur la manière dont vous avez bien voulu l'annoncer dans votre *Mercure* ?

Tout le poids de votre critique tombe sur un *Avis* de trois lignes placé à la tête du volume & sur un très-petit nombre de notes qui se trouvent au bas des pages. Ne conclura-t-on pas de là que le choix des poësies, qui apparemment constitue l'essence d'un Recueil de vers, est fait avec quelque

difcernement, puifque vous avez la difcrétion de n'en point parler?

Vous prenez la peine de me notifier ce que vous appellez l'*Avis général*, & vous me confeillez vous-même de fupprimer mes notes. Serai-je donc en refte avec vous, Monfieur, & n'attendez-vous pas que je devienne auffi l'organe du Public, en vous invitant à fupprimer la plûpart de vos productions & à corriger les autres?

Vous voulez que je borne la notice des Poëfies de l'année à une fimple lifte de titres & de demeures de Libraires. Mais ne pourroit-on pas m'accufer d'ingratitude, fi je vous dérobois l'honneur & l'exécution d'une idée auffi heureufe? Car enfin pourquoi ne vous en ferviriez-vous pas dans le *Mercure*? Si vous n'y avez pas fongé dans le feu de l'invention, dois-je profiter d'un moment de diftraction bien pardonnable à un Ecrivain tel que vous? Un Catalogue d'Imprimeur fera-t-il un effet moins faillant dans le *Mercure* que dans l'*Almanach des Mufes*?

Vous épuifez pour moi toutes les reffources de cette urbanité Françoife

que vous avez si fort perfectionnée ; vous m'avertissez, en honnête Journaliste & en profond Littérateur, que mes notes *peuvent amuser un moment parce qu'elles font rire, mais qu'elles finissent par ennuyer.* Un tel excès de franchise n'exige-t-il pas quelque retour de ma part ? Et ne suis-je pas bien autorisé à ne pas ménager davantage votre modestie? Je le dirai donc sans crainte, Monsieur, & c'est ce que je n'oserois jamais avec tout autre : qui pourroit ne pas vous céder la palme dans tous les genres ? Vous parlez de rire, Monsieur ! Jamais on n'a tant ri qu'à vos Tragédies, sur-tout à votre *Gustave ;* & l'on en rit encore toutes les fois qu'on y pense.

Mais votre talent seroit-il en défaut, quand il s'agit d'*ennuyer* vos lecteurs? J'en atteste ici vos trois Discours Académiques, vos Mêlanges de Poësies Fugitives, vos Héroïdes qui annonçoient si dignement vos Tragédies, & sur-tout votre sublime, votre élégante Traduction de *Suétone* dans la-

quelle la *facilité entraînante** que vous avez reçue du Ciel vous a fait faire tant de contresens. Dans tout cela, Monsieur, on ne le contestera point, il n'y a pas un seul mot pour *s'amuser*; c'est de l'*ennui* tout pur.

Encore une fois, quoique mon avis sur vos ouvrages soit très-conforme à l'*Avis général*, aurois-je jamais pris sur moi de vous l'exposer aussi nettement, si vous ne m'en eussiez vous-même donné l'exemple ? Voici comme j'avois parlé de votre dernière Pièce dans la notice de cette année : *Les amis de l'auteur ont peut-être trop vanté ce Drame avant qu'il parût ; ensuite le parti contraire l'a trop déprimé. Le Public impartial paroît avoir jugé que le sujet est heureux, mais qu'il pouvoit être traité d'une manière plus touchante ; qu'il y a peu de convenance dans les caractères ; que le style passe quelquefois les bornes du style familier ; que la Pièce est assez bien conduite, & qu'il y a des traits d'éloquence dans la Scène entre le Curé & le père de Mélanie.* Pour toute réponse à un juge-

* Expression de M. *de la Harpe* en parlant de lui-même. Voyez le *Mercure* de Février.

ment si mesuré, vous certifiez que je *fais rire* & que j'*ennuie*. Ne craignez-vous pas qu'on ne compare ma modération à la vôtre ? Ne craignez vous pas de travailler à votre propre satyre en travaillant à celle d'autrui ? Croyez-vous, *puisqu'il faut le dire* *, que ce n'est pas le comble du ridicule que de faire parler un Curé comme un Philosophe moderne, & une fille bien née comme une Mégère ? ** Croyez-vous que j'eusse été bien embarrassé de trouver dans ce prétendu Drame des Scènes bavardes & ennuieuses, des expressions risibles, comme, *c'est notre bon Curé, je me meurs dans les transes, mon sang bout dans mes veines*, &c, &c, &c... *** Mais

* Expression de M. *de la Harpe* dans son Extrait.

** Contraste remarquable ! L'*Iphigénie* de *Racine* respecte & bénit son père qui veut la sacrifier ; la *Mélanie* de M. *de la Harpe abhorre* & maudit le sien qui veut la mettre dans un Couvent !

*** On rempliroit quinze ou vingt pages des vers à retenir qui se trouvent dans cette Pièce

dans ce moment-ci, Monſieur, oſerois-je vous demander ſi ces queſtions

fameuſe ; je me contenterai d'en citer quelques-uns des plus agréables pour *amuſer* le lecteur.

Il s'enrichit des pleurs de ſa ſœur qu'on opprime. . . . . .
Et le cœur eſt un mot qu'il n'a jamais compris. . . . .
Je cours me renfermer dans un autre univers. . . . .
Elle paſſoit ſes mains à travers ces barreaux ;
C'eſt ici. . . . . C'eſt ici. . . . .
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains!
Ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait ſortir la nature. . . . .
Ma fille ! Le poiſon a coulé dans ſes flancs . . . . . .
Mélanie au Couv*ent*, depuis deux *ans* Novice,
Formée à la retraite *en* ſes plus jeunes *ans*,
Sembloit *en* avoir pris les goûts, les ſentim*ens*.
Au *plan* que j'ai ſuivi ſe prêt*ant* par *avance*,
Elle me demandoit le voile avec *inſtance* ;
Et dans le cloître alors trouv*ant* tous ſes plaiſirs,
Y vouloit pour jamais *en*fermer ſes deſirs.

vous *ennuient* ou si elles vous *divertissent* ?

Quoiqu'il en soit, seriez-vous curieux d'une discussion plus étendue ? Vous n'avez qu'à dire un mot; il n'est pas même besoin de vous expliquer si positivement ; vous n'avez qu'à laisser agir votre zèle ordinaire dans le premier Article qui me concernera, & vous pouvez compter sur une petite Brochure fort détaillée où l'on fera voir comme quoi *Warwik*, le grand *Warwik*, est une Pièce très-foible où il n'y a qu'une situation & une trentaine de vers passables ; comme quoi vous avez pris des encouragemens accordés à l'essai d'un jeune homme pour des récompenses décernées au chef-d'œuvre d'un génie rare. On y montrera comme vous avez eu l'art de nous donner quatre Tragédies & un Drame larmoyant, sans nous arracher une seule larme ; comme votre manière est triste & pesante dans les vers légers ; comme elle est sans couleur, comme elle est terne dans les grands vers ; comme votre style est roide lorsque vous tâchez de lui donner de l'énergie ; trivial & lâche, lorf-

que vous voulez qu'il soit simple & naturel ; comme la diction de vos discours est hachée & la narration sèche; enfin, comme vous n'avez pu parvenir à nous intéresser deux minutes de suite dans un Discours d'une heure de lecture où il s'agit de *Henri IV*, de ce bon Roi dont le nom seul prononcé par un homme sensible suffit pour émouvoir jusqu'au fond du cœur ceux qui l'entendent.

Au reste, Monsieur, est-il donc aussi nécessaire, aussi glorieux pour vous que vous le pensez, de mettre votre nom aux extraits dont vous enrichissez le *Mercure* tous les mois ? Quand même vous garderiez l'anonyme, seroit-il possible de ne pas vous reconnoître à la douceur de votre pinceau, & à votre style, & à votre ton, & à la noble fierté qui les caractérise ?

Je suis, &c.

A Paris, ce 15 Mars 1771.

LETTRE

LETTRE III.

Etrennes du Parnasse, 2 Parties in 12, à Paris chez Fétil Libraire rue des Cordeliers.

CE titre est frivole, Monsieur ; mais l'ouvrage est solide. C'est une Notice très-bien faite des Poëtes Grecs. Ces deux Parties que je vous annonce ne seront pas les seules ; l'auteur se propose de nous donner ainsi successivement une idée rapide des Poëtes Latins, Italiens, Espagnols, Allemands ; il finira par les François. *Le Febvre*, père de Mad. *Dacier*, nous a laissé une vie abrégée des Poëtes Grecs ; mais la nomenclature dont il est ici question est deux fois plus considérable que la sienne ; celle de *le Febvre* ne renferme qu'une cinquantaine de Poëtes, & la nouvelle en contient près de cent. On ne s'y borne pas aux faits historiques ; on rapporte les jugemens ; on indique les plus beaux morceaux de ces illustres modèles de Poësie dans tous les genres. Que de traits

intéressans dans cette collection ! Vous y suivez, en quelque sorte, la nature pas à pas ; vous la voyez, pour ainsi dire, naître avec *Linus* & *Orphée* ; c'est dans ces commencemens que la Poësie brille de toute sa pureté & de cette majesté sublime qui lui fit mériter le nom de *langage des Dieux*. *Linus*, *Amphion*, *Orphée*, *Musée*, &c, forment le premier âge des Poëtes Grecs. *Homère*, *Hésiode*, *Archiloque*, *Tyrtée*, &c, composent le second âge. L'auteur enrichit ses notices de traductions ou d'imitations en vers François ; ce qui rend tous ses articles agréables. Voici comme *Archiloque* est représenté. Après avoir forcé à se pendre de désespoir la famille de *Lycambe* & *Lycambe* lui-même, » il ne connut plus de frein. Celui » qui avoit le malheur de lui déplaire » étoit cruellement égorgé. Mère, amis, » parens, concitoyens, étrangers ; tout » fut la proie de ses fureurs. Il ne s'é» pargnoit pas lui-même. Il séduisoit les » femmes de Paros, & les livroit ensuite » à l'infâmie en dévoilant publique» ment les faveurs qu'il en avoit obte» nues. Chassé de sa patrie, ses Poësies

» mordantes & licencieuses lui inter-
» dirent l'entrée de Sparte. Les vertueux
» Lacédémoniens trembloient que l'a-
» me de leurs enfans ne fût infectée de
» leur venin. Ce malheureux bel-
» esprit erra de ville en ville, &c,
» &c, &c ; il finit par être assassi-
» né. » Que ce tableau doit effrayer les imitateurs d'*Archiloque* ! Mais l'impunité les rassûre ; à l'égard des remords, il faut croire qu'ils ont sçu se mettre à l'abri de ce châtiment terrible ; avec la Philosophie on parvient à regarder l'honneur, la vertu, l'humanité comme autant de vils préjugés qu'il faut étouffer.

Stésichore, *Alcée*, *Anacréon*, *Sapho*, *Ésope*, &c, remplissent le troisiéme Âge. La fiction sur *Phaon* est assez ingénieuse. » Il dut sa beauté à *Vénus* ;
» cette Déesse s'approcha un jour du
» rivage, & demanda à *Phaon* d'un air
» ingénu à passer l'eau sans payer. Le
» batelier la reçut dans sa barque, &
» la Déesse, pour le récompenser de sa
» complaisance, lui fit présent d'un vase
» d'albâtre rempli d'une essence divine ;

» il s'en parfuma, & devint tout à coup
» le plus beau des hommes. »

L'auteur ne regarde pas *Esope* comme le premier Fabuliste, & il a raison. *Homère* & *Hésiode* ont inséré dans leurs Poëmes des Apologues ; ce qui aura pu donner à *Esope* l'idée de consacrer ses talens au genie de la Fable.

Le quatriéme Age ne pouvoit être mieux annoncé que par le premier des génies lyriques. *Pindare* est, sans contredit, pour l'enthousiasme & le sublime, au dessus de tous ceux qui ont voulu l'imiter. Cette flamme sacrée ne se trouve que dans nos Prophètes qui, parlant le langage divin, sont encore bien supérieurs à *Pindare*. » *Pausanias* nous ap-
» prend que, quelques jours avant la mort
» de *Pindare*, *Proserpine* lui apparut en
» songe, & se plaignit d'être la seule
» Divinité qu'il n'eût pas célébrée dans
» ses vers ; mais, ajoûta-t-elle, j'aurai
» mon tour quand je vous tiendrai ; il
» faudra bien que vous fassiez aussi un
» Cantique en mon honneur. *Pindare* ne
» vêcut pas dix jours après ce songe. Il
» y avoit à Thèbes une femme vénéra-
» ble, parente du Poëte, & qui chan-

» toit fort bien ses Odes. Une nuit » qu'elle dormoit, elle vit en songe » *Pindare* qui lui chanta un Cantique » qu'il avoit fait pour *Proserpine*. Cette » femme à son réveil se rappella le » Cantique, & le mit par écrit. » Vous serez charmé, Monsieur, de voir que l'auteur de cette collection n'a pas la foiblesse de céder à l'esprit du jour; il ose admirer le grand *Rousseau*, ce qui prouve son sçavoir & son goût; il ne balance pas à le mettre à côté de *Pindare*. Il se plaint avec raison que la Poësie de ce genre ait entièrement passé de mode. Le Théâtre a tout dévoré, tout englouti: encòre si cette manie de s'essayer sur des Drames nous procuroit quelque bonne Tragédie! Mais il semble que les Muses irritées se vengent en n'inspirant que des Pièces Dramatiques détestables. Au reste, il n'est pas difficile de juger que notre Littérature tombe en décadence; la malheureuse Philosophie a du même souffle infecté les mœurs & les talens.

Eschyle, *Sophocle*, *Euripide*, *Aristophane*, &c, sont de ce même 4e Age. C'est l'âge d'or de la Poësie dans la Grèce.

Tout ce qu'on nous dit sur *Eschyle* mériteroit d'être rapporté. On nous représente l'état de la Tragédie, lorsque ce Poëte parut ; on nous donne un jugement sage & rapide sur chacune de ses Pièces. Ce qui vous attachera dans ces divers morceaux, ce sont les imitations faites par nos Poëtes, dont quelques-unes ont des beautés. Que vous serez flatté sur-tout de ces leçons de modestie & de prudence donnés aux rimeurs naissans & audacieux! » Que leur exem-» ple (celui de *Sophocle* & de *Racine* » qui ont composé dans une extrême » jeunesse) a séduit de jeunes gens! On » les voit suivre les pas de *Melpomène* » avec autant de hardiesse que leurs » maîtres, sans étude des Anciens, sans » connoissance du cœur humain, sans » s'être nourris des plus beaux mo-» dèles. Aussi leurs succès sont-ils de » courte durée ; souvent même les sif-» flets cruels les chassent pour jamais de » la Scène. On devroit se pénétrer de » ce beau morceau de *Platon*. Un jeune » Poëte se présente devant *Sophocle* & » *Euripide* ; il prétend avoir des con-» noissances supérieures dans l'art dra-

matique, & veut faire des Tragédies.

LE JEUNE POETE.

Je fais passablement des vers; je sçais étendre un petit sujet dans mes descriptions, & en resserrer un grand. Je sçais exciter la terreur & la compassion, & faire paroître des objets terribles & menaçans, ou qui produisent la pitié; je m'en vais donc faire des Tragédies.

SOPHOCLE ET EURIPIDE.

N'allez pas si vîte; la Tragédie n'est pas ce que vous pensez; c'est un seul corps composé de plusieurs parties différentes & bien assorties, dont on fait un monstre quand on ne sçait pas les associer. Vous sçavez ce qu'il faut sçavoir avant que d'étudier l'art de la Tragédie; mais vous ne sçavez pas encore cet art.

Je conseille à nos jeunes Poëtes de relire souvent cette réponse de *Sophocle* & *d'Euripide*; ils consulteront davantage

Quid valeant humeri, quid ferre recusent.

Dans l'analyſe des Pièces d'*Eſchyle* ſe trouve la dernière Scène des *Trachiniennes* traduite par M. *d'Arnaud*. Cette Scène dont le traducteur a ſi bien exprimé les beautés, eſt tirée de la Lettre qui ſe trouve à la fin d'*Euphémie*, & qui renferme d'excellentes vues ſur le Théâtre. L'auteur ſe plaint de ce que M. *de Chateaubrun*, qui paroît connoître les Anciens, ait appréhendé de faire paſſer dans ſon *Philoctète* les morceaux de force de l'original : trop de timidité nuit au génie, & ce qu'on appelle goût eſt quelquefois contraire à l'énergie & à l'enthouſiaſme.

Le ſentiment de douleur que fit paroître *Sophocle* à la mort d'*Euripide*, doit honorer autant ce grand Poëte que ſes Tragédies : « il verſa des larmes ſur » la perte de ſon rival, & commanda » à ſes acteurs de paroître ſur la Scène » ſans couronnes, revêtus d'habillemens » lugubres & dans l'appareil le plus » triſte. »

Ariſtophane a été le plus audacieux & le plus ſatyrique des écrivains dont la Grèce s'honore. Je vous citerai pour exemple ce paſſage tiré des *Nuées*, Acte

III. Le *Juste* & l'*Injuste* se présentent sur la Scène & se disputent vivement pour sçavoir lequel des deux a le plùs d'empire sur les Athéniens.

L'INJUSTE.

Que diras-tu si je viens à bout d'avoir raison contre toi ?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort, & je me tairai. Voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu, quels gens sont-ce que nos Orateurs ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiseurs de Tragédies ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos Magistrats ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à présent les spectateurs ; quel est le plus grand nombre ? Sont-ce les gens de bien ? Examine.

LE JUSTE, *en regardant de tous côtés.*

Examinons.

L'INJUSTE.

Eh bien ?

LE JUSTE *montrant divers spectateurs.*

Les scélérats l'emportent. En voilà un que je connois. J'en vois encore là un autre.....

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à présent ?

LE JUSTE.

Qne j'ai perdu. (*Aux spectateurs*) Messieurs, prenez mon manteau. Je vais passer de votre côté. Vous êtes les plus forts.

Platon paroît ici au rang des Poëtes, & c'est avec raison. Quel écrivain eut jamais une imagination plus vive & plus brillante ? Elle éclate dans ses moindres ouvrages. Ses premières vues s'étoient tournées vers la Tragédie ; mais ayant entendu un Discours de *Socrate*, il se livra tout entier à l'étude de la Philosophie ; il nous est resté de ce grand homme quelques petites pièces de vers où l'on trouve de la volupté.

A propos de *Chérile* qui nous a laissé tant d'imitateurs, on nous fait part d'une saillie d'*Aléxandre*. Il disoit qu'il aimeroit mieux être le *Thersite* d'*Homère* que l'*Achille* de *Chérile*. Du reste, ce *Chérile* ne se contentoit pas d'être un mauvais Poëte ; il réunissoit l'impudence à la bassesse. Il avoit, en quelque sorte, une main pour mendier

des alimens, & l'autre pour écrire des libelles contre le bienfaiteur qui l'avoit nourri.

On nous parle d'un certain *Cléanthe* bien différent de ce vil *Chérile*. *Cléanthe*, simple athlète & sans fortune, étudia la Philosophie, non par cet esprit d'orgueil si contraire à l'amour de la sagesse, mais avec cette sensibilité modeste, le partage d'une belle ame; cet homme respectable, pour acquérir les moyens d'étudier, tiroit de l'eau pendant la nuit; il porta l'austérité jusqu'à refuser un présent que l'Aréopage lui offroit. Ce vrai Philosophe composa l'Hymne suivante. Vous serez étonné de trouver dans la bouche d'un Payen des idées aussi grandes de la Divinité: » O Père des Dieux, vous qui réunissez » plusieurs noms, & dont la vertu est » une & infinie; vous qui êtes l'auteur » de cet univers, & qui le gouvernez » suivant les conseils de votre sagesse: » je vous salue, ô Roi tout-puissant; » car vous daignez nous permettre de » vous invoquer. Nous qui rampons sur » la terre, ne sommes-nous pas l'ou-

» vrage de vos mains, & comme l'ima-
» ge de votre parole éternelle ? Vous se-
» rez donc, ô *Jupiter*, la matière de
» mes louanges, & votre souveraine
» puissance sera le sujet ordinaire de
« mes Cantiques. Tout plie sous votre
» empire; tout redoute les traits dont
» vos mains invincibles sont armées.
» Sans vous rien n'a été fait; sans vous
» rien ne se fait dans la Nature. Vous
» voulez les biens & les maux, selon
» les conseils de votre loi : loi éternelle
» qu'osent braver les impies. Malheur
» à ces impies ! S'ils étudioient votre loi,
» s'ils lui obéïssoient, ils couleroient
» des jours heureux dans l'innocence &
» dans la paix; mais ils ne suivent que
» les loix d'un aveugle instinct; ils
» sont les vils esclaves, les misérables
» jouets de toutes les passions. O vous,
» grand *Jupiter*, qui faites entendre
» votre tonnerre dans les nues, dai-
» gnez éclairer les foibles humains.
» Otez leur cette esprit de vertige qui
» les égare; donnez leur une portion de
» cette sagesse avec laquelle vous gou-
» vernez la Nature; alors ils ne chéri-
» ront d'autre occupation que celle de

» à chanter éternellement cette loi uni-
» verselle qu'ils méconnoissent. »

L'auteur a réuni tout ce qu'on a pu dire en faveur de *Théocrite* dont il paroît sentir le beau naturel. Il vient à *Callimaque* qu'il propose encore comme un modèle de sublime; il nous apprend que M. *du Theil* de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres doit nous donner une traduction des Hymnes de *Callimaque*. Si ces Hymnes ressemblent toutes à celle-ci, la Littérature sera redevable à M. *du Theil* d'un vrai présent en ce genre.

Hymne à Délos.

Je te consacre aujourd'hui mes vers, ô la plus fortunée des Isles, *Délos* nourrice d'*Apollon*; c'est dans ton sein que ce Dieu a pris naissance; c'est à la piété de *Délos* qu'il doit les premiers Temples où les mortels l'ont adoré. Malheur au Poëte qui ne chante pas les sources sacrées de l'Hélicon! Les Muses le méprisent & refusent de l'inspirer. *Apollon* punit de même celui qui oublie que *Délos* a des droits sur sa lyre. Je te consacre donc mes vers, ô *Délos*,

nourrice d'*Apollon*. Ce Dieu récompensera mon zèle.

Que d'autres contrées se glorifient d'être couvertes d'invincibles forteresses, de se voir défendues par d'orgueilleux remparts. *Apollon* protège *Délos*. Quel ennemi l'attaquera impunément ? Les vents & les eaux minent & détruisent insensiblement les plus fortes murailles ; mais rien ne détruira jamais la puissance du Dieu qui combat pour elle. *Délos* est chérie d'*Apollon* ; *Délos* est la plus fortunée des Isles.

De tous les Poëtes qui m'ont précédé, quel est celui dont les chants ont célébré plus dignement tes autels ? Que dirai-je après eux à ta louange ? Dirai-je comment *Jupiter* irrité, frappant les montagnes de son foudre redoutable, les enleva de leur sol étonné & les précipita dans l'abyme des mers ? Dirai-je comment ce Dieu, pour leur faire oublier le continent dont sa main les a séparées, fixe les unes au fond des eaux, & laisse errer les autres au gré des flots & des vagues ? Oui, je chanterai l'origine des Isles, je chanterai ton origine, ô *Délos*.

Délos eſt aſſiſe dans la mer Egée ſur des fondemens inébranlables. Mais ce n'eſt point à la volonté aveugle du Deſtin qu'elle doit cette ſituation heureuſe; c'eſt à la reconnoiſſance de *Jupiter*. Son affermiſſement eſt le prix de l'hoſpitalité qu'elle oſa donner à *Latone*, malgré les menaces de l'altière *Junon*. Juſques-là connue ſous le nom d'*Aſtérie*, *Délos* erroit triſtement ſur les mers, ſans autre guide que la fureur des courans qui l'entraînoient tour-à-tour. Souvent un voyageur, venant de Trézène à Corinthe, l'avoit apperçue ſur ſa route. A ſon retour ſes yeux cherchoient en vain la malheureuſe *Aſtérie*. Elle avoit fui à l'extrémité de l'univers.

Qui peut ignorer la haine de *Junon* pour toutes les mortelles dont les charmes ont ſçu captiver le cœur de *Jupiter*? Cette Déeſſe jalouſe perſécute *Latone* avec d'autant plus d'acharnement, qu'elle porte dans ſes flancs un fils qui doit être plus cher à ſon époux. Elevée ſur un nuage d'azur, elle repaît ſes yeux des tourmens horribles de ſon infortunée rivale, déja travaillée par les douleurs de l'enfantement. Deux Di-

vinités servent sa haine. *Mars* & *Iris* précèdent les pas de *Latone*. » Oserez-» vous, crient ils d'une voix de ton-» nerre, dans toutes les villes où la » mère d'*Apollon* demande l'hospitali-» té, oserez-vous, mortels audacieux, » recevoir dans vos murs l'ennemie de » *Junon* ? Craignez la colère de la Reine » des Dieux. Si vous donnez un asyle » à *Latone*, songez que la foudre la » suit, pour vous écraser à l'instant sous » les débris de vos Cités impies. » O femme ! O mère ! O Déesse malheureuse, où déposeras-tu ton fruit sacré ?

Rejettée par toute la Grèce, *Latone* retourne sur ses pas, & aborde en Thessalie. Ses ennemis l'y suivent encore. *Larisse* lui refuse ses portes ; aucune contrée n'ose la recevoir. Par-tout on craint le courroux de *Junon*.

Junon, infléxible Déesse, que tu es redoutable dans ta colère ! Quoi ! ton cœur d'airain ne fut pas attendri, lorsque sur les bords du fleuve *Pénée*, tu l'entendis proférer en pleurant ces tristes plaintes ! » Nymphes de Thessalie, » souffrez que *Latone* dépose dans vos » ondes le Dieu qu'elle porte dans son

» ſein. Filles heureuſes de *Pénée*, con-
» jurez-le par ce qu'il a de plus cher,
» de recevoir dans ſes grottes paiſibles
» un fils de *Jupiter*. O *Pénée* ! tes flots
» courent-ils toujours avec la vîteſſe des
» vents ? Ou prends tu plaiſir à les pré-
» cipiter aujourd'hui pour m'ôter tout
» eſpoir ?..... Il ne m'entend pas ! O
» mon fils ! ô mon ſang ! ô fardeau cruel
» & chéri !..... Les forces manquent à
» ta malheureuſe mère ! Et toi, Pélion,
» abaiſſe ta cime ſuperbe ! Tant de lion-
» nes féroces ont un repaire dans tes
» ſombres forêts !..... *Latone* ne te de-
» mande qu'une caverne pour ſes cou-
» ches. »

Pénée élevant ſa tête au deſſus des eaux, lui répond : » Je ne rejette point
» vos prières, ô Déeſſe ! *Jupiter* m'eſt
» témoin que j'ai pluſieurs fois rendu le
» même ſervice aux rivales de *Junon*.
» Je ſçais que pour m'en punir elle me
» rendra le plus vil des fleuves. *Mars*
» qui vous pourſuit, nous obſerve, prêt
» à bouleverſer mes flots. N'importe,
» quoi qu'il m'en coûte, je cède à vos
» malheurs ; il m'eſt doux de périr pour
» vous. » Il dit & ſuſpend ſes eaux.

Auſſitôt on entend un bruit pareil au mugiſſement de l'Ethna, lorſque l'affreux *Briarée*, dont la bouche odieuſe exhale dès feux terribles, cherche à ſoulever le poids immenſe dont il eſt accablé. C'eſt *Mars* qui a frappé de ſa lance la montagne ſur laquelle il eſt aſſis. Il veut la précipiter dans les eaux de *Pénée*, & tarir ce fleuve juſqu'à ſa ſource. Toutes les enclumes de *Vulcain* battues à la fois, tous les feux de *Lemnos* allumés en même temps, ne pourroient égaler ce bruit redoutable. L'Oſſa eſt ébranlé, le Pinde tremble, la Theſſalie entière eſt émue.

Pénée ne fut point effrayé. Dévoué tout entier à *Latone*, déja il lui avoit ouvert un chemin juſqu'à ſes plus profondes cavernes, lorſqu'elle lui cria : » Arrêtez, arrêtez, ô *Pénée* ! Je ne ſouffrirai point que vous vous perdiez » pour moi. J'ai connu combien vous » m'aimiez ; j'ai vu votre piété pour *Jupiter* ; comptez ſur ma reconnoiſſance; » comptez ſur celle du Père des Dieux. »

Alors la malheureuſe *Latone*, pour ſe dérober aux regards du Dieu qui la pourſuit, fuit vers les bords de la mer,

Toutes les Isles la rejettent successivement. Elle te trouve enfin, ô *Délos*, descendant de la mer Eubée, & voguant autour des Cyclades. Dès que tu apperçois la mère d'*Apollon*, tu cours audevant d'elle : » *Latone*, *Latone*, je t'offre un » asyle que tu cherches en vain depuis » si long-temps. L'implacable *Junon* » peut ordonner de moi ce qu'il lui » plaira : je ne crains point ses menaces. » *Délos* périra contente, si *Apollon* » naît dans son sein. » *Latone* étoit sur les bords du Nil. Vaincue par la douleur, elle avoit délié sa brillante ceinture pour prendre quelque repos à l'ombre d'un palmier. Une sueur mortelle couloit sur son corps épuisé. Quelle est sa surprise lorsqu'elle voit une Isle flottante s'avancer pour la recevoir ? » En » croirai-je mes yeux, dit *Latone* ? O » prodige ! ô bienfait des Dieux ! Sors » maintenant, ô mon fils, sors du sein » de ta mère. Une Isle vient t'offrir un » berceau..... Tu auras donc en naissant » de quoi reposer ta tête céleste ! » A ces tendres accens, les Cygnes quittent le Pactole, & viennent en foule célébrer la naissance du Dieu des vers. En un

moment l'Isle en est remplie ; le Ciel en est couvert. Ils chantent, & leurs airs mélodieux charment les douleurs de l'enfantement. Cependant les Nymphes de *Délos* réunies en chœur invoquent *Lucine* à haute voix. *Junon* l'entend ; mais elle est vaincue ; le Destin d'*Apollon* l'emporte & les Dieux applaudissent, &c.

Quelle richesse d'images ! Quelle vérité de sentiment ! Nul faste, nul bel-esprit ; cette Hymne doit être regardée comme un des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Tels sont à peu près le plan & la marche de cet ouvrage ; on ne sçauroit trop inviter l'auteur à le continuer, & le Public à en faire l'acquisition. Les personnes qui n'ont pas le temps de lire ni de parcourir les éditions volumineuses, pourront, à peu de frais, se former une idée des Poëtes de toutes les Nations. On dit que cette Notice est de la composition d'un jeune homme attaché à la Bibliothèque du Roi ; il donne les plus grandes espérances. Il paroît qu'il ne grossira pas le nombre de ces beaux-esprits

ignorans qui, hors de la petite sphère des frivolités modernes, sont absolument étrangers dans la Littérature ancienne.

Pièces d'Orgues.

Le Sieur *Lasceux*, Organiste des Mathurins, & en survivance de Saint Etienne du Mont, se propose de donner au Public une suite de pièces d'orgues, travaillées avec soin, d'un genre chantant & facile; elles ne seront point embarrassées par la multiplicité des syncopes & des tenues qui rendent l'exécution laborieuse & font souvent renoncer à l'étude. Toutes les pièces du Recueil que l'on annonce peuvent s'apprendre sans maître; on indique à la tête de chaque pièce les jeux sur lesquels elles doivent être touchées. Ce Recueil peut être utile à un grand nombre de personnes. Le but de l'auteur est d'aider toutes celles qui ne se sont pas appliquées à la composition, & qui ne touchent que des pièces écrites; ce qui communément a lieu dans les Provinces & sur-tout à Paris dans les Communautés Religieuses.

Tout l'ouvrage ſera très-liſiblement gravé par *Niquet* Place Maubert, près de la rue des Lavandières; il en paroîtra un Ton tous les mois; les deux premiers mois un *Magnificat*, & le troiſiéme une *Meſſe*; ainſi de ſuite tous les trois mois. On aura dans l'année huit Tons de *Magnificat* & quatre *Meſſes*. Le prix de la ſouſcription pour l'année entière eſt de 24 livres pour Paris & de 36 livres pour la Province franc de port. On payera la ſomme entière en ſouſcrivant. On ſouſcrira en tout temps chez l'auteur rue Saint Victor au deſſus du Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet, & aux adreſſes ordinaires de Muſique. Chaque cahier de *Magnificat* ſera de neuf pages; ceux des *Meſſes* de douze pages. Le premier Cahier a paru dans les premiers jours de Janvier de cette année. Ceux qui voudront ſe procurer les pièces ſéparément, payeront chaque Ton 2 liv 8 ſ. & une Meſſe 3 livres. Le ſieur *Laſceux* a donné au Public en 1768 un Recueil de Pièces de Clavecin, dédié à Madame la Princeſſe *de Poix*. On en trouve encore des exemplaires chez lui.

Divers Opuscules de M. Cassini.

M. *Cassini de Thury* de l'Académie des Sciences, dont les nouveaux instrumens astronomiques ont été annoncés avec éloge & ont excité la curiosité de tous les amateurs, ayant fait imprimer quelques divers ouvrages à ce sujet, le Public est averti qu'on les trouve tous chez *Hérissant* père Libraire rue Saint Jacques près de la rue de la Parcheminerie au prix de six livres. Ces ouvrages sont 1° *Almanach perpétuel pour trouver l'heure par tous les degrés de hauteur du soleil*, 2°. *Lettre de Madame D*** à M. de Cassini*; cette Lettre contient ce qu'il est agréable de sçavoir, & ce qu'il est honteux d'ignorer, en fait d'astronomie. 3°. *Réponse de M. de Cassini à cette Lettre.* 4°. *Table pour reconnoître les étoiles principales du Ciel.*

Je suis, &c.

A Paris ce 20 *Mars* 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

L'Observateur François à Londres. N° 21, 22, 23, 24.

LES N° que je vous annonce, Monsieur, ne sont ni moins instructifs, ni moins amusans que les premiers. Tout ce qui regarde les intérêts des Colonies, le commerce des Indes Orientales, la politique des Anglois, les partis qui divisent la Nation, y est exposé dans un détail satisfaisant. L'auteur paroît très-instruit de ces matières. La netteté, l'ordre & la clarté de ses dissertations politiques attestent qu'il connoît parfaitement les vues du Ministère Anglois sur les différentes branches de l'Etat. Le cours de ses observations

eſt mêlé d'anecdotes intéreſſantes & de ſages réfléxions ſur la ſingularité des loix & du génie Britannique, & ſur l'état de la Littérature de cette Nation. Je me borne à ces trois articles, qui ſont à peu près les ſeuls qui puiſſent piquer la curioſité générale,

Buchanan avoit été le précepteur de *Jacques I.* Il avoit appris le Latin à ce Prince qui le parloit aſſez correctement. Le Monarque exigeant un jour, à ſon lever, de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qu'il lui parlât Latin, le Miniſtre peu fait à l'uſage de cette Langue, eut le malheur de commettre un ſolécifme qui excita de grandes huées. L'Ambaſſadeur confus ſe retira, & rencontrant *Buchanan*, lui reprocha d'avoir fait un pédant de ſon maître. *Un pédant*, reprit le Poëte! *Apprenez que je bénis Dieu de ce que j'en ai pu faire quelque choſe.* Ces dernières paroles ſont remarquaques, & montrent juſqu'à quel point on porte en Angleterre la liberté de parler des Rois.

Il paroît que le changement de climat ne remédie point, Monſieur, à ce *Spleen* funeſte qui fait tant de ravages en

Angleterre. Toutes les Nations regardent Paris comme le ſanctuaire des plaiſirs & des amuſemens. La vivacité de l'air, l'agrément des compagnies, la variété des Spectacles, le bruit des nouvelles, le fracas du grand monde, mille ſcènes intéreſſantes qui ſe ſuccèdent chaque jour : tout cela n'eſt point capable de dérider le front d'un Anglois. Son ame enveloppée de nuages ſombres ne ſçait s'ouvrir, ni aux charmes de la gaîté, ni aux graces piquantes d'une ingénieuſe converſation. Tout l'ennuie, tout l'afflige, tout nourrit ſon chagrin. *L'Obſervateur* rapporte qu'un Anglois logé à l'Hôtel de ***, ne voyoit perſonne & rentroit toujours de fort bonne heure. Un ſoir, après ſouper, on entend dans ſon appartement des cris affreux, aſſez ſemblables à celui d'un animal féroce que la faim tire de ſon antre à la faveur des ténèbres de la nuit. L'hôte, l'hôteſſe & tout ce qui ſe trouvoit alors dans la maiſon y montent en tremblant. L'air morne & lugubre de l'Anglois fait augurer aux ſpectateurs quelque évènement tragique. Mais quelle eſt leur ſurpriſe,

lorsque l'Anglois leur demande tranquillement ce qui les amène si tard chez lui? » Vos cris, lui répond l'hôte. — » Mes cris, réplique l'Anglois d'un ton » fâché, vous dois-je quelque chose? » — Non. — L'appartement est donc à » moi; je suis chez moi. J'y puis faire » ce qui me plaît. — Sans doute. Mais. » — Mais quoi? Je m'ennuiois; c'est à » mon gré le plus cruel supplice, & si » le sentiment s'en manifeste avec éclat, » je ne vois pas pourquoi j'aurois dû » ajoûter en me gênant une peine à une » autre. »

Ce trait m'en rappelle un qui caractérise encore mieux le génie singulier des Anglois. Je le tiens d'un Anglois même, mais d'un Anglois humanisé, plein d'enjoûment, de politesse & d'esprit. Un de ses compatriotes, riche, bien fait, capricieux & farouche, qui avoit voyagé en France & qui n'en parloit la langue que quand le vent de Nord-Est souffloit, se trouva un jour fort embarrassé sur le choix des moyens de sortir de cette vie. Plein de son idée il met sur sa table un pistolet, un rasoir & un marteau. Après avoir examiné

long-temps ces instrumens de mort, il ouvre la fenêtre de sa chambre & se met à crier de toutes ses forces. On accourt aussitôt. Le brave Anglois, sans s'émouvoir, adresse la parole à un de ses amis qui se trouve dans l'assemblée, lui dit adieu, & se coupe la gorge.

On parle beaucoup en Angleterre d'un Poëme *de Churchill*, intitulé, *l'Apologie*. Cette pièce, originale dans son genre, tend à rabaisser l'orgueil des Comédiens Anglois. L'*Observateur François* en a traduit un morceau; vous y verrez, Monsieur, que le Poëte s'y exprime avec beaucoup d'énergie. » Les » Acteurs, dit-il, race vénale, tien» nent leur subsistance de la bonté du » Public, auquel ils servent d'amuse» ment. Les applaudir ou les siffler est » un droit commun à tous ceux qui le » composent; le Manant, comme le » Lord, en jouit; chacun paye sa part de » leur entretien, & par là se croit en » droit de louer leurs talens ou de cri» tiquer leurs défauts. Lorsque l'adroit » Paillasse monte sur les treteaux de la » Foire pour exciter le gros rire de la » joyeuse populace, chacun de ses au-

» diteurs, guidé par sa raison ou même
» par son caprice, loue ou blâme le ba-
» ladin à son gré. Et dites-moi, je vous
» prie, y a-t-il une si grande différence
» entre un Paillasse & un Comédien?
» La horde ambulante, race méprisa-
» ble, va de lieu en lieu comme les
» Arabes errans. Ceux qui la compo-
» sent, déclarés vagabonds par les loix,
» craignent toujours la justice & la ver-
» ge du Bedeau. Pour pouvoir gagner
» leur vie, ils sont contraints de faire
» leur cour à Madame la Mairesse ou
» à Monseigneur le Juge de Paix. Le
» puissant Monarque porte sur ses épau-
» les dans un sac théâtral tous les joyaux
» de la couronne; son auguste épouse,
» à la tête de la troupe femelle, mène
» par la main l'héritier présomptif du
» trône; l'âne, chargé de deux paniers,
» marche avec une lenteur majestueuse,
» tout fier de porter de chaque côté un
» petit Prince futur. On ne voit pas,
» dans cette troupe, d'habiles Musiciens
» pour donner aux bêtises le vernis des
» sons; point de poignard, point de
» tasse à poison, point d'éclairs ni de
» tonnerres, point de Gardes à la suite

» du Monarque ; il faut qu'il se défende
» lui-même ; point de pompes solem-
» nelles, point d'entrée d'*Aléxandre*
» dans Babylone, point de funérailles
» pour *Juliette* ; des haillons à clinquant
» forment leur garderobe ; un tapis
» leur sert de décoration ; une grange
» leur tient lieu de théâtre ; des profits
» & des applaudissemens fort minces
» suffisent à leur ambition ; le sourire
» des sottes campagnardes, l'étonne-
» ment bête des provinciaux, élèvent
» notre héros théâtral au dessus de lui-
» même. Flatté d'avoir donné des loix
» pendant une heure à l'univers, il
» s'endort content & ronfle sur une
» botte de paille. Si la fortune qui fait
» quelquefois un héros d'une mario-
» nette, veut favoriser notre Acteur de
» Province, elle le transporte sur un
» Théâtre Royal. Alors il s'oublie lui-
» même, il méprise le fumier d'où il
» sort ; il fréquente des Rois & des Rei-
» nes bien habillées ; il cause dans les
» coulisses avec des Dieux & des Dées-
» ses ; il se carre sous l'ombre d'un pa-
» nache guerrier, & les honneurs ima-
» ginaires qu'il reçoit lui donnent une

» fierté réelle. Jamais, sur le grand Théâ-
» tre de l'univers, un Monarque ne
» fut aussi orgueilleux qu'un Monarque
» Comédien. Devons nous rire ou nous
» fâcher de voir ces insectes de la
» terre vouloir s'arroger le droit de pré-
» sider à la Littérature, & de donner
» des règles au goût? Ces juges du bel-
» esprit récusent la Jurisdiction du Pu-
» blic à qui ils doivent leur subsistance,
» & méprisent ses décisions. Ainsi que
» le prétendoient autrefois les Moines,
» les Comédiens sont devenus sacrés;
» ils pensent qu'il n'appartient qu'à
» ceux de leur état de les reprendre.
» Que le petit tyran du théâtre soit en-
» touré de ses Gardes, les beaux-esprits
» des foyers, les poëtereaux qui redou-
» tent le vain courroux d'un automate &
» se deshonorent pour avoir leurs entrées,
» rampent devant ces idoles. Que le
» génie même se prosterne devant ceux
» qui n'en ont pas; jamais ma Muse ne
» s'abaissera au point de flatter ceux qui
» étant les esclaves du Public, sont
» par conséquent les miens. Les Ac-
» teurs sont par leur état soumis à la
» critique; mais si, trop enorgueillis de

» leurs petits talens, ils veulent être
» Acteurs hors du Théâtre, s'ils conti-
» nuent de donner des loix à l'univers,
» si enfin ayant été Rois pendant quel-
» ques heures, ils veulent l'être tou-
» jours, la vérité n'osera-t elle pas les
» poursuivre & tirer ces faquins de
» leurs songes flatteurs? Si au contraire,
» dignes d'un meilleur sort, ils s'élè-
» vent au dessus de leur état; si ornés
» des vertus sociales, ils possèdent les
» qualités de l'homme aimable & de
» l'ami fidèle, si dans la vie privée ils
» remplissent comme *Pritchard* * les de-
» voirs d'une mère tendre & d'une
» femme vertueuse, pourquoi ne chan-
» terois-je pas leurs louanges en dépit
» même de l'envie? Il n'y a pas de mé-
» rite indigne des louanges de ma Muse;
» point de grandeur qui puisse mettre
» un coupable à couvert de sa censure;
» le rang & les richesses sont des vé-
» tilles à ses yeux; elle descend jus-

* Célèbre Actrice de Londres morte depuis quelque temps. *Churchill* en parlant d'elle dans un autre endroit, dit: *son organe est pur comme son ame.*

» qu'aux Acteurs & s'élève jusqu'aux
» Rois. »

Je ne sçais pourquoi les Anglois nous vantent avec tant d'emphase leur liberté, tandis qu'on les enchaîne au point de les opprimer. Un coup d'œil sur les actes émanés du Trône ou du Parlement, suffit pour en convaincre un observateur attentif. Tout récemment encore il a paru deux de ces actes destructeurs de la liberté Britannique; le premier concerne les voleurs de chiens; le second regarde les braconniers. Avant l'existence de ces deux loix Un Anglois ne pouvoit être jugé que par ses Pairs; tout autre jugement devenoit illégal; mais il est dit dans ces nouvelles loix que les Juges de Paix (les Commissaires) pourront faire des visites, quand bon leur semblera, dans les maisons des Anglois, & qu'un seul témoin suffira pour la condamnation d'un particulier. Les réfléxions de l'*Observateur François* à ce sujet sont très-justes. « Comment, dit-il, le Parle-
» ment de la Grande - Bretagne a-t-il
» pû ne pas voir les conséquences de
» ces nouvelles loix? Comment le peu-

» ple Anglois souffre-t-il qu'elles subsistent? Jamais moment ne fut cependant plus favorable ; jamais objet ne fut plus intéressant ; le danger est imminent ; la liberté Angloise n'est plus menacée, elle est attaquée. Une de ces loix porte que, si quelqu'un vole un chien quelconque, achète, reçoit, retient, garde ou vend un chien qu'il sçaura avoir été volé, il soit, sur le rapport fait à deux Officiers de justice, condamné à une amende de trente livres sterling (trente louis à peu près) & dans le cas d'impuissance de la part du délinquant de pouvoir payer cette amende, à garder prison, ou à être enfermé dans une maison de-force pendant l'espace d'un an ou six mois, sans pouvoir même donner caution ; & dans le cas de récidive, à quarante livres sterlings d'amende & a tous les frais, & faute de payement à être enfermé pendant dix-huit mois ou un an au moins ; plus au fouet, que la loi ordonne aux Officiers de justice de faire donner publiquement entre midi & une

» heure aux coupables dans l'espace de
» trois jours. »

» L'autre loi veut qu'à l'avenir quiconque tuera un lièvre, un faisan, une perdrix, un coq sauvage, ou toute autre espèce de gibier entre deux soleils, c'est-à dire, une heure après le soleil couché ou une heure avant son lever, & se servira pour cela de fusil, de chiens, de piéges, &c, soit pour la première fois condamné à garder prison ou à être enfermé dans une maison de force pendant trois mois, & dans le cas de récidive à être en outre fouetté publiquement; & si le crime a été commis un Dimanche, à payer une amende de vingt livres sterlings, qui sera prise sur la vente des effets du coupable; & dans le cas où ses effets ne pourroient être saisis, la durée de sa détention sera de trois mois. Dans aucun cas les voleurs de chiens & les braconniers ne pourront appeller de la Sentence rendue contr'eux; & pour qu'elle soit exécutoire, le témoignage d'un seul témoin suffira. On ne peut rien voir, poursuit l'*Observateur*, de plus inconsé-

» quent, de plus contraire à l'équité que
» ces deux nouvelles loix; n'est-il pas
» absurde que ce que le crime le plus
» horrible ne produit pas, le vol d'un
» roquet ou d'un mâtin, le meurtre
» d'une perdrix ou d'un faisan le fasse?
» Un homme assassine, viole, empoi-
» sonne, & conserve toujours le privi-
» lège d'être jugé par ses Pairs qu'il
» tient de sa naissance & de sa qualité
» de citoyen, tandis que le voleur d'un
» chien, l'assassin d'un lièvre en est
» privé *ipso facto*! Autant auroit-il va-
» lu faire revivre ces loix barbares,
» qui anciennement condamnoient, en
» Angleterre, à la mutilation celui qui
» tuoit un cerf, tandis que le meurtrier
» du Roi expioit son crime par une
» amende modérée. Si aujourd'hui le
» vol d'un chien & la mort d'un lièvre
» sont si rigoureusement punis, il arri-
» vera nécessairement dans la suite que
» ceux qui s'en rendront coupables ex-
» pieront leur crime à Tyburn. Les vo-
» leurs de grands chemins, ceux de
» chiens & les braconniers se verront
» quelque jour attachés au même gibet.
» Celui qui vole le cheval d'un pauvre

» Fermier n'est pas privé du privilège
» d'être jugé par ses Pairs. Est-ce donc
» que les Anglois attachent plus de
» valeur à un petit chien, qui souvent
» n'a d'autre mérite que d'amuser le ca-
» price d'une jolie femme, ou à un
» chien de chasse qui n'est utile qu'à
» l'ennuieuse oisiveté d'un Gentillâtre,
» qu'à un bon cheval dont le travail fait
» subsister toute la famille d'un pauvre
» païsan? Je ne connois pas de païs où
» le témoignage d'un seul témoin suffise
» pour la conviction d'un criminel. Il
» faut pour cela celui de deux témoins,
» dans les païs mêmes où le despotis-
» me a le plus d'étendue. Et c'est la Na-
» tion qui se dit la plus libre de toutes
» les Nations de l'Europe, qui établit
» chez elle qu'un seul témoin suffit pour
» ravir la liberté à un citoyen, pour le
» condamner à une amende & à la
» peine infâmante du fouet, lorsqu'il
» s'agit de le punir d'avoir pris un ro-
» quet ou tué un lapin! » L'auteur ajoû-
te que cette loi eut été d'un grand se-
cours aux Lords *Halifax* & *Egremond*,
lorsqu'ils formèrent le projet de se ren-
dre maîtres des papiers du célèbre M.

Wilkes. » Ils auroient eu à leur dévo-
» tion un Juge de Paix qui, sous prétexte
» de chercher chez M. *Wilkes* un chien
» perdu ou réclamé, auroit visité sa mai-
» son de la cave au grenier, & dans
» cette visite il n'auroit pas manqué de
» se saisir furtivement des papiers que
» les Ministres desiroient avec tant d'ar-
» deur d'avoir en leur possession.

Les Anglois, Monsieur, ne sont pas moins singuliers dans leur façon de penser sur notre Nation que dans le reste de leur conduite. L'estime d'eux-mêmes & le mépris de leurs voisins sont tout-à-fait admirables. » J'étois, il y a
» environ deux ans, disoit un jeune
» François à un Docteur Anglois, dans
» le Caffé de * * * occupé à lire les Pa-
» piers Publics, lorsque quatre ou cinq
» jeunes Anglois se déchaînèrent contre
» ma Nation. L'un attaquoit la bonne
» foi de nos Ministres, l'autre la rapa-
» cité de nos Généraux, tous ensemble
» la valeur de nos troupes, l'honnêteté
» de nos Commerçans & les mœurs
» de nos femmes. Je souffrois & me
» contenois à peine ; mais un mot

» contre mon Souverain m'indigna
» tout-à-coup au point qu'après avoir
» régalé l'insolent d'un vigoureux souf-
» flet, je m'armai d'une table & mé-
» naçai d'accabler quiconque oseroit
» m'approcher. Dans ce moment criti-
» que un vieil Officier Anglois accou-
» rut de l'autre bout de la chambre &
» vint se ranger auprès de moi : *Fran-*
» *çois*, me dit-il, *vous êtes un brave*
» *homme & ces gens-ci sont des ma-*
» *rauds. Venez*, ajoûta-t-il, en me pre-
» nant la main & en me conduisant à
» sa table, *venez prendre du punch avec*
» *moi, & voyons qui de ces braves Mes-*
» *sieurs viendra nous attaquer.* Tous dis-
» parurent à l'instant. L'honnête Mili-
» taire me combla de louanges & d'a-
» mitié, me régala très-bien & me
» quitta une heure après sans vouloir
» même me dire ni son nom ni son
» adresse. »

Dans le fond les Anglois nous es-
timent ; ils ne peuvent se déguiser que
la France a produit des *Henris IV*, des
Louis XIV, des *Turennes*, des *Condés*,
des *Bossuets*, des *Fénelons*, des *Bourda-*

loues, des *Massillons*, des *Pascals*, des *Corneilles*, des *Racines*, des *Molières*, des *Boileaux*, des *la Fontaines*, des *Rousseaux*, &c, &c. Le souvenir de ces grands hommes est immortel comme leurs ouvrages.

L'*Observateur François* fait mention de deux Lettres écrites de Paris par des Anglois à leurs compatriotes à Londres. La première concerne la Littérature & le Théâtre en particulier. La seconde a pour objet le mariage de MADAME LA DAUPHINE. Dans toutes les deux la France est exaltée; & les louanges que lui donnent les auteurs de ces Lettres se trouvent confirmées par celles des plus célèbres écrivains de l'Angleterre. L'une est un hommage rendu à la supériorité de nos talens en plusieurs genres de Littérature; l'autre un témoignage glorieux de la bonté de notre caractère & de notre attachement pour nos maîtres. Vous en jugerez par ce qui suit. »Que vous avez » été sage, Mylord, d'avoir refusé de » m'accompagner ici! Bon Anglois » comme vous êtes, combien n'auriez

» vous pas eu à souffrir au spectacle de
» cette joie douce, vive & vraie qui
» animoit tous les François au moment
» où ils virent paroître leur nouvelle
» DAUPHINE! L'amour pour ses sou-
» verains est le sentiment caractérif-
» tique du peuple François ; il lui est
» si naturel, que tout ce qui touche au
» sang de ses Rois est sûr d'en être ado-
» ré. Jugez, Mylord, de l'espèce de
» culte que tous les François rendent à
» leur jeune DAUPHINE ; mais ce qui
» est encore plus étonnant, c'est que ce
» sentiment est raisonné & avoué par
» les larmes des peuples qui l'ont per-
» due. On ne parle ici que de ses
» agrémens, de ses vertus ; & ses ac-
» tions qu'on cite continuellement,
» prouvent qu'elle ne doit pas à la flat-
» terie les louanges qu'on lui donne ;
» élevée par une mère qui a toutes les
» qualités d'un grand Roi, sans aucune
» des foiblesses de son sèxe, pouvoit-
» elle, disent les François, ne pas
» être tout ce qu'elle est ?..... Par-tout
» où je me suis présenté, je n'ai trou-
» vé ni obstacles ni gêne ; je n'ai eu

» besoin ni de protection ni de recom» mandation ; ma qualité d'étranger » m'a ouvert toutes les portes. Conve» nons-en, Mylord : autant la haine » pour cette Nation nous est natu» relle, autant elle est étrangère aux » François ; je ne dis pas pour nous, qui » certainement le méritons à plus d'un » égard, mais pour tous les hommes » en général. Un François ne hait qu'un » moment ; le moindre retour de la » part de son plus cruel ennemi ef» face dans l'instant le ressentiment le » plus vif. Nul peuple, il faut l'avouer, » n'est plus heureusement né. *Si je n'é» tois pas Anglois, je voudrois être » François.* »

Les vingt-quatre N° de l'*Observateur François à Londres*, forment la première Année de cet ouvrage périodique ; trois N° composent un volume ; ainsi chaque année est de huit volumes. Il paroît déja plusieurs Cahiers de la seconde Année. Ils se trouvent, ainsi que les précédens, chez *Lacombe* Libraire rue Christine.

Epoques les plus intéressantes de l'Histoire de France, &c, par M. Viard, Maître d'Histoire & de Géographie, accompagnées d'un Tableau Chronologique de l'Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à LOUIS XV.

Parmi les hommes qui se destinent à l'instruction de la jeunesse, il en est bien peu qui se fassent une méthode propre aux dispositions particulières des Elèves qu'on leur confie; ils suivent la routine par laquelle on a commencé à les instruire; ils répètent mot à mot tout ce qu'on leur a dit; ils font exactement tout ce qu'ils ont vu faire; à peine osent-ils douter qu'on puisse rien imaginer de mieux; ou, s'ils ont l'esprit de sentir l'abus des moyens qu'ils emploient, ils n'ont pas le courage de chercher à y remédier. Dans cette carrière tout dépend cependant du guide que l'on suit; s'il n'est pas sûr de sa marche, il faut que l'élève bronche à chaque pas & qu'il n'appuie le pied qu'en

tremblant sur le sol qu'on prétend lui faire parcourir.

La maison d'éducation que feu M. *Viard* avoit établie dans Paris & que sa mort a détruite, n'étoit point dirigée par une méthode aussi peu certaine de ses succès. On n'y instruisoit les jeunes gens que sur des ouvrages faits exprès pour le lieu qui les réunissoit. *Les Epoques élémentaires d'Histoire Universelle*, *les vrais principes de la lecture, de l'orthographe & de la prononciation Françoise* * furent composés pour cette Ecole. Feu M. *Mahaux* fut auteur du premier; M. *Viard* père composa le second.

Après avoir fait connoître les principes de notre Langue, après avoir jetté un coup d'œil général sur l'Histoire de l'univers, il étoit indispensable d'appliquer la jeunesse à l'étude de l'Histoire de France. Mais quelle méthode prendre pour simplifier cette lecture? Nos Histoires de France sont ou trop volumineuses ou trop resserrées. D'ailleurs, on ne s'est proposé en les fai-

* On réimprime actuellement ces deux ouvrages qui se trouveront chez *Delalain*.

ſant que d'amuſer les perſonnes qui doivent les lire. Leurs auteurs n'ont point penſé à tracer un plan d'étude qui abrégeât le travail auquel il faut néceſſairement ſe livrer pour la bien connoître. Ceux qui ont entrepris cette tâche ne l'ont pas remplie ; ils ont négligé le moyen le plus propre de l'inſtruction, celui de rendre leurs leçons intéreſſantes & d'exciter la curioſité des jeunes gens qui doivent en profiter.

Perſonne n'a mieux ſenti tous les effets d'une bonne méthode pour apprendre l'Hiſtoire de France que M. *Viard* fils, auteur des deux ouvrages que je viens de vous annoncer. Les *Epoques* forment un volume *in-12* d'environ 500 pages. Il renferme un choix d'évènemens heureux ou malheureux, d'inſtitutions remarquables, de victoires & de défaites, &c. &c, & de traits qui ont ſervi à illuſtrer les regnes des différens Rois de France. Ces faits ſont narrés avec l'intérêt & la ſimplicité qui conviennent au ſujet & à l'objet que l'auteur s'eſt propoſé.

Quelqu'impreſſion que faſſe ſur l'eſprit des jeunes perſonnes la lecture d'un

Livre dont le plan eſt ſimple & vrai, les fruits qu'on ſe propoſe de retirer de leur application ſont ſouvent perdus, parce que tout ce qui ne frappe point leurs ſens échape à leur mémoire. Pour remédier à cet inconvénient, M. *Viard* a imaginé un *Tableau* très-ingénieux dont l'ordre, la diviſion & les ornemens préſentent à l'avidité des élèves un aliment toujours nouveau. Ce *Tableau* dépend des *Epoques* & ſert à ſon tour à jetter la lumière ſur tous les objets qu'elles préſentent.

Le *Tableau* en queſtion, gravé en taille-douce, eſt imprimé ſur une feuille de papier de grand aigle ; il eſt diviſé en quatorze colonnes parallèles, ſéparées les unes des autres par un intervalle. Chaque colonne repréſente un ſiécle. Chaque ſiécle eſt diviſé par autant de quarrés longs qu'il y a eu de Rois dans ſa durée ; par ce moyen il eſt aiſé de voir d'un coup d'œil le nombre des Rois qu'il y a eu dans un ſiécle.

Chaque quarré long renferme un précis hiſtorique du regne de chaque Prince ; on y voit auſſi différens ſymboles ou repréſentations qui ſervent à carac-

tériser ou à peindre les évènemens qui méritent le plus d'être remarqués. Les quatre couronnes, par exemple, qu'on voit au commencement du regne de *Childebert I* & de *Caribert*, signifient le partage de la Monarchie en quatre Royaumes. Une couronne renversée sur un sceptre désigne le détrônement d'un Roi. Les coupes qu'on voit dans les regnes de quelques Rois rappellent qu'ils ont été empoisonnés, ou soupçonnés de l'avoir été. Les chaînes font allusion à ceux de nos Rois qui ont été prisonniers. Les croix de Chevalier représentent l'institution des Ordres de Malte, de Saint Lazarre, de l'Etoile, de la Toison d'Or, &c, &c; d'autres évènemens sont figurés par des signes à peu près pareils à ceux-ci. Dans quelques quarrés on apperçoit de petites vignettes qui représentent des évènemens plus singuliers, tels que le supplice de la Reine *Brunehaut*, le combat de *Pepin le Bref*, &c, &c.

Au lieu de jetter de la confusion dans ce *Tableau*, ces ornemens y répandent un certain agrément qui le pare & qui en rend le coup d'œil plus intéressant;

téressant ; ils font plus : ils semblent attacher à la vue le souvenir des évènemens dont ils sont le caractère ou l'emblême. Il y a long temps qu'un grand maître l'a dit : ce qu'on apprend par les yeux, si l'on peut parler ainsi, se grave plus promptement & plus profondément dans notre esprit que tout ce qu'on récite & qu'on répète à nos oreilles. J'ai vu, Monsieur, les effets surprenans que fait sur l'esprit des jeunes personnes cette heureuse invention ; elle joint au mérite particulier de faciliter l'étude de l'Histoire de France, un avantage plus précieux encore : celui de leur fournir sans cesse l'occasion d'expliquer les symboles dont ce *Tableau* est rempli, & de rendre compte des leçons qu'on leur a données. Le *Tableau* & le Livre qui lui sert d'explication se trouvent à Paris chez la veuve *Desaint* Libraire rue du Foin Saint Jacques, & chez *Delalain* Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Mars 1771.

LETTRE V.

Elite de Poëſies Fugitives ; cinq volumes petit in-8° chez Delalain rue de la Comédie Françoiſe, & Coſtard rue S. Jean de Beauvais.

ON n'a peut-être jamais tant composé ni tant compilé de vers que dans ce ſiècle. Il ſemble ſur-tout que, depuis dix ou douze ans, le troupeau lourd & ſervile des Copiſtes ſe ſoit donné le mot pour nous accabler d'une foule de collections de cette eſpèce, & pour nous dégoûter de l'art charmant de la Poëſie. Ne confondez pas, Monſieur, l'*Elite* que je vous annonce avec tous ces prétendus Choix, tous ces gros porte-feuilles, tous ces répertoires vuides, dont la cruelle avidité des Libraires & le goût déteſtable des Editeurs multiplient les volumes. Cette *Elite* eſt faite avec diſcernement par un homme de Lettres; elle renferme les meilleures pièces fugitives de

tous nos Poëtes modernes ; on s'eſt donné la peine, pour la former, d'extraire plus de quatre cens volumes ; c'eſt, ſans contredit, ce que nous avons de mieux dans ce genre depuis le *Recueil des plus belles Pièces des Poëtes François*, 5 vol. *in*-12 imprimé chez *Barbin* en 1692, & auquel M. *de Fontenelle*, encore jeune, eut beaucoup de part, juſqu'au moment où je vous écris. Il ſuffit, Monſieur, de nommer ceux qui font les honneurs de cet ouvrage pour vous en donner l'idée la plus avantageuſe. Parmi les morts, vous trouverez les *d'Aceillys*, les *Bertauts*, les *Benſerades*, les *Boileaux*, les *Chaulieux*, les *la Fares*, les *Rouſſeaux*, les *Ferrands*, les *Hénaults*, les *Sénecés*, les *la Fontaines*, les *du Freſnys*, les *Fuzeliers*, les *Saint Gelais*, les *la Fayes*, les *Lainez*, les *Grécourts*, les *Deshoulières*, les *Malherbes*, les *Maynards*, les *la Monnoyes*, les *la Mothes*, les *Pavillons*, les *Quinaults*, les *Racines*, père & fils, les *Sablières*, les *Sarraſins*, les *Deſmahys*, les *Moncrifs*, &c, &c, &c. Du nombre des vivans ſont les *Voltaires*, les *Pompignans*, les *Greſſets*, les

Bernis, les *Nivernois*, les *d'Arnauds*, les *Dorats*, les *Bernards*, les *de Lilles*, les *Favarts*, les *Colardeaux*, les *le Mierres*, les *Blins de Saint-More*, &c, &c, &c.

Tout n'eſt pas excellent ſans doute dans ces cinq volumes. Par exemple, je ne ſçais pourquoi l'on s'eſt aviſé d'y mettre un aſſez mauvais Quatrain ſur le buſte du Maréchal *de Saxe* par M. *Jean le Rond d'Alembert*, & une Epître des plus médiocres de M. *Diderot* à M. *Bas* ***, où vous admirerez ces beaux vers & ces expreſſions choiſies,

Dont je dis cent fois peſte & rage,

Il s'agit de la fortune aveugle :

Défiant l'Envie
D'aigrir la douceur de vos jours.....
Qui du Verzy * qu'il a *fluté*, &c.

Que ce *fluté* ſur-tout eſt élégant & noble! On croit peut-être faire grand honneur & l'on fait grand tort à ces grands Philoſophes, en mettant ſous les yeux du Public de pareilles miſères. Au reſte, elles ſont fort rares dans ce Recueil.

* *Vin exquis*, dit l'Editeur dans une note. J'ignore quel eſt l'heureux canton qui produit ce *vin exquis*?

Une des pièces les plus agréables & les mieux écrites est *Filer le parfait amour*, *Nouvelle* par *Sénecé* *. Un Gentilhomme assez pauvre du temps de *Charlemagne* épouse une jeune & belle personne qu'il aime & dont il est aimé ; elle s'appelle *Camille* ; le nom du mari est *Hippolite*. Au bout de six mois l'ambition dans son cœur remplace l'amour ; il veut faire fortune ; il part pour la guerre. Chemin faisant sa flamme se réveille ; la jalousie le tourmente. Il est près de retourner sur ses pas ; l'honneur l'emporte ; il suit son dessein.

* *Antoine Bauderon de Sénecé* ou *Seneçai* nâquit à Mâcon le 27 Octobre 1643. Son père, *Brice Bauderon de Senecé*, homme d'esprit & de mérite lui-même, & dont on a plusieurs ouvrages imprimés & manuscrits, étoit Lieutenant-Général au Présidial de Mâcon. Le fils vint de bonne heure à Paris où il se distingua par son talent pour la Poësie. Il fut premier valet de chambre de la Reine *Marie-Thérèse*, femme de *Louis XIV*. Privé de cette charge par la mort de cette Princesse en 1683, la Duchesse d'Angoulême le reçut chez elle. Il y demeura jusqu'en 1713 qu'il perdit cette illustre protectrice. Alors il retourna dans sa Patrie, où il mourut le premier Janvier 1737, dans sa quatre-vingt-quatorziéme année.

Les Enchanteurs étoient pour lors en vogue,
Par leur sçavoir, du commun distingués :
Devin, Sorcier, Nécromant, Astrologue,
A l'Opéra més-hui sont relégués.
Plus ne connois d'Enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. *Hippolite* passant
Un noir vallon, qu'un double mont enserre,
Entend parler d'un vieillard tout-puissant
Sur les Enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'Enchanteur il présente requête,
Ouvre sa bourse, & lui demande un Sort.
Alors d'un ton qui fait pâlir la Lune,
L'homme infernal lui dit : » Pauvre abusé,
» Ce que tu veux dépend de la Fortune,
» Et sur ce point mon art est épuisé.
» Femme coquette en sçait plus que le Diable,
» Quand il lui plaît enrôler son époux
» Dans le grand ordre : & son cœur variable,
» En fait d'amour est plus sorcier que nous.
» Si ton étoile incline au cocuage,
» Cocu seras. L'Enfer est sans pouvoir
» Pour l'empêcher. Mais, tiens, prends cette
» image :
» Par sa vertu tout mari peut sçavoir
» Quel est son sort. Si la femme est fidelle
» Au Sacrement dont le sort la lia,

» La cire en reste aussi blanche, aussi belle
» Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
» Quand on la tente, alors de la figure
» La couleur mue & commence à jaunir :
» Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,
» Noire & puante on la voit devenir. »
Ce beau présent, du jaloux *Hippolite*
Fut fort prisé, fut payé largement :
Et, par la main du charitable Hermite,
Dans son étui renfermé proprement....
Notre guerrier se remet en voyage,
Et le poursuit, gai comme un papillon :
Lui, sa poupée, & tout son équipage,
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarrasins l'Empereur *Charlemagne*,
Et ses Barons, faisant guerre en ce temps,
Sous leurs drapeaux, aux frontières d'Espagne,
Avoient conduit cent mille combattans.
Gens de valeur étoient lors de requête :
A la bonne heure *Hippolite* est venu ;
Roland l'accueille, & *Renaud* lui fait fête ;
Par leur récit son mérite est connu.
Sur leur parole, on met sous sa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.
Devant ce chef, l'ennemi prend la fuite,
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre châteaux pourvus de bonnes rentes,

Par sa victoire aux Chrétiens sont acquis :
Et l'Empereur, par ses Lettres Patentes,
Lui fait un don de ce qu'il a conquis.
Le voilà riche & tout brillant de gloire ;
Et, ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ses yeux un teint bien conservé....
Mais la Fortune, incessamment alerte
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduisit à deux doigts de sa perte,
Par un endroit qu'il n'avoit point prévu.

Un sot, un fat, un petit-maître, nommé *Anseaume*, va trouver *Hippolite*, lui parle de sa femme, & trouve étrange qu'il l'ait abandonnée. *Hippolite* se repose sur la sagesse de *Camille*. L'avantageux *Anseaume* dit que cette sagesse ne tiendroit pas contre lui. Le mari furieux veut se battre. *Anseaume* qui ne s'en soucie guères, propose à *Hippolite* de lui céder de très-beaux fiefs qu'il possède s'il ne réussit pas, mais à condition qu'*Hippolite* n'avertira point *Camille* de son projet. La gageure est acceptée. *Anseaume* se met en route :

Comme *Camille*, un soir sur la terrasse,
Prenoit le frais, attentive à rêver ;
Au cabaret du fauxbourg sur la place,
Grand équipage elle voit arriver :
» Cours, l'*Eveillé* ; va-t-en voir au plus vîte
» Si ces gens-là ne viendroient point du camp,
» Et s'ils sçauroient nouvelles d'*Hippolite*. »
L'*Eveillé* trotte & revient sur le champ.
Un Ecuyer à sa suite s'avance ;
Il la salue, &, pour un inconnu
Venant du camp, il demande audience.
Camille alors : » qu'il soit le bien venu. »
Bientôt après le téméraire *Anseaume*,
(Car c'étoit lui) paré comme un époux,
En linge blanc, & flairant comme baume,
Plein de lui-même, arrive au rendez-vous.
Premier début. Louanges d'*Hippolite* :
» C'est un héros, c'est un Mars qui du Roi
» Est distingué parmi ses chefs d'élite ;
» Des Sarrasins son nom seul est l'effroi. »
Puis il ajoûte : » Avec toute sa gloire,
» Loin de vos yeux malheureux je le tiens ;
» Douce est fortune, & pompeuse est victoire :
» Mais rien n'est tel que vivre en vos liens.
» J'ai quelque rang dans la Cour, dans l'ar-
» mée ;
» Sans vanité j'y fais force jaloux :

» Mais au récit de votre renommée,
» J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
» Qu'il m'a trompé ce récit peu fidèle,
» Qui me vantoit les charmes de vos yeux!
» Bien ai-je cru de vous trouver fort belle;
» Mais non de voir un chef-d'œuvre des Cieux. »
Camille au reste entendoit raillerie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie:
Elle sourit, & de son suborneur,
Sans s'émouvoir, écoute la légende.
Mais ayant vu que l'aggresseur urgent
Poussoit trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestoit les insolens desseins
Du Chevalier, & qu'à sa rhétorique
Il ajoûtoit l'éloquence des mains:
Faire lui veut, pour guérir sa folie,
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si Dame d'Italie
En sçait assez pour Chevalier Gascon.
» Gens du bel air s'énoncent à merveilles,
» Répond la belle avec un doux regard;
» Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
» C'est une affaire à traiter à l'écart.
» Sortant d'ici, prenez sur la main droite;

» Un corridor dans une Tour conduit ;
» Glissez-vous-y par une porte étroite :
» Fermez sur vous : j'y serai vers la nuit. »
Tout transporté, l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la Tour,
Pousse la porte & querelle la lune
Trop paresseuse au gré de son amour.
Les murs tout nuds laissoient voir les ardoises
Dans cette Tour. On y respiroit l'air
D'un jour dormant élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
» Quel sombre endroit, & quels préliminaires
» Pour mes plaisirs ! Est-ce une trahison ?
» Non. C'est bon signe ! Aux amoureux mys-
» tères
» On vaque mieux en étroite prison. »
La nuit arrive, & personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du château,
Dix, onze, douze. Une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraie,
Sur un chevron constante à lamenter
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,
A son chagrin semble encore insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure :
Des pieds, des mains il tente les ressorts ;
Bons clous rivés, puissante garniture,

Et double pêne éludent ses efforts.
Il en frémit. Enfin, dans sa disgrace,
De désespoir & de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillasse
Dans un recoin, & se jette dessus.

Au point du jour on ouvre une fenêtre
Auprès du toit; & , du haut du grenier,
Certaine voix lui crie : « O notre maître!
» Sçachez qu'ici vous êtes prisonnier.
» Votre attentat est de ces cas pendables,
» Dont nous faisons justice par nos mains.
» Larrons d'honneur sont - ils plus pardon-
» nables,
» Que ne le sont voleurs de grands chemins? »
Une quenouille à ses pieds est jettée.
Il la ramasse; il en paroît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits :
On ne fait point l'amour, mais on le file
Dans ce château : filez, brave étranger;
Filez, filez, Chevalier de Camille,
Si vous voulez qu'on vous donne à manger.
Anseaume éclate, il s'emporte, il menace;
A la Suivante il cherche d'attenter,
Et vous lui donne à travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un loup que le chasseur enserre :

Dans quelque fosse attrapé finement,
Il hurle, il bave, il mord cailloux & terre;
Et tout cela fort inutilement.....

Que devenoit cependant *Hippolite?*
Bien triste étoit & bien inquiété;
Se consolant à faire la visite,
Vingt fois par jour, du portrait enchanté.
Frais & vermeil il le retrouve encore;
Hors certain jour qu'il vit à ses attraits
Prendre couleur, telle que prend l'aurore,
Que le Soleil talonne de trop près.
Il en soupire; il en est au supplice.
Sa face en change & devient d'or bruni;
Ainsi que ceux qui prennent la jaunisse,
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée:
Il en fut quitte à ce coup pour la peur.
Un court moment rendit à sa poupée
Toute sa grace & le calme à son cœur.
Pour abréger (car aussi bien mon conte
Est un peu long) par un courier exprès,
De son amant *Camille* apprit la honte
A son époux: il n'en plaignit les frais.
A l'Empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte. Au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure.
Des fiefs d'*Anseaume* il fut ensaisiné.

Fortune en tout à *Camille* propice,
Après vertu la combla de bonheur,
Et l'Empereur pria l'Impératrice
De la choisir pour sa Dame d'honneur.
Le prisonnier sur vieille haquenée,
Conduit au camp, & pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée,
Parmi les rangs, la quenouille au côté.

Un autre Poëme de *Sénecé*, qui étoit devenu assez rare, est un des morceaux les plus précieux de ce Recueil; il est intitulé: *Les Travaux d'Apollon.* L'auteur, sous le nom d'*Acante*, se plaint à sa Muse des malheureuses destinées réservées à ceux qui cultivent la Poësie:

En vain, pour ranimer mes espérances mortes,
Tu me viens alléguer *Bois-Robert & Desportes*,
Estimés à la Cour, chéris, comblés de biens,
Avec des vers plus durs & plus froids que les tiens.
Le dernier pour autrui, par complaisance extrême,
Faisoit des vers galans, & les portoit lui-même:
Et l'autre, de *Momus* élève bien disant,
Vit croître le Poëte à l'ombre du plaisant:

Mais moi qui fuis l'intrigue & qui fais mal un Conte,
Moi que les bas emplois feroient mourir de honte,
Par où puis-je à la Cour espérer du soutien ?

Un fantôme lui apparoît revêtu à la Romaine; il reconnoît le fameux *Maynard* qui le console par son exemple & qui poursuit en ces termes :

Par un arrêt célèbre, & sur le bronze écrit,
Le Sort à la misère unit le bel-esprit;
Mais sur-tout cet esprit, de qui l'effort sublime
S'astreint à la mesure, ou se gêne à la rime :
Soit que du double mont les sons harmonieux
L'arrachent à la Terre en l'élevant aux Cieux;
Soit que du peuple obscur la jalouse foiblesse
S'efforce d'offusquer un éclat qui la blesse;
Soit enfin que les Dieux, avares du bonheur,
Au prix d'un dur travail, vendent un peu d'honneur,
L'histoire de nos jours & les fastes antiques
Etalent à l'envi les malheurs poëtiques.
Hésiode à nos yeux s'y montre assassiné,
Homère mendiant, *Lucrèce* empoisonné.
Des scandaleux accès de leur double folie,

Le *Tasse* & le *Marin* font rougir l'Italie ;
Et le zèle François, cruellement dévot,
Fit languir dans l'exil *Théophile* & *Marot*.
Mais que sert d'épuiser cette preuve vulgaire !
Le Dieu même, le Dieu dont le feu nous éclaire,
Fit voir cet univers où brille sa splendeur,
Rempli de ses travaux comme de sa grandeur.
Ses malheurs sont semés dans les Métamorphoses ;
Repassons-en la suite, & plains-toi, si tu l'oses.

Apollon éprouve les rigueurs du Sort, même avant d'être né. *Latone* sa mère est trop heureuse de trouver une retraite dans l'Isle de *Délos* pour le mettre au monde. A peine sorti de l'enfance, l'Enfer vomit contre lui l'affreux *Python*. Ce monstre succombe sous ses traits. L'Amour lui fait sentir toute sa puissance :

En vain, pour émouvoir l'insensible *Daphné*,
Phébus peint les talens dont les Dieux l'ont orné ;
Et faisant de soi-même un éloge bien ample,
Donne à ses successeurs un dangereux exemple,
Qu'avec moins de mérite & plus de vanité,
Ils ont, & moi, comme eux, si souvent imité.

Rien ne peut attendrir la belle fugitive ;
Du fleuve paternel ses pieds pressent la rive :
Long-temps ses pas légers à la fuite obstinés,
Laissent loin derrière eux les zéphirs étonnés ;
Hors d'haleine à la fin, pour éviter la force,
Elle met sa pudeur à l'abri d'une écorce.
Amour, par cet exploit si grand, si peu commun,
Que tu sçus assembler de triomphes en un !
Le trait qui te soumit l'inventeur de la lyre,
Sur tous ses descendans établit ton empire.
Un seul coup t'asservit *Ovide*, *Anacréon*,
L'ami de *Mécènas*, l'amante de *Phaon*,
Aux charmes de *Lesbie* assujettit *Catulle*,
Fit célébrer *Delie*, & soupirer *Tibulle*,
Anima les regrets que *Pétrarque* a poussés,
Enflamma *Jean Second** dans des climats glacés,
Et dicta les beaux vers qu'une galante Muse
Publia depuis peu sous le nom de la *Suze*.
Pour moi je comprends mal ce qu'on nous a conté
Des filles de Mémoire & de leur chasteté.
Le tendre est leur vrai fait, n'en déplaise au sublime,
Et leur Chanson languit si l'Amour ne l'anime.

* Excellent Poëte Latin de la Haye.

Ton cœur en est, *Acante*, un exemple évident;
Une double fureur, par un double ascendant,
T'a fait, dès le berceau, couler dans chaque veine
La flamme de l'Amour avec l'eau d'Hippocrène.
Mais, qui l'auroit pu croire? *Apollon* bien traité
Fut encor moins heureux qu'*Apollon* rebuté.
L'Amour ingénieux à montrer sa puissance,
Sur lui, par ses présens, acheva sa vengeance.
A peine pour *Daphné* ses regrets sont finis,
Que le traître à ses yeux présente *Coronis*,
A la constance près, en mérite complette,
Plus belle que *Vénus* & plus fine coquette.
Il vit à peu de frais, au gré de ses desirs,
Voler la récompense au devant des soupirs;
Mais cet astre sans pair fut mis en parallèle,
Et ne put être unique aux yeux de cette belle.
De deux rayons nouveaux un mortel insolent
Orna du blond *Phébus* le front étincelant;
Et l'indiscret corbeau, rustiquement fidelle,
Lui conta, comme un sot, la choquante nouvelle.
Flattez-vous du secret, inconstantes beautés,
Les oiseaux publîront vos infidélités.
Apollon rétrograde, aveuglé de colère,
Quitte le Capricorne & rentre au Sagittaire,

D'où son courroux trop prompt & trop bien
obéi,
Perce d'un trait mortel ce cœur qui l'a trahi.
Malheureux dans l'affront dont on le deshonore !
Dans la punition plus malheureux encore !

Apollon a pour fils le divin *Esculape*, dont l'art merveilleux relègue aux Enfers l'essain des maladies. *Esculape* ranime *Hippolite* mourant pour plaire à *Diane*. *Pluton* vient se plaindre à son frère, & le maître des Dieux lance un coup mortel à l'inventeur de la Médecine. *Apollon* emporté par son ressentiment, fait des satyres contre *Jupiter* & se fait chasser de l'Olympe ; il est réduit à garder les troupeaux d'*Admète*.

Mercure, en ces temps là, dans les champs de la Grèce,
Par de petits larcins cultivoit son adresse ;
Comme un caméléon variant ses couleurs,
Il méditoit le rang de patron des voleurs,
Et concevoit déja d'illustres espérances
De ranger sous ses loix la Robe & les Finances.
Aussitôt que d'*Admète* il eut vu les troupeaux,
Bondissans sur les fleurs, s'égayans dans les
eaux,

Il ſort d'une retraite en ruſtique équipage.
D'un Berger du païs empruntant le viſage,
Il aborde *Phébus* de l'air riant & doux
Que prend la trahiſon pour faire ſes grands coups,
Et lui dit : » Etranger, quelle étoile obligeante
» Enrichit ce climat d'une voix qui m'enchante ?
» Sous cet antique chêne, à rêver occupé,
» Mon oreille a reçu tes ſons qui m'ont frappé.
» O Ciel ! qu'ils ſont touchans ! Que je hais l'inhumaine
» Qui charge un tel amant d'une ſi rude chaîne !
» Mais ce n'eſt qu'une feinte. Eſt-il quelque beauté
» Qui rebute un amour ſi tendrement chanté ?
» De grace, redis-moi cette dernière ſtance :
» Quel tour ! Quels vers nombreux ! Quelle heureuſe cadence ?
» Non, le Dieu du Parnaſſe, entouré des neuf Sœurs,
» Ne frappe point les airs de pareilles douceurs.
» Mais, n'es-tu point lui-même, ou l'amant ſolitaire
» Qui regrette *Syrinx* par ſa plainte ordinaire ? »
O piége inévitable & finement tendu !
Quel auteur contre toi s'eſt jamais défendu ?

Le plus ferme d'entr'eux cède à cette machine ;
C'eſt un poiſon qui tue, un charme qui faſcine :
Chacun, pour s'eſtimer, ſe forme des ſujets.
L'amour-propre triomphe à groſſir les objets :
Mais de tous les humains que ſa vapeur occupe,
Le Poëte orgueilleux eſt la plus sûre dupe.
A force de louange *Apollon* prévenu,
D'abord, ſans réfléchir, ſe livre à l'inconnu ;
Il s'applaudit dans l'ame, & ſa joie eſt extrême
De voir qu'à ſes Chanſons on le prend pour lui-même.
Plus ſon admirateur s'empreſſe à l'écouter,
Plus le Dieu complaiſant s'épuiſe à répéter ;
De ſes amours chantés il raconte l'hiſtoire,
Et, pouſſant ſon récit juſques à la nuit noire,
Qui ſous un voile obſcur les champs enſevelit,
Il offre à ſon flatteur la moitié de ſon lit.
C'eſt le but où la ruſe étoit acheminée.
Phébus dort en Berger, laſſé de ſa journée ;
La verge narcotique affermit ſon ſommeil ;
Mercure, à ſe lever, devance le Soleil ;
Et, faiſant des troupeaux un inégal partage,
En détourne l'élite au travers du bocage.

Phébus s'enfuit dans les champs de la Lydie. Un nouvel affront l'y attendoit.

Pan ose lui proposer un défi pour le chant & les vers; tous les auditeurs accordent le prix au Dieu de l'Harmonie.

Midas seul, du bon goût ennemi déclaré,
Méprisa le talent de la troupe admiré;
Et du Dieu des forêts, aux yeux des Nymphes mornes,
De leur noble guirlande il embellit les cornes.

Apollon toujours poursuivi par sa destinée est réduit à se faire Maçon & s'associe à *Neptune*, exilé comme lui, pour rebâtir les remparts de Troie.

Déja du mur fatal la massive structure
Terminoit en crénaux sa fière architecture;
Et, se manifestant pour chef-d'œuvre des Dieux,
Epouvantoit la Terre & menaçoit les Cieux.
L'ingrat *Laomédon*, que sa parole engage,
Cherche inutilement des fautes dans l'ouvrage;
Et pressé de payer le salaire promis,
Lance à ses créanciers des regards ennemis,
Et de termes si bas il arme sa colère,
Que je suis tout honteux de les voir dans *Homère*.

Après tant de motifs de consolation, *Maynard* conseille à *Acante* de chanter les louanges de *Louis XIV*. Vous voyez, Monsieur, que ce Poëme est un des ouvrages les plus ingénieux que nous ayons en notre Langue; les allusions en sont fines & les détails pleins d'esprit & d'imagination. En général, *Sénecé* me paroît au dessus de la réputation qu'il a laissée. Au lieu de donner son volume d'Epigrammes dont les trois quarts sont médiocres, s'il eût fait imprimer son *Kaïmack*, son Conte de *Filer le parfait Amour*, *Les Travaux d'Apollon* & quelques autres pièces choisies, il seroit vraisemblablement mis au nombre de nos meilleurs Ecrivains.

Je viens de citer le *Kaïmack*, que peut-être vous ne connoissez pas: c'est une *Fable Turque* charmante; elle est insérée dans ce Recueil sous ce titre: *La confiance perdue ou le Serpent mangeur de Kaïmack, & le Turc son Pourvoyeur*. En voici le sujet. La femme d'un bon Musulman desire ardemment dans une grossesse de manger du *Kaïmack*; c'est le nom d'une espèce de fromage qui se fait en Tur-

quie. Le mari lui promet d'en aller chercher le lendemain ; il tient parole ; en revenant avec son laitage, comme il étoit fatigué, il s'assied au bord d'une fontaine qu'ombrageoit un Plane, & s'endort.

Un gros serpent goulu, d'ailleurs fort bien instruit,
Dont l'arbre creux formoit le gîte,
En dégringole à petit bruit,
Mange le Kaïmack & remonte au plus vîte,
Et juste dans le plat d'étain
Qu'avoit mis le dormeur auprès de son oreille,
Laisse tomber un beau sequin.
Le Turc ouvre les yeux à ce son argentin,
Regarde, se les frotte, & si fort s'émerveille,
Qu'il doute s'il dort ou s'il veille;
Ne pouvant concevoir ni par qui, ni par où,
Dans un lieu si desert, lui venoit telle chance,
Quand l'animal passant sa tête hors du trou,
Se dresse, se rengorge en serpent d'importance,
Siffle pour l'avertir, & lui dit : » Cher *Mahmoud*,
D'un petit air de connoissance,
» Vraiment ton Kaïmack étoit de fort bon goût,

» Il y paroît, je crois, à ma reconnoissance :
» En effet, j'en suis si content,
» Que si tu me promets de garder le silence,
» Et de m'en apporter chaque matin autant,
» Un sequin tous les jours sera ta récompense. »
Notre homme, qui de peur étoit quasi perclus,
A de si doux propos si richement conçus,
Se dégourdit, se lève & fait la révérence ;
Promet du secret tant & plus,
A l'illustre animal qu'il traite d'*Excellence* :
(Beaux titres de tout temps suivirent la finance)
Et devenu léger de nouveau recourut,
Chercher du kaïmack pour sa chère femelle.

Le bon *Mahmoud*, riche au bout de cinq ans, forme le projet d'aller faire un pélerinage à la Mecque. Pour ne pas perdre la rente d'un sequin par jour, il propose au serpent de se faire remplacer par *Osmin* l'aîné de ses fils, garçon de vingt ans, sage, discret, intelligent, fidèle, qui lui portera tous les jours sa pitance de fromage. Le serpent fait tout ce qu'il peut pour détourner *Mahmoud* de son dessein ; il n'y réussit pas, & consent avec beaucoup de peine d'être servi par son fils.

Le serpent soupçonneux & fin,
Pour se guérir de toute inquiétude,
Avoit, en l'acceptant, exigé pour prélude,
Que, s'il vouloit toujours être son bien-aimé,
Il ne viendroit jamais armé;
Item, que sous sa solitude,
Son kaïmack seroit porté,
Et que lui pourvoyeur se tiendroit écarté,
Tandis que lui reptile, en pleine quiétude.
Mangeroit à sa volonté.
Tout cela fut promis, & fut exécuté
Pendant près d'une année avec exactitude:
Mais le temps à la longue engendre l'habitude;
L'habitude conduit à la sécurité,
Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude;
Ainsi que l'animal, par son trop de bonté,
En fit une épreuve bien rude;
Car s'étant démenti de sa rigidité
En faveur de la mine prude,
Et de l'air de simplicité,
Dont l'hypocrite *Osmin* s'étoit fait une étude
Pour masquer sa perversité,
Il lui donna la liberté
D'approcher, & fut même encore assez facile
Pour s'en laisser toucher en toute privauté.
» Oui dà, dit à part soi ce cœur de crocodile,
» Un jour qu'il l'avoit bien flatté,
» Puisque vous êtes si docile,

» Il faut mettre à profit votre docilité,
» Et nous verrons un peu, Monseigneur le rep-
,, tile,
» Ce que tient votre coffre-fort.
Depuis plus de six ans tous les jours il en sort
» Sequin d'un poids très-bon, & meilleur qu'à
,, la ville;
» Mais comptez que demain vous serez mis à
,, mort,
» Et qu'à vous succéder je serai fort habile.
» C'est bien à vous, ma foi, bête rampante &
,, vile,
» A jouir d'un si grand trésor!
» L'or n'est fait que pour l'homme & l'homme
» est fait pour l'or;
» L'un sans l'autre en ce monde est un être
» inutile;
» Tant pis pour un père imbécille,
» Si, pouvant s'enrichir, il est demeuré gueux.
» Foible d'esprit & scrupuleux
» Ne sont que des mots synonymes. »
Osmin, ainsi frappé de ces belles maximes,
Formoit déja mille projets:
Il aimoit les Grandeurs, la dépense, les Da-
mes,
Et tous les plaisirs à l'excès.
» Je veux d'abord, dit-il, épouser quatre fem-
» mes,

» Avoir deux cens chevaux, au moins trente
„ odaliks ;
» Cent valets, six serrails, dix ou douze chif-
„ fiks,
» Le reste à l'avenant : & je ferai de sorte
» Qu'on me verra peut-être un des premiers Pa-
» chas ;
» Car, avec de l'argent, que ne devient-on
„ pas ! »
De ce dangereux fou l'idée étoit si forte,
Qu'il n'en dormit non plus, durant toute la
nuit,
Que pucelle à vingt ans, la veille de ses noces ;
Mais, sitôt que l'aurore luit,
Ses mains avides & féroces,
Brûlant déja de s'assouvir
Du sang qu'il croit verser, de l'or qu'il veut
ravir,
A sa ceinture, il s'arme d'une hache,
Sous sa pelisse adroitement la cache,
Porte au serpent du kaïmack,
Une fois plus qu'à l'ordinaire,
Et lui dit : » Monseigneur, selon notre Alma-
„ nach,
» C'est aujourd'hui *Bairam*, j'ai cru pouvoir
„ vous plaire
» En vous y faisant prendre part,

» L'an passé, comme un sot, je n'osai pas le
» faire ;
» Excusez si je sens ma faute un peu trop tard ;
» Au surplus, je voudrois, en l'avouant sans
» fard,
» Pouvoir plus dignement vous témoigner mon
zèle ;
» Mais que vous présenter ? La nature ni l'art
» Ne m'offrent rien à votre égard
» De plus exquis que cette bagatelle. »
Par ces mots emmiellés, le doucereux cafard
Enjolle de façon le reptile richard,
Que celui-ci, charmé, de tout le remercie,
Et barbote en mangeant, quasi comme un ca-
nard.
Alors le déloyal, voyant qu'il officie,
Sans l'observer d'aucun regard,
Lui décharge un fendant : mais que ce soit ha-
sard,
Ou céleste bonté des forfaits ennemie,
Notre agile bête avertie,
Voit le coup, & l'esquive en sautant à l'écart :
Pas si bien cependant que la hache qui part,
En faisant son chemin ne lui coupe la queue.
On dit qu'elle en parut de rage toute bleue :
Que cela soit ou non, ce n'est rien que cela ;
Pour le conte, il suffit que, jaune, bleue ou
brune,

Sautant au col d'*Osmin*, elle vous l'étrangla ;
Et que comme aux Pachas cette fin est commune,
Lui qui voulait tant l'être, au moins le fut par là.

Mahmoud arrive de la Mecque le jour même que son fils a été tué ; quelle nouvelle & quel spectacle pour ce père ! Lorsque sa douleur fut calmée, il s'occupa de sa misère & de celle d'ue femme & de neuf enfans qui lui restoient. Il étoit revênu pauvre de son pélerinage ; ses offrandes & ses aumônes avoient épuisé sa bourse. Il va retrouver le serpent, qui lui raconte de point en point l'histoire de l'ingratitude & de la déloyauté de son fils. Le père maudit lui même sa mémoire. Il conjure le serpent de lui rendre ses bonnes graces.

» Nous étions tant amis, soyons-le encor de
» même,
» Et de notre marché renouvellons le cours. »
Le reptile infléxible à tous ses beaux discours,
Aussi sou de le voir que dégoûté de crême,
Par ce trait simple & vif, s'en défit pour toujours :

Ami, soit, j'y consens; mais au moins d'une
» lieue;
» Car pour de près, vois-tu, crois ce que je te
» dis,
» Tant qu'il te souviendra que j'ai tué ton fils,
» Et que je penserai qu'il m'a coupé la queue,
» Nous ne pourrons jamais être de vrais amis. »
Dès que la confiance est une fois perdue,
Ne comptez plus de la r'avoir.

Je tombe, en parcourant ce Recueil, sur un Sonnet de *Hénault*, non l'illustre Président que nous avons perdu vers la fin de l'année dernière, mais l'ancien *Hénault* si connu par le Sonnet de l'*Avorton*, & par l'avantage qu'il eut d'avoir appris l'art des vers à Madame *Deshoulières*.

S'élève qui voudra, par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la
Cour:
Moi, je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde & du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste & sans
tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour.

Je verrai les saisons se suivre tour à tour ;
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi, lorsque le temps viendra rompre le cours
De ces heureux momens qui composent mes
jours.
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous & ne se connoît pas!

Si *Hénault* a donné à son siécle ce Sonnet pour être de son invention, il lui en a imposé ; ce n'est qu'une foible imitation de la fin du Chœur du deuxiéme Acte de la Tragédie de *Thieste* de *Senèque*.

Stet quicunque volet potens
Aulæ culmine lubrico :
Dulcis me saturet quies ;
Obscuro positus loco ,
Leni perfruar otio.
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.
Sic cum transierint mei .

Nullo cum ſtrepitu dies,
Plebeius moriar ſenex.
Illi mors gravis incubat
Qui nimis notus omnibus
Ignotus moritur ſibi.

Nos Modernes ſeroient bien nuds, ſi on les dépouilloit de tout ce qu'ils ont pris chez les Anciens.

J'ai remarqué dans le quatriéme volume un joli Sonnet de M. *Gravelot* célébre Deſſinateur ; j'ignorois qu'il fît des vers.

Gentil ami, dont le docte ſuffrage
Eût ſçu flatter le galant *Sarraſin*,
Et *la Fontaine* au naïf badinage,
Et *Pavillon* à l'enjoûment divin :

Très-jeune encor j'eus le goût en partage
D'avoir toujours leurs écrits à la main :
Si bien goûtai leur ſublime langage,
Que je voulus le parler, à la fin.

Bien il eſt vrai qu'épris d'une inhumaine,
Amour pour lors me tenoit dans ſa chaîne ;
Mes premiers vers je ne les dois qu'à lui.

Depuis ce temps secouant son empire,
A l'Amitié j'ai consacré ma lyre;
C'est elle au moins qui m'inspire aujourd'hui.

J'ai retrouvé dans cette collection mon Ode sur *La Journée de Fontenoi*; il ne me convient pas d'en parler; je dirai seulement qu'il est très-flatteur pour moi & triste pour les petits poëtereaux dont je n'admire pas les rimailles, de voir cette Ode réimprimée dans presque tous les Recueils de Poësies qu'on nous donne depuis quelques années.

Les trois premiers volumes de cette *Elite* qui ont paru en 1769, ont eu beaucoup de succès; les deux autres qui viennent d'être mis au jour, n'en méritent pas moins; le choix en est très-bien fait; je n'y trouve qu'un défaut: c'est que dans les Tomes quatriéme & cinquiéme il y a plus de cent pièces copiées de l'*Almanach des Muses*. Je ne sçaurois trop le répéter; les auteurs des Recueils de vers devroient éviter avec soin de redonner au Public ce qu'il possède déja. Cet inconvé-

nient fait tort à leurs collections, & finira peut-être par les décréditer toutes.

Je suis, &c.

A Paris, ce 27 Mars 1771.

LETTRE VI.

Mort du Père Griffet.

JE viens d'apprendre, Monsieur, la mort presque subite du Père *Griffet*, & je me hâte d'offrir sur son tombeau le tribut de regrets & d'éloges que je dois à la mémoire d'un homme de Lettres du premier ordre, que j'ai connu personnellement, & qui m'honoroit de son amitié.

Henri Griffet nâquit à Moulins le 9 Octobre 1698. Il fit ses premières études à Paris au Collège de Louis le Grand où il étoit Pensionnaire. Sa Rhétorique finie, il entra chez les Jésuites. Après ses deux années de Noviciat, il

revint à Louis le Grand pour y faire son Cours de Philosophie. Dès qu'il l'eut achevé, ses Supérieurs le jugèrent capable d'enseigner les Belles-Lettres dans ce même Collège. En effet, il remplit cet emploi avec la plus grande distinction. Il avoit reçu de la nature tout ce qu'elle donne quand elle veut produire un homme d'un vrai mérite. Une santé robuste, une imagination brillante, une pénétration vive, une application infatigable, une mémoire prodigieuse, une facilité singulière : tel est le fond, si riche par lui-même, qu'il ne cessa jamais de cultiver. Nous avons de sa jeunesse un Recueil de Poësies Latines; ce sont ses premiers essais; ils respirent ce goût sûr, ce tact délicat, ce naturel piquant que l'on puise dans la lecture des écrivains d'Athènes & de Rome, & qui se perdent à mesure que l'on s'écarte de ces grands modèles. Ennemi comme eux de toute affectation, il bannissoit déja de ses écrits les beautés mêmes qui n'étoient pas à leur place, & préféroit une simplicité noble à ce style contraint, précieux, épigrammatique ou gigantesque, aujourd'hui si fort à la mode.

Après avoir consacré ses premières années à sa propre instruction & à celle des enfans qui lui étoient confiés, le P. *Griffet* étudia la Religion, qu'il connoissoit, qu'il aimoit, qu'il pratiquoit, mais dont il n'avoit pas encore sondé les sublimes profondeurs. Trop judicieux pour avoir la manie des systêmes, trop droit pour donner dans les rafinemens de la Méthaphysique, sa Théologie eut pour base la parole de Dieu, la Tradition & l'autorité de l'Eglise. Il se destinoit à la prédication. Un goût vif, un talent rare, un zèle ardent l'appelloient dans cette carrière. Lorsqu'il eut acquis les connoissances que demande dans cette partie le génie même le plus heureux & que néglige la foule des Prêcheurs modernes, il monta dans la chaire Evangélique; il y parut avec le plus grand éclat. Peu d'Orateurs Chrétiens ont été plus généralement & plus constamment suivis; & ce succès, il le devoit, non, comme tant d'autres, à la cabale, à l'intrigue, à l'esprit de parti, mais à des qualités éminentes qui se réunissoient dans sa personne pour en faire un homme vraîment éloquent.

une figure imposante, une voix forte & sonore, une déclamation pleine de dignité, une composition nette & précise, un style noble & facile, un raisonnement pressé, solide & concluant. Il instruisoit, il touchoit, il convainquoit; jamais il ne vouloit éblouir. Persuadé que dans le Saint Ministère qu'il exerçoit, il se devoit également aux Petits & aux Grands, il se mettoit à la portée de tout le monde; il sçavoit s'abaisser sans ramper, s'élever sans se perdre dans les nues; ce qui peut-être est plus difficile & sans contredit plus édifiant que de surprendre l'admiration d'un frivole auditoire par la pompe fastueuse des mots, par des guirlandes symétriques de fleurs, par de petites phrases joliment arrangées, par des portraits chargés d'enluminure, par une diction plus Académique qu'Apostolique.

Pour affermir & perpétuer les impressions salutaires qu'il faisoit par ses prédications, le P. *Griffet* se délassoit des fatigues de l'Avent & du Carême en travaillant à des ouvrages de piété. Nous avons de lui une *Année Chré-*

tienne en dix-huit volumes ; elle est supérieure à tout ce qu'on nous avoit donné dans ce genre. La vie du Saint pour chaque jour du mois est faite avec beaucoup d'exactitude & de critique ; les réflexions sur les Epîtres & les Evangiles renfement les instructions les plus importantes, & respirent les sentimens les plus tendres & les plus affectueux. Il fit imprimer encore des *Méditations pour tous les jours de l'année* en un volume ; ainsi que des *Exercices de Piété pour la Communion.* Il avoit composé ces deux derniers Ecrits à la sollicitation & pour l'usage de feu MGR LE DAUPHIN. J'ai vu les lettres pleines de bonté par lesquelles ce Prince, non moins éclairé que vertueux, lui en témoignoit sa satisfaction.

Des travaux si multipliés eussent absorbé le temps de tout autre que du P. *Griffet.* Il en trouvoit encore pour écouter indistinctement dans le tribunal de la pénitence tous ceux qui s'adressoient à lui, pour répondre à la confiance dont l'honoroient beaucoup de personnes du rang le plus élevé, pour remplir à la Bastille & à Vincennes la

fonction pénible & délicate de Confesseur de ces deux Maisons Royales, & pour suivre le goût des recherches historiques qu'il avoit eu de bonne heure, & qui ne l'abandonna jamais. Il entreprit une nouvelle édition de la grande *Histoire de France* du P. *Daniel*; vous la connoissez cette édition, Mr, & vous lui accordez toute l'estime qu'elle mérite; elle est enrichie de notes sçavantes & d'un grand nombre de dissertations curieuses. A la suite de l'*Histoire de Louis XIII*, dont le P. *Griffet* est l'auteur, il a donné le *Journal du regne de Louis XIV*. Nous avons peu d'ouvrages de cette classe qu'on puisse comparer à cette excellente collection, & sur-tout à l'*Histoire de Louis XIII*, qui seule suffiroit pour éternister la mémoire de l'écrivain. Une narration simple & naturelle, une infinité de traits & d'anecdotes intéressantes, des réfléxions pleines de sens & de sagesse, une critique fine & lumineuse, distinguent la plume de cet Historien agréable autant que profond.

Nous sommes encore redevables au

P. *Griffet* d'une nouvelle édition corrigée & augmentée des *Mémoires pour servir à l'Histoire Universelle de l'Europe depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, *par le P. d'Avrigny Jésuite*, qu'il a enrichi d'un Tome de plus ; ils n'étoient qu'en quatre volumes *in* 12 ; ils sont actuellement en cinq *. Il est aussi l'Editeur d'un *Recueil de Lettres pour servir d'éclaircissement à l'Histoire Militaire du dernier regne*, en 8 volumes ; des *Mémoires du Maréchal de Vieilleville*, des *Mémoires de Henri Charles de la Trémoille, Prince de Tarente* ; d'un autre volume qui renferme l'*Histoire de Tancrède de Rohan*, & de quelques autres pièces concernant l'Histoire Romaine & celle de France. Son âge, ses infirmités & d'autres circonstances malheureuses ne lui permettant plus de prêcher, il voulut bien céder aux instances de ses amis, & faire imprimer ses Sermons. Ils sont en quatre volumes à Paris chez *Desaint* Libraire rue

* Ils se vendent à Paris chez *de la Tour* Libraire rue Saint Jacques.

du Foin Saint Jacques. On en a donné plusieurs éditions, & cet empressement du Public dit tout en leur faveur. Nous avons encore de lui deux Brochures, dont l'une a pour titre *Observations sur le régne de Marie Reine d'Angleterre, &c, adressées à M. Hume*; l'autre, *Lettre à Monsieur *** sur l'Emile de J. J. Rousseau de Genève.*

Lorsqu'il fut obligé de sortir du Royaume, des personnes du plus grand nom, vertueuses, sensibles & bienfaisantes, dont la protection est un éloge, se chargèrent elles mêmes d'adoucir ce que l'expatriation avoit de cruel & de terrible pour un homme de son mérite & de son âge. Bruxelles fut l'asyle qu'elles lui firent choisir. C'est là qu'il a passé les dernières années de sa vie. Sa retraite n'y fut point oisive. Il y a deux ans qu'il fit paroître un volume excellent intitulé, *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire*, à Paris chez *Desaint*. Il a été si bien accueilli qu'il s'en est fait deux éditions en moins d'une année. J'ai vû depuis peu une ré-

ponse * aux trois derniers Chapitres de ce Livre. Je n'ai pas été moins surpris que fâché de trouver dans cette réponse de l'aigreur & même de la dureté contre un auteur célèbre, estimable, honnête, qui jamais ne s'est permis dans ses ouvrages un mot offensant contre qui que ce soit. Peu de temps après que le *Traité des Preuves* eut paru, il publia *l'Insuffisance de la Religion Naturelle, prouvée par les vérités contenues dans les Livres de l'Ecriture Sainte*, &c, 2 volumes *in* 12 à Paris chez *Desaint*. J'ai rendu compte dans différens volumes de mes Feuilles de presque tous les ouvrages du Père *Griffet* que je viens d'indiquer. Il avoit formé depuis quelque temps l'entreprise

* En voici le titre entier : *Mémoire sur les rangs & les honneurs de la Cour ; pour servir de réponse aux trois derniers Chapitres du* TRAITÉ DES PREUVES QUI SERVENT A ÉTABLIR LA VÉRITÉ DE L'HISTOIRE, Brochure *in*-8° de 137 p. On y conteste à MM. *de Rohan* la qualité de Prince & d'autres prérogatives. Cette illustre Maison va publier incessamment une réponse à ce *Mémoire*.

longue & pénible de traduire toutes les Oraiſons de *Cicéron*. Sur la fin de l'année dernière il me fit l'honneur de m'écrire pour me demander ce que je penſois de ce deſſein. Je lui répondis que j'en étois enchanté; que toutes les traductions que nous avions des Oraiſons de *Cicéron* étoient déteſtables; qu'il étoit heureux pour ce grand Orateur d'avoir enfin trouvé un interprète digne de lui; qu'il rendroit à notre Littérature un ſervice important, s'il pouvoit achever ce travail. En effet, j'ai vû pluſieurs de ces Oraiſons qu'il m'avoit fait paſſer. On y retrouve la force, l'élégance & la vivacité de l'original, ce tour éloquent, ce ſtyle ferme & nombreux, ce goût, cet art, cette fineſſe, qui firent l'admiration des plus beaux jours de Rome. Ses traductions ſont accompagnées d'argumens & de notes critiques. Quel dommage qu'il n'ait pu remplir un projet qu'il exécutoit avec tant de ſoins & d'intelligence! Il n'a laiſſé que les vingt premières Oraiſons; elles méritent d'être données au Public, & ſans doute

qu'on ne le privera pas d'un ouvrage qui lui étoit destiné.

Malgré l'opération de la pierre qu'on lui avoit faite, le Père *Griffet* éprouvoit souvent des atteintes douloureuses de gravelle; mais la force de son tempérament, le courage de son esprit, sa gaîté naturelle : tout faisoit espérer qu'on pourroit le conserver encore quelques années. Il se portoit même en apparence beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, lorsque le Jeudi 21 Février il fut attaqué d'une colique violente; les vomissemens survinrent; les secours qu'on lui donna sur le champ furent inutiles; il mourut le lendemain après vingt-quatre heures de souffrances aigues. Il avoit profité de quelques heureux intervalles de connoissance pour se confesser & pour recevoir l'extrême-onction; mais il s'étoit préparé à ce redoutable passage par une vie constamment innocente, par son zèle & ses travaux pour la Religion, par sa patience & sa douceur dans les maux & les adversités en tout genre qui affligeoient sa malheureuse vieillesse.

Le P. *Griffet*, quoique très ſçavant, ne portoit dans le commerce de la vie ni pédantiſme, ni rudeſſe, ni aridité. On l'y trouvoit même, en quelque ſorte, ſupérieur à ſes ouvrages, tant il mettoit de feu, d'énergie & de grace dans tout ce qu'il diſoit. Il avoit une imagination vive, un jugement admirable, un coup d'œil sûr, un diſcernement exquis, une mémoire ornée de toutes les richeſſes de l'Eloquence, de la Poëſie & de l'Hiſtoire, une franchiſe qui lui donnoit quelquefois l'air un peu dur, mais qui ne venoit que de ſon amour pour la vérité, & non de bonne opinion pour lui-même ou de mépris pour les autres. Liant & facile quand il le vouloit, il ſçavoit intéreſſer tous les caractères d'eſprit, & plaire également à tous ceux qui le voyoient. Son âge avancé ne lui avoit rien ôté de ſa flamme, de ſa chaleur, de ſes agrémens, & jusqu'à la veille de ſa mort, ſa converſation fut, comme elle l'avoit toujours été, non moins amuſante qu'inſtructive. Il jouiſſoit à Bruxelles de la conſidération la plus méritée. Tout ce qu'il

y avoit de grand & d'estimable dans cette ville s'empressoit de le voir & de jouir de son entretien. Il est regretté généralement & avec justice. La Religion perd en lui un de ses défenseurs les plus zélés & les plus instruits, la Littérature un de ses meilleurs écrivains, ses amis tout ce qui faisoit le charme de leur vie.

L'Avant-Coureur Lyrique, ou Recueil Périodique de petits airs arrangés pour la Harpe.

On se sert de ce titre, parce que toutes les nouveautés qui paroîtront seront présentées dans cet ouvrage, dès le moment, pour ainsi dire, de leur naissance. Il sera composé de douze cahiers, dont chacun contiendra six morceaux, la moitié Ariettes avec accompagnemens de la Harpe, & l'autre moitié petits airs avec ou sans accompagnemens de violons. On recherchera les pièces qui auront eu

le plus de succès, & l'on s'attachera sur-tout aux effets & à la simplicité. On joindra aussi à la fin de chaque Cahier un Prélude, par le moyen duquel on apprendra à se servir du pédale pour préluder agréablement dans tous les tons, & même dans le genre enharmonique. On souscrit chez *Cousineau* Luthier & Marchand de Musique, rue des Poulies à Paris, pour la somme de vingt-quatre livres par an, & pour la Province trente livres, franc de port par la poste, & séparément trois livres le Cahier. Il en paroîtra une xactement tous les mois. Comme la Harpe est à la mode aujourd'hui, ce Recueil d'airs choisis & disposés pour cet instrument ne peut être que favorablement accueilli du Public.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Mars 1771.

L'ANNÉE *LITTÉRAIRE.*

LETTRE VII.

Del Leggere Libri di Metafisica e Divertimento : Ttrattati due , con Prefazione sopra un libro intitolato DE LA PRÉDICATION : c'est à dire ; *De la lecture des Livres Philosophiques & des Romans ; deux Traités précédés d'une Préface sur un Livre intitulé ,* DE LA PRÉDICATION *; un volume in-8°, très bien imprimé, de plus de 300 pages ; à Bologne en Italie.*

CET ouvrage , que j'ai reçu depuis peu d'Italie, me fournit , Monsieur , l'occasion de vous parler d'une

production philosophique de nos jours que j'oubliai de lire lorsqu'elle parut ; c'est le Livre *De la Prédication*. L'auteur Italien, qui le réfute dans sa *Préface*, l'attribue à M. *de Voltaire* ; il est mal instruit ; cette Brochure est de M. l'Abbé *Coyer*. Qui ne reconnoîtroit ce grand philosophe à ses vues neuves & singulières sur plusieurs objets de réforme, à son ton léger de persifflage, aux bluettes de bel-esprit dont étincelle sa diction, à l'enluminure de son style ? Des caractères aussi marqués n'échappent qu'aux yeux d'un étranger. Une manière propre, un ton de frivolité qui n'est qu'à lui, feront toujours discerner dans la foule des écrits, ceux du solide auteur des *Bagatelles Morales*. Je ne mettrai point sous vos yeux toutes les raisons graves & Théologiques qu'emploie l'écrivain Italien pour détruire les idées de M. l'Abbé *Coyer* sur la *Prédication*. Qu'est il besoin de s'armer de la massue d'*Hercule* pour combattre un papillon qui voltige ? D'ailleurs, le Critique ultramontain ne réfute dans sa *Préface* que la sortie de M. l'Abbé *Coyer* contre la *Prédication*. J'y-

mâ plus loin ; j'examinerai le Livre & tout le Systême.

La haine des abus, la noble passion d'instruire l'univers, en un mot, la manie de la législation, paroît s'être emparée de l'esprit de M. l'Abbé *Coyer*. Avant de changer le régime des Colléges & de lui substituer un nouveau *Plan d'Education Publique*, il avoit projetté de donner des mœurs à Paris, à la France, à toute l'Europe. C'est dans la Brochure dont je vais vous entretenir qu'il propose les moyens de réaliser cette vue sublime. Il prétend prouver d'abord l'insuffisance & l'inutilité de la *Prédication* pour la réforme des mœurs ; le Gouvernement seul est en état, selon lui, de l'opérer ; mais comment doit-il s'y prendre pour réussir ? Voici le précis du systême de l'auteur. Pour établir l'inutilité de la prédication il examine quels ont été ses succès dans tous les temps & dans tous les lieux. La longue liste qu'il trace des Prédicateurs commence à *Enos*. Ne serez vous pas surpris, Monsieur, d'y voir entrer pêle mêle & sans aucune distinction les noms de *Moïse* & d'*Ho-*

mère, de *Virgile* & de *Jérémie*, de S. *Paul* & de *Démosthène*; d'y voir marcher de front & sur la même ligne les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, avec les *Osiris* de l'Egypte, les Mages de la Perse, les Gymnosophistes des Indes, les Exégètes de la Grèce, les Flamines de l'Italie, les Druides des Gaules, les Derviches de la Turquie, &c? Tous, selon M. l'Abbé *Coyer*, ont également exercé le ministère de la prédication. S. *Jean-Baptiste* a prêché la pénitence; *Homère* la concorde; *Virgile* la piété envers les Dieux, la crainte des Euménides & des Enfers; *Lucain* les folies de la superstition. On cite le Prédicateur *Eschile*, le Prédicateur *Sophocle*, le Prédicateur *Euripide*. *Milton*, *le Tasse*, le *Camoëns*, *Lopez de Véga*, *Guillen de Castro*, *Shakespear*, *Dryden*, *Adisson*, les deux *Corneilles*, *Racine*, *Crébillon* ont tous été d'excellens Prédicateurs. *Aristophane*, *Ménandre*, *Plaute*, *Térence*, *Wicherley*, *Congrève*, *Molière*, *Regnard* ont prêché dans la Comédie; l'attendrissant *la Chaussée*, dans l'espérance d'opérer de plus grands fruits, a même tenté de

faire verser des larmes à son auditoire. Mais zèle inutile, aussi bien que celui des *Juvénals*, des *Perses*, des *Regniers*, des *Despréaux*; qui n'ont pas moins *prêché* leur siècle dans leurs Satyres! Tous ces *Prédicateurs* se sont successivement épuisés sans que leurs travaux ayent été suivis d'aucun succès. Ce qui surprend le plus M. l'Abbé *Coyer*, ce n'est pas que les *Chrisostômes* anciens & modernes ayent fait tonner en vain leur éloquence; c'est que le Poëme de *La Henriade* n'ait pas même réussi à convertir le monde. Voici ses paroles: « On auroit beaucoup à » dire sur *La Henriade*. Quel *Sermon*! Qu'on me cite une vertu » morale, une vertu avantageuse à la » société, une vraie vertu, qui n'y » soit pas mise dans le jour le plus » frappant; valeur, justice, humanité, générosité, fidélité aux Loix & » au Prince, toutes y sont mises en » mouvement sous la forme la plus » belle & la plus touchante. Il y a quarante ans que ce Poëme nous *prêche*; » a-t-il fait son impression? » Convenez, Monsieur, qu'il faut que nous

ſoyons bien incorrigibles, pour n'être pas touchés d'un pareil *Sermon* ! Miniſtres que la Religion appelle à l'inſtruction publique, n'élevez plus déſormais la voix pour la réforme des mœurs ; ceſſez de verſer dans l'ame des peuples les menaces & les terreurs du Dieu vivant ; foibles Apôtres, deſcendez de la tribune ſainte, congédiez vos auditoires, & que les voutes ſacrées de nos Temples ne retentiſſent plus de vos éloquens, mais ſtériles diſcours. Quels fruits couronnèrent vos travaux, & que pouvez-vous attendre de vos arides prédications ? M. *de Voltaire prêche depuis quarante ans*, & nous n'en ſommes pas devenus meilleurs ! *Depuis quarante ans* on lit ſa ſublime *Henriade*, ſa chaſte *Pucelle*, & l'Europe n'a point encore changé de face ! Ceſſez, Orateurs Sacrés, de vous exercer dans l'art de convaincre & de toucher ; vos triſtes Sermons auront-ils plus de force pour nous ramener à la pratique auſtère de nos devoirs que l'art du Théâtre, que le ſel piquant d'une bonne Comédie ? La vertu ſera-t-elle plus aimable dans votre bouche

que dans celle de l'Afrique charmante qui nous la prêche ? Qu'obtiendra l'éloquence des *Bossuets* & des *Massillons*, si nos héroïnes de coulisses, si ces filles enchanteresses, avec leur esprit, leurs talens & leurs charmes, qu'elles sacrifient à la félicité du genre humain, n'ont pu réussir encore à réprimer nos passions. Je ne fais, comme vous le voyez, Monsieur, qu'étendre la pensée du réformateur Philosophe.

Il prétend prouver l'inutilité constante de la prédication par le témoignage de l'Histoire. Depuis *Enos* jusqu'à J. C. il trouve des crimes dans tous les siècles où l'on a prêché : donc les Patriarches, les Prophètes & tous les Prédicateurs de l'Ancien Testament ont exercé sans succès le ministère de la parole. La prédication n'a pas été plus heureuse depuis l'Ere Chrétienne ; malgré l'établissement d'une Religion plus sublime & plus pure, la licence & la corruption ont regné parmi les hommes. Chaque siècle a fourni des exemples d'actions atroces, d'entreprises injustes, de Princes cruels. J'apperçois, dit le judicieux & pathé-

» tique Philosophe, des Rois & des
» Reines qui, *avec la croix sur le front*
» ont le crime dans le cœur; un *Clo-*
» *vis*, qui, *avec la croix sur le front*,
» verse le sang de cinq Princes ses pa-
» rens pour envahir leurs petits Etats;
» un *Thierry* qui *avec la croix sur le*
» *front*, &c, &c; un *Clodomir* qui
» *avec la croix sur le front*, &c, &c;
» un *Clotaire* qui *avec la croix sur le*
» *front*, &c, &c; une *Frédegonde* qui
» *avec la croix sur le front*, &c, &c;
» une *Brunehaut* qui *avec la croix sur*
» *le front*, &c, &c. Je vois des loix
» barbares..... Je vois l'évaluation de
» l'honneur des femmes & de la vie
» des hommes à prix d'argent; oppref-
» sion, déprédation, destruction de
» villes, misère, brigandage, &c,
» &c, &c. » Donc la prédication a toujours été vaine, inutile & sans fruit; donc *les nombreux enfans de Saint Dominique, de Saint François, de Saint Bernard*, & après eux *ceux de Saint Ignace qui ont voulu remplir toutes les chaires & parler à tout l'univers*, ont prêché sans succès; donc *cinquante mille Prédicateurs qui à telle heure, à tel*

jour de la semaine, dans l'étendue de l'Europe, assemblent les peuples & leur disent tout ce qu'ils veulent, n'opèrent aucune conversion. Que pensez-vous, Monsieur, de la Logique & des inductions de M. l'Abbé *Coyer*? Dans tel siécle, tel Prince s'est rendu coupable d'un tel crime: donc la Prédication dans ce siécle n'a point servi à la réforme des mœurs. Voici deux autres faits qu'il cite, & dont les conséquences vous paroîtront sans doute d'une vérité frappante. Sous le regne de *Louis XIV* on fut obligé d'ériger de nouveaux Tribunaux de Justice pour faire punir des brigands d'Etat connus sous le nom de *Traitans*: donc *la Rue*, *Cheminais*, &c, foudroyoient en vain les vices des peuples. L'infâme *Brinvilliers*, dans un coin de Paris, composoit ses poisons: donc *Bourdaloue* qui prêchoit alors à Versailles, ne produisoit aucun fruit. Le ridicule de cette dialectique se fait assez sentir; elle prouve bien que dans ce siécle un *être pensant* n'est pas toujours un être qui raisonne.

L'artifice grossier auquel a recours M. l'Abbé *Coyer* dans tout son Livre,

c'est de taire les heureux effets de la prédication. Comment un Ecclésiastique à qui devroient être familiers les Livres Saints & les Annales de la Religion, n'y a-t-il pas lu les succès éclatans de la prédication des Prophètes? A-t-il oublié combien de fois les indociles Hébreux ont été ramenés par leurs pathétiques discours de l'autel de *Baal* à l'autel du vrai Dieu; combien de fois on a vu ce peuple humilié sous la cendre, inonder de ses larmes le seuil du Sanctuaire & faire retentir de ses gémissemens les rues & les places publiques de Samarie & de Jérusalem? Faut-il rappeller encore à M. l'Abbé *Coyer* le succès de la prédication de *Jonas* à Ninive, & de *Daniel* à Babylone? Peut-il ignorer la pénitence édifiante de ces deux voluptueuses Métropoles, aussitôt qu'elles eurent entendu les menaces des Prophètes?

C'est en ramassant la fange de dix-sept siècles & en traçant le tableau de tous les crimes qui s'y sont commis que M. l'Abbé *Coyer* s'imagine démontrer l'insuffisance de la prédication depuis J. C. Mais à cette révoltante

énumération de forfaits ne pourrois je pas opposer en faveur de la prédication de nombreux exemples de libertins qu'elle a retirés du vice. Je ne dis plus qu'un mot. M. l'Abbé *Coyer* prétend que la prédication est inutile *parce qu'elle n'a jamais converti les hommes*. Je soutiens, au contraire, qu'elle est très-utile, parce qu'elle a converti le monde entier. La rapide propagation de l'Evangile opérée par les discours de douze simples pêcheurs; une religion nouvelle & inconnue, des dogmes obscurs, une morale austère, un culte spirituel, embrassés, aux plus beaux jours de l'idolâtrie, par les Sages & les Philosophes, par des peuples orgueilleux, corrompus, livrés à toute l'infamie des passions de leurs Dieux : tel est le fait que j'oppose au détracteur de la prédication. L'objection me paroît assez forte. Je laisse à M. l'Abbé *Coyer* le temps d'y méditer une réponse.

L'écrivain présente dans la seconde Partie de son ouvrage les moyens de suppléer à la prédication. Quel sera donc, demande-t il, le vrai Prédicateur? LE GOUVERNEMENT. C'est au

Gouvernement seul à nous inspirer le vif amour de la vertu, à nous donner des mœurs. Ses preuves sont fort sçavantes. Croiriez vous bien, Monsieur, qu'il les tire du Systême de *Newton*, & qu'il en emprunte les deux points sur lesquels porte son plan de réforme? Voici quelles sont ses idées physico-morales. » Deux forces émanées de l'*éner-*
» *gie créatrice*, la *force centripète* & la
» *force centrifuge*, ainsi que *Képler* l'a-
» voit entrevu & que *Newton* l'a dé-
» montré, ont réglé le monde Phy-
» sique. C'est par elles que toutes les
» sphères gravitant les unes sur les au-
» tres, attirées vers un centre commun
» & repoussées en même temps à la cir-
» conférence de leurs orbites, font des
» révolutions imperturbables, d'où ré-
» sulte l'harmonie universelle. » De même, selon lui, deux agens généraux pourroient faire mouvoir l'univers moral. Ces deux grands ressorts, émanés de l'*énergie législatrice* de M. l'Abbé *Coyer*, sont la récompense & la punition. La première pousse à la vertu: c'est la *force centripète*; la seconde éloigne du vice: c'est la *force centrifuge*. La

force centrifuge contiendra les méchans, & la *force centripète* animera les bons. C'est au Gouvernement à faire agir ces forces & à distribuer à propos tantôt la *centripète*, tantôt la *centrifuge*. De leur combinaison seule dépend le renouvellement des mœurs & le rétablissement de l'ordre dans toutes les classes de la société.

Quoique sçavamment déduites du Systême de *Newton*, les idées de M. l'Abbé *Coyer* ne m'en paroissent pas plus saines. Les châtimens d'une main & les récompenses de l'autre, c'est ainsi que le Philosophe veut qu'on prêche les hommes & qu'on les convertisse. Cette éloquence violente réussit à *Mahomet*, qui, fondant sa Religion par la terreur & le plaisir, montroit aux Arabes tremblans le glaive d'une part, de l'autre de célestes *Houris*. Ainsi l'on voit tous les jours encore que pour inspirer la sagesse aux enfans on leur propose le fouet ou des bonbons. Mais parlons sérieusement des forces *centrifuges* & *centripètes* de M. l'Abbé *Coyer*, ou, si l'on veut, des punitions & des récompenses civiles qu'il propose

pour réformer sa *Sybaris* ; c'est le nom qu'il donne à Paris. Ces moyens usés qu'il croit peut-être avoir imaginés nous donneront-ils des mœurs ? Le Gouvernement, qui ne peut exercer sa censure que sur le physique des actions, en réformera-t-il le moral ? Viendra-t-il scruter jusques dans le fond de mon cœur l'affection libre qui constitue le vice & la vertu ? Enchaînera-t-il ma pensée ? Fera-t-il avorter mes desirs ? Si la réforme ne s'étend pas jusqu'aux sentimens intimes de l'ame, quels biens résulteront de la censure & de la vigilance publiques ? On affichera le masque des mœurs ; on aura des vertus simulées, une décence factice & de représentation ; & à tous les vices que l'on conservera on ajoûtera l'imposture & l'hypocrisie. C'est donc plus à la persuasion qu'à la force & à la violence qu'il appartient de donner des mœurs, &, quoiqu'en dise M. l'Abbé *Coyer*, il faut donc *prêcher* les hommes pour les rendre meilleurs.

Après avoir montré l'efficacité de ses deux grandes forces *centrifuge* & *centripète* pour la réforme des mœurs, M.

l'Abbé *Coyer* passe à quelques détails plus particuliers; il indique toutes les pièces de son nouveau plan de législation. Il commence par augmenter l'autorité paternelle. Il veut qu'un père ait la liberté de mettre son fils en prison, de le charger de chaînes, de le faire battre publiquement de verges, de le condamner aux travaux de la campagne & de le deshériter. A l'âge de vingt-cinq ans le fils sortira de la tutelle du père, & passera sous la puissance des loix. Jusqu'à cette époque le père répondra de la conduite de ses enfans, & sera lui-même puni pour leurs mauvaises mœurs. Il s'étend aussi sur l'autorité maritale; il veut que l'époux soit le juge de sa femme, & qu'il puisse la punir selon ses délits. Il approuve beaucoup les serrails de l'Asie & l'espèce d'esclavage dans lequel les Orientaux tiennent leurs femmes. Il accroît de même l'autorité des Maîtres sur les domestiques. » Les enfans, les mères & » les domestiques ayant des mœurs, » il est question d'en donner aux chefs » de famille, à tant d'honnêtes gens » qui ne sont pas gens de bien. Je

» compte les maisons qui composent
» la ville que je veux réformer. *Ger-*
» *main Brice* n'en comptoit que vingt
» quatre mille dans Paris. Il y en au-
» ra, si vous voulez, dans ma *Sibaris*
» cent, deux cents mille. Le nombre
» ne m'effraye point. J'affiche un nu-
» méro à chaque maison avec le ta-
» bleau des habitans qu'elle renferme
» & leur profession. Sur dix maisons
» j'établis un Censeur, & les douze
» Censeurs les plus voisins formeront
» un tribunal où l'on connoîtra des
» vertus & des vices; mais les Cen-
» seurs eux-mêmes, divisés par cen-
» taines, auront des surveillans qui res-
» sortiront à un tribunal suprême. Cet
» ordre de Censure sera distingué des
» Tribunaux de Justice, du Ministère
» politique, de la Police, &c, &c. »

Je n'étendrai pas plus loin, Monsieur, l'extrait des petites vues, des idées enfantines & de toutes les rêveries systématiques de l'auteur du Livre de la *Prédication*; il m'a suffi d'en relever quelques-unes; il feroit aussi long que fastidieux de les réfuter toutes. Les numéro & les tableaux qu'il voudroit

placer en forme d'enseignes sur toutes les façades des maisons de Paris, me semblent, entr'autres, une invention plaisante. Mais l'auteur a-t-il suffisamment réfléchi sur les inconvéniens d'un pareil dénombrement ? Voudroit-il lui-même, par exemple, qu'on affichât au dessus de sa porte son nom, ses qualités, sa profession ? Que diroit-il s'il y voyoit tracé en gros caractères : *Céans loge M. l'Abbé Coyer qui a été 12 ou 15 ans Jésuite & qui dit du mal des Jésuites, qui est Prêtre de la Ste Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, & qui écrit contre la Religion*, &c, &c, &c. L'inventeur ne seroit-il pas le premier peut-être à reclamer contre l'abus de semblables tableaux ?

Quant à la partie du style, vous y retrouverez toujours, Monsieur, les mêmes prétentions à l'Epigramme, la même recherche d'expressions, la même afféterie dans les tours, le même goût de pointes & d'antithèses. »L'homme, devenu le *dévorateur* de toute la » *nature animée*.... osa *tremper sa langue* » dans le sang des *animaux*...... Les

» Espagnols *plantoient la croix* en
» Amérique *pour y attacher* quiconque
» ne livroit pas son or..... Si cette Na-
» tion (les Anglois) persévère dans de
» telles institutions, il est à craindre
» qu'elle n'empêche les autres de *laver*
» *leurs mains dans la mer*..... Les vices
» qui travailloient à la chute de Rome
» *sous les arcs mêmes de ses triomphes*. »
C'est-à-dire, dans les jours mêmes de
de sa grandeur & de sa gloire. « Le
» poison des vices qui circulant dans
» toutes les conditions, depuis la chau-
» mière jusqu'à la Cour, s'exalte à
» mesure qu'il monte. » *Un poison
qui monte!*..... *Le bras du Gouverne-
ment pèse sur toutes les ames*. Comment
un bras peut-il peser sur une ame? *Tant
que dans la grande trémie du Gouver-
nement on n'engrènera point le bonheur
& la considération avec la vertu, on
n'aura rien fait*. Qu'est-ce que la *trémie
du Gouvernement*? Qu'est-ce qu'*en-
grener dans une trémie*? Il n'y a guères
qu'un Meûnier qui puisse entendre ce-
la. Peut-on dire encore, *des adolescens
qui marchent à la virilité*; voir *les ca-*

taractes du Ciel dans la main d'un Patriarche, se heurter les uns contre les autres *avec le poids de tous les vices*, &c., &c, &c, &c.

Je ne vous tracerai point aujourd'hui, Monsieur, l'analyse de l'ouvrage Italien dont la *Préface* m'a fourni l'occasion de jetter un coup d'œil sur le Livre de la *Prédication*; je ne puis mieux vous en faire l'éloge qu'en vous annonçant qu'il s'en fait une traduction qui paroîtra bientôt; je me propose de vous en rendre alors un compte plus étendu. Mais si vous êtes curieux de lire l'original, vous en trouverez des exemplaires chez *Molini* Libaire rue S. Jacques.

Prix proposés par l'Académie Royale des Sciences & des Arts de la ville de Metz, pour l'année 1771.

L'Académie Royale avoit proposé pour le concours du Prix de l'année 1769 la Question suivante: *Quels sont les obstacles physiques & politiques qui s'opposent aux progrès de la navigation*

sur les rivières de la Province des Trois-Evêchés ? N'ayant pas trouvé la matière suffisamment éclaircie dans les Mémoires qui lui furent adressés, elle déclara dans sa Séance publique du 25 Août 1769, qu'elle remettoit la Question au concours pour l'année 1771. Et afin de mettre les Auteurs, qui voudroient concourir, en état de tendre plus directement au but, elle les prévint dès-lors qu'elle desiroit que dans la première Partie on fît connoître: 1°. *le véritable & actuel état du cours, de la rapidité & des cataractes des rivières dont il s'agit*, & *particulièrement de la Meuse, de la Mozelle & de la Sarre; depuis le point où elles peuvent porter bateaux jusqu'à leurs embouchures, ou jusqu'aux lieux où il seroit utile d'étendre la navigation.* 2°. *Quelle est la nature du sol, du lit & des rives de chacune d'elles, & quels changemens le lit & les rives éprouvent communément par les hautes & basses eaux ?* 3°. *Quelle est la durée ordinaire du temps, de chaque année, pendant lequel les eaux de ces rivières ne sont pas assez fortes pour permettre la navigation ?*

4° *Quels seroient les moyens les plus expéditifs, les plus efficaces & les moins dispendieux à employer, pour contraindre ces rivières à conserver ou à changer leurs rives selon le besoin, & pour détruire les amoncellemens nuisibles à la navigation ?* Que dans la seconde Partie on exposât *non seulement la quantité & l'espèce des obstacles politiques, mais que l'on fît connoître au juste le rapport qui se trouve entre les droits de perception & le prix moyen des denrées de la Province qu'on pourroit exporter ; le tout depuis les villes où l'on jugeroit utile d'en faire les dépôts, jusqu'aux endroits où elles pourroient être exportées.* Enfin *quels moyens on pourroit employer pour lever ces obstacles politiques, ou, dans le cas où ils subsisteroient, tels qu'ils sont, ce qu'il conviendroit de faire pour que le commerce d'exportation ne fût jamais onéreux ni à la Province, ni aux Commerçans.*

L'Académie Royale avoit encore proposé pour sujet du Prix qu'elle devoit accorder le 25 Août 1770, la Question suivante : *La désunion des diverses portions d'héritages possédés par un*

même propriétaire, sur un même plan ou finage, étant un obstacle réel aux progrès de l'Agriculture, quels seroient les moyens, de droit & de fait, capables 1° d'opérer actuellement la réunion de ces portions? 2°. D'en empêcher la désunion à l'avenir, en ménageant autant qu'il est possible l'intérêt des particuliers, & en le combinant sur-tout avec le bien général?

La Société Royale n'ayant pas été satisfaite des réponses qu'on a données à cette question, s'est déterminée à la remettre au concours pour l'année 1771. Elle invite les auteurs, qui voudront concourir, d'avoir une attention singulière à ne proposer aucuns moyens dont l'exécution ne soit facile & qui ne puisse quadrer avec le système général de la Législation. On doit se souvenir qu'il est dangereux de procurer le bien par des secousses violentes qui opèrent un bouleversement dans les fortunes, & que la Société Royale ne pourroit approuver des plans de réforme qui tendroient à donner atteinte au droit inviolable des propriétés particulières. La Société Royale recommande encore aux

auteurs de porter également leurs vues sur les prés & les vignes, comme sur les terres arables, & de s'attacher particulièrement au local de la Province, pour ne pas tomber dans l'inconvénient d'appliquer à la position ce qui ne pourroit absolument lui convenir.

Indépendamment des deux Questions précédentes que la Societé Royale propose à l'émulation publique, elle demande encore *Un Systême de réglemens pour la Police champêtre, qui en embrasse toutes les parties, & qui soit aisément praticable dans cette Province; en observant de s'écarter le moins possible des dispositions des Coutumes du Ressort du Parlement, & d'emprunter, autant qu'on le pourra, soit des autres Coutumes du Royaume, soit des anciennes Ordonnances de nos Rois, les nouveaux moyens qu'on croira devoir indiquer.* Elle accordera le même jour de Saint Louis 25 Août 1771 un Prix à l'auteur qui lui aura présenté le meilleur Systême. Chaque Prix est une Médaille d'or de la valeur de quatre cens livres. Les Mémoires sur ces trois Questions, que

les auteurs pourront écrire en Latin ou en François, doivent être d'une demi-heure au moins, ou d'une heure au plus de lecture ; il est libre d'ajouter en notes ce qu'on croira nécessaire ou utile au développement du sujet. Les auteurs adresseront leurs ouvrages, francs de port, à M. *Dupré de Geneste*, Secrétaire perpétuel de l'Académie avant le premier Juillet prochain, sans se faire connoître ; mais ils inscriront leurs noms, qualités & demeures dans un billet cacheté tenant au Mémoire, en observant d'écrire sur ce billet la même Epigraphe qu'ils auront mise à la tête de leurs Mémoires. Si toutes nos Académies, à l'exemple de celle de Metz, ne donnoient à traiter que des matières relatives à l'amélioration du sol & du commerce de chaque Province, le Royaume en retireroit assurément bien plus d'avantages que de ces milliers de vers insipides & de discours soporifiques qu'elles couronnent tous les ans.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4 Avril 1771.

LETTRE

LETTRE VIII.

C. Cornelii Taciti opera recognovit, emendavit, supplementis explevit, Notis, Dissertationibus, Tabulis Géographicis illustravit Gabriel Brotier; c'est-à-dire, *les Œuvres de C. Corneille Tacite, revues, corrigées, enrichies de Supplémens, de Notes, de Dissertations, de Tables Géographiques; par Gabriel Brotier, 4 volumes in-4° de plus de 500 pages chacun; à Paris de l'Imprimerie de Louis-François de la Tour, rue S. Jacques.*

IL y a dix ans, Monsieur, que je vous annonçai cette nouvelle édition de *Tacite* *, qui, suivant le *Prospectus*

* Voyez l'*Année Littéraire* 1761, Tome V, page 328.

qu'on en répandit alors, devoit être mise au jour au bout de deux ans en cinq volumes *in*-4°. Les malheurs connus de la Société célèbre dont le P. *Brotier* étoit membre en ont retardé le travail & la publication. Ce superbe ouvrage, attendu de toute l'Europe sçavante comme un de ces monumens faits pour augmenter la gloire littéraire de la France, vient de paroître enfin, supérieurement exécuté dans toutes ses parties. On lit à la tête une *Préface* que le sçavant Editeur, pour plus d'ordre & de clarté, divise en trois Articles. Le premier traite de la vie & des écrits de *Corneille Tacite*. Le second nous fait connoître la plûpart des Editions, des Commentaires & des Traductions de cet Historien. La première de toutes les éditions de *Tacite* parut à Venise vers l'an 1468. La seconde est celle que *François Puteolanus* de Parme, Professeur d'éloquence à Milan, fit imprimer probablement dans cette dernière ville; ni le nom de l'Imprimeur, ni celui du lieu, ni la date de l'année n'y sont marqués; mais on présume que cette

édition a été faite à Milan, parce que tous les autres ouvrages de *Puteolanus* y ont été imprimés. Quoiqu'il en soit le P. *Brotier* la cite avec beaucoup d'éloges; elle est d'un grand prix à ses yeux ; il s'étonne qu'elle ne soit pas connue des amateurs des livres rares. Elle est dans la Bibliothèque de Sainte Geneviève; il exalte avec raison la politesse obligeante de M. *Mercier* qui préside à cette Bibliothèque & qui lui a prêté l'édition dont il s'agit. Beaucoup de gens de Lettres sont, comme le P. *Brotier*, dans le cas de la reconnoissance vis-à-vis de cet honnête & sçavant Bibliothécaire qui les aide, non-seulement des trésors précieux confiés à ses soins, mais encore de ses lumières qui sont très-étendues.

Le P. *Brotier*, dans le 3[e] Article de sa *Préface*, rend un compte particulier de son édition & de tout ce qui la distingue des autres. Elle n'est qu'en quatre volumes au lieu de cinq qu'il avoit promis. Ce 5[e] Tome devoit être composé de quatre *Tables*, la première géographique, la seconde consacrée aux noms des Dieux & des hommes, la troisié-

me aux expressions employées par *Tacite*, la quatriéme aux noms des écrivains cités dans le cours de l'ouvrage. Il a supprimé ce cinquiéme Tome par les conseils de plusieurs personnes qui lui ont représenté que des circonstances dont il n'avoit pas été le maître, n'avoient déja que trop retardé son édition ; qu'il faudroit encore beaucoup de temps pour faire ces *Tables* & pour les imprimer ; qu'il valoit mieux se borner à quatre volumes & terminer le dernier par un seul *Index* ou *Table* des noms & des mots qui se trouvent dans *Tacite*. C'est le parti qu'il a pris, & l'on ne peut que lui en sçavoir gré.

Le grand objet que le P. *Brotier* s'est proposé dans ce travail, a été de donner un texte exact & pur, revu & corrigé sur les manuscrits les plus anciens & les plus authentiques qui se trouvent dans les Bibliothèques de l'Europe. Pour obvier aux difficultés qui se rencontrent ordinairement dans la lecture des écrivains de l'Antiquité, il ne se contente pas d'assigner dans ses Notes & dans ses Commentaires les époques précises des évènemens ; il les

réduit au calcul de notre Ere. Il indique les justes rapports de la Géographie ancienne & moderne. Il donne l'évaluation des monnoies Romaines & étrangères par les monnoies Françoises; il éclaircit les passages obscurs du récit de *Tacite*, & prouve la vérité des faits que rapporte cet historien par les médailles, les inscriptions, les écrits des auteurs Grecs & Romains qui ont vécu de son temps ou après lui.

Le P. *Brotier*, selon l'importance des matières & pour l'éclaircissement de plusieurs difficultés historiques, a cru devoir répandre dans son ouvrage quelques Dissertations qui décèlent une connoissance profonde de l'Histoire Romaine & de l'Antiquité. La multitude & la ressemblance des noms jettoient quelqu'obscurité dans les *Annales*. Le docte Editeur, pour empêcher qu'on ne s'y méprenne, donne une généalogie de la maison des *Césars*, & quelques autres des plus grandes familles. Il présente un état du trésor public & des richesses des Romains pendant la République & sous les Empereurs; il expose tout ce qui concernoit les cens

& les dénombremens, les impôts & les tributs, les largesses faites au peuple, la grandeur de Rome, la magnificence du Capitole; il trace une idée du luxe & des principaux vices de ces maîtres du monde, &c. Tous ces détails étoient nécessaires pour l'intelligence des loix, des mœurs & des usages de ce temps. Les Notes & les Dissertations du P. *Brotier* ne sont pas seulement d'un homme très-instruit; elles annoncent un Littérateur qui sçait réunir le goût & l'érudition; il cite plusieurs morceaux de *Corneille* & de *Racine* imités de *Tacite*; il prouve par l'exemple de ces deux grands maîtres combien cet historien peut prêter au génie, & que ses ouvrages ne doivent pas être moins le Livre des Poëtes que celui des Politiques & des Rois. Il justifie les Chrétiens sur l'incendie de Rome dont *Néron* les accusoit, &, lorsque son auteur lui fournit l'occasion de parler des Juifs, il compare les jugemens qu'ont portés sur ce peuple proscrit les Romains & les Chinois. Quelques écrivains ont prétendu que *Tacite* avoit mis plus d'esprit que de vérité dans sa

Description de la Germanie. Pour répondre à cette calomnieuse imputation, l'Editeur compare les mœurs des Germains, telles que les décrit *Tacite*, avec nos premières loix, nos anciennes Histoires & les mœurs actuelles de ces peuples; il établit la justification de son auteur sur les ressemblances qu'il y trouve, & montre que *Tacite*, déja regardé comme le plus grand Peintre de l'Antiquité, en est encore l'historien le plus fidèle & le plus véridique. Enfin, comme les meilleurs auteurs omettent souvent dans le cours de leur narration des faits qui paroîtroient minucieux ou superflus dans le siécle où ils écrivent, mais qui deviennent quelquefois intéressans pour la postérité, le nouvel Editeur a pris soin de rassembler sur la vie de plusieurs Empereurs, les anecdotes les moins connues & qui ne se trouvent rapportées que par un petit nombre d'écrivains.

Le P. *Brotier* ne s'est pas contenté d'ajouter des notes, des explications, des commentaires, de donner, en un mot, tous les éclaircissemens nécessaires au texte existant de *Tacite*; il a entre-

pris de remplacer les morceaux de cet historien qui nous manquent, & de renouer le fil de sa narration en suppléant aux lacunes qui l'interrompent. Ce projet aussi hardi que pénible demandoit une plume singulièrement exercée dans la manière d'écrire de *Tacite*, celle de tous les historiens de l'ancienne Rome, la plus difficile à saisir. L'Editeur l'a exécuté, & c'est là, sans contredit, la partie la plus brillante & la plus utile de son travail. Voici la notice de ses supplémens. La disgrace & la chute de *Séjan*, ainsi que les autres Chapitres qui manquoient au cinquiéme Livre des *Annales*, sont restituées. Les septiéme, huitiéme, neuviéme & dixiéme Livres des mêmes *Annales* sont perdus ; le Père *Brotier* les remplace par quatre autres qui comprennent le regne de *C. Caligula* & le commencement de celui de *Claude*. Il finit de même le Livre seiziéme qui contient les détails de la mort de *Néron*, & le cinquiéme Livre de l'*Histoire*, où l'on trouve le récit de la prise & de la destruction de Jérusalem. Il eut été trop long & trop pénible de rem-

plir sous la même forme & dans la même étendue les regnes de *Vespasien*, de *Titus*, de *Domitien* & de *Nerva* jusqu'au second Consulat de *Trajan*, qui est la dernière année dont parle *Tacite*; le P. *Brotier* se contente de tracer une histoire abrégée de ces regnes sous le titre d'*Appendix*.

Je ne vous citerai, Monsieur, qu'un seul morceau de ces Supplémens. Il suffira pour vous faire juger des autres. Comme il ne s'agit ici que de donner une idée du style & de la latinité de l'auteur, & qu'il ne peut avoir pour juges que des lecteurs instruits de la Langue de l'ancienne Rome, je me borne à rapporter son texte sans y joindre la traduction. Ce morceau est le récit que je viens de vous indiquer de la prise & de la destruction de Jérusalem; vous le lirez avec un plaisir mêlé d'horreur. » Has inter strages, in-
» cendia spargunt Romani. Nundum
» tamen flagrabat templum; Titus, illud
» videndi cupidus, pugnantium ma-
» nus ægre eluctatur: has cum belli du-
» cibus egressus, intrat, adit penetrale,
» cuncta lustrat, famâque majora mi-

» ratur : templum servari adhuc posse ;
» irâ mutuis cœdibus exhaustâ, con-
» fisus. At militum unus, eum secutus,
» portæ cardinibus ignes clam suppo-
» suerat. Ubi fores templumque corri-
» puere flammæ, stupent Judæi : dein-
» de duces, turbarumque auctores,
» resumptis animis, quâ in superiorem
» urbem exitus, aufugiunt : ceteri, à
» consternatione in furorem versi, cer-
» tique, pereunte templo, perire,
» ultro suas in neces ruunt : alii in
» Romanorum gladios, præcipites in-
» cumbere : alii, ne profano ferro ca-
» derent, se ipsi contrucidare : pluri-
» mi sanctioribus (tanta genti supersti-
» tio) templi flammis se devovere,
» hac morte magis, quàm egregio fa-
» cinore, ovantes. In hoc morientium
» furore, una Tito cura ne in fædos
» inhumanosque cineres, ipso invito,
» abeat victoria. Labor est cogere vic-
» tos vivere, suisque rebus parcere. At
» incassum. Undique glifcunt incendia :
» templum exsuperant flammæ : mons
» totus late collucet ignibus. Horrens
» mærensque Titus discedit. Manet ad
» cædes duratus, thesauris inhians,

» miles : duplicatisque Romanorum
» clamoribus, Judæorum ululatibus,
» haustum incendio considit templum.
» Hæc clades, genti suprema, conti-
» git eo ipso die, quo prius templum,
» majoris adhuc famæ & opulentiæ, à
» Babyloniis quondam incensum fe-
» rebant. Inter ardentes templi ruinas
» posita signa; peractisque sacris, Ti-
» tus *Imperator* consalutatus est. Tan-
» ta autem à milite auri vis rapta, ut
» dimidiâ pretii parte vilius in Syriâ
» haberetur..... Cum ita ferverent Ju-
» dæorum odia, redintegratum obsi-
» dium. Amentes obsessorum duces,
» unicum, sed inexpugnabile, præsi-
» dium, turres indefensas deserunt;
» parsque urbis validissima, ne fuso
» quidem Romano sanguine, capta.
» Tantum urbis dedecus veteraque sce-
» lera universo occidio expiata: do-
» mus, mutuis civium furoribus antea
» fædatæ, novis cruentantur cædibus:
» dein sparsa incendia; & abominan-
» da tecta abolevere flammæ, noctis
» obscuro prævalidæ. Sic ardentibus
» Hierosolymis, inluxit dies ultimus,
» quatto Nonas Septembris. Hæc fata

H vj

» fuere urbis, quæ cùm per annos bis
» mille centum septuaginta septem
» summâ per Orientem claritate stetis-
» set, nunc bustum est. »

Dans quelque discrédit que soit tombée la latinité des modernes, il seroit difficile, Monsieur, de ne pas reconnoître dans celle du Père *Brotier* les traits & les caractères de la Langue des anciens Romains, écrite dans ses beaux siécles. Il ne s'est pas borné, comme vous venez de le voir, au simple mérite de saisir & de rendre dans la vérité la plus frappante le ton, les couleurs & les nuances du style de *Tacite*; il emprunte son ame, son esprit, ses vues, ses pensées; même fierté de pinceau dans les portraits & les caractères, même connoissance du cœur & des passions humaines, même vérité dans les mœurs : récit vif & serré, parcimonie de paroles, intensité de sens; c'est *Tacite* lui-même qui raconte, qui peint, qui réfléchit. On s'étonnera sans doute de voir sortir du sein de la Littérature frivole de nos jours un ouvrage de cette importance. Le nouveau *Tacite* arrivera chez l'étranger emballé avec nos jolis

Romans & nos Brochures légères ; mais peut-être nous justifiera-t il chez les Nations voisines, & leur fera-t il du moins connoître que, malgré la décadence & la corruption du goût, des Lettres & des bonnes études, il se trouve encore parmi nous des talens estimables & quelques écrivains dignes d'un meilleur siécle & d'un peuple moins futile.

Je ne puis finir, Monsieur, sans vous dire un mot du juste hommage que le P. *Brotier* rend à la mémoire de *Ch. Hippolyte-Louis Guérin* Imprimeur Libraire de Paris, mort il y a six ou sept ans. C'est à ses pressantes sollicitations que nous sommes redevables de ce *Tacite*. C'étoit un homme plein de probité, de sagesse, de mœurs, de Littérature même, & très-habile dans l'art de l'Imprimerie : heureux, après avoir rempli sa carrière avec honneur, d'avoir laissé après lui, comme dit le P. *Brotier*, des héritiers de ses vertus & de ses talens ! En effet, sans parler ici des qualités morales & connues de *Louis-François de la Tour* gendre de feu M. *Guérin*, l'exécution de ces quatre volumes

de *Tacite* eſt admirable. C'eſt, dans toute la force & l'étendue du terme, un chef-d'œuvre de typographie.

Bibliothèque Eccléſiaſtique, &c; 8 *volumes in*-12; *à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe.*

Pluſieurs ordres de citoyens retireront, Monſieur, de grands avantages de cette *Bibliothèque Eccléſiaſtique par forme d'Inſtructions Dogmatiques & Morales ſur toute la Religion : par M. l'Abbé Guyon Penſionné du Clergé de France.* 1°. Les Chrétiens qui ne ſont pas bien inſtruits y puiſeront une connoiſſance ſolide & méthodique du culte qu'ils profeſſent. 2°. Ce Livre, en écartant les inutilités & les ſécheteſſes rebutantes de la Scholaſtique, ſans rien affoiblir ni retrancher de ſes grands & véritables objets, rendra l'étude de la Théologie facile, agréable même aux jeunes gens qui ſe conſacrent au ſervice des autels. 3°. Les Curés & les Vicaires qui n'ont pas le loiſir ou le talent de

composer des instructions, pourront lire en chaire, expliquer, commenter ou apprendre sommairement, une de celles que cet ouvrage contient ; elle leur tiendra lieu de Prône ou de Sermon ; chaque Instruction ne demande guères qu'un quart d'heure, de lecture ; & c'est à peu près tout ce que le peuple peut donner de véritable attention 4°. Les Ecclésiastiques qui voudront composer des Sermons en règle & qui manquent de matériaux, trouveront tous les secours qu'ils peuvent desirer dans cette *Bibliothèque*, où l'auteur a rassemblé le contenu d'un grand nombre de Livres qu'on n'a pas toujours la facilité d'acquérir, ni le temps ou la patience de lire. Ainsi tout ce qui regarde la Religion, ses mystères, ses dogmes, ses préceptes, ses conseils, ses rites, ses cérémonies, ses combats & ses succès contre les héresies, &c, &c, &c, est réuni dans ces huit volumes, & l'ouvrage est absolument complet.

La gravité des matières qu'on y traite est souvent assaisonnée de faits curieux & d'anecdotes piquantes. Rien de plus singulier & de plus amusant, par exem-

ple, que tout ce que l'auteur a recueilli sur l'Astrologie Judiciaire, sur la Magie, sur les Enchantemens, sur les Evocations, sur les Amulettes, sur les Talismans, sur les Présages; sur les Songes, sur les Divinations, &c. Je vous rapporterai un ou deux sortilèges qui vous étonneront. En 1687, *Eustache Visier*, fermier & receveur de la terre & châtellenie de Pacy près de Brie-Comte-Robert, à six lieues de Paris, appartenant à M. *le Févre* Secrétaire du Roi, eut dispute avec *Pierre Hocque* son berger, qui, au lieu de trois cens livres qu'il avoit pour gages, en vouloit quatre cens, sous prétexte que depuis un an le troupeau étoit considérablement augmenté. La contestation s'étant échauffée, *Visier* lui donna quelques coups de bâton & le renvoya. *Hocque* humilié & hors de condition, l'assura qu'il s'en repentiroit. La vengeance, en effet, ne tarda pas à éclater. Habile dans l'art des sortilèges & maléfices, *Hocque* en jetta un des plus funestes sur les bestiaux de *Visier*, à qui il fit mourir dans l'espace de deux mois sept chevaux, onze vaches & trois cens

quatre-vingt-quinze moutons. Le fermier ne doûtant pas que ce fléau ne vînt de son berger vindicatif & très-suspect de sorcellerie, en porta sa plainte à la haute-justice de Pacy. Le procès fut instruit dans toutes les formes par le Bailli du sieur. *Hocque* arrêté & interrogé fut convaincu, par dépositions & par ses propres aveux, d'avoir, par empoisonnement, profanations, impiétés & sacrilèges, jetté un Sort sur les bestiaux de *Visier* : sur quoi le Bailli rendit le 2 Septembre même année 1687, une Sentence qui le condamnoit aux Galères, n'ayant pu alors tirer des éclaircissemens suffisans pour porter la peine de mort. On ne connut la vraie nature du crime que quelque temps après. Suivant l'usage il y eut appel au Parlement de Paris. *Pierre Hocque* fut amené dans les prisons de la Conciergerie, & son procès instruit au rapport de M. *Guillard*. On l'appliqua à la question, où il ne fit que des aveux vagues d'empoisonnemens par profanations, sur lesquels on confirma la Sentence de Pacy par Arrêt du 4 Octobre de la même année ; pour l'exécution de l'Arrêt, *Hoc-*

fut transféré dans les prisons de la Tournelle jusqu'au départ des Galériens.

Cependant les bestiaux de *Visier* continuoient de mourir. Inutilement il en achetoit de différens côtés, pour remplacer ceux qu'il perdoit journellement : la langueur & la mortalité les attaquoient dès qu'ils entroient dans ses écuries. Menacé d'une ruine prochaine & inévitable, il ne vit pas d'autre moyen pour arrêter le fléau, que de faire lever le Sort qu'il voyoit bien en être la cause. Il vint exposer sa peine au Concierge de la Tournelle, qui en fut touché, & qui lui promit de faire son possible pour mettre fin à ses malheurs.

Il y avoit alors dans la prison un nommé *Béatrix*, aussi condamné aux Galères, homme adroit & capable de conduire une affaire délicate. Le Concierge le mit dans la confidence pour engager *Hocque* à lever le Sort, & lui promit une récompense honnête, s'il venoit à bout de ce qu'on souhaitoit de lui. *Béatrix* se chargea de la commission & gagna l'amitié de son camarade, en le faisant bien boire, toujours aux

dépens de *Visier*. Un jour enfin que *Hocque* étoit échauffé & de bonne humeur, *Béatrix* en profita pour tirer son secret; & faisant l'honnête homme touché de compassion, il l'engagea à finir une vengeance dont il devoit être content, d'autant plus que son arrêt étoit sans appel, & sa destinée sans ressource. *Hocque* lui dit qu'il y consentoit, mais qu'il ne voyoit que deux personnes qui pussent lever le Sort qu'il avoit jetté; l'un se nommoit *Courte-Epée* & l'autre *Bras de Fer*, tous deux Bergers au village de Courtois près de Sens. Comme il ne sçavoit point écrire, il dicta à *Béatrix* une lettre par laquelle il prioit *Bras-de Fer* de se transporter à Pacy pour lever les Sorts qui étoient dans l'écurie & dans la vacherie de *Visier*; mais il ne dit rien de sa situation, ni de l'arrêt qui l'avoit condamné aux Galères. *Béatrix* avoit fait omettre exprès ces circonstances.

Bras de-Fer ayant lu sa lettre, dit aussitôt: *Hocque* est donc fou! Ne sçait-il pas que quand j'aurai fait ce qu'il me demande, il mourra sur le champ? Mais la promesse d'une forte récom-

pense lui fit mépriser cet inconvénient. Il se rendit à Pacy chez *Visier*, & prenant le ton dévot & compatissant, il l'envoya faire dire une messe à Saint *Cartos*. Ce prétendu Saint est un crapaud que ces malheureux baptisent avec de l'eau bénite & les paroles ordinaires du Sacrement, & dont le sang & le venin entrent ensuite dans leurs compositions sacrilèges. Le fait fut constaté & avoué au procès. *Visier* ignorant ce mystère d'impiété, fit dire la messe à l'intention de S. *Cartos*.

Deux jours après *Bras-de-Fer* procéda à la levée des Sorts. Quand il eut fait fermer les fenêtres de l'écurie & de la vacherie, il entra dans la première à la faveur d'une lanterne, accompagné seulement de *Visier* & d'un fils de *Hocque*, nommé *Etienne*. Là il fit des mouvemens & des contorsions effroyables, levant des yeux étincelans & égarés vers le Ciel; il prononça avec une espèce d'enthousiasme & de fureur une suite de mots barbares & inintelligibles, aprés lesquels il alla droit au lieu où étoit la composition du Sort, qu'il mit secrettement dans une grande bourse de

cuir, sans que la lettre ni personne lui eût dit où étoit ce dépot.* *Bras-de-Fer* passa ensuite dans la vachèrie où il fit la même opération. Mais il refusa d'aller dans la bergerie où *Visier* vouloit le conduire, disant que ce Sort avoit été composé & jetté par les deux fils de *Hocque*; *Nicolas* & *Etienne*, & que s'il le levoit ils mourroient sur le champ, comme *Hocque* père, que l'*Esprit* lui avoit révélé être mort à ce moment dans les prisons. *Bras de Fer* refusa donc de continuer son ministère. Il mit le second Sort avec le premier dans le même sac de cuir, & alla les jetter au feu en présence de plusieurs personnes. Ce qu'il avoit an-

* Le sortilège étoit composé du sang & de la fiente de chevaux, de vaches & de moutons, de l'eau-bénite & du pain-béni de cinq Paroisses, d'une partie de la sainte Hostie, de crapauds, de couleuvres & de chenilles; on mettoit le tout dans un petit pot de terre neuf avec plusieurs billets, sur lesquels on avoit écrit avec du sang des animaux & de l'eau bénite les paroles de la consécation, *ceci est mon Corps*, & ces autres de l'Evangile de Saint Jean, *& le Verbe s'est fait chair*,

noncé de la mort de *Hocque* père étonna extrêmement tous ceux qui l'entendirent ; en effet, la fin de ce malheureux fut effroyable. Quand les fumées du vin que *Béatrix* lui avoit fait boire en abondance furent passées, il sentit l'imprudence qu'il avoit commise. Cette espèce de repentir ou résiliation de son pacte le jetta dans le désespoir. Il se plaignit hautement de ce que *Béatrix* l'avoit trompé. Il dit que ce traître alloit être la cause de sa perte, parce qu'il mourroit à l'instant que *Bras de-Fer* lèveroit *la Charge* de Pacy. C'est ainsi qu'ils nommoient entr'eux les Sorts & les maléfices. Aux larmes & aux regrets succédèrent l'emportement & la fureur. *Hocque* se jetta sur *Béatrix*, qu'il vouloit étrangler. Il excitoit les autres Forçats à lui donner main-forte contre le perfide ; plusieurs commençoient à s'y prêter par une espèce de pitié pour la situation où ils voyoient *Hocque* ; & *Béatrix* y auroit perdu la vie si le Commandant de la Tournelle, M. *de la Motte*, n'étoit venu avec la Garde appaiser ce désordre, & mettre *Béatrix* dans un autre endroit. Ce que

Hocque avoit prédit & appréhendé arriva exactement; car, au moment que *Bras de Fer* commença à faire ses préparatifs pour lever les Sorts, le malheureux *Hocque*, homme d'une force extraordinaire, entra dans des convulsions affreuses, se tourmentant & blasphémant à faire horreur, & mourut dans les transports de la rage, au même jour & à la même heure que les *Charges* avoient été trouvées & jettées au feu, sans avoir voulu entendre parler de Dieu ni de religion. Le concours de ces faits fut vérifié, tant par l'information du Commissaire *le Marié* à la Tournelle, que par celle du Juge de Pacy sur les lieux, & par les procès-verbaux remis au Parlement.

La mort tragique de *Pierre Hocque* ne termina point cette affaire. Le Bailly-Juge de Pacy fit arrêter *Nicolas* & *Etienne Hocque*. Aussitôt il se transporta dans leur maison avec des témoins pour voir s'il n'y avoit rien qui eût rapport aux soupçons & à l'accusation formés contr'eux. On y trouva en effet différentes sortes de poisons dans un paquet, avec plusieurs ordures, com-

me fiente de vaches, moutons, chevaux, avec des livres remplis de figures & de caractères magiques, & de secrets pour composer les maléfices. Cette découverte autorisa le Juge à les interroger sur le Sort dont on avoit chargé les moutons de *Visier*. Ils s'en défendirent; mais ils déclarèrent qu'il avoit été composé par les nommés *Petit-Pierre* & *Jardin*, tous deux bergers. Aussitôt le Juge les envoya prendre, & se transporta chez eux pour visiter leurs effets. Il y trouva des mémoires manuscrits remplis de caractères magiques & contenant la manière de composer les *Charges* pour faire mourir les bestiaux & commettre plusieurs sacrilèges & impiétés. On découvrit en particulier chez *Jardin* un livre manuscrit où étoient plusieurs secrets de cette espèce, & d'autres pour causer différentes maladies aux hommes & même la mort, pour attenter à l'honneur des femmes, avec des Oraisons à l'*Esprit*, des Invocations de plusieurs Démons, des enchantemens & des sortilèges qui se faisoient par diverses profanations. Ces livres sont demeurés déposés au Greffe du Parlement.

Le

Le Juge, feignant d'être instruit de tout par les deux *Hocque* frères, déconcerta par sa fermeté *Petit-Pierre* & *Jardin*. Ils lui avouèrent avoir fait & composé, à la prière & en présence de *Pierre Hocque* & de ses enfans, sa fille comprise, en leur demeure de la ferme appellée *le Tronchet*, dépendante de la terre de Pacy, *une Charge d'empoisonnement, appellée entr'eux le Beau-Ciel-Dieu, avec des hosties, des excrémens d'animaux, de l'arsenic, de l'eau bénite, des paroles sacrées & impies, d'autres profanations & maléfices mentionnés au procès*. *Bras-de-Fer* qui s'étoit assez déclaré du même métier, fut décrété de prise de corps & amené dans les prisons de Pacy. Les impiétés, les sacrilèges, les profanations que ces malheureux avouèrent dans leurs interrogatoires font frémir. *Bras de-Fer*, *Jardin* & *Petit Pierre* furent condamnés aux Galères à perpétuité, & les trois enfans de *Hocque* à être bannis pour neuf ans.

Parmi les fameux opérateurs de prestiges, l'auteur nous cite l'incom-

préhensible *Ziton*, qui fit l'étonnement & l'effroi de toute l'Allemagne vers la fin du quatorziéme siécle » *Ven-
» ceslas*, Empereur & Roi de Bohême,
» avoit sa Cour perpétuellement rem-
» plie de Magiciens, dont les pres-
» tiges & les maléfices faisoient son
» amusement favori. Lorsqu'il épousa
» la Princesse *Sophie*, fille de *Jean*
» Duc de Bavière, il en fit venir
» un grand nombre à Prague, pour
» réjouir les Seigneurs & le Public
» par des exercices de leur métier,
» pendant les fêtes qui devoient ac-
» compagner le mariage. Comme c'é-
» toit le goût du temps, le Duc de
» Bavière en avoit aussi amené de
» son côté; mais ils n'étoient pas à
» beaucoup près si habiles que ceux
» de l'Empereur. *Venceslas* ayant fait
» venir les siens pour faire assaut avec
» les Bavarois, *Ziton*, son favori,
» courut au plus fameux de ses rivaux,
» ouvrit une bouche effroyable, &
» poussant des cris horribles, il se
» jetta sur lui & l'avala avec tous ses
» habits, ou du moins en fit les sem-
» blans, excepté ses souliers, qu'il ne

» voulut pas, dit-il, manger parce
» qu'ils étoient trop crottés. Le Bavarois
» ne paroissant plus, personne ne douta
» qu'il n'eût été avalé. On en fut encore
» bien plus persuadé, quand *Ziton* dit
» qu'il ne pouvoit plus garder sur son
» estomach un si lourd morceau, &
» qu'il alla, en présence de tout le
» monde, se soulager sur le bord d'un
» bassin plein d'eau au milieu de la cour.
» Il en retira en effet le Bavarois com-
» me s'il l'eût rendu, fort sale & tout
» trempé, & le rapporta ignominieu-
» sement au milieu du sallon en se
» moquant de lui. Les Magiciens Ba-
» varois furent si honteux de cette aven-
» ture, qu'ils n'osèrent faire aucun de
» leurs prestiges pendant tout leur sé-
» jour à Prague.

» Les Bohémiens y suppléèrent de
» toutes les manières imaginables, & *Zi-
» ton* l'emporta par dessus tous. En un
» instant on le voyoit prendre toutes
» sortes de formes & de figures. Quel-
» quefois il se changeoit en statue de
» bronze; d'autres fois il n'en prenoit
» que le visage ou la tête. Tantôt il
» paroissoit en habit de soie, l'instant

» d'après en étoffe de laine, puis revê-
» tu de haillons; enfin, il reprenoit
» ses habits ordinaires sans changer de
» place ni se donner aucun mouvement.
» S'étant vanté d'avoir un équipage aussi
» leste que celui de l'Empereur, il le
» pria de faire mettre à son carrosse les
» six meilleurs chevaux de son écurie
» pour en faire l'épreuve. *Ziton* atta-
» cha en même-temps deux cocqs à une
» voiture qu'il conduisoit, & alla en
» effet plus vîte & plus long-temps que
» le Prince. Au milieu d'une grande
» salle où tout le monde étoit assis, il
» fit paroître un espèce de lac, dans le-
» quel on croyoit le voir nager. Pen-
» dant le dîner de l'Empereur & de sa
» Cour, il faisoit cent prestiges tous
» nouveaux, & plus étonnans. Il ren-
» doit les uns muets, les autres immo-
» biles dans des attitudes plaisantes, la
» main au plat, ou sur l'assiette, ou à la
» bouche, ou tenant un verre qu'il les
» empêchoit d'y porter, & cela autant
» de temps qu'il le vouloit. Quelquefois
» il changeoit le bras d'un homme ou
» d'une femme en pied de bœuf ou de che-
» val; d'autres fois il leur faisoit paroî-

» tre un grand bois de cerf sur la tête.
» Manquant un jour d'argent, il chan-
» gea trente bottes de foin en autant de
» porcs gras, qu'il vendit à un boucher,
» mais à la place desquels l'acheteur
» trouva bientôt n'avoir que du foin,
» &c. »

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Avril 1771.

LETTRE IX.

Manière de bien juger des ouvrages de Peinture, par feu M. l'Abbé Laugier, un volume in-12 de 300 pages; à Paris chez Claude-Antoine Jombert, fils aîné, Libraire rue Dauphine.

QUELQUES connoissances superficielles puisées dans un Dictionnaire, une certaine quantité de termes techniques dont on se forme un jargon,

de la facilité pour s'exprimer, un ton de voix élevé, de la hardiesse & de l'effronterie : voilà quels sont, Monsieur, le plus souvent les titres de ces prétendus amateurs, de ces souverains arbitres des Arts, de ces petits juges tranchans qui s'érigent en oracles de goût & qui prononcent despotiquement sur les réputations, sur les talens & sur les ouvrages des Artistes. Ils ressemblent, pour la plûpart, à ce Savetier Athénien, qui s'imaginoit pouvoir apprécier le pinceau d'*Apelle*. La Poësie, le Théâtre, toutes les parties des Belles-Lettres sont infectées de ces faux-connoisseurs, & ce seroit un service essentiel à rendre à l'art des *Corneilles*, des *Racines*, des *la Fontaines*, des *Boileaux*, &c, que d'exécuter en sa faveur ce qu'a fait M. l'Abbé *Laugier* pour celui des *Zeuxis* & des *Raphaëls*; c'est-à-dire, donner une *Manière de bien juger*.

L'ouvrage que je vous annonce est divisé en trois Parties, dans lesquelles l'auteur développe l'idée qu'il s'est formée d'un véritable connoisseur, d'un juge compétent, en fait de tableaux.

Il examine, dans la première, quelles sont les qualités qu'il doit avoir; dans la seconde, quelles sont les connoissances qu'il doit acquérir; dans la troisiéme, la méthode qu'il doit suivre pour porter un jugement sain sur les défauts ou les beautés des ouvrages des Peintres. Les qualités qu'il demande dans un connoisseur sont 1° un grand amour de l'art; 2° un esprit fin & pénétrant; 3° un raisonnement solide; 4° une ame pleine de sensibilité; 5° une équité impartiale. Les réflexions de l'auteur, en parlant de cette dernière qualité, sont de la plus grande justesse. » Vous qui voulez bien juger des ou» vrages de Peinture, gardez-vous » bien de prêter l'oreille aux folles » clameurs qui s'élèvent à l'avantage » ou au détriment de certains Artistes. » Opposez une impartialité intrépide » à toutes ces impressions bisarres qui » ne dérivent que de l'envie de pro» téger un ami ou de confondre un ri» val, ou même de retenir un homme » sans aveu dans une obscurité forçée. » Souvenez-vous que la jalousie de ta» lent enfante les mêmes coquetteries,

» les mêmes iniquités, les mêmes
» emportemens que la jalousie de beau-
» té. Pour bien juger des tableaux, il
» faut avoir le courage d'admirer au
» besoin le travail d'un Artiste obscur,
» & de refuser des louanges aux pro-
» ductions de l'Artiste le plus célèbre.
» Il faut ignorer la réputation du Pein-
» tre, ou du moins sçavoir la mettre
» de côté, pour s'attacher au seul mé-
» rite du tableau. Ceux mêmes qui sont
» le plus en état de juger ne sçauroient
» le faire librement dès qu'on leur
» nomme l'Artiste. Ce nom produit
» presque toujours une prévention pour
» ou contre, dont les esprits les plus
» judicieux ont peine à se défendre.
» Un homme fort sensé répondit un
» jour à quelqu'un qui lui demandoit
» son sentiment sur une Ode, en lui
» ajoûtant qu'elle étoit de *Rousseau* :
» *Mon sentiment! J'aurois pu vous le*
» *dire, si vous m'aviez parlé des vers*
» *sans me nommer le Poëte.* Je ne sca-
» che rien de plus déconcertant que
» de m'entendre dire : que pensez-
» vous, Monsieur, de ce Tableau? Il
» est de *Raphaël* au moins. Il est de

» *Raphaël !* Grand Dieu ! Tou[illegible]dit,
» il eſt donc admirable. Ce ſeul nom
» de *Raphaël* m'interdit & me cap-
» tive au point que, ſi par haſard, je
» viens à découvrir quelque défaut,
» je croirai que ce ſont mes yeux qui
» voyent trouble, mon eſprit qui n'a
» pas le ſens commun. Je ſuis ſaiſi
» comme le ſeroit tout honnête hom-
» me qui, parlant familièrement à un
» inconnu, apprendroit tout-à-coup
» que c'eſt au Roi même qu'il parle. »

Quiconque aſpire au titre de con-
noiſſeur doit s'y préparer par l'étude &
l'obſervation de la nature, par la ſcience
de la Géographie & de l'Hiſtoire, par
l'intelligence des parties eſſentielles de
la Peinture. L'étude de l'Hiſtoire eſt ſur-
tout indiſpenſable. Il en eſt du coſtume
des temps comme du coſtume des
lieux. Le devoir du Peintre ne ſe borne
point à caractériſer les lieux par les pro-
priétés qui lui appartiennent ; il doit
ne point attribuer à un temps ce qui
n'a exiſté que dans un autre. Les ana-
chroniſmes lui ſont auſſi ſévèrement dé-
fendus qu'à l'Hiſtorien. De quel œil
peut-on voir, dans une *Aſſomption de*

la Vierge, le Ciel rempli d'une foule de Bienheureux qui certainement n'ont vêcu que quelques siécles après? Comment souffrir la présence d'un Pape lorsqu'*Héliodore* enlevant les trésors de l'ancien Temple de Jérusalem, est fouetté par les Anges *? Ces fautes commises audacieusement contre la vérité de l'Histoire, révoltent, il est vrai, jusqu'au plus imbécille vulgaire; mais combien d'autres, quoique moins frappantes, renversent l'ordre des siécles! On trouve, par exemple de longues & grandes barbes dans un temps où l'on sçait que tout le monde étoit rasé. On voit des vêtemens, des coëffures, des armes, des étendards, des instrumens, des marques de dignités

* *Héliodore*, l'un des courtisans de *Séleucus Philopator* Roi de Syrie. Au moment qu'il alloit avec ses Gardes enfoncer la porte du Trésor, il fut miraculeusement fustigé de verges par deux Anges qui le chassèrent du Temple & le laissèrent pour mort. Le Grand Prêtre *Onias* pria pour lui le Très-Haut; il revint à la vie. Cet événement se passa 176 ans avant Jésus-Christ.

qui ne furent en usage que dans des temps fort éloignés de celui de l'action. On remarque des harnois, des meubles, des ustenciles qui n'appartiennent point au siécle en faveur duquel on en fait l'étalage. On voit des bâtimens dont la forme, l'architecture, la décoration est ou plus ancienne ou plus moderne qu'il ne faut de plusieurs siécles. Voilà une foule d'anachronismes qui dans un grand nombre de bons tableaux, décèlent la stupide ignorance du Peintre, & blessent la sage délicatesse du spectateur éclairé.

La connoissance de l'Histoire doit servir à donner aux figures le caractère qui leur est propre. L'étude des médailles, qui fait une partie de l'étude de l'Histoire, peut contribuer beaucoup à décider l'air & la physionomie. Cet article n'est point à négliger ; le bon goût ne s'accommode point de la liberté que tant de Peintres se donnent de faire les physionomies au hasard. Que seroit-ce si on nous représentoit un *Jules César* avec des cheveux en bourse, un habit lila &, des manchettes à trois rangs, courant dans un cabriolet au Capitole?

Seroit-ce commettte une faute moins grossière que de faire voir une physionomie des plus Françoises sur un visage qui doit être tout Romain ?

M. l'Abbé *Laugier* critique nos manières de peindre les plafonds & le choix des sujets qu'on y traite. Il est surprenant, en effet, que la plûpart des Peintres n'ayent pas senti combien il est ridicule de faire paroître dans des plafonds des tourelles, des montagnes, des fabriques d'architecture & des groupes de figures assises par terre. Ne voudra-t-on jamais comprendre qu'on ne doit peindre en l'air que des sujets aëriens ? La Fable peut en fournir plus d'une espèce; l'Histoire Sainte, quoique moins féconde en ce genre, en présente cependant un assez grand nombre. Mais, en général, on doit prendre pour règle que tout sujet dont l'action ne peut se passer ou dans les airs ou dans les Cieux, n'est point un sujet propre à un plafond. Ainsi quand je verrai à la voute d'une Eglise un Crucifiement, une Résurrection, une Descente du Saint Esprit, je serai toujours choqué de voir au dessus de ma tête des actions qui se sont pas-

ſées ſur le globe que je foule aux pieds.

Je n'entrerai point, Monſieur, dans les détails de la troiſiéme Partie, où l'auteur expoſe les règles qu'il faut ſuivre pour bien juger l'enſemble & toutes les parties d'un tableau. Il veut qu'on obſerve avec ſoin l'invention du ſujet, le choix du moment où l'action eſt repréſentée, l'ordonnance & la diſpoſition des figures, la netteté de la liaiſon des groupes, le deſſin, le coloris, &c. M. l'Abbé *Laugier* termine ſon ouvrage en propoſant quelques idées heureuſes en faveur des Peintres. Il déſireroit qu'on fît diſparoître tout ce qui donne à leur profeſſion un air & un caractère de métier; il ne veut point d'excluſion qui borne l'exercice de la Peinture à un petit nombre d'avoués; il réclame, au contraire, une entière liberté de manier le pinceau, pour quiconque en a le goût & la volonté. Pourquoi faut-il, en effet, qu'un Peintre ſoit ſujet aux frais d'une Maîtriſe achetée, ou à l'embarras de pénétrer dans une Académie pour obtenir le libre uſage de ſon talent? N'eſt-ce pas dégrader la Peinture & la mettre au rang

des arts les plus bas, que de lui donner ces entraves avilissantes ? Le génie suit-il les loix de ces associations mercénaires ? Et convient-il qu'un homme que son talent pousse vers le sanctuaire de la Peinture, se trouve arrêté sur les avenues par des gens qui le dépouillent ou le rançonnent ? Ne seroit-il pas bien singulier qu'il se formât tout-à-coup un corps de Poëtes qui prétendît au droit exclusif de faire des vers, & qui s'arrogeât l'autorité de ne permettre à personne l'entrée & les honneurs du Parnasse qu'à beaux deniers comptans ? Les talens du Peintre & du Poëte étant dans la plus parfaite analogie, comment ont-ils un sort si différent ? Laissons aux barbouilleurs de carrosses & de lambris, qui osent se dire Peintres, les idées de Maîtrise & de droit de boutique, obtenu à prix d'argent ; mais que le pinceau de l'homme à talent soit affranchi de ces basses servitudes. C'est sans doute à cet air de métier, conservé si mal-à-propos à la Peinture, qu'il faut attribuer l'état d'avilissement où se trouve encore la profession des Peintres. Un citoyen d'honnête naissance ne

rougit point de fréquenter le Barreau, d'exercer la Médecine & de tirer les émolumens de son travail; il est homme de Lettres sans honte, & vend ses ouvrages au Public sans qu'on y trouve à redire. Mais, quoiqu'on ait devant les yeux les exemples d'un *Rubens* & d'un *Michel-Ange*, un homme qui n'est pas tout-à-fait Plébéien croiroit se dégrader s'il embrassoit la Profession de Peintre. N'essayerons-nous jamais de nous mettre au dessus de ce ridicule préjugé? La nature ne distribue point les talens selon nos bisarres idées de fortune & de dignité; faisons ensorte que celui de la Peinture puisse être cultivé aussi honorablement que les autres, puisqu'il mène à la gloire aussi sûrement. Dans la Postérité il vaudra mieux avoir été *Vanloo* ou *Vernet* que Duc & Pair ou Marquis; aujourd'hui à peine le fils d'un bon bourgeois veut-il être Peintre.

Un autre desir que forme M. l'Abbé *Laugier*, ce seroit d'étendre & de multiplier l'emploi des tableaux pour que le travail des Peintres ne fût jamais dans le cas de rester sans récompense. Un

goût des plus gothiques & des plus mesquins a substitué dans la plûpart des maisons, aux beaux & grands tableaux, l'infecte gueuserie des vernis & l'insipide transparent des glaces. Le plaisir de trouver aisément de quoi contempler sa figure, a donné auprès des Dames & des petits-maîtres un grand mérite à ces glaces; cet intérêt les a multipliées jusqu'au degré de la plus absurde bisarrerie. Ne pourroit-on pas persuader à notre Nation qu'un beau tableau est un objet plus agréable que du bois peint en verd ou en gris de lin? Ne pourroit-on pas attacher des idées de plaisir plus touchantes aux illusions magiques d'un beau pinceau, qui jette sur la toile tout le feu de l'action la plus théâtrale, qu'à l'importun prestige de plusieurs glaces qui ne font que répéter jusqu'à la satiété les objets qu'on a sous les yeux? S'il étoit possible d'opérer dans les ames frivoles de nos François une révolution de goût si naturelle, les tableaux ne seroient plus obligés de se réfugier sur la portière d'un carrosse, ou de figurer tout au plus en dessus de porte. Chaque pièce d'appartement four-

niroit à la Peinture un champ assez vaste. Au lieu d'un plafond en plâtre, on verroit un beau Ciel servir de scène à quelque grand sujet ancien; on y liroit en traits vifs & légers l'histoire des élémens & des Dieux. La froide monotonie d'un damas uniforme seroit interrompue par des tableaux variés de genre & de forme. Par ce moyen les appartemens seroient noblement décorés, & le pinceau des Artistes ne resteroit point dans l'inaction.

Plusieurs genres de Peinture nous sont encore, pour ainsi dire, inconnus ou étrangers. La Peinture sur verre, par exemple, est généralement abandonnée; ne seroit il pas à desirer qu'on en fît renaître le goût? Le verre peint ne convient pas, il est vrai, aux fenêtres des appartemens; mais est-il rien de plus convenable aux fenêtres des Eglises? Les vîtres peintes tempèrent le grand jour, & ne laissent passer qu'une lumière tendre, beaucoup plus favorable au recueillement; elles interceptent la vue de tous les objets du dehors, qui pourroient donner de la distraction & dissiper l'esprit; elles métamor-

phosent en grands & beaux tableaux toutes les ouvertures de l'édifice, & sont presque le seul ouvrage de Peinture qui ne soit pas déplacé dans un bâtiment où regne une architecture régulière. Car, si l'on veut bien y faire attention, presque tous les tableaux dont on décore nos Eglises n'y sont qu'un ornement postiche qui en corrompt l'architecture. L'art de peindre sur le verre n'est point, comme on se le persuade, un secret perdu; nos Artistes sçavent & de quelles couleurs usoient les Anciens & de quelle manière ils les incorporoient avec le verre; ils ont même des avantages que nos pères n'avoient pas: le mérite d'un dessin plus correct & plus élégant, d'une composition plus ingénieuse & plus sçavante, d'une expression plus vive & plus naturelle; la ressource d'un verre plus beau & coulé par plus grandes pièces; ce qui donneroit la facilité d'épargner le plomb dans les vîtres.

Il seroit bien digne encore de notre siécle, qui paroît être celui des Arts, de donner naissance parmi nous à la Mosaïque moderne qui fleurit à Rome de-

puis tant d'années. Les Artistes Romains en ont perfectionné le travail, de manière à imiter les plus belles illusions de la Peinture. Il seroit aisé d'engager les Peintres que nous envoyons à notre Académie de Rome, de se mettre au fait de cette admirable façon de composer des tableaux. S'il est quelque secret, quelque mystère qu'on nous cache, notre génie a toute la sagacité nécessaire pour deviner ce qu'on ne nous montreroit qu'à demi, & nous verrions bientôt les Romains privés du plaisir de nous étonner, peut-être même exposés au chagrin de voir leur travail surpassé par le nôtre.

Cet ouvrage posthume de M. l'Abbé *Laugier* me paroît très-propre à former des amateurs éclairés. L'on y trouve des idées neuves, des vues saines, du goût, de la critique, une connoissance étendue de l'art dont il traite. Quelques Artistes n'ont cependant pas souscrit à tous les jugemens qu'il y porte; en donnant à l'ouvrage de M. *Laugier* les justes éloges qu'il mérite, ils ont cru devoir prémunir le lecteur contre quelques-uns de ses principes: c'est ce qu'ont

a exécuté dans quelques notes qui se trouvent imprimées au bas des pages.

Les deux Amis ou le Comte de Méralbi ; par M. Sellier de Moranville, Officier Major dans le Régiment de Berri Infanterie, quatre Parties d'environ 250 pages chacune ; à Amsterdam, & se trouvent à Paris chez Hérissant fils Libraire rue des Fossés de M. le Prince.

L'un des deux Héros de ce Roman, le jeune Comte *de Méralbi* aime la fille du Baron *de Nérinda* & en est aimé. Différens obstacles s'opposent à leur union ; d'abord un ancien procès entre les deux familles ; *Méralbi* le termine à son désavantage ; ensuite les intrigues & les noirceurs du Marquis *de Ménartène* qui feint de le servir auprès du Baron & qui achève de le perdre dans son esprit. Ce Marquis demande la jeune *Nérinda* pour lui-même, obtient le consentement du père, mais ne peut obtenir celui de sa fille qui conçoit pour lui la plus forte aversion. Il s'en venge par différens crimes plus odieux

les uns que les autres; il séduit une autre jeune personne qui passoit pour la fille naturelle du Baron, l'assassine lorsqu'elle devient enceinte, accuse *Méralbi* de toutes ces horreurs, suborne des témoins, les fait périr de peur qu'ils ne se rétractent, détermine le Baron à renfermer *Nérinda* dans un cachot, lui surprend une donation de tous ses biens & le fait empoisonner pour entrer plutôt en jouissance. Il empoisonne aussi son valet, qui est le complice & l'instrument de tous ses crimes. Celui-ci avoue tout avant de mourir; le Baron prend du contrepoison, & le Marquis de *Ménarsène* périt sur un échaffaud. Alors le Baron *de Nérinda* rappelle *Méralbi* qui avoit été forcé de s'expatrier, & finit par lui donner sa fille.

L'autre ami se nomme *Noracourt*; ses principales aventures se passent en Turquie; il aime *Palmire*, la favorite du Grand Visir, qui la lui cède par générosité. C'est exactement l'Histoire d'*Alexandre & Campaspe*. *Palmire* se trouve être la sœur de *Méralbi*; cette reconnoissance se fait, comme dans *Zaïre*, par le moyen d'une croix qu'elle portoit dès l'enfance.

curiosité pour être témoins de ces joyeuses orgies. Cette *Fête de Village* & cette *Réjouissance Flamande* sont traitées avec le plus grand soin; une touche spirituelle & légère caractérise chaque figure, & l'accord général du tout ensemble produit à l'œil un effet très-satisfaisant.

Il y a long-temps que le célèbre M. *le Bas*, Graveur du Roi, a gravé ces sujets en grand; il vient de les réduire en petit pour entrer dans la collection des estampes gravées d'après les tableaux du Cabinet de M. le Duc *de Choiseul*, dont on prépare une suite complette. Ces deux Estampes, qui font pendant, sont de cinq pouces de haut sur sept de large; elles ont été gravées à l'eau-forte par M. *Martini*, & terminées au burin par M. *le Bas*; elles se vendent chez ce dernier rue de la Harpe; le prix de chacune est de vingt-quatre sols. Je n'en ai guères vûes dans ce genre d'aussi piquantes pour le précieux, l'intelligence & le fini.

Je suis, &c.

A Paris ce 10 Avril 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Recueil d'Epigrammes trouvées à Herculanum.

JE me hâte, Monſieur, de vous annoncer une nouvelle découverte faite dans les ruines d'Herculanum. M. *Lokman*, ſçavant Anglois qui voyage en Italie, que j'ai connu en France il y a douze ans, & dont j'ai toujours depuis conſervé l'amitié, vient de m'écrire qu'on avoit trouvé dans cette ville ſouterreine, parmi différens manuſcrits, un Recueil d'Epigrammes écrites ſur du parchemin ou du vélin. Comme ce Recueil eſt fort endommagé, on eſt actuellement occupé à le déchiffrer & à

réparer les lacunes. Ce manuscrit paroît être du temps de *Martial.* Vous pourrez en juger, Monsieur, par une Epigramme que M. *Lokman* a copiée lui-même le plus exactement qu'il lui a été possible. Cette Epigramme est contre le Poëte *Archiloque*, qui vivoit plus de six cens ans avant notre Ere. Il nâquit dans l'Isle de Paros; les Historiens ont observé la bassesse de son extraction, comme si elle devoit annoncer & justifier, en quelque sorte, celle de son ame. Son grand père étoit Ilote, c'est-à-dire, Esclave ou Païsan attaché à la Glèbe; ce qui ne l'empêcha pas d'être fort insolent & de reprocher aux autres leur naissance. Le caractère de ses poësies fut, dit *Bayle* d'après les Anciens, *un débordement de médisance tout à fait extraordinaire.* Quand on vouloit donner l'idée d'une Satyre souverainement atroce, on disoit qu'elle ressembloit à celles d'*Archiloque.* Il y a des proverbes qui éternisent la méchanceté de ce Poëte orgueilleux, fourbe, calomniateur, impie & vindicatif. On disoit: Ἀρχίλοχον πατεῖς, *Archilocum teris, vous marchez sur Archiloque*, pour signifier

un homme qui ayant offensé un méchant doit craindre la destinée de celui qui marche sur un serpent. On lit dans l'*Anthologie* quelques Epigrammes par lesquelles on exhorte *Cerbère* à veiller plus que jamais & même à prendre garde qu'on ne le morde, le vieux *Archiloque* * étant sur le point de descendre aux Enfers. Il passa même après sa mort pour faire encore du mal aux vivans ; on exhortoit les voyageurs à s'éloigner de son tombeau, parce qu'il en sortoit, disoit-on, une vapeur empestée & une grêle épouvantable : φεῦγε τὸν χαλαζώδη τάφον, τὸν φρικτὸν : *fuge grandinantem tumulum horrendum.*

Archiloque fut d'abord obligé de quitter l'Isle de Paros sa patrie, où l'on se disposoit à le punir de ses blasphêmes contre les Dieux & de ses libelles contre les citoyens les plus honnêtes. Il alla s'établir dans l'Isle de Thasus ** ; il ne tarda pas à s'y faire abhorrer à cause de ses noirceurs ; il se vit forcé d'en sortir. Il crut trouver un asyle à Sparte ; mais les Lacédémoniens, indignés de ses impiétés & de ses obscénités, jettèrent

* *Anthol.* Lib. 3 Cap. 25.
** Vide *Ælianum Var. Hist.* Lib. 10 Cap. 13.

un interdit sur ses ouvrages ; & même, au rapport de *Plutarque* *, ils le chassèrent ignominieusement de leur ville. Ils ne voulurent pas, dit *Valère Maxime* **, laisser les Livres abominables de cet écrivain entre les mains de la jeunesse ; &, quoiqu'il fût un assez bon Poëte, ils sévirent également contre sa personne & contre ses écrits. Il erra depuis dans le monde, sans avoir de demeure fixe, chassé de tous les païs où il se réfugioit.

Pindare nous apprend que ce Poëte, par ses traits mordans, se fit souvent de fâcheuses affaires : Αρχίλοχον εἶδον ψογερὸν ἐν ἀμαχανίᾳ, *vidi conviciatorem Archilochum ad graves redactum angustias*. Cependant *Aretius* *** prétend qu'*Archiloque* avoit fait une grande fortune par ses ouvrages, & plus encore par ses friponneries. Du reste, il étoit laid, hideux, maigre, décharné ; sa figure étoit exactement celle de l'*Envie*, telle qu'on nous la représente.

Horace ne voyoit dans *Archiloque* qu'un homme atteint de la rage :

* *Plutarch. Inst. Lacon.* p. 239.

** *Valère Maxime*, Liv. 6, Chap. 3.

*** Voyez *Benedictus in Pindar. Ode* 2, *Pythicor.*

Archilochum proprio rabies armavit Iambo.

Origène & *Eusèbe* en ont fait honte aux Payens ; ils leur ont reproché de se plaire à la lecture d'un auteur si rempli de saletés qu'il n'étoit pas possible de les entendre pour peu qu'on eût de pudeur : *opera sua omni obscenitate verborum implevit, quam ne audire quidem homo verecundus possit* *.

Il ne s'est presque rien conservé de la collection immense de ce Poëte scandaleux ; ce qui est plutôt un gain qu'une perte par rapport aux bonnes mœurs, selon la remarque judicieuse de *Bayle*. Tel sera probablement le sort de ces fameux écrivains de nos jours qui ne respectent ni la vertu ni l'honnêteté publique. Leur prose & leurs vers, qui font aujourd'hui tant de bruit, ne passeront point à la postérité ; & si leurs noms y parviennent, ils ne seront prononcés, comme celui d'*Archiloque*, qu'avec les qualifications les plus odieuses.

Ces remarques, Monsieur, m'ont

* Vide *Euseb. Præpar. Evang.* Lib. 5, Cap. 33.

paru néceſſaires pour l'intelligence de l'Epigramme que M. *Lokman* m'a envoyée. En voici le ſujet. Un jeune Spartiate, que le ſatyrique *Archiloque* avoit ſans doute cruellement déchiré, éclatoit en reproches contre lui. Un vieillard ſon compatriote, témoin de ſon déſeſpoir, lui dit froidement dans le ſtyle ordinaire de ſa Patrie : *ne vaut il pas mieux qu'il t'ait mordu que de t'avoir aſſaſſiné :* Οὐχὶ ἄμεινον ἐστὶ τὸ δηχθῆναι καὶ ἀποκτανθῆναι *. Par cette réponſe & par l'Epigramme à laquelle elle a donné lieu, on voit que la doctrine de l'*Optimiſme* eſt plus ancienne qu'on ne penſe, & que *Léibnitz* & *Maltebranche* n'ont fait que la renouveller. Quant à l'Epigramme Latine en queſtion, il eſt probable qu'elle n'eſt qu'une traduction d'une Epigramme Grecque qui s'eſt perdue avec tant d'autres. Elle eſt intitulée : *Il vaut mieux être mordu que tué.*

* *Vid. Heracl. Dialog. de vitâ Archil.*

Præstat morderi quam occidi.

Spartanus quondam coopertus versibus atris
Archilochi, iratos sic dabat ore sonos :
» Ergò ne mortales monstro dare thura ne-
» fando
» Haud pudeat ! Pestem vivere fata sinant !
» Quot mala, quot dotes inimico fœdere
» juncta !
» Sublime ingenium mens scelerata regit ;
» Carnifici dextrâ, quidquid jubet ipse tyran-
» nus,
» Exequitur ; fixo dente venenat atrox.
» Expirantem animam probrosa per omnia vol-
» vit,
» Ut Canis immundus, Sus vel amica luto,
» Bacchatur moriens, & inundat felle sepul-
» crum ;
» Vitæ quod superest una phrenesis alit *.

. . . .
. . . .

* Ici se trouvent deux vers qu'on n'a pu déchiffrer ni restituer.

Talia flammato jaculantem pectore dicta,
Sic placido ridens increpat ore Senex :
» Irarum & calidæ nunc tandem desine rixæ ;
» O bone vir ! Rectè nil nisi Numen agit.
» Qui tot sacrilegus læsit, nisi pungat ïambo,
» Sanguineâ rabidus vulneret ille sicâ.

On a essayé, non de traduire, mais d'imiter en vers François cette Epigramme; voici l'imitation :

Un jeune Spartiate au Ciel levant les yeux,
Sur l'infâme *Archiloque* appelloit le Tonnerre :
» Quoi, disoit-il, ce Monstre a l'encens de la
» terre,
» Et l'on comble d'honneurs cet ennemi des
» Dieux !
» De vices, de talens, quel monstrueux mé-
» lange !
» Son ame est un rayon qui s'éteint dans la
„ fange.
» Jaloux persécuteur, exécrable bourreau,
» Sa dent d'un même coup empoisonne & dé-
„ chire ;

„ Il inonde de fiel les bords de son tombeau ;
„ Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire. »
Un vieillard l'écoutoit sans paroître étonné :
„ Tout est bien, lui dit-il ; ce Mortel qui te
„ blesse,
„ Jeune homme, du Ciel même atteste la sa-
„ gesse ;
» S'il n'avoit point écrit, il eut assassiné. »

M. *Lokman* m'a promis de m'envoyer une copie des Epigrammes les plus piquantes du Recueil d'Herculanum, dès qu'on l'aura déchiffré, & je ne manquerai pas, Monsieur, de vous en faire part, si je les trouve aussi bonnes que celle que vous venez de lire.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, contenant une notice des Editions de Baskerville ; à Paris 2 Avril 1771.

Je suis étonné, Monsieur, que vous n'ayez fait aucune mention particulière des Editions que nous a données depuis douze à quinze ans *Jean Basker-*

ville de Birmingham *, cet Imprimeur célèbre que l'Angleterre peut opposer à tous ceux qui, depuis l'invention de la Typographie, se sont efforcés de porter ce bel art à sa perfection. Pour réparer cette omission, involontaire sans doute, je vais vous donner la notice des Livres publiés à Birmingham, en y joignant quelques observations qui, je crois, ne déplairont pas à vos lecteurs.

En général tous les Livres sortis des presses de *Baskerville* attachent agréablement les curieux de belles Editions par l'élégance & l'*oeil* des caractères, par la perfection du *tirage*, par la couleur uniforme de l'encre, & sur-tout par la beauté du papier qui est si lisse & d'un poli si parfait qu'on le croiroit fait de soie plutôt que de chiffon. Content de la simplicité de l'art typographyque, l'Imprimeur Anglois n'a point eu besoin d'emprunter le secours de la Gravûre ; aussi ne trouverez-vous dans

* Petite ville d'Angleterre dans la Province de Warwick, remarquable par son commerce en fer ; elle est à 27 lieues Nord par Ouest de Londres.

les Editions qu'il a d'abord publiées & qui sont les plus estimables, ni estampes, ni vignettes, ni culs-de-lampe, ni lettres-grises, ni enfin aucun de ces accessoires qui servent, pour ainsi dire, de passeport à ce ramas de rimailles Françoises, qui, sans cette utile précaution, subiroient la destinée qu'elles méritent, l'oubli. Point encore de lettres rouges dans les impressions de *Baskerville*, ni dans le titre, ni dans le corps du Livre. Cette bizarrerie, tout au plus recevable dans les Livres d'Eglise, n'est propre qu'à gâter les yeux, & produit à la vue le plus mauvais effet. Les Editions de l'Imprimeur Anglois sont d'une élégante simplicité, &, si l'on excepte quelques-uns de ses caractères trop longs & trop maigres, cet Artiste a sçu donner à ceux qui se servent de ses belles Editions un plaisir, une satisfaction qui, chez beaucoup de gens, contribue plus qu'on ne pense à leur faire goûter un ouvrage. Voici maintenant la liste des Editions de *Baskerville* qui sont venues à ma connoissance. On les trouve presque toutes à Paris rue Saint Jacques chez *Molini*, Libraire instruit,

& qui, par l'étendue de sa correspondance, est à portée de fournir les Livres des païs les plus éloignés. Je joindrai à chaque article le prix courant en feuilles.

AUTEURS LATINS.

1. *Publii Virgilii Maronis Bucolica, Georgica & Æneis*, 1757, *in*-4°. Ce volume, qui ne se vendoit dans l'origine que 24 livres, est porté aujourd'hui jusqu'à quatre louis d'or. Il s'y trouve néanmoins quelques defauts typographiques. Par exemple, dans le *titre courant* les mots *Lib.* I, II, III, &c, sont d'un corps trop gros & qui n'est pas proportionné à celui des autres lettres. Il y a sur cette Edition une remarque importante à faire, par laquelle je terminerai cette notice.

2. *Idem Virgilius*, 1766, *in*-8°, 9 livres.

3. Q. *Horatii Flacci Opera*, 1762, *in*-12, 8 livres.

4. *Idem Horatius*, 1770, *in*-4° avec figures, 42 livres.

5. *Juvenalis & Persii Satyræ*, 1761,

in-4°, 21 livres : pas à beaucoup près aussi-beau que le *Virgile* & l'*Horace* *in*-4°.

AUTEURS ANGLOIS.

6. *Bible Angloise*, 1763, grand *in-folio* : magnifique pour l'exécution typographique ; malheureusement le papier est trop mince & assez transparent pour que l'impression du *verso* des pages paroisse au *recto*, ce qui fatigue la vue. Malgré ce défaut, cette *Bible* & le *Virgile in*-4° sont les deux plus beaux ouvrages de *Baskerville*.

7. La même *Bible*, 1771, *in-folio*, deux petits volumes. Cette Edition, qui se distribue par cahiers, n'est pas encore achevée.

8. *Addisson's Works*, 1761, quatre volumes grand *in* 4° avec figures, 96 livres.

9. *Congreves Works*, 1761, trois volumes grand *in*-8° avec figures, 30 livres.

10. *Milton's Poetical Works*, 1759, deux volumes grands *in*-8°, 24 livres.

11. Les mêmes, dans la même année, deux petits *in*-4°, 36 livres.

12. *Shakespear Works* 1769, neuf volumes grand *in* 12, 24 livres.

13. *Virgil Works By Andrews*, 1766, *in*-8°, 8 livres.

14. *Prayer Book*, *in* 8° & *in*-12, différentes éditions.

Baskerville imprime actuellement l'*Orlando Furioso* de l'*Arioste*, en Italien, & en quatre volumes *in* 8° grand format, avec de très-belles figures à la tête de chaque Chant. Ce Livre se vendra quatre louis d'or. On en tire un très-petit nombre d'exemplaires sur papier *in*-4°. Enfin, c'est avec ses caractères que l'on a imprimé le *Novum Testamentum juxtà Exemplar Millianum* publié en Grec en 1763 à Oxford, dans l'Imprimerie de *Clarendon*, *in*-4° & deux volumes *in* 8°. Mais il n'y a de beau dans cette édition que les caractères de *Baskerville*, le papier étant médiocre & l'impression fort inégale.

Voilà, Monsieur, toutes les éditions de l'Imprimeur Anglois qui m'ont passé par les mains; peut-être cet Artiste en a-t-il encore donné quelques autres; mais je ne les ai point vues, & je n'hésite pas à assûrer que, si elles exis-

tent, elles n'ont pas fait grande sensation parmi les curieux.

Je finis par l'obſervation que je vous ai promiſe ſur le *Virgile in-4°. Baskerville*, voyant que ce beau Livre ſe payoit fort cher depuis quelque temps, & ayant vendu tous ſes exemplaires, a imaginé de réimprimer l'ouvrage au commencement de cette année-ci, & de copier exactement ſon Edition de 1757; l'édition faite, il a vendu les exemplaires de cette réimpreſſion à quelques-uns de ſes confrères, & ces Meſſieurs, peu délicats ſur le choix des moyens de gagner, ont profité de l'ignorance de certains curieux pour leur faire payer trois & quatre louis d'or ce volume qui n'en vaut guères plus d'un. Il eſt aiſé d'être trompé quand on n'eſt pas averti, attendu que la réimpreſſion du *Virgile* porte la même date (1757) que l'édition originale; que le nombre des pages eſt le même, & qu'en général ces deux Editions ont entr'elles la plus grande reſſemblance. Mais, ſi on les compare avec quelqu'attention, on trouve entre la copie & l'original des différences très-remarquables. J'en

ai retenu plusieurs ; je n'en citerai que deux ou trois ; parce qu'elles suffisent à l'acheteur pour n'être pas dupe.

1°. La page 224 est chiffrée par erreur 424 dans la réimpression, au lieu que le chiffre est exact dans l'Edition originale. 2°. La dernière page de la liste des Souscripteurs porte (par supplément & hors de l'ordre alphabétique) *quatre* noms seulement dans l'Edition originale, & la copie en a *vingt-quatre*. 3°. Signature *b* de cette même liste de Souscripteurs, le dernier mot de la page servant de réclame, est écrit dans la réimpression *Willam* sans *i* & avec la dernière lettre séparée des autres, tandis que l'édition originale porte *William*. 4°. Les titres de l'*Enéide* (excepté celui du dixiéme Livre) portent dans la copie *P. Virgilii Maronis Æneidos. Liber primus*, *secundus*, &c, avec un gros point fort inutile & très-déplacé entre *Æneidos* & *Liber*. Ce point ne se voit pas dans l'Edition originale. En revanche 5° la bonne Edition a changé & ponctué ainsi le titre du dixiéme Livre de l'*Enéide* (page 342.) *P. Virgilii Maronis Liber decimus.*

Æneidos ; au lieu que la copie porte *Æneidos. Liber decimus.* Je me borne à ces différences entre les deux Editions, & je me flatte que les curieux seront charmés de les connoître ; il seroit fastidieux de s'appesantir sur les autres, d'autant mieux qu'elles ne sont pas uniformes dans tous les exemplaires de la contrefaction. Jen ai vû trois, & j'ai remarqué que les variantes de l'un n'étoient pas les mêmes dans les deux autres, soit que *Baskerville* ait employé dans quelques exemplaires de la contrefaction des feuilles de l'ancienne qui lui restoient, soit qu'en relisant les épreuves de cette contrefaction, son Prote ait apperçu, dans le temps du tirage, des différences qu'il aura fait corriger dans le reste des feuilles, Au reste, le papier de cette réimpression n'est ni aussi égal ni aussi beau que celui de l'Edition originale ; les signatures pour l'ordinaire ne sont pas placées précisément au même endroit que dans l'original, & le simple coup d'œil d'un homme attentif qui compare l'un & l'autre suffit pour saisir les différences. Mais il s'agissoit d'éclairer ceux qui

voulant acheter le Livre n'ont pas l'Édition originale pour la confronter avec celle qu'un marchand leur présente, & ce que j'ai dit suffit pour les distinguer l'une & l'autre & pour se garantir de la fraude.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Abbé M***.

L'Adoration des Bergers.

C'est une Estampe d'environ vingt pouces de haut sur treize de large, gravée par M. *Hallé* Peintre du Roi d'après le tableau qu'il a exécuté en grand pour l'Eglise du Chapitre de Roye en Picardie. Une foule de Bergers s'empressent de venir rendre hommage au Sauveur du monde. Les sentimens d'amour, de respect & de vénération, sont heureusement exprimés par le caractère & les attitudes analogues que le Peintre a sçu donner à chaque figure. Cette composition fait honneur à M. *Hallé*; c'est une scène de nuit, dans laquelle l'Artiste François, à l'i-

mitation du célèbre *Corrège*, fait émaner la lumière de l'Enfant Jésus. J'ai sans doute la plus grande admiration pour les talens supérieurs du *Corrège*; mais je ne puis me prêter à l'idée de faire sortir la lumière de la tête de l'Enfant Jésus; cette pensée métaphorique est fausse; & le but de la Peinture est de rendre les effets naturels avec la plus grande vérité possible. J'en dis autant des rayons & des auréoles, dont quelquefois on décore les têtes du Christ, de la Vierge & des Saints; c'est un reste de préjugé gothique enfanté par l'ignorance. J'excepte cependant certains sujets dans lesquels l'Histoire nous indique des effets surnaturels, comme l'Apparition de l'Ange, la Transfiguration, &c. Dans l'estampe qui donne lieu à cette remarque, il n'est question que d'un fait purement naturel; ainsi la pensée empruntée du *Corrège* ne peut produire qu'un effet chimérique. Ajoûtez à cela que les rayons dont on a surchargé la tête de l'Enfant feroient imaginer qu'on a placé un flambeau derrière cette figure.

La Gravûre est toute entière à l'eau-

forte ; ce qui la rend monotone. La Vierge n'a pas assez de noblesse & de grace. Les têtes, les draperies, les animaux, la pierre, le bois, &c, sont traités dans le même genre, parce qu'en général l'eau-forte seule, sans le secours du burin, ne produit jamais cette variété, cette intelligence qui donne à chaque objet le caractère qui lui est propre. Privé du charme de la couleur, la Gravûre n'a de ressource, à la vérité, que dans le clair-obscur; mais l'Artiste ingénieux sçait suppléer à cette privation ; en variant son style, il donne à chaque corps la touche particulière qui lui convient, conserve l'expression, l'ame, la vie, la chaleur & l'effet du Peintre qu'il traduit. Tel est le but de la Gravûre ; on ne peut y atteindre qu'avec une longue étude secondée par le génie. L'Estampe de l'*Adoration des Bergers* se vend chez l'auteur lui-même Cloître de Saint-Benoît, quartier de la rue Saint-Jacques ; le prix est de 2 livres.

Je suis, &c.

A Paris ce 14 Avril 1771.

LETTRE XI.

Voyage Littéraire de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs Anciens & Modernes, avec un parallèle de leurs mœurs; par M. Guys, Négociant, de l'Académie de Marseille, 2 volumes in-12, le premier d'environ 400 pages, le second de 250; à Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue S. Jacques.

QUE l'état actuel de la Grèce est bien propre, Monsieur, à faire naître de tristes réfléxions sur les vicissitudes humaines! Cette contrée, autrefois si célèbre, si riche, si florissante, éclairée par les Arts, habitée par un peuple poli, fier, industrieux, conquérant; cette contrée, l'asyle & le séjour de la liberté, la mère des grands hommes, des Lettres, de l'Eloquence &

de la Philosophie, n'offre plus aujourd'hui, sous la domination Turque, que le spectacle de la misère, de la barbarie & de l'esclavage. Que sont devenues Thèbes, Corinthe, Delphes, Athènes, Lacédémone? Que reste-t-il de tant d'autres villes si renommées? Quelques ruines éparses indiquent à peine aux voyageurs les lieux où elles ont existé. Les Grecs modernes n'ont conservé que le triste souvenir de ce qu'ont été leurs pères. Dans les Isles de l'Archipel, c'est un vil peuple livré à la superstition, à l'ignorance, à la servitude; dans les villes, ce sont des esclaves riches & orgueilleux. Athènes voit un *Papas* ignorant haranguer aujourd'hui cette Nation dont les ancêtres avoient pour orateurs des *Eschines*, des *Démosthènes* & des *Isocrates*.

Les Grecs dégradés ne sont pas néanmoins absolument méconnoissables. Malgré leur avilissement on apperçoit en eux certains traits qui décèlent leur ancienne origine. M. *Guys*, qui les a long-temps observés, trouve une conformité frappante entre leurs mœurs actuelles & celles des an-

ciens Grecs. C'est ce parallèle intéressant qui fait le principal objet des Lettres qu'il publie, & qui toutes méritent d'être lues.

Vous sçavez, Monsieur, que les Apologues, les Contes, les Romans, tirent leur origine de l'Orient & de la Grèce. Les Grecs modernes ont pour ces sortes de récits le même goût que leurs ancêtres; ils les mêlent jusques dans leurs entretiens. Les vieilles femmes aiment toujours à conter, & les jeunes se piquent de répéter à l'envi les contes qu'elles ont appris, ou qu'elles composent elles-mêmes. L'auteur a suivi plusieurs fois leurs conversations, &, pour en donner une idée, il en rapporte une qu'il traduit. On croiroit entendre les filles de *Minée*, qui, pour s'amuser en travaillant à leurs broderies, racontoient, chacune à son tour, les historiettes qu'elles sçavoient.

LUCIA.

Cette rose que je brode & que j'achéverai sûrement aujourd'hui, me rappelle un joli Conte qu'on m'a fait du

Berger *Dymitry*, de Pyrgos *. Il poursuivoit la jeune *Fanon*, qui nous apportoit tous les matins de la crême & des fraises, lorsque nous étions au village, & il lui disoit un jour: » O joie de » mon cœur! ma lumière, mon ame! » Ecoute moi, & ne fuis point. Ecoute » la vérité que je veux t'apprendre; » j'en jure par ma tête, je hais le men» songe. Ecoute: je suis pauvre, je ga» gne peu, & ne desire rien pour moi; » mais je voudrois être le maître de ce » nombreux troupeau que je mène, » pour te le donner; je voudrois être » le Roi de ce village pour te couron» ner. Ecoute encore..... » La jeune *Fanon* rougit, & courut comme si elle se sauvoit: mais en courant elle laissa tomber une rose. Le Berger la ramassa avec précipitation, & l'attachant sur sa tête, il dit: *Me voilà à présent plus content que le maître de mon troupeau & que le Roi de mon village.*

ZOÉ.

Je n'oublierai jamais ce que j'ai en-

* Village Grec à quatre lieues de Constantinople.

tendu

tendu moi-même l'Eté dernier. J'ai passé l'Eté dans l'Isle de Calki avec ma mère. Notre batelier *Zaphiri* disoit un jour à *Rhoda* qu'il aime : » Ma chère » *Rhoda*, hier j'étois perdu ; oui, sur » mon ame, mon sang s'est glacé. J'ai » vu les flots courroucés s'élancer sur » moi comme des serpens affreux, les » gouffres de la mer prêts à m'engloutir » & à se fermer sur moi ; une tempête » horrible, un Ciel noir & lugubre » annonçoient la mort ; mon bateau, » que je ne gouvernois plus, alloit » se briser sur les écueils de Touzla. » Tu frémis, Ah ! c'est ta seule colère » qui m'a fait voir tout cela, ta » colère plus redoutable que la tempête » & le naufrage. Je t'ai appaisée, tu as » souri ; j'ai revu le Ciel serein & la » mer tranquille. J'ai été sauvé. » J'écoutois *Zaphiri*, & je disois : Est-il possible que l'amour ait pris la forme de ce vil batelier ; car enfin il n'y a que l'amour qui puisse s'exprimer ainsi. Quelle est la fière beauté qui n'envieroit pas d'être aimée comme est aimée *Rhoda*, sans être jolie?

LUCIA.

Gardez-vous, ma chère *Zoé*, d'avoir pour rivale une fille laide qui ait de l'esprit; elle l'emporteroit sur *Hébé* même; elle inspirera toujours la passion la plus durable. Écoutez ce Conte Persan que mon père, qui lit beaucoup, m'a appris. *Leilé* passoit pour la plus belle fille de Damas; *Scanbah* n'avoit pas la beauté en partage; mais elle étoit bien plus spirituelle. Son père, qui étoit un Médecin Arabe, lui avoit appris à lire; elle faisoit des vers & elle chantoit comme une Fée. *Gemil* étoit un jeune Arabe riche & puissant. On disoit, la belle *Leilé* sera la femme du riche *Gemil*. *Scanbah* l'entendit répéter si souvent qu'elle en fut piquée; elle fit à ce sujet cette Chanson: » Homme » aveugle & léger qui crois trouver la » satisfaction de ton cœur dans ce qui » plaît à tes yeux, qui dans le desir » d'un moment places le bonheur de » la vie, homme aveugle, ouvre les » yeux de ton ame, & fais un choix » digne de ta raison. La beauté qui

» t'enchante est la fleur du matin que
» tu jettes loin de toi le soir, lorsqu'elle est fanée. Sors des jardins de Damas ; va chercher dans l'heureuse Arabie ces plantes qui en se séchant répandent une odeur encore plus vive & plus agréable que l'odeur du matin. Le temps qui détruit les fleurs, embellit toujours l'esprit, la sagesse & les graces. » Cette Chanson parvint bientôt aux oreilles de *Gemil* ; il en fut frappé & ne dormit plus qu'il ne fût assûré que *Scanbah* ne seroit qu'à lui. Il l'épousa, &, après bien des années de mariage, on les citoit encore comme le couple le plus fidèle & le plus heureux.

ZOÉ.

Ce Conte est charmant : vous me le répèterez, *Lucia* ; car je veux l'apprendre par cœur. Il est bien vrai qu'on a tort de ne pas nous instruire comme les hommes, qui nous font accroire tout ce qu'ils veulent, parce que nous n'avons pas lu & voyagé comme eux. J'aime bien sur cela une Fable Turque

qu'*Hessen Effendi* avoit donnée à mon frère pour me la traduire. Le grand *Salomon*, dit l'Apologue, après avoir fait bâtir le magnifique Temple qu'il éleva, fit construire un superbe palais. Il y avoit rassemblé toutes sortes d'oiseaux & leur avoit donné à tous le don de la parole. Dans l'immense volière où ils étoient rassemblés, un vieux Moineau étoit toujours en querelle avec sa jeune compagne. *Salomon* prenoit plaisir à les entendre ; car les Grands s'amusent souvent, comme nous, des plus petites choses. Un jour l'oiseau grondeur, plus fâché qu'à l'ordinaire, se mit en fureur, & dit : « Méchante femme, » crains ma colère, tu me pousseras à » bout, & alors je renverserai ce pa» lais & je te laisserai ensevelie sous » ses débris ; tu ne connois pas mes » forces. » La pauvre & simple femelle bien effrayée le crut & ne repliqua pas. Mais *Salomon*, qui avoit tout entendu, appella l'oiseau colère sur le bout de son doigt, & lui dit : « Puissant Moi» neau, c'est moi qui ne connois pas » vos forces : apprenez-moi donc com» ment vous pouvez détruire ce vaste

» palais où je réside. » Le Moineau, bien humilié, répondit : « Grand Roi, tu » m'as entendu, & j'en suis dans la » confusion. Je sçais bien que je suis » petit & foible; mais, laisse-moi, » je t'en conjure, faire le fort avec ma » femme. »

L'auteur rapporte un trait admirable qui peut donner une idée de l'éloquence naturelle des femmes Grecques. Une Dame respectable, qui avoit tenu long-temps un état distingué, avoit un frère Commerçant qui fut malheureux & obligé de faillir. Son principal commerce étoit avec une nation étrangère à laquelle il devoit beaucoup. L'Ambassadeur de cette Nation ne vouloit entendre à aucun accommodement. Déterminé à poursuivre le Négociant avec la plus grande rigueur, il paroissoit inéxorable. Il s'agissoit donc de le fléchir ou de pouvoir au moins gagner sur lui quelque chose. Cette Dame se chargea de cette pénible commission, & prit avec elle les filles du Négociant malheureux. « Mes nièces, leur dit-» elle, ce n'est pas dans ma maison » qu'il faut pleurer inutilement; il faut

» venir pleurer aux pieds de cet homme
» inflexible qui veut perdre votre père ;
» prenez des habits conformes à votre
» situation & suivez moi. » Elle se rendit au palais du Ministre ; mais quelle fut sa surprise & sa douleur lorsqu'on lui annonça que cet Ambassadeur ne vouloit pas la recevoir ! Une femme accoûtumée à des honneurs & à des respects, devoit être bien plus sensible qu'une autre à la dureté d'un pareil affront. Celle-ci, devenue suppliante, ne se rebuta point, &, toujours refusée après de nouvelles instances, elle répondit : » Puisque M. l'Ambassadeur
» ne veut point me recevoir, j'attendrai humblement à sa porte le moment où il sortira. » Une des filles plus vivement affectée du traitement qu'elle éprouvoit, ne put soutenir l'excès de sa douleur, & tomba évanouie. La Dame affligée demande du secours : mais les domestiques, à l'exemple du maître, croyent devoir le lui refuser. Alors cette femme indignée s'avance vers la garde des Jannissaires, & crie avec force : » O Musulmans, à
» mon secours ! O vous que les Chré-

» tiens appellent barbares, venez
» m'aider à secourir ou à emporter
» une fille qui se meurt au milieu de
» ces Chrétiens qui m'entourent, &
» qui ont l'inhumanité de me refuser
» de l'eau. Venez, Musulmans; que
» cet homme inaccessible aux infortu-
» nés entende les cris d'indignation
» que vous joindrez aux cris de la né-
» cessité & de la douleur; qu'il voye
» que vous n'êtes pas sourds, comme
» lui, à la voix des malheureux. » Les Jannissaires accourent aussitôt; ils sont aux ordres de cette femme, qui majestueusement leur commande & est obéie. La foule s'amasse; les gens du palais, honteux de leur dureté, s'empressent d'apporter des secours tardifs; toutes les portes sont ouvertes; l'Ambassadeur lui-même, étonné du tumulte, ne peut éviter de paroître; alors cette femme courageuse, réunissant à la fois tout ce que sa juste indignation, ce que les mouvemens qui l'agitent & le touchant du spectacle peuvent lui fournir d'énergie, se fait écouter, reproche au Ministre interdit sa dureté pour les malheureux, & ne le conjure

plus, mais le force impérieusement de lui accorder la grace qu'elle étoit venue lui demander en suppliante.

M. *Guys* nous apprend un usage bien singulier qui s'observe dans l'Isle de Métélin; c'est l'ancienne Lesbos. A trois journées de Métélin est une petite ville où tout étranger qui arrive est contraint de prendre une femme, ne dût-il y passer qu'une nuit. Si c'est un homme de quelqu'importance; on lui présente plusieurs filles, parmi lesquelles il peut choisir; si c'est un homme du peuple, on le force à prendre celle qu'on lui donne; c'est la plus âgée ou la plus délaissée du canton. Il vient un Prêtre qui les marie très-sérieusement; on fait le festin de la nôce, & les mariés couchent ensemble. Le mari part s'il veut dès le lendemain; s'il en a le moyen il fait quelque présent à son épouse éphémère; sinon il part sans lui rien donner; elle lui sçait toujours assez de gré de l'avoir délivrée du poids d'une virginité qu'il est ignominieux de garder ou de donner à un homme du païs. Il faut pour l'honneur d'une fille qu'un étranger soit son premier

mari ; il importe peu qu'il reste, ou qu'après son départ il revienne ; car au bout d'un an elle peut se marier à un homme du païs, &, si l'étranger reparoissoit, il n'auroit plus le droit de la revendiquer. Cette coûtume remonte, dit-on, jusqu'à la plus haute antiquité ; & tout ce que la Religion Chrétienne a pu changer dans cet usage, c'est que les Papas ont gagné que la cohabitation seroit précédée d'un mariage dans les formes ; au moyen de quoi le Prêtre, les mariés & les parens sont tous en sûreté de conscience.

La peste est le fléau le plus terrible qui désole l'Orient. Les Grecs, suivant l'ancienne opinion, se la représentent encore comme un spectre hideux qui vient pendant la nuit & qui marque d'un signe ineffaçable les maisons où il doit entrer. La peste qu'on appréhende le plus à Constantinople & à Smyrne, est celle qui vient d'Egypte ; & dans l'Egypte on redoute le plus celle qui vient d'Ethiopie. *Thucidide* & *Lucrèce*, qui ont fait une effrayante description de la peste d'Athènes, disent qu'elle avoit été apportée des bords du

Nil, comme celle dont *Procope* a parlé depuis. Il paroît donc que ce fléau, dans le Levant, a toujours eu son foyer dans l'Egypte, où la chaleur du soleil corrompant le limon du Nil débordé & les eaux croupissantes des marais formés dans les champs qu'on ne laboure point, fait sortir un poison mortel du sein de cette putréfaction, dont bientôt sont infectés les airs, les hommes & les animaux.

L'ail, les liqueurs, le vin, le vinaigre & les parfums sont les préservatifs que les Grecs employent. » J'ai été » logé, dit l'auteur, à Constantinople » chez le sieur *Crutta*, qui étoit du » païs & qui avoit eu cette maladie. » Lorsqu'elle faisoit des progrès, il » buvoit du vin pur plus qu'à l'ordi- » naire, & me conseilloit d'en faire » autant. Mon père, qui avoit vu la » peste en Egypte, & qui étoit Com- » missaire à Marseille lorsqu'elle y re- » gnoit, buvoit du vin de Chypre » avant d'aller faire sa tournée; il m'a » souvent parlé d'un homme qui n'a- » voit d'autre occupation que celle » d'enterrer les pestiférés; il étoit tou-

» jours ivre, & n'avoit jamais eu la
» moindre attaque du mal. A Constan-
» tinople les femmes Grecques qui
» vont soigner les malades, ne deman-
» dent que de l'eau-de-vie pour se
» préserver de la contagion, & elles
» en boivent souvent pendant le jour. »
On sçait pareillement que les soldats de *César*, lorsqu'il étoit avec son armée en Thessalie, ne se garantirent de la peste qui ravageoit cette contrée, qu'en buvant avec excès du vin dont ils y trouvèrent bonne provision. Un buveur d'eau ne doit donc pas voyager en Turquie.

Le Docteur *Timoni* assûre que celui qui a eu la peste peut au moins se promettre de ne pas l'avoir une seconde fois dans la même année. Il croit aussi que les étrangers en sont plus susceptibles que les gens du païs. Mais dans cette maladie on est souvent dérouté par les faits comme par la variété des symptômes. M. *le Beau* rapporte qu'à Constantinople, en 542, il y eut trois femmes enceintes dont les enfans moururent de la peste en naissant, sans que les mères en fussent atteintes, & qu'une

autre mourut de ce mal en accouchant d'un enfant sain. Les Orientaux, en général, ne connoissent pas plus que nous la nature du venin pestilentiel; ils n'expliquent pas mieux pourquoi tel remède, utile à l'un, ne fait rien ou nuit même à l'autre. Ils ignorent comment il arrive qu'un homme est plusieurs fois atteint de la peste, tandis qu'un autre, après l'avoir eue, s'expose hardiment & ne la prend plus; comment un homme peut la porter sur ses habits, en infecter sa famille, & n'en être pas atteint lui-même; pourquoi, dans certaines années, ce sont les enfans & les personnes les plus foibles, dans d'autres, au contraire, les hommes les plus robustes, qui sont les premiers frappés de la peste; enfin, comment dans une ville immense comme le Caire ou Constantinople, le mal cesse de lui-même au point que la communication se rétablit sans crainte, sans danger, sans accident, & sans que la police ait besoin de rien ordonner à ce sujet?

Lorsque la peste est dans sa force & à son dernier période, ceux qui l'ont eue anciennement ressentent pour l'or-

dinaire une douleur à la cicatrice des bubons, qui les avertit de ne pas s'exposer. Feu M. le Comte *Desalleurs*, Ambassadeur de France à Constantinople, qui avoit vu la peste de près & dans son Hôtel, ayant été obligé de se sauver au village de Belgrade, consultoit quelquefois ce thermomètre de la maladie. Il avoit un vieux domestique appellé *César*, qui l'avoit eue deux fois au service de M. le Marquis *de Villeneuve*. Lorsque le mal faisoit des progrès, & que M. *Desalleurs* lui disoit, *Eh bien, comment sommes nous pour la peste? Monseigneur*, répondoit *César*, *mauvais signes: mes pestes me font bien mal.*

L'on a toujours dit que le Turc en prière étoit un vrai modèle de dévotion & de recueillement. M. *Guys* a souvent eu l'occasion de s'en convaincre; il cite en particulier le trait suivant. » Je revenois un jour, dit-il, en com» pagnie & à cheval du village de Bel» grade. Un Turc faisoit sa prière sur » le bord du chemin, & je le considé» rois attentivement. On m'assûra que » si j'approchois de lui il ne leveroit

» seulement pas les yeux pour me re-
» garder. J'étois jeune & nouvelle-
» ment arrivé en Turquie ; je ne pus
» croire ce qu'on me disoit. Je m'éloi-
» gnai de ma compagnie pour arriver
» au galop sur l'homme en prière ; il
» étoit immobile ; je tournai autour de
» lui ; il sembloit ne pas m'apperce-
» voir & continuoit de se lever & de
» se mettre à genoux, tenant toujours
» les yeux baissés. Enfin j'appuyai pres-
» que sur lui la tête de mon cheval ;
» mais il ne daigna pas se détourner
» pour me dire la moindre injure, ni
» me faire aucun signe. Ainsi j'aurois
» perdu la gageure si j'avois parié que
» j'interromprois sa prière. »

L'auteur de ces *Lettres* nous apprend aussi que le fameux Comte *de Bonneval* avoit composé, à la sollicitation d'un de ses amis, un ouvrage qui n'a point vu le jour, & dont le manuscrit s'est égaré. C'étoit un *Essai sur Mahomet, sur sa Religion, sur ses loix, sur ses conquêtes & sur les Arabes*. On doit regretter sans doute la perte d'un pareil ouvrage, qui devoit être également curieux, piquant & instructif. Le Comte *de Bon-*

neval y réfutoit principalement la *Vie de Mahomet* écrite par M. *de Boulainvilliers*. Il faisoit voir qu'en séparant le faux Prophète du grand homme, *Mahomet* étoit un génie puissant, un excellent Législateur, un très-habile Politique, un véritable Conquérant, & qu'accommodant sa Religion au climat, il en avoit pris les fondemens dans le Cathéchisme des Ariens. Il rendoit ensuite raison de tous les exploits militaires & des conquêtes de *Mahomet*. Tel étoit le plan de cet ouvrage suivant ce qu'en a dit à M. *Guys* M. *de Bonneval* lui-même. Si, sur la foi des Livres Arabes, le Comte Renégat avoit un peu trop exagéré l'éloge du chef de la Religion Musulmane, un lecteur instruit & judicieux auroit vu d'un coup d'œil toutes les restrictions dont un pareil éloge étoit susceptible.

Ceux qui ont du goût pour l'antiquité Grecque, trouveront abondamment dans ces *Lettres* de quoi se satisfaire. J'aurois voulu cependant que l'auteur en eût élagué cette foule de textes & de citations qu'il employe pour dévoiler l'origine des usages mo-

dernes des Grecs. Au reste, cette érudition sera sûrement agréable à tous les lecteurs versés comme M. *Guys* dans la connoissance de la Littérature ancienne ; connoissance très-précieuse & très-rare aujourd'hui.

Voyage au Mont Pilat dans la Province du Lyonnois, contenant des observations sur l'Histoire naturelle de cette Montagne & des lieux circonvoisins, suivies d'un Catalogue raisonné des plantes qui y croissent ; un volume in-8° de 220 pages ; à Avignon, & se vend à Lyon chez Regnault Imprimeur-Libraire, à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'il seroit assez avantageux de faire l'histoire de toutes nos montagnes ? Combien la France n'en renferme-t-elle pas dont nous ignorons peut-être encore les

richesses? Que nous importe l'histoire naturelle de l'Inde ou de la Chine, si nous négligeons celle de nos propres Provinces, si nous ne connoissons pas le point de la surface que nous occupons? Entraînés par une folle curiosité, nous allons chercher au loin des objets extraordinaires, tandis que nous foulons souvent sous nos pieds des merveilles que nous ne soupçonnons même pas. C'est sur le sol qu'il habite & autour de ses propres foyers qu'un observateur qui veut être utile commence à étudier la nature.

Le *Mont-Pilat*, dont on nous décrit aujourd'hui les productions & l'histoire naturelle, est situé à l'extrêmité orientale du Forez, à huit ou neuf lieues de Lyon, entre le Rhône & la ville de *Saint Chamond*. Cette montagne est la plus considérable de la Province du Lyonnois. Elle peut avoir du Nord au Midi six lieues d'étendue, & sa base quatre lieues d'Orient en Occident. Son sommet est d'environ cinq cens toises au dessus du niveau du Rhône, & de deux cens soixante & dix au dessus de la ville de *Saint Etienne*, que l'on esti-

me être de deux cens trente toises plus élevée que ce fleuve.

L'auteur ne range point le Mont-Pilat dans la classe des grandes Alpes; il ne le présente point sous l'aspect de ces énormes montagnes. On n'y voit point ces neiges & ces glaçons éternels qui en couvrent ordinairement les sommets; on n'y rencontre point ces précipices effrayans, ces pentes perpendiculaires, ces roches menaçantes environnées de nuages vagues & flottans qui se dissipent en rosée, ni ces cimes hérissées où la nature présente en grand le spectacle du désordre & de la ruine. Le Mont-Pilat ne doit passer, aux yeux des Botanistes, que pour une montagne sub alpine; c'est le nom qu'ils donnent aux montagnes ordinairement situées au pied ou aux environs des grandes Alpes, & qui participent de leur nature & de leur climat, sans avoir toutes leurs productions. Le Mont-Pilat est une des plus riches & des plus hautes en ce genre; il mérite dès lors l'attention, & doit occuper un article intéressant dans l'histoire naturelle de nos Provinces.

Il eſt aſſez ſingulier qu'on puiſſe juger de l'élévation d'une montagne par la nature des plantes qui y croiſſent. L'auteur rapporte que le célèbre *Linnæus*, herboriſant ſur les montagnes de la Dalécarlie, eſtimoit, par les végétaux qu'il trouvoit, la hauteur où il étoit, reſpectivement à celles de la Laponie qu'il avoit meſurées, & dont il connoiſſoit l'herboriſation locale. Le même Naturaliſte obſerve encore que M. *de Tournefort*, dans ſon voyage au Levant, trouva dans les plaines, au bas du fameux Mont Ararat, les plantes ordinaires de l'Arménie; qu'en avançant au pied de la montagne il reconnut celles qui ſont propres à l'Italie; qu'après avoir monté à une certaine hauteur, il vit celles des environs de Paris, plus haut celles de la Suède; & qu'enfin auprès des neiges qui couvrent le ſommet de l'Ararat, & dans leſquelles les Arméniens croyent encore que les débris de l'Arche ſont enſevelis, ſe préſentent les plantes des Alpes de la Suiſſe & celles de la Laponie.

Les obſervations qu'a faites l'auteur ſur le Mont-Pilat, roulent ſur la Zoo-

logie, la Minéralogie & la Botanique; mais il s'est particulièrement attaché à celles de ce dernier genre. Le nombre des plantes qu'il a trouvées, reconnues & déterminées sur cette montagne, est d'environ 540, dont plus de 40 alpines & très-rares; 130 du nombre de celles qui ne croissent que dans les montagnes sub-alpines, qu'on ne voit point dans nos plaines, & rarement dans les montagnes ordinaires; enfin 370 qu'il a cru devoir inscrire, quoiqu'elles se trouvent également ailleurs, parce qu'elles sont la plûpart médicinales, & qu'il a eu plus à cœur, comme il le dit lui-même, de donner un Recueil utile qu'une nomenclature curieuse.

Il termine son ouvrage par le Catalogue raisonné de toutes ces plantes; il désigne chacune d'elles, 1° par le nom que lui assigne *Linæus*, comme le plus en usage aujourd'hui. 2°. Par la phrase botanique la plus connue de *Bauhin* ou de *Tournefort*. 3°. par le nom François lorsqu'elle en a un; 4°. celles qui sont moins vulgaires, par l'indication des figures qu'on en a données. Il ne fait que nommer les plan-

tes & déterminer leur lieu natal sans les décrire, parce que leur description se trouve déja dans une foule d'auteurs; il se permet néanmoins quelques observations, lorsqu'elles lui ont paru nécessaires pour faciliter la distinction de l'espèce, ou annoncer quelqu'objet utile.

Philosophia ad usum Scholarum accommodata, Auctore Antonio Séguy, Presbytero Tutelato, Sacræ Facultatis Parisiensis Licentiato Théologo, atque in Studii Parisiensis Universitate Philosophiæ Professore, Docente in Collegio Marchiano; c'est à-dire, *Philosophie à l'usage des Ecoles, par Antoine Séguy, Prêtre du Diocèse de Tulles, Licentié en Théologie de la Faculté de Paris, & Professeur de Philosophie dans l'Université de la même ville au Collège de la Marche.*

Cette Philosophie écrite en Latin est composée de cinq volumes *in* 12; le

premier comprend la *Logique*; le second la *Métaphysique*; le troisiéme la *Morale*; le quatriéme la *Physique générale*; le cinquiéme la *Physique particulière*. Il y a quelques années que l'auteur publia sa *Logique* & sa *Métaphysique*. Ces deux ouvrages s'étant vendus assez rapidement, il s'est déterminé à donner au Public sa Philosophie complette dont on détachera la *Logique* & la *Morale* en faveur de ceux qui ne voudront que l'un ou l'autre de ces deux ouvrages. J'ai parcouru, Monsieur, ces cinq volumes, & j'y ai vu avec satisfaction, 1° que l'auteur a sagement retranché toutes les questions inutiles pour en traiter d'autres qui sont importantes & nécessaires, sur-tout dans le temps où nous sommes. 2°. Que les questions sont bien présentées & bien approfondies; que le style est d'une clarté singulière, tel qu'il le faut pour ce genre d'ouvrages. 3°. Que partout la doctrine est pure, non-seulement conforme aux vérités de la Religion, mais très-propre à en donner les principes aux jeunes gens, & à les prémunir contre la fausse Philosophie qui

regne aujourd'hui. Enfin, cette *Philosophie* me paroît si claire, si lumineuse, si précise & si intéressante, qu'il est à desirer qu'on la traduise dans notre Langue. Les cinq volumes se vendent 15 livres reliés, chez la veuve *Savoie*, *Brocas*, *Desventes de la Doué* Libraires rue Saint Jacques, & *Barbou* rue des Mathurins.

Je suis, &c.

A Paris, ce 18 *Avril* 1771.

LETTRE XII.

Réception de M. le Prince de Beauvau à l'Académie Françoise.

M. le Prince *de Beauvau*, élu par Mrs de l'Académie Françoise à la place de feu M. le Président *Hénault*, prit séance dans cet auguste Sénat Aristocratico-Littéraire le Jeudi 21 Mars dernier. Il commence son Discours de remercîment par reconnoître qu'il n'a

d'autres titres pour occuper ce rang illustre que son admiration pour les ouvrages des Académiciens. Instruit par les écrits de ces grands hommes, il a desiré de l'être encore par leurs leçons. Il nous dit qu'un des plus grands services qu'on puisse rendre à un peuple est de perfectionner sa Langue. Il prétend que la propriété de l'expression détermine la clarté dans le discours, & que *cette clarté influe sur toutes les actions d.s hommes.* Cette influence est elle bien réelle? Nos mœurs se sont-elles épurées avec notre Langue ? Sommes - nous plus sages, plus honnêtes, plus vertueux, depuis que nous sçavons rendre nos idées, soit de vive voix, soit sur le papier, avec plus d'ordre, de politesse & de clarté ? Ne pourroit-on pas citer des Ecrivains dont le style est impropre, obscur, embrouillé, & qui, remplis d'honneur & de probité, font des actions très-louables; tandis qu'il en est d'autres, au contraire, qui passent pour des génies, qui dans les productions de leur plume sont, en effet, très-clairs, très-nobles, très-élégans, &

qui

qui sont de vils scélérats, connus par des actions infâmes?

Je ne trouve pas plus de justesse dans la prérogative que le Récipiendaire attribue à la Cour de porter la Langue & les talens au plus haut degré de perfection. » *Racine*, dit-il, » *Quinault*, *Bossuet*, *Fénelon*, *Molière*, » *Despréaux*, avec la connoissance des » hommes, puisoient à la Cour l'art de » s'exprimer noblement sans rudesse, » délicatement sans affectation; ces mo» dèles de tous les styles étoient des » hommes de toutes les conditions » que la Cour seule pouvoit rassembler, » & que cette *seule Cour étoit capable de* » *former*. » Mais *Racine*, *Quinault*, *Bossuet*, *Fénelon*, *Molière*, *Despréaux* & tant d'autres, étoient tout *formés* lorsqu'ils ont paru à la Cour, & même la Cour ne les a recherchés que sur la haute réputation qu'ils s'étoient si justement acquise par leurs ouvrages. *Corneille*, *la Fontaine*, &c, ne se sont guères montrés à la Cour; elle n'a donc pas eu l'honneur de les *former*. Cependant quels hommes!

M. le Prince *de Beauvau* nous trace

avec autant d'élégance que de vérité le caractère moral & littéraire de son prédécesseur. » Il parut dans la so-
» ciété un des hommes les plus aima-
» bles que les lettres & l'usage du
» monde eussent jamais formé; il y
» apporta sur-tout le don si rare d'ac-
» corder à chacun de ceux dont il s'oc-
» cupoit tour-à-tour, une préférence
» qui ne désobligeoit jamais les autres;
» toutes les passions qui troublent la
» paix de l'ame, & qui nuisent le plus
» aux agrémens de l'esprit, l'ambition,
» l'intérêt, l'envie, lui étoient incon-
» nues; le desir de plaire, & une cer-
» taine chaleur, souvent même im-
» pétueuse dans ses affections, l'agi-
» toient seuls : plein de sel & de
» gaîté, mais d'une douceur de carac-
» tère inaltérable, il sembloit que les
» traits dont sa conversation étoit se-
» mée ne pussent que plaire & jamais
» blesser. Lorsque son amour-propre
» se montroit le plus, celui des autres
» ne perdoit jamais rien à ce qu'il pre-
» noit pour lui; &, quand il étoit le
» plus animé dans la dispute, on ne le
» trouvoit encore que piquant & en

» même-temps modéré ; toutes ses qua-
» lités étoient tellement tournées à l'a-
» vantage de la Société, qu'il se fit des
» amis dans toutes les classes qui la
» composent : également recherché des
» gens de Lettres, des gens de la Cour
» & des Etrangers, sa maison sembloit
» être le rendez-vous des hommes
» de mérite de tous les Etats & de tous
» les païs ; chacun y jouissoit de sa cé-
» lébrité, de sa considération person-
» nelle, & de tous les agrémens que
» les Sciences, les Arts, les Lettres &
» la meilleure compagnie peuvent pro-
» curer chez une Nation à laquelle
» toutes les autres cèdent l'avantage de
» sçavoir mieux goûter & de faire
» mieux connoître tous les charmes de
» la Société.

» M. le Président *Hénault*, doué
» de tous les talens, sçut traiter avec
» succès toutes sortes de matières ; la
» facilité, la grace & la finesse de son
» esprit se prêtoient à tous les genres.
» Jamais personne ne sçut mieux que
» lui exclure la pédanterie de la pro-
» fondeur des recherches. Il a présenté
» le tableau de notre Histoire comme

» il l'a vu, en homme d'Etat, en Ju-
» risconsulte, en homme de Cour &
» en Sçavant : il a peint l'esprit des
» différens âges de notre Nation, les
» caractères des Hommes illustres, les
» variations du Gouvernement ; son
» Livre à jamais consulté rappellera
» toujours, non seulement le mérite,
» mais tous les différens mérites de
» son Auteur. La justesse de son goût,
» les graces de sa manière d'écrire, le
» montreront aux temps les plus recu-
» lés, tel que nous l'avons vu parmi
» nous. »

Vous sçavez, Monsieur, que les Quarante Académiciens François sont, chacun, à son tour, Directeurs de l'Académie, & que ce Directorat dure trois mois. Si dans cet intervalle on admet un nouveau Candidat, il est complimenté par le Directeur en charge. Le Trimestre de M. l'Abbé de *Voisenon* ne s'est point écoulé pour lui sans travail & sans éclat. A peine avoit-il reçu M. l'Evêque de Senlis qu'il lui a fallu composer un autre Discours pour répondre à celui de M. le Prince *de Beauvau*. Il y a dans sa *Réponse*, com-

me dans tous ses ouvrages, de cet esprit agréable & saillant qui lui est propre. L'éloge assez détaillé de M. le Président *Hénault*, vous fera beaucoup de plaisir, Monsieur; en voici quelques traits qui sur-tout me paroissent dignes d'être remarqués. » M. le Présideut *Hénault* fut l'admiration des Sçavans, » la ressource des gens peu instruits, & » le charme des gens du monde; il » faisoit les délices de la société; il ne » travailloit que pour l'éclairer; il ne » se délassoit qu'en lui plaisant. Son » *Abrégé Chronologique* est le fruit de » trente ans de travail. Il faut se donner bien de la peine pour mettre ses » lecteurs en état de s'instruire sans en» prendre. Il semble que son ouvrage » ait été composé exprès pour les pa» resseux, qui ordinairement sont de» bonnes gens, peut être parce que ce» la les fatigueroit trop d'être méchans. » Toutes les fois que M. le Président » *Hénault* se trouvoit avec des gens de » Lettres, il étoit lumineux; avec les » autres il se contentoit d'être char» mant. Il possédoit le talent si rare de » sçavoir causer; & lorsque les sujets

» de la conversation n'étoient pas in-
» téressans, il avoit l'art de les rendre
» amusans. Il devoit ce don enchan-
» teur au grand usage du monde &
» au commerce des gens de la Cour.
» Son ame n'étant pas agitée par des
» secousses violentes, il répandoit dans
» la société cette variété d'agrémens,
» cette sérénité douce, incompatible
» avec un objet dominant. Il ne faisoit
» qu'effleurer les passions : elles sem-
» bloient ne l'approcher que pour don-
» ner du ressort à son imagination ; &
» ne se laissant jamais subjuguer, ja-
» mais rien ne l'empêchoit d'être ai-
» mable. De là ces Chansons heureuses
» qui seront toujours des modèles de la
» galanterie Françoise, & ces Pièces
» de société faites pour réussir sur tous
» les Théâtres. *Le Réveil d'Epiménide*
» est rempli de la Philosophie la plus
» riante. Sa Comédie intitulée *La Pe-*
» *tite Maison*, respire la connoissance
» du monde ; elle est une preuve que ce
» n'est que dans la bonne compagnie
» qu'un Auteur comique peut attraper
» la séduction du coloris. Un homme
» de Lettres qui ne sort pas de son ca-

» binet, eſt un Architecte qui fait bien
» le plan d'une maiſon ; mais ce n'eſt
» que dans le monde qu'on apprend
» à la meubler avec goût. Ce n'eſt
» ſur-tout qu'avec les femmes qu'on
» parvient à ſaiſir la fineſſe des dé-
» tails ; & les détails en fait d'ou-
» vrages ſont le vernis de la maiſon,
» dont elles ont ſeules le ſecret. Je ne
» prétends pas dire que la bonne com-
» pagnie ſoit exempte de ridicules.
» C'eſt là qu'un auteur fait ſes meil-
» leures récoltes ; par conſéquent c'eſt
» là qu'il doit paſſer ſa vie. Un Pein-
» tre à portrait ne doit pas perdre de
» vue ſes originaux. Les ridicules des
» gens du monde ſont une eſpèce à
» part : pour les bien critiquer, il faut
» ſçavoir leur Langue. Il n'y a que les
» modèles mêmes qui puiſſent four-
» nir des armes pour les combattre.
» Un auteur doit poſſéder leur Dic-
» tionnaire ; cela ne charge pas ſa mé-
» moire ; mais quand on ſçait l'étu-
» dier, on peut en tirer parti, pour
» plaiſanter légèrement ceux qui l'ont
» compoſé. C'eſt faute de le connoî-

» tre que nous sommes réduits à la
» triste indigence de ces Pièces am-
» phibies, qu'on s'imagine distin-
» guer par le titre de *Drame :* genre
» bisarre & dépravé, qui n'offre au-
» tre chose à l'esprit qu'un Roman en
» squelette, écrit le plus souvent en
» prose traînante & boursoufflée, avec
» des caractères manqués. Toutes les
» fois que j'assiste à la représentation
» d'un *Drame*, je crois voir les va-
» lets de *Melpomène* qui s'amusent
» à contrefaire leur maîtresse en at-
» tendant qu'elle revienne. »

Ce dernier trait est charmant ; tous les gens de goût, tous les vrais connoisseurs doivent sçavoir gré à M. l'Abbe *de Voisenon* de s'élever contre un genre si lamentable, si peu fait pour notre Nation, la ressource d'une Philosophie emphatiqne & stérile, la marque certaine de la médiocrité de l'esprit, & de la sécheresse de l'ame. Personne ne sçait mieux ce que c'est que la bonne Comédie que M. l'Abbé *de Voisenon* ; il en a donné plus d'une preuve.

Réception de M. Gaillard à l'Académie Françoise.

M. *Gaillard*, élu pour remplacer feu M. l'Abbé *Alary*, a pris possession d'un Fauteuil Académique le même jour que M. le Prince *de Beauvau* s'est assis dans celui qui lui étoit destiné. Après le protocole ennuyeux de modestie fausse & de reconnoissance verbale, le nouveau Récipiendaire, qui dans tous ses ouvrages parle volontiers de lui-même, adresse ces paroles à ses Electeurs: » Je viens, Messieurs, dans ce » Temple des Muses, *jurer* par vos » exemples que tous mes écrits res- » pireront la justice & la bienfaisance; » que je détesterai toujours les souples- » ses de l'intrigue, les bassesses de la » flatterie, les fureurs de la satyre, &c. » &c, &c. » Jamais homme de Lettres n'a tant *juré* que M. *Gaillard*. Dans son *Eloge de Henri IV* il nous dit qu'il avoit *juré* sur l'autel de l'humanité que de sa vie il ne loueroit les Conquérans; & voici qu'il *jure* sur le tapis de l'Académie qu'il sera bien sage dans ses

écrits; point souple intriguant, point bas flatteur, point satyrique furieux. Quel effort héroïque de vertu ! Mais qu'importe au Public la justice, la bienfaisance, la retenue, l'honnêteté de M. *Gaillard* ? Qu'il nous donne de bons ouvrages, & qu'ensuite il soit tout ce qu'il voudra.

Ce serment authentique prononcé, M. *Gaillard*, pour sauver son éloquence de l'ordinaire insipidité des Discours Académiques, fait une petite excursion sur les Rois de France qui ont protégé les Lettres. Il cite *Charlemagne*, Saint *Louis*, *Charles V*, *Louis XII*, *François I*, *Charles IX*, *Henri IV* & *Louis XIV*. On sçait l'époque certaine de l'établissement de l'Académie Françoise; elle fut créée en 1635 par le Cardinal *de Richelieu*. Cependant il ne tient pas à M. *Gaillard* que nous ne regardions *Charlemagne* comme le premier fondateur de cette Académie. *Charlemagne* ranima sans doute en Europe le goût des bonnes études & des Beaux-Arts; mais il ne pensa pas plus à l'Académie Françoise que le Grand Mogol y pense aujourd'hui. Si M. *Gail-*

land veut déja donner une antique origine au Corps moderne dont il a l'honneur d'être membre, que ne remonte-t-il jusqu'à ce bourgeois d'Athènes qu'on appelloit *Academus*, qui vivoit il y a trois mille ans, & qui rassembloit dans ses jardins les sçavans & les beaux-esprits de son siècle; cette source est d'autant plus vraisemblable que c'est du nom de cet *Academus* que les Sociétés Littéraires ont pris la dénomination d'*Académies*.

L'Abbé *Alary* fut reçu parmi les Quarante, quoiqu'il n'eût publié aucun ouvrage. Lorsqu'il alla faire ses visites il laissa son billet chez un Académicien de qualité qui étoit sorti, & qui n'avoit jamais entendu parler de lui. En rentrant avec un homme de Lettres de ses amis, il trouva ce billet, le lut & dit avec surprise! *L'Abbé Alary! Je ne le connois pas; qu'a-t-il écrit? Son nom, comme vous voyez*, répondit l'homme de Lettres. Au reste, l'Abbé *Alary* a toujours eu, selon moi, un très-grand avantage sur la plûpart des Académiciens, précisément parce qu'il n'a rien composé; car enfin ne pouvoit-il pas

dire : il eſt vrai que je n'ai jamais écrit ; & c'eſt là mon mérite ; il ne faut pas demander ce que j'ai fait ; mais on doit me ſçavoir gré de ce que je n'ai pas fait ; or je n'ai pas fait telles Tragédies huées, tels Poëmes ſifflés, tels Romans déteſtables, tels Diſcours léthargiques, &c : ce ſont là cependant les titres qu'ont produits pluſieurs de mes confrères pour être reçus de l'Académie.

Malgré l'inaction abſolue de ſa plume, l'Abbé *Alary* ſçavoit beaucoup & ſçavoit bien. Peu d'hommes ont plus inſtruit que lui par la converſation ; ſa mémoire étoit remplie d'anecdotes ; il aimoit à raconter ; il intéreſſoit, il attachoit. Voici ce que j'ai trouvé de mieux dans ce que dit de lui ſon ſucceſſeur. » Qui pourra ſe flatter d'échapper à la calomnie ? Elle » n'a point épargné cet homme indulgent & ſage, dont jamais perſonne » n'eut à ſe plaindre. On voulut le perdre à la Cour avant même qu'il y fût » connu, & ce fut la ſource de ſa fortune. On l'accuſoit d'avoir eu part à » une intrigue qui éclata en 1718. M. » le Régent, Prince juſte, mit M. l'Ab-

» bé *Alary* à portée de se défendre ;
» & quand il l'eut entendu : *Vos accu-*
» *sateurs*, lui dit-il, *nous auront servis*
» *l'un & l'autre, en me procurant l'occa-*
» *sion de vous connoître.* Il le chargea
» d'enseigner au jeune Roi la science
» des Rois, l'Histoire. M. l'Abbé *Ala-*
» *ry* parcourut avec *Louis XV* les annales
» du monde ; il lui montra pour résul-
» tat général des révolutions guerrières
» & politiques l'éternelle inutilité, par
» conséquent la folie cruelle de la guer-
» re. Si, comme on ne peut en douter,
» les leçons de l'Instituteur ont nourri
» dans le cœur de son auguste Elève
» cette horreur de l'injustice & de la
» violence, cette douceur bienfaisante
» & paternelle qui le caractérisent,
» sur-tout cet amour de la paix ; ce
» principe heureux de modération &
» d'équité, dont l'Europe éprouve en
» ce moment des effets sensibles, &
» qui n'est pas un des moindres droits
» de ce grand Prince à notre amour, le
» nom de M. l'Abbé *Alary* ne peut être
» indifférent à l'humanité. »

M. l'Abbé *de Voisenon*, dans sa *Ré-*
ponse au Discours de M. *Gaillard*, loue
beaucoup l'*Histoire de François I*, l'on-

vrage le plus considérable que nous ait donné son nouveau Confrère. Je ne l'ai point encore lue ; elle est en huit volumes *in*-12 ; cela est terrible ; il faudra pourtant bien que j'entreprenne cette lecture, pour vous en rendre compte.

Le Directeur fait en peu de mots un éloge flatteur & vrai de M. l'Abbé *Alary* : » il avoit une science douce & » communicative ; il vous instruisoit, » il vous amusoit, & ne sembloit que » vous entretenir. Tous les traits de son » érudition, dépouillés de faste, ne pa» roissoient que des à propos de con» versation. Il habita long temps Ver» sailles, & ne connut ni la haine ni » l'intrigue ; aussi en rapporta-t-il plus » d'estime que de récompenses. Sa Mé» moire étoit un recueil des anecdotes » les plus rares ; & quiconque auroit » écrit ce qu'on lui entendoit dire, au» roit été sûr de donner les mémoires » les plus instructifs & les plus piquans. » C'étoit un ami essentiel, un Aca» démicien éclairé, assidu, conciliant, » & ce qui, à la honte du siècle, est deve» nu un sujet d'éloge, il étoit honnête » homme. »

Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie.

Cette *Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'origine & les progrès de ces Sciences, avec un tableau chronologique des principales découvertes & un Catalogue des ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie, des Mémoires Académiques, des Dissertations insérées dans les Journaux, & de la plûpart des Thèses qui ont été soutenues dans les Facultés de Médecine de l'Europe*, est de M. *Portal, Lecteur du Roi & Professeur de Médecine au Collége Royal de France; Professeur d'Anatomie de Mgr le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences*, &c, &c. L'ouvrage, qui se vend à à Paris chez *Pierre-François Didot le jeune*, Quai des Augustins, est en cinq gros volumes *in*-8°; il y aura un sixième qui est sous presse. M. *Portal* y présente tout ce que l'histoire de ces

deux ſciences importantes offre de plus utile & de plus curieux; il donne une analyſe des découvertes qu'on a faites dans l'une & dans l'autre. Il a raſſemblé tout ce que les Maîtres de l'art nous ont laiſſé de plus intéreſſant, perſuadé qu'on verroit avec plaiſir dans un ſeul corps de doctrine des préceptes épars dans un très-grand nombre devolumes qu'on n'a pas toujours le loiſir ni la facilité de conſulter. Sa nomenclature eſt d'autant plus ample & plus précieuſe, qu'il fait connoître plus de huit cens ouvrages inconnus à tous les Bibliographes.

M. *Portal* a diviſé ſon ouvrage en deux parties. Il traite dans la premiere de l'hiſtoire ancienne de l'Anatomie & de la Chirurgie. La ſeconde concerne l'Anatomie & la Chirurgie moderne, qui comprend l'hiſtoire de tous les auteurs d'Anatomie ou de Chirurgie qui ont vêcu depuis *Harvée* juſqu'à nos

jours. L'auteur établit dans chaque Partie diverses époques auxquelles il rapporte les connoissances des plus célèbres Anatomistes. *Galien*, par exemple & *Vésale* font époque dans la première ; c'est à ces deux grands hommes que nous devons les principales découvertes d'Anatomie. M. *Portal* analyse fort au long leurs ouvrages, & fait voir ce que les Modernes ont pris de ces auteurs. Dans la seconde, M. *Portal* fixe aussi plusieurs époques ; dans lesquelles il expose les travaux *d'Harvée*, de *Malpighi*, de *Ruysch*, de *Morgagni*, &c.

L'objet & l'étendue de ce Livre ne me permettent pas de vous en faire l'extrait. Je me borne à vous rapporter un exemple sur un grand nombre d'autres, qui prouve que M *Portal* a sçu joindre dans son histoire l'agréable à l'utile. « *Gaspard Taliacot* exerça la Médecine avec célébrité à Bo-

» logne & y professa l'Anatomie & la
» Chirurgie. Il s'est rendu très-fameux
» par son ouvrage dans lequel il en-
» seigne la méthode de réparer le
» nez & les oreilles. Après un long
» exercice de son art, *Taliacot* mourut
» à Bologne le 7 Novembre 1553; il
» fut enterré dans l'Eglise des Reli-
» gieux de S. Jean-Baptiste. La Fa-
» culté de Médecine de Bologne fit
» graver en son honneur dans une des
» salles des Ecoles une inscription fort
» honorable à sa mémoire; l'on voit
» dans l'Amphithéâtre de cette Fa-
» culté la statue de *Taliacot* qui tient
» un nez à la main.» M. *Portal* fait con-
noître l'ouvrage qu'il a laissé, avec ses
diverses éditions; il nous dit que ce
n'est que quarante-quatre ans après la
mort de l'auteur qu'il a été publié.
Il donne ensuite une analyse de l'ou-
vrage, » qui est, dit-il, divisé en vingt-
» deux Chapitres. Dans les dix pre-

» miers l'Auteur fait l'éloge des principales parties de la face ; il dit, d'après *Josephe*, que dans certains pays on élit pour Roi celui qui a le plus beau nez : *Nasus ergo tantæ est existimationis, ut ex ejus decore ornatuque summa Sacerdotia, amplissima Imperia & Regna latissima pendere videantur.* Après avoir célébré les autres parties de la face, *Taliacot* indique les moyens d'en substituer de nouvelles, lorsqu'elle en est privée à la suite des plaies ou de quelqu'autre cause. « Ce ne sont pas, dit-il, les couleurs, les membres charnus, les cheveux, & autres attributs de la beauté que nous rendons, mais seulement les membres qu'on a perdus par accident, & dont on a besoin, plutôt pour remplir des fonctions intéressantes que pour l'agrément ». *Taliacot* établit une analogie entre la méthode de substituer une nouvelle par-

tie dans le corps humain & celle qu'on pratique sur les arbres lorsqu'on les ente. Les Anciens ont connu la propriété que les arbres ont de s'identifier avec d'autres arbres de différentes espèces pour produire du fruit nouveau. *Columelle* & *Caton*, ces fameux Agriculteurs, l'ont mise en usage. Pour remplacer une partie qui manque; *Taliacoi* veut » qu'on fasse une incision » à la peau du bras; qu'on en coupe un » lambeau qu'on laissera adhérent par » une de ses extrêmités; qu'on élève le » bras jusqu'à ce que le lambeau puisse » toucher l'endroit où le membre qui » manque devroit être placé; on doit » rafraîchir la plaie à un des côtés, en » essuyer le sang & y appliquer l'extrê» mité pendante du lambeau de peau » qui tient à l'avant-bras par l'autre ex» trêmité. Par le moyen des bandages » que *Taliacot* a imaginés, il prescrit » de soutenir le bras élevé, afin que la

» peau reste jointe à la partie sur laquelle
» on l'a appliquée..... S'il ne s'agit que
» d'un organe simple, tel que l'oreille
» externe, dès que la cicatrice est faite
» on coupera la peau d'une manière
» convenable, & l'on en façonnera une
» oreille..... S'il est question d'un nez
» on coupe la peau à une certaine dis-
» tance, on la reploye, on la façonne,
» on fait une légère plaie à l'autre bord
» du nez, & l'on y applique l'autre ex-
» trêmité du lambeau de la peau. Il
» vaut mieux prendre un plus gros lam-
» beau de peau qu'un petit, parce qu'il
» vaut mieux avoir un gros nez qu'un
» petit : *minus enim malum est am-*
» *plas gestare nares & prolixas.... Quam*
» *imminutas & deformes.* » Cette mé-
thode pourroit paroître absurde & ri-
dicule si elle n'étoit appuyé sur de bon-
nes observations. M. *Portal* nous ap-
prend que des Sçavans du premier or-
dre l'ont admise; qu'elle a été exécutée
en 1442 par *Ronzanus* Evêque de

Toſcane, & que, parmi le modernes, *Garengeot*, M. *Van-Swieten* & M. *de Réaumur* en rapportent divers exemples.

Ceux qui liſent pour s'inſtruire & ceux qui ne liſent que pour s'amuſer trouveront de quoi ſatisfaire pleinement leur goût par les obſervations ſolides & par les anecdotes piquantes dont cet ouvrage de M. *Portal* eſt rempli.

Quatre jolis Buſtes & Bijoux de toute eſpèce, à vendre.

Si vous avez quelquefois viſité, Monſieur, le riche & brillant Magazin du Sieur *Compigné*, rue Greneta près de la rue St Martin, au Roi David, vos regards n'auront pas manqué de s'arrêter avec ſatisfaction ſur quatre Buſtes de marbre, réputés antiques par les Connoiſſeurs. Deux de ces Buſtes repréſentent *Apollon* & *Diane*; les deux autres ſont deux belles têtes de femmes: ces quatre morceaux ſont certainement de la main d'un habile

homme ; le travail en eſt correct & fait avec beaucoup de goût ; ils ont des draperies de bronze terminées avec ſoin, & ſont montés ſur des baſes carrées de marbre blanc. Les quatre guaines ſur leſquelles ils ſont portés ſont auſſi de marbre blanc, avec des paneaux de verd campan ; elles ſont élégantes, & portent trois pieds huit pouces de haut ſur ſept pouces de large.

Les Buſtes portent deux pieds quatre pouces de haut ſur deux pieds deux pouces & demi de large, & ſont propres à orner une Gallerie, un Veſtibule, un Boſquet, & autres endroits. Ils ſont à vendre, & l'on en fera une compoſition honnête.

On trouve, dans la même fabrique du Sieur *Compigné*, de jolis tableaux faits ſur le tour, qui portent juſqu'à un pied de ſurface. Il les a depuis peu embellis de pluſieurs deſſins & vues très-intéreſſantes qui n'ont point encore paru ; il vient de finir, par exemple, dans ce genre d'ouvrages, les deux

vues de Choiſy-le-Roi, l'une priſe du côté de la Rivière, l'autre priſe du côté de la Cour : elles ſont charmantes ; mais voyez-les vous-même, Monſieur, pour apprécier ce travail délicat.

Le Sieur *Compigné* vous fera voir beaucoup d'autres tableaux de toute forme & de toute grandeur, ainſi que pluſieurs Buſtes nouveaux dont il décore ſes boîtes de toute eſpèce. Le Sujet de la *Partie de Chaſſe d'Henri IV* ayant paru faire plaiſir au Public, il vient de le réduire en petit, propre à orner toutes ſortes de tabatières, ſoit en carton, ſoit en écaille, ſoit d'une autre matière. On enrichit ces médaillons de cercles d'or quand on le deſire. Enfin, Monſieur, je le répéte, ce n'eſt que par vous-même que vous pouvez juger de l'invention, de la fécondité, du goût, de l'intelligence & des graces qui diſtinguent tous les ouvrages de cet Artiſte ingénieux.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 21 Avril 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Discours sur cette Question : lequel de ces quatre sujets, le Commerçant, le Cultivateur, le Militaire & le Sçavant, *sert le plus essentiellement l'Etat, relativement au degré de perfection où un Prince veut l'élever ; par M. le Boucq, Prêtre, Chanoine de l'Eglise Collégiale de S. André de Chartres, & Professeur de Rhétorique au Collège de ladite ville : suivis de l'Eloge du Chevalier Baïard ; un volume in-12 ; à Paris chez Fétil Libraire rue des Cordeliers.*

LEs voyages du Roi de Dannemarck dans differenres parties de l'Europe, ont fait naître l'idée de ces *Discours.*

Le jeune Monarque, dans le cours de ces voyages, a vu le Commerce fleurir davantage chez un peuple; chez un autre l'Agriculture; ici l'Art Militaire; là les Sciences & les Lettres. Animé du noble desir de rendre son regne célèbre, il demande lequel de ces quatre sujets, le Commerçant, le Cultivateur, le Sçavant & le Militaire sert plus essentiellement l'Etat, relativement au degré de perfection où il veut l'élever. Son premier Ministre est chargé d'examiner cette question, & de régler l'ordre de préférence dans lequel il faut placer les concurrens. Des personnes d'un rang distingué font valoir devant lui les intérêts des quatre conditions rivales. Il faut avouer, Monsieur, que cette circonstance d'un jeune Roi voyageant, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour apprendre à faire le bonheur de ses peuples, est saisie avec beaucoup d'esprit par M. *le Boucq*, & que, cet éloge, en quelque sorte indirect de Sa Majesté Danoise, est le plus juste, le plus flatteur & le plus ingénieux qu'elle ait jamais reçu. Convenez encore, Monsieur, que l'ha-

bile Professeur ne pouvoit employer un moyen plus sûr d'instruire ses élèves, d'ennoblir leurs travaux, d'exciter leur émulation, & qu'on doit l'applaudir d'avoir adopté un genre d'exercice Littéraire inventé par les Jésuites, qui étoit en usage dans leurs Collèges, & qui me paroît très-propre à former les jeunes gens dans l'art nécessaire & difficile de parler en Public.

Je ne vous détaillerai point, Monsieur, les plans que s'est tracés M. *le Boucq* pour traiter sa matière. Il suffit de vous dire que le Commerce, l'Agriculture, l'Art de la Guerre & les Sciences ont chacun leur Avocat; que ces Orateurs sont supposés se disputer la supériorité en présence du premier Ministre du Roi de Dannemarck; que ce Ministre est chargé de la part de son Maître de peser les raisons pour & contre, & de prononcer un jugement. Tel est, en général, le dessein de l'auteur, qui rassemble dans chaque discours, avec beaucoup de noblesse & de clarté, tout ce qui peut tourner à la gloire des Arts dont le Monarque fait plaider la cause.

Cet ouvrage n'est point de ces productions pédantesques, sorties de la poussière des Classes, & dans lesquelles on fait parler à la raison l'impertinent verbiage de nos phrasiers collégiaux. Les discours de Monsieur *le Boucq*, à quelques négligences près, sont pleins de goût, d'esprit & d'imagination; le style en est pur, harmonieux, & quelquefois très-relevé; les pensées en sont vraies, naturelles & soutenues; on y reconnoît une plume exercée dans l'art d'écrire & de présenter heureusement les objets. Deux morceaux suffiront pour vous en convaincre. Dans le *Discours en faveur du Cultivateur*, vous aimerez cette peinture de l'innocence & de la pureté de la vie champêtre :
» Que d'autres se livrent à des plaisirs
» qui ne laissent dans l'ame qu'un
» vuide affreux & de longs remords;
» que d'autres, mercénaires adorateurs
» de la richesse, ne connoissent d'autre
» Divinité que l'or; le Cultivateur n'a
» jamais éprouvé ces cruelles maladies
» de l'ame. Non, il ne connoît d'au-
» tres plaisirs que ses devoirs. Content
» du spectacle de ses champs, de ses

» récoltes, de ses troupeaux, il est ri-
» che de sa modération ; des vœux té-
» méraires ne lui coûtent point de sou-
» pirs. Sans projets chimériques, sans
» intrigues tumultueuses, il ne solli-
» cite que sa terre, ne demande au
» Ciel que de bénir ses travaux, &
» aux hommes que d'être reconnoissans.
» Que j'aime à le contempler dans sa
» demeure champêtre, au milieu d'une
» famille vertueuse! A son aspect je sens
» se rallumer dans mon cœur l'amour de
» l'équité. Loin de nos villes où re-
» gnent les passions effrénées, son cœur
» est pur comme le ruisseau où il se dé-
» saltère. Loin de ces cercles où nous
» érigeons avec audace la vengeance en
» point d'honneur, l'amour de la pa-
» trie en paradoxe, la crainte du Ciel
» en préjugé, il ne sçait que payer les
» tributs, servir son Roi, adorer le
» Dieu de ses pères. Ami de l'innocen-
» ce, vertueux Agriculteur, en te voyant
» je me figure nos bons ayeux de retour
» à la vie ; en conversant avec toi, je
» crois m'entretenir avec eux. Ton main-
» tien, tes vêtemens simples, ta caba-
» ne, tout me rappelle leur désintéres-

» sement, leur franchise, leur candeur.
» Ah, qu'on ne me vante plus désor-
» mais cette fausse sagesse dont nous
» sommes si fiers. Dans nos villes la
» vertu est un effort. Ici elle est une pas-
» sion dominante. Parmi nous l'huma-
» nité n'est qu'un mot répété jusqu'au
» dégoût & sans réalité ; ici rien de
» plus rare que le nom, rien de plus
» commun que la chose même. Dans
» nos villes, ces noms si chers de fils,
» d'amis, de pères, ne seront bientôt
» plus qu'une injure ; ici la nature
» est encore dans toute sa noblesse.
» Dans le Cultivateur je trouve un père
» tendre, un fils respectueux, un frè-
» re, un parent, un voisin, un égal,
» un ami. Avec quelle cordialité géné-
» reuse il me reçoit ! Comme il me
» tend, comme il me serre la main !
» Comme il me fait asseoir à ses côtés,
» à cette table où l'appétit dispense des
» façons, où le plus simple repas est
» toujours un festin ! Comme il me pro-
» digue gratuitement & sans ostenta-
» tion ce qu'ailleurs on étale avec tant
» d'artifice à mes yeux, ou que l'on of-
» fre avec tant d'avarice à mes besoins,

» je veux dire les mets de sa table, le » fruit de ses vergers, le lait de ses trou- » peaux, les vins de ses celliers! Et » que dirai-je de sa sensibilité? Hom- » me, il s'attendrit sur les malheurs » de l'homme; pauvre, il est bienfai- » teur; malheureux lui-même, il ne » fut jamais avare. Ah, c'est à ce spec- » tacle que je sens toute l'énergie de la « pensée d'un Ancien. Oui, disoit-il, » si les campagnes se couvrent de fruits, » après le Ciel c'est au Cultivateur que » nous devons en rendre graces. Les » vœux ardens qui partent d'une si belle » ame pourroient-ils ne pas suspendre » les orages, enchaîner les vents, briser » les traits du tonnerre & fléchir la colère » divine? Voilà, Mrs, ce citoyen ver- » tueux, &c. » La simplicité, le natu- rel & les images riantes qui regnent dans ce morceau, sont d'un esprit vrai & d'une ame sensible.

Dans le Discours du *Militaire* l'au- teur fait parler ainsi un vieux guerrier qui a blanchi dans les Camps. » Osez, » j'y consens, osez mettre dans la mê- » me balance vos sacrifices & les miens. » Peuples heureux de nos hameaux,

» quelle félicité peut égaler la vôtre ?
» Ah, c'est dans vos campagnes qu'habite le bonheur ; fixés dans votre patrie, placés à la source des trésors de la nature, que manque-t-il à vos desirs ? Chaque saison de l'année fait renaître pour vous une nouvelle abondance; & moi, loin de ma famille & de mes foyers, je mène une vie errante, & n'ai d'autres alimens que ceux qui me sont accordés par les droits de la guerre. Par-tout où vous portez vos pas, rois de nos campagnes, vos regards ne tombent que sur de rians pâturages, des champs en fleurs, de fertiles guérets. Et moi je ne marche que parmi des flots de sang, qu'à travers des Provinces désolées, des villes en cendre & des plaines fumantes de carnage. La nuit a-t-elle ramené le temps du repos ? Vous oubliez les fatigues du jour dans les douceurs d'un paisible sommeil, & vous n'êtes réveillés que par le chant des oiseaux. Pour moi, les jours ne sont qu'une suite non interrompue de dangers & d'alarmes, les nuits qu'un enchaînement de veilles laborieuses ; ou, si quelquefois ma

» paupière appesantie se ferme, tout
» à coup je suis réveillé par le cri des
» combattans qui s'avancent, par le fra-
» cas des remparts qui s'écroulent, par la
» foudre des combats qui tonne sur ma
» tête, par l'éruption des volcans terri-
» bles qui s'ouvrent sous mes pas. Et
» vous, enfans de la richesse, fastueux
» Commerçans, tandis que vous vous
» pressez à ces tables plus somptueuses
» que celles des Rois, au milieu des
» rafinemens du luxe & de la mollesse,
» je sacrifie mes intérêts les plus chers,
» j'épuise ma fortune, je n'ai pour lit
» que la terre, je franchis les fleuves,
» j'erre enfoncé dans la fange des ma-
» rais, je creuse des tranchées qui peu-
» vent à chaque instant devenir mon
» tombeau, je poursuis la victoire à tra-
» vers mille genres de mort. Que fai-
» tes-vous alors, superbes oisifs, hom-
» mes de Lettres, vous qui prétendez
» par vos écrits être les dispensateurs de
» l'immortalité ; comme si la Renom-
» mée qui publie nos exploits, ne suf-
» fisoit pas pour en éterniser la mémoi-
» re ? Vous errez dans nos places publi-
» ques, vous demandant les uns aux au-

» tres, *l'ennemi a-t-il été battu*, *telle* » *ville a t-elle été prise?*..... Eh, que » dirai-je enfin? Ciel, témoin de mes » combats, temples sacrés que j'ai ga- » rantis de la flamme, cendres de mes » fils les plus chers, qui volez confon- » dues avec la poussière de nos champs, » remparts encore teints de mon sang, » soldats, compagnons de mes travaux, » & vous, nobles cicatrices, qui sillon- » nez mon front, élevez-vous ici con- » tre des rivaux & contre des ingrats; » vous ferez bien mieux que moi l'hist- » toire de mes sacrifices! »

Après avoir entendu les quatre Avocats, le premier Ministre, avant que de porter son jugement, établit l'état de la question. Il s'agit de décider quel est celui des quatre concurrens qui sert plus essentiellement l'Etat, *relativement au degré de perfection que le Prince veut lui donner*. Si cette question étoit agitée dans une assemblée innombrable d'hommes réunis au hasard & desirant de former entr'eux un corps de société, Monarchique, Aristocratique ou Démocratique, & que ces concurrens paroissant tour à tour, l'un d'eux s'écriât:

» Amis, avec ce glaive, je ferai votre
» vengeur, & par là j'aurai seul des
» droits à votre reconnoissance; qu'en-
» suite l'autre dît : j'apporterai à vos
» pieds les richesses de la terre, & je
» vous ferai nager dans l'abondance; à
» ce titre j'aurai seul des droits incon-
» testables à la première place que mes
» rivaux ambitionnent; que le troisiéme
» s'écriât à son tour : des Sciences &
» des Lettres vous sont nécessaires; des
» Loix vous manquent; par mes recher-
» ches & mes veilles je vous procure-
» rai l'un & l'autre avantage; que le
» quatriéme enfin dît : voyez ces bras
» robustes, c'est par eux que, courbé
» vers la terre, j'en tirerai les moyens
» de la subsistance publique. Qu'arrive-
» roit-il alors, Messieurs? Les alimens
» & la sûreté commune étant le premier
» besoin de tout Etat à fonder, on
» donneroit la première place au Cul-
» tivateur, la seconde au Militaire, &
» l'on répondroit d'une voix unanime
» aux deux autres concurrens, je veux
» dire au Commerçant & au Sçavant :
» cessez de nous vanter vos richesses &
» vos lumières; il s'agit ici de fonder un

» Etat ; il nous faut poser d'abord les » fondemens de l'édifice que nous mé» ditons d'élever ; nous songerons en» suite à lui donner les embellissemens » dont il est susceptible. Mais ici la si» tuation des choses est bien différente ; » il ne faut pas examiner la question pré» sente par rapport au besoin d'un Em» pire à fonder. Il s'agit d'un Etat » subsistant, d'un Etat formé, d'un Etat » assis sur des fondemens solides. La » question entière roule donc sur la va» leur de chaque service, envisagé re» lativement à la splendeur que le Prin» ce veut donner à son regne. » D'après cette distinction judicieuse, le premier Ministre prononce qu'on établira dans les principales villes du Royaume des Académies de Sciences & de Belles-Lettres, des Ecoles Militaires, des Sociétés d'Agriculture & de Commerce ; que le Sçavant occupera le premier rang dans l'Etat ; que le second sera pour le Guerrier, le troisiéme pour le Cultivateur, & le dernier pour le Commerçant.

L'*Eloge du Chevalier Baïard*, qui termine ce volume, a eu l'*Accessit* au

jugement de l'Académie de Dijon en 1769. Je ne vous en citerai que ce passage. » Mais plus j'avance, plus les évè-
» nemens se pressent : je suis entraîné
» de nouveau sur les pas de *Baïard* aux
» champs de l'Italie; & que ne puis-je
» dans cette multitude de circonstances
» le peindre tel qu'il s'offre à mes re-
» gards! Avec quelle rapidité il gravit
» sur les rochers où le rebelle Génois
» mettoit vainement sa confiance, em-
» porte d'assaut ses bastions redouta-
» bles, & le force de venir implorer à
» genoux la clémence du vainqueur!
» Superbe Venise, dans l'enivrement
» de ta richesse, tu disois : J'entasserai
» dans mon sein les trésors des deux
» mondes; opulente comme Tyr & bel-
» liqueuse comme Carthage, j'envahi-
» rai l'empire des mers; j'élèverai mon
» trône entre les trônes des Rois; ou je
» braverai leur puissance, ou je marche-
» rai leur égale. Tu le dis, & *Baïard* va
» réprimer ta folle insolence. Déja il
» combat dans les champs d'*Agnadel*,
» arrache la victoire des mains du té-
» méraire d'*Alviane*, met en pièces ses
» fiers *Bressignels*, partage avec *Cha-*

» *banne* la gloire d'emporter Vérone,
» force quatre barrières ſous les murs de
» Padoue, expoſé à tous les feux de la
» Place; déconcerte mille fois les ruſes
» de *Malvezze*, échappe aux piéges du
» perfide *Manfroni*, & ſcelle ſes vic-
» toires du ſang de deux mille Véni-
» tiens. A peine a-t-il vengé le Duc de
» Ferrare, repris la Mirandole, ébran-
» lé d'une main les murs de la Baſtide,
» foudroyé de l'autre les ſoldats de *Ju-*
» *les II*, & jetté dans l'ame du Pontife
» les frayeurs d'un eſclavage inattendu,
» qu'il eſt ſous les remparts de Breſſe,
» marchant au milieu du carnage, s'é-
» tabliſſant ſur une large brèche avec ſes
» hommes d'armes, & leur traçant de
» ſon propre ſang le chemin de la vic-
» toire. Enfin, que le redoutable *Fer-*
» *dinand*, jaloux de nos ſuccès, uniſſe
» ſes forces & ſa haine à celles de Ve-
» niſe, ſupérieur à lui-même, *Baïard*
» leur apprendra dans les campagnes de
» Ravenne que la fortune des com-
» bats s'enchaîne par le courage & non
» par le nombre; que les fureurs & la
» ſoif des conquêtes ne peuvent rien
» contre la valeur & le bon droit. Mais

» quoi ! La Renommée, attentive à ce » qui se passe en Italie, n'aura-t-elle » donc plus à semer dans l'univers que » des nouvelles de carnage & de mort? » Cédez à la fortune, ô François ! Que » dis-je? Hâtez-vous de rentrer au sein » de votre Patrie: mille orages s'élèvent » sur vos climats : l'Europe entière se » ligue contre *Louis*, &c..... » Ce morceau suffit, Monsieur, pour vous donner une idée du talent de M. *le Boucq*, qui réunit à la noblesse du style une énergie de pensées très-peu commune aux Orateurs de ce siécle. Ses quatre Discours & l'Eloge de *Baïard* sont accompagnés de notes toujours instructives, souvent agréables. L'ouvrage entier est dédié au Roi de Dannemarck. Interprete des sentimens de toute la France, l'auteur les exprime ainsi dans son Epître. » Tous les peuples témoins » des rares qualités que le jeune *Télé-* » *maque* fit paroître dans le cours de ses » voyages, s'écrioient avec transport : Il » est sage comme *Ulisse*; comme lui il » est magnanime ; il est l'ami des » Dieux, il est au dessus de l'huma- » nité; mais tout cela n'est que mer-

» veilleux. Il eſt humain, il eſt bon;
» il eſt compatiſſant, libéral, bienfai-
» ſant : voilà ce qui nous touche & ce
» qui nous attendrit. Telle étoit, SIRE,
» l'expreſſion de nos ſentimens, lorſ-
» que V. M. parcouroit nos Provinces.
» Nous admirions en vous le digne fils
» de cet immortel *Frèderic*, qui fut le
» père & l'ami de ſes peuples. Héritier
» du trône de ce bon Roi, vous vous
» êtes fait un devoir de marcher ſur ſes
» traces. Avec quel empreſſement vous
» avez, dans les premiers jours de vo-
» tre regne, affranchi de toute ſervitude
» cette utile portion de vos ſujets qui
» tirent de la terre les ſecours du pre-
» mier beſoin ? Avec quelle ſenſibilité
» vous avez tendu une main ſecourable
» à ceux de nos compatriotes, que la
» tempête avoit jettés ſur vos rivages ?
» Mais quelle a été notre vénération
» & notre joie en vous voyant vous dé-
» pouiller de la majeſté du Trône, cher-
» cher à goûter parmi nous les dou-
» ceurs de l'égalité, accueillir les hom-
» mes de Lettres avec cette aimable af-
» fabilité qui vous eſt naturelle, & les
» honorer de votre préſence, dans ces

» Lycées différens où *Louis le Bien-*
» *Aimé* les encourage par ses bienfaits !
» Après nous avoir donné, SIRE, des
» preuves si frappantes de votre amour
» pour les Lettres, tous ceux qui les
» cultivent ne sont-ils pas en droit de
» publier que vous êtes & leur *Mécène*
» & leur *Auguste*, &c. Ces titres si beaux & si chers aux Rois Protecteurs des Lettres, le jeune Monarque les doit à son esprit, à son goût, à sa munificence ; la reconnoissance de nos écrivains, la France entière les lui décernent ; ses nobles libéralités les consacrent ; son plaisir, sa gloire est de les mériter, l'intérêt de tous les Princes de les acquérir & de les justifier comme lui.

Pièces détachées, Brochure in-8° de 40 pages, à Londres, & à Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoise.

Vous lirez sans doute avec plaisir, Monsieur, un petit Recueil de Contes qui vient de paroître sous le titre de *Pièces Détachées*, titre vague & sans

caractère. Dans un court *Avertissement*, l'Editeur, qui ne paroît pas aimer le genre larmoyant, se plaint de ce que *les pleureurs l'emportent aujourd'hui*, de ce que

Tout le monde disserte, & dispute, & s'ennuie :
On fait pleurer la rieuse *Thalie* :
C'est-là, je crois, la cause des vapeurs.
De *Shakespear* bientôt les fossoyeurs
Enterreront la Tragédie,
Et bientôt de tristes auteurs
Imprimeront que c'est-là du génie.

Je crois que les allarmes de l'Editeur sont mal fondées; les hommes de goût ne prendront jamais le change; ce genre lamentable pourroit même avoir encore quelque temps des partisans, sans y rien gagner pour l'avenir.

Les Pièces qui composent ce Recueil sont *La Statue de Cupidon ou les Oraisons d'Hylas*, Pièce agréable dans laquelle il y a beaucoup de facilité. *Hylas* jeune Athénien aimoit éperdument *Alcinoé* sa maîtresse qui l'aimoit de

même ; il la trouve un soir endormie sur le gason. Il prie *Vénus* de lui être favorable, sans réveiller sa maîtresse ; il promet, s'il peut prendre un baiser sur ses lèvres de rose, de faire présent à sa chère *Alcinoé* d'une colombe charmante. Il brûle du desir de faire un autre don.

O *Vénus*, tu m'entends... Sans l'éveiller encore :
Si tel est mon bonheur, à celle que j'adore,
Demain je donnerai le petit *Cupidon*,
Ouvrage merveilleux, étonnante statue.....
Avec tant de ferveur, de zèle, d'onction,
Il prononça son oraison,
Que de *Vénus* elle fut entendue.....
Le lendemain de cette nuit heureuse
Hylas se ressouvint des vœux qu'il avoit faits ;
Il saisit la colombe & l'image fameuse
Du Dieu qui le combla de ses plus chers bienfaits,
Et vole vers l'objet de sa vive tendresse.
Prenez, *Alcinoé*, c'est l'oiseau de *Cypris* ;
Il ne change point de maîtresse :
Qu'il soit de mon bonheur le garant & le prix.
Hylas de *Cupidon* cache avec soin l'image ;

Il veut que ce précieux gage
D'*Alcinoé* frappe les yeux ſurpris ;
Mais ſur le point de l'offrir à ſa vue ;
Un bruit ſoudain fait fuir *Hylas.*
Alcinoé crie, en ſuivant ſes pas :
Hylas ! Hylas ! & la ſtatue ?

L'*Inconſtance*, Pièce foible, *Le Galant Malheureux*, conte ſans intérêt, narré d'une manière aſſez paſſable. *L'Homme Ruiné* eſt une peinture aſſez vraie des faux amis que l'on rencontre dans la ſociété ; mais je trouve que l'auteur s'eſt trop étendu ſur les réfléxions qu'une pareille ſituation peut offrir, & qu'il s'eſt trop livré à la facilité qu'il a de faire des vers. *Le Placet*, Conte, eſt le morceau qui m'a fait le plus de plaiſir ; il vous plaira ſans doute, auſſi ſi vous vous procurez le Recueil qui le renferme. Vous y reconnoîtrez un ſtyle vif, animé, piquant, un récit plein de ſel & de vérité.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Avril 1771.

LETTRE XIV

Institutions Militaires de l'Empereur Léon le Philosophe, traduites du Grec, avec des Notes & des Observations, suivies d'une Dissertation sur le feu Grégeois, & d'un Traité sur les machines de jet des Anciens; par M. Joly de Maizeroy, 2 volumes in-8°. de 350 pages chacun, enrichis de Planches; à Paris chez Claude-Antoine Jombert, fils aîné, Libraire rue Dauphine.

IL nous reste si peu d'ouvrages sur la Tactique des Anciens, que tous les morceaux en ce genre sont précieux. *Léon VI*, dont on nous fait connoître aujourd'hui les *Institutions Militaires*, étoit fils de *Basile* le Macédonien, qui

l'avoit fait couronner l'an 870 par S. *Ignace*, Patriarche de Constantinople; il lui succéda le premier Mars 886. Ce Prince fut long-temps, pendant sa jeunesse, victime de la perfidie d'un certain *Santabarène*, favori de son père. Ce méchant homme vint à bout de persuader à l'Empereur que *Léon* avoit eu dessein d'attenter à sa vie. *Basile* le fit enfermer, & lui eût fait crever les yeux, supplice ordinaire de ce temps là, si l'on n'eut intercédé pour lui. Il sortit de prison par l'adresse de quelques uns de ses amis qui avoient instruit un perroquet à prononcer son nom. Un jour que l'Empereur étoit à table avec eux, cet oiseau se mit à crier : *O Léon, ô Léon*; ce qui ayant fourni à ces courtisans l'occasion de parler en sa faveur, *Basile* s'attendrit & lui donna sa grace. Lorsqu'il fut sur le trône il fit la guerre contre les Hongrois & les Bulgares, mais sans succès; sous son regne les Sarrasins ravagèrent la Sicile & prirent l'isle de Lemnos. Pour les chasser il mit une flotte sur mer sous la conduite de *Nicetas*, qui leur livra une bataille sanglante, dans laquelle les

deux partis firent également de grandes pertes.

Le goût que montra l'Empereur *Léon* pour les Sciences & les Belles-Lettres, & plusieurs ouvrages qu'il publia, lui firent donner le surnom de *Sage* ou de *Philosophe*. Il se plaisoit sur-tout à composer des Sermons. *Baronius* a donné la liste de trente-trois qui se trouvent dans la Bibliothèque Vaticane ; *Gretser* en a fait imprimer neuf à *Ingolstad* en 1600 ; & depuis le P. *Combesis* en a inséré dix dans la continuation de la Bibliothèque des Pères. De tous les Traités qu'on lui attribue, le principal est la Tactique dont on présente au Public la traduction : ouvrage important pour la connoissance du Bas-Empire & de la manière de combattre des Grecs, des Hongrois & des Sarrasins. *Léon VI* mourut le 11 Juin, Mardi de la Pentecôte de l'an 911, après avoir regné 25 ans, 3 mois & 10 jours. *Aléxandre* son frère lui succéda.

L'Empereur Grec commence son ouvrage par définir la Tactique, & par indiquer les qualités que doit réunir un Général. « Nous voulons, dit-il, qu'un

» chef d'armée soit continent, sobre,
» vigilant, frugal & tempérant dans
» tous ses besoins, laborieux & assidu
» aux affaires, circonspect & prudent;
» qu'il méprise l'argent & n'ambition-
» ne que la gloire. Il ne faut pas qu'il
» soit trop jeune, ni d'un âge trop
» avancé. Il doit parler en public avec
» facilité, lorsqu'il est nécessaire. Il est
» bon, si cela se trouve, qu'il ait des
» enfans. Il ne doit s'adonner à aucune
» espèce de lucre & de trafic; mais il
» faut qu'il ait l'ame élevée & au des-
» sus des petites choses, qu'il soit en-
» fin généreux, magnanime, &, autant
» qu'il sera possible, sain & robuste. »

Léon n'étoit point d'avis qu'on permît aux soldats de porter la chevelure entière. Il ordonne dans ses *Institutions* qu'on les tonde & qu'on ne leur laisse que des cheveux très courts. M. le Maréchal *de Saxe*, dans son projet d'habillement, veut aussi qu'on rase la tête du soldat & qu'on lui donne une perruque de peau d'agneau d'Espagne, de couleur grise ou noire, qui imite les cheveux naissans. Il seroit à souhaiter, dit M. *de Maïzeroy* dans une de ses notes, qu'on prît

prit cette méthode, qui épargneroit aux soldats la dépense de la poudre, des rubans, & le temps qu'ils sont obligés de mettre à une toilette frivole. Comme les Officiers veulent qu'ils soient parés dans les garnisons, on a imaginé mille petits moyens auxquels on semble attacher beaucoup d'importance; les uns ont fait tresser les cheveux; d'autres ont voulu qu'on retroussât les tresses sur la tête avec un peigne courbe; ceux-ci ont fait friser les faces; ceux-là y ont mis des plaques de plomb. La graisse & la poudre forment sur la tête une crasse, qui arrête la transpiration & cause souvent des maladies; & à la guerre, où l'on n'a pas toujours le temps de se peigner, il en résulte d'autres malpropretés. Si l'on veut y réfléchir, on sentira combien cette idée du Maréchal *de Saxe* est judicieuse, ainsi que celle de l'Empereur *Léon*. Il est vrai que le soldat François est fort attaché à ses cheveux; mais quand on en fera une loi de discipline, que les Officiers & les Généraux s'y assujettiront & montreront l'exemple, on l'exécu-

tera sans murmure, & insensiblement on s'y accoutumera.

Vous trouverez, Monsieur, dans ces *Institutions* tous les détails qui concernent la Milice & la Tactique des Grecs du moyen âge. L'Empereur *Léon* y donne de sages institutions pour la marche des armées, les campemens, les siéges, les combats de terre & de mer; il explique les différens ordres de bataille, indique les ruses & les stratagêmes permis & usités dans la guerre, & fait divers règlemens pour l'armure des fantassins & des cavaliers, pour l'exercice des troupes, pour la manutention de la discipline militaire, &c, &c.

L'ouvrage est terminé par deux Traités ou Dissertations de M. *Joly de Maizeroy*, l'une sur les machines de jet des Anciens, l'autre sur le feu Grégeois. L'invention de ce feu inextinguible est communément attribuée à *Callinique* d'Héliopolis en Syrie, qui l'imagina l'an 670 sous le régne de l'Empereur *Constantin III Pogonat*. Ce Prince s'en servit avec succès contre les flottes des Sarrasins, & la première ba-

taille où il fut employé leur coûta trente mille hommes. La manière de le composer fut cachée soigneusement & mise au rang des secrets du Gouvernement. *Constantin Porphyrogénète*, dans son Livre de l'Administration de l'Empire, dédié à *Romain* son fils, l'avertit de ne point le découvrir aux barbares, & de leur répondre, s'ils en demandoient, qu'un Ange l'ayant apporté du Ciel pour les Grecs, il ne leur étoit pas permis de le communiquer. Ces précautions n'ont cependant point empêché que les Sarrasins ne l'ayent connu, & qu'ils ne s'en soient servis à leur tour contre les Chrétiens. Malgré l'opinion commune qui place à l'année 670 la découverte du feu Grégeois, M. *de Maizeroy* prétend que les Anciens ont connu long temps avant *Callinique* l'art de composer ces feux inextinguibles, & que ce secret ne seroit pas même difficile à retrouver de nos jours. Si l'on fait attention, dit il, que le souffre est indissoluble dans l'eau, que le bitume, la plûpart des résines & des huiles ne sont point miscibles avec cet élément, on verra qu'il n'est point dif-

ficile de trouver une composition qui lui résiste. Les globules aqueux ne faisant que glisser sur la superficie de la matière brûlante, ne peuvent pénétrer jusqu'au foyer de la flamme pour l'éteindre ; de sorte qu'elle continue d'être agitée par l'air extérieur dont l'eau n'est pas capable d'interrompre la communication. Ainsi les inflammations de cette espèce ne s'éteignent qu'avec des acides, ou en les étouffant ; avec des acides, parce que ceux-ci pénètrent aisément avec leurs pointes les parties rameuses des huiles ; en les étouffant, parce qu'on intercepte alors l'air extérieur. *Enæas*, *Héron*, *Philon*, *Vitruve* indiquent les matières que les Anciens employoient pour produire les embrasemens inextinguibles ; & l'on trouve également dans les Livres Arabes un grand nombre de compositions qui avoient la vertu de brûler dans l'eau, & de ne pouvoir s'éteindre qu'avec de l'urine ou du vinaigre. *Cardan* en a rapporté plusieurs, ainsi que *Jules César Scaliger*, qui dit aussi qu'on les appelloit des Feux Grecs ; *qui ipsos vocant Græcos ignes*. Il entroit dans ces mé-

langes du bitume, de la poix, du souffre, du camphre, de l'huile de térébenthine, de laurier, de genevrier, du sel de tartre, du sel ammoniac, du sel de nitre, &c. M. *de Maizeroy* cite l'invention d'une matière liquide & enflammée dont on a fait l'essai au Havre en 1758; elle se jettoit avec une pompe, & prenoit feu par le moyen d'une mêche placée à l'extrêmité du tuyau, à laquelle elle touchoit en sortant. On voyoit d'abord une colonne de fumée épaisse qui produisoit ensuite une flamme vive & ardente, propre à consumer tout ce qu'elle touchoit. Une chaloupe, sur laquelle on jetta cette matière, fut brûlée jusqu'à l'eau, qui ne put arrêter l'embrasement. On se servoit pour l'éteindre d'une liqueur où il entroit vraisemblablement de l'urine ou du vinaigre.

M. *de Maizeroy*, d'après ces observations, croit qu'il ne seroit pas fort difficile de retrouver la composition des véritables feux Grégeois, & que, si quelqu'Artificier, suffisamment versé dans la Chimie, vouloit s'appliquer sérieusement à cette recherche, il nous

rendroit bientôt ce secret qu'on regarde aujourd'hui comme perdu. Mais de quoi nous serviroit, ajoûte-t-il, ce nouveau moyen de destruction ? L'invention du célèbre feu Grégeois n'a point arrêté les pertes de l'Empire d'Orient, & sa chûte préparée de longue main par des causes morales, n'en est pas moins arrivée. La force & la permanence d'un Etat dépendent de la sagesse du Gouvernement, du zèle & du courage de la Nation. Quand ces cordes viennent à se détendre, il vaut mieux penser à les remonter que de fouiller dans le sein de la nature pour en tirer des flammes destructives.

Compliment fait par M. Joseph Xaupi, Abbé de Jau, Doyen de la Faculté de Théologie de Paris, au nom de sa Compagnie, à Mgr de la Rocheaymond, Archevêque de Reims, Grand Aumônier de France, au sujet de sa nomination à la Feuille des Bénéfices.

La louange, quand elle a pour objet des personnes d'un mérite généralement

reconnu, eſt écoutée par les ames honnêtes & juſtes avec autant de ſatisfaction que la Satyre peut faire de plaiſir aux envieux & aux méchans. Le talent de M. l'Abbé *Xaupi*, dans le genre ſi difficile de complimenter ſans emphaſe, ſans baſſeſſe & ſans adulation, vous eſt connu depuis long-temps, Monſieur, & vous applaudirez à la nouvelle preuve qu'il vient de donner de ſon éloquence noble, préciſe & vraie, en faveur d'un Prélat qui, pour obtenir les reſpects de la Multitude, n'a beſoin que de ſa naiſſance, de ſon rang & de ſes titres, mais qui doit à ſes vertus, à ſon génie, à ſes lumières, les hommages ſi rares & ſi précieux des eſprits éclairés & des cœurs ſenſibles.

» MONSEIGNEUR,

» La Faculté de Théologie s'empreſſe à vous féliciter de ce que le » Roi vous a nommé ſon coopérateur pour le choix des Miniſtres de » l'Egliſe. Cette nomination l'intéreſſe » d'autant plus, qu'elle eſt deſtinée à » inſtruire ceux dont vous devrez dé-

» formais apprécier les qualités & ré-
» compenser le mérite.

» C'est dans son sein que vous avez
» été vous-même formé à la science
» Ecclésiastique. Elle a fait éclore ces
» talens & ces vertus qui vous ont éle-
» vé par degrés aux premières digni-
» tés de l'Eglise & de l'Etat. Une ori-
» gine illustre & d'heureuses conjonc-
» tures auroient pu vous y conduire;
» mais vous n'avez rien dû à la faveur
» de la naissance & aux jeux de la for-
» tune, de tout ce qui pouvoit s'ob-
» tenir par le mérite.

» Placé d'abord sur un Siége Episco-
» pal de l'Aquitaine, où le pouvoir spi-
» rituel est joint à la puissance séculiè-
» re*, vous avez rempli sans effort un
» double ministère : comme Evêque,
» vous avez établi l'ordre dans le Dio-
» cèse; comme Président des Etats, vous
» avez assuré les services dûs au Sou-
» verain, sans diminuer l'aisance &
» le bonheur des peuples.

» Ce premier essai de vos talens fut

* L'Evêché de Tarbes, dont l'Evêque est Président né des Etats de Bigorre. Il y fut nommé en 1729.

» dès lors un présage assûré des services
» que vous avez rendus dans les diffé-
» rentes Eglises, confiées successive-
» ment à votre vigilance pastorale.

» Votre avènement à celle de Tou-
» louse * a été signalé par un acte mé-
» morable de bienfaisance. L'intempé-
» rie des saisons avoit détruit les fruits
» de la terre & l'espoir de la récolte à
» venir ; le peuple gémissoit dans la
» disette. La calamité publique devint
» aussitôt la vôtre ; des largesses qui
» épuisèrent vos facultés & les ressour-
» ces de votre crédit, rétablirent l'a-
» bondance. Un Episcopat, commen-
» cé sous de tels auspices, ne fut
» qu'une continuité d'actions aposto-
» liques, dirigées au salut des ames ou
» à l'avantage de la société civile.

» Telle est en effet la destination des
» Evêques de l'Occitanie. Obligés de
» donner à leurs ouailles les secours
» spirituels, ils sont chargés de veil-
» ler encore à leur prospérité tempo-
» relle. Exercés à cette fonction poli-
» tique dans leurs Diocèses particu-
» liers, ils portent un esprit d'admi-

* En 1740.

» nistration aux Etats Généraux d'une
» vaste Province.

» Un Prélat, doué des plus rares qua-
» lités *, en étoit l'administrateur. Vous
» auriez pû apprendre de lui l'art de
» gouverner si vous aviez eu besoin de
» modèle.

» Vous lui avez succédé ; & dans
» l'instant le Roi vous a décoré d'une
» marque d'honneur ** que vos prédé-
» cesseurs n'avoient jamais obtenue
» qu'en récompense de leur adminis-
» tration.

» Placé sur le Siége primatial de la
» Gaule Narbonoise, devenu le chef
» d'une Province immense & l'arbitre
» de ses destinées, vos talens ont pris
» un nouvel essor sur un théâtre pro-
» portionné à leur force & à leur éten-
» due. L'entretien de la voie publique,
» l'encouragement de l'agriculture, le
» soutien ou la multiplication des ma-
» nufactures, des travaux publics en-
» trepris pour le bien de la Province &
» celui de tout le Royaume : ce sont

* M. *de Crillon*, Archevêque de Narbonne, mort en 1752.

** La dignité de Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit. Il y fut nommé en 1753.

» là autant d'objets qui ont fixé votre
» attention, sans jamais l'excéder. Cha-
» que partie a trouvé en vous les con-
» noissances qui lui étoient analogues ;
» & en exerçant une portion de l'auto-
» rité Royale, vous avez joint la mo-
» destie personnelle à l'éclat de la re-
» présentation.

» Dans ces assemblées augustes *
» où les trois Ordres réunis balancent
» les droits du Souverain avec l'intérêt
» des Sujets, vous avez toujours adop-
» té ces sages tempéramens, qui, en
» ménageant les peuples, accordent
» au Gouvernement tout ce qu'il de-
» mande ; vous avez trouvé ce point
» d'équilibre qui maintient l'immu-
» nité municipale, sans compromettre
» la puissance du Monarque.

» Des services si importans & si mul-
» tipliés ne pouvoient pas manquer de
» vous attirer l'estime & la confiance
» du Prince. Voulant vous attacher à
» sa Cour, il vous avoit conféré **
» cette dignité de sa maison, qui vous

* Les Etats de Languedoc.

** Il fut nommé en 1760 à la charge de Grand-Aumonier de France.

» constitue en même temps le Minis-
» tre de la Religion auprès de sa per-
» sonne, le confident de ses pieuses
» libéralités, & un grand Officier de
» sa couronne.

» Pour vous porter au comble des
» honneurs de son Royaume, il vous
» a mis sur le Siége Métropolitain le
» plus renommé dans nos Annales *,
» qui attribue la singulière prérogative
» de donner à nos Rois l'onction sacrée
» & de recevoir leur serment, & qui
» élève à une dignité du premier or-
» dre, liée essentiellement à la consti-
» tution de la Monarchie.

» Tant d'honneurs & des talens
» éprouvés vous ont placé naturelle-
» ment à la tête du Clergé de France.
» Président & modérateur de ses as-
» semblées, vous n'avez pas confon-
» du ce que l'Eglise a reçu de Dieu,
» avec ce qu'elle ne tient que des Puis-
» sances de la terre; vous avez sçu con-
» cilier l'immunité Ecclésiastique,
» avec l'obligation primitive de con-

* L'Archevêché de Reims, qui donne la dignité de premier Duc & Pair de France. Il y fut nommé en 1762.

» tribuer aux charges de l'Etat, &
» vous avez toujours cimenté la con-
» corde du Sacerdoce & de l'Empire.

» Il ne restoit plus qu'à vous con-
» fier le droit le plus précieux à un
» Roi très-Chrétien; le droit de nom-
» mer les Ministres de l'Eglise. Cette
» Religion, que vous servez avec tant
» de succès depuis plus de quarante
» ans, vous la servirez encore, dans le
» siécle à venir, par les Prélats que
» vous lui aurez choisis, & dont vous
» serez le modèle.

» La Faculté de Théologie vous se-
» condera en ce qui peut la concerner
» dans ce ministère sublime. Vous le
» sçavez, Monseigneur; elle peut
» seule, par la durée, l'étendue, la va-
» riété, la multiplicité de ses exerci-
» ces & de ses épreuves, former des
» hommes accomplis dans l'érudition
» Ecclésiastique. A ce titre elle a un
» droit acquis sur votre protection
» en faveur d'un enseignement, dont
» le principal objet est de défendre le
» dogme Catholique, nos saintes li-
» bertés & l'indépendance de la Cou-
» ronne. » Je suis, &c.

A Paris, ce 27 Avril 1771.

LETTRE XV.

Histoires de Richard Savage & de J. Thompson, traduites de l'Anglois par M. le Tourneur, un volume in-12 d'environ 400 pages ; à Paris chez Fétil Libraire rue des Cordeliers.

RICHARD SAVAGE doit occuper, Mr, une des premières places dans la longue liste des Poëtes infortunés. Fruit illégitime des amours de la Comtesse de *Macclesfield* & du Comte *de Rivers*, il nâquit le 10 Janvier 1698. Sa mère, qui depuis quelque temps vivoit fort mal avec son mari, & qui cherchoit l'occasion de faire casser son mariage, crut ne pouvoir trouver un moyen plus prompt & plus sûr pour y parvenir que de s'avouer publiquement coupable d'adultère. Cette humiliante déclaration eut, comme on peut croire, l'effet qu'elle s'en étoit promis. Mais

à peine son fils eut-il vu le jour, qu'elle lui voua une haine éternelle. Elle l'éloigne d'abord de sa vue & l'abandonne aux soins d'une femme du peuple, avec ordre exprès de l'élever comme un de ses propres enfans, & de ne jamais lui nommer ni son père ni sa mère. Quelques années après, songeant aux moyens de se délivrer pour jamais de la crainte d'être connue de ce malheureux fils, elle entreprit de le faire partir secrettement pour les plantations de l'Amérique. Ce projet n'ayant point réussi, elle le fit mettre chez un Cordonnier en qualité d'apprentif, espérant l'ensevelir dans l'indigence & dans l'obscurité. Cependant le jeune *Savage* découvrit bientôt à qui il appartenoit. Le Comte *de Rivers* son père étant mort, il fit tout ce qu'il put pour gagner les bonnes graces de sa mère; mais ses soumissions & ses démarches ne firent qu'ulcérer de plus en plus le cœur de cette femme dénaturée. Enfin il se fit auteur par nécessité. Dès l'âge de dix-huit ans il fit jouer quelques Comédies de sa façon, qui ne lui rapportèrent d'autre avantage que celui de se

faire connoître de M. *Steele* * & de M. *Wilkes*, qui, touchés de son état, l'aidèrent de quelques secours. *Richard Steele* sur-tout le combla d'amitié; il lui donna même sa confiance la plus intime; *Savage* en rapportoit quelquefois un trait trop singulier pour n'être pas cité. Un jour M. *Steele* lui dit du ton le plus sérieux qu'il ne manquât pas de se rendre chez lui le lendemain matin. *Savage* le promit. Il vient à l'heure marquée, trouve une voiture à la porte & M. *Richard* qui l'attendoit. *Savage* ne devinoit point où ils alloient, & sans faire aucune question il monte sans délai & prend sa place à côté de son ami, qui ordonne au cocher de partir. La voiture les mène en poste au delà de Hyde-Parck, & s'arrête auprès d'un petit cabaret. Ils descendent tous deux & se retirent dans une chambre écartée. Là M. *Steele* lui apprend que son intention est de publier un Pamphlet, & qu'il l'avoit fait venir avec lui pour écrire sous sa dictée. Ils se mettent aussitôt à l'ouvrage. M. *Richard* dicte & *Savage* écrit

* Homme de génie, le même qui travailloit avec le célèbre *Adisson au Spectateur Anglois*.

jusqu'à ce qu'on ait servi le dîner. *Savage*, qui ne l'avoit pas commandé, est surpris de la frugalité de la table. Après avoir hésité quelque temps, il se hasarde à demander du vin, que *Richard*, après quelques difficultés, consent à faire monter. Après ce diner Philosophique, ils se remirent à travailler au Pamphlet, qui fut achevé dans l'après midi. *Savage* crut alors que sa tâche étoit finie, & s'attendoit que M. *Richard* alloit appeller, payer & s'en aller chez lui. Il fut très-étonné d'entendre M. *Richard* lui dire qu'il n'avoit pas le sol, & qu'il falloit vendre le Pamphlet pour payer l'écot. *Savage* fut donc obligé de partir & d'aller offrir leur nouvelle production pour deux guinées, qu'il ne trouva pas tout de suite. Alors M. *Richard* le ramena chez lui; il n'en étoit sorti ce jour là que pour éviter ses créanciers, & il ne composa son Pamphlet que pour avoir de quoi payer le diner.

Savage ne conserva pas long-temps l'amitié de *Steele*; quelques railleries indiscrètes la lui firent perdre. Retombé dans l'indigence, il essaya le co-

thurne. Son ouvrage, à considérer les circonstances où il se trouvoit lorsqu'il y travailla, est bien propre à donner une preuve remarquable de la force de son génie. Il étoit sans logement & souvent sans pain; il n'avoit d'autre asyle que les champs & les rues; c'est là qu'en se promenant il composoit. Quand il avoit fait une scène il entroit dans la première boutique, demandoit pour un moment une plume & de l'encre, & l'écrivoit sur le papier que le hasard lui procuroit.

Les profits de la représentation, de l'impression & de la dédicace de cette pièce ne montoient qu'à cent livres sterling; environ cent louis de notre monnoie. Cette somme ne garantit pas long-temps *Savage* de la misère; il se trouva sans autre ressource que le casuel incertain des libéralités. Quelquefois il se voyoit dans l'opulence; quelquefois aussi ces sources tarissoient tout-à coup; ensorte que sa vie s'écouloit dans les alternatives de l'abondance & de la disette; en un mot, il passoit successivement de la mendicité la plus affreuse à la prodigalité la plus extravagante, &

de la débauche à la famine. Comme tout ce qu'il recevoit étoit un pur don du hasard qui pouvoit le favoriser aussi bien dans un temps que dans un autre, il ne résistoit point à la tentation de dissiper tout ce qu'il se voyoit dans les mains; espérant que ce vuide seroit bientôt rempli. Une autre cause de sa profusion étoit l'absurde générosité de ses amis; qui voulant jouir de son esprit & des agrémens de sa conversation, le régaloient l'un après l'autre dans des tavernes, & lui faisoient contracter ainsi l'habitude d'une foule de plaisirs que sa fortune ne pouvoit entretenir, & qu'il n'avoit plus ensuite la force de se refuser, malgré les cruelles leçons que lui donnoient des semaines entières, où il lui falloit souffrir le froid & la faim pour payer les dépenses & les plaisirs d'une seule nuit.

C'est à *Savage* que nous devons le Poëme de *l'Errant* (*the Wanderer*) regardé en Angleterre comme un chef-d'œuvre. Il en fit un autre qu'il intitula *Le Bâtard*; le commencement de ce dernier est remarquable par les saillies & les pensées ingénieuses dont il pare l'énu-

mération brillante qu'il y fait des avantages de la naissance des bâtards. » Heureux l'homme, s'écrie-t-il, qui nâquit *Bâtard!* Comme la Comète, il entre dans le monde par une route merveilleuse, excentrique, éloignée des routes ordinaires ; il n'est point le fruit languissant de la foible union de deux époux indifférens & refroidis ; c'est un brûlant transport d'amour qui l'imprime avec vigueur dans les moules éternels de la Nature ; il n'est point le dixiéme héritier du visage & des traits d'une famille imbécille ; il ne vient point vivre pour se vanter d'une race illustre ; il vient en fonder une qui commence à lui : l'exemple d'un père ne borne point son espoir, n'enchaîne point son audace ; nul préjugé n'efface en lui les premières idées de l'ame. Content du flambeau intérieur dont il est éclairé, qu'a-t-il besoin de chercher les secours d'une lumière étrangère ? Le nom de *Bâtard* l'inspire, & fait son honneur & sa gloire. Entré libre dans l'étendue de l'univers, sans que personne lui impose son nom, ses desseins & ses devoirs,

» il ne traîne aucun lien ; ſeul maître de » lui, il eſt au milieu de la Nature ſon » fils indépendant. O ma mère, qui n'es » point ma mère, c'eſt à toi que je dois » cette exiſtence ſingulière & privilé» giée! Reçois-en mes actions de graces. » Combien j'aurois perdu, ſi, victime du » vœu conjugal, recevant froidement » les careſſes d'un époux odieux, tu » n'euſſes fait qu'ébaucher ſous les traits » d'un homme un être imparfait adop» té par les loix, qui n'eût eu que le » mouvement & des ſens, & qui ſeroit » malgré lui l'eſclave de ſa mère ! Je » ſerois né ton ſtupide héritier, le » fardeau de ta vie, l'objet fatiguant » de tes inquiétudes ; j'euſſe été peut» être riche ſans gloire ou grand avec » baſſeſſe, un être inutile & vain, un » Lord hébêté, dédaignant dans mon » ſot orgueil le mérite que je n'euſſe » pas ſçu connoître, & ſommeillant » toute ma vie dans quelque poſte où le » haſard m'auroit placé. »

La verve de la poëſie, les circonſtances perſonnelles à l'auteur, la nouveauté du ſujet & la notoriété de l'hiſtoire qui donnoit lieu aux différentes

allusions qu'on trouve dans le *Bâtard* firent le succès de ce Poëme; il s'en répandit un grand nombre d'exemplaires, & les éditions se multiplièrent avec une rapidité prodigieuse. Le hasard voulut que la mère de l'auteur, à qui le Poëme étoit respectueusement dédié, se trouvât alors aux eaux de Bath, où elle ne pouvoit commodément se soustraire à la censure, ni se dérober à l'observation. A peine l'ouvrage commença-t il à être connu qu'on en parla dans tous les lieux publics; elle ne pouvoit entrer dans une assemblée, ni paroître dans les promenades qu'elle ne s'entendît aussitôt saluer de quelques vers du *Bâtard*. Cette femme, qui ne s'étoit fait aucun scrupule de s'avouer elle-même au Public coupable d'adultère & qui avoit mis tout en œuvre pour faire mourir de faim son fils, manqua de force pour soutenir la vue du portrait de sa conduite; elle s'enfuit de Bath avec précipitation, & courut se cacher dans la foule de la Capitale.

La joie que *Savage* ressentit de voir sa réputation poëtique s'accroître, suffit quelque temps pour balancer le sen-

timent de ses besoins, que cet ouvrage ne soulagea pas beaucoup; car il le vendit presque pour rien à un Libraire, qui, malgré son succès extraordinaire & cinq éditions consécutives, la plûpart très nombreuses, n'eut pas assez de générosité pour admettre le malheureux auteur à une foible portion du profit. Il obtint dans la suite une pension de cinquante livres sterlings. Mais l'emploi qu'il faisoit de cette pension étoit singulier. Il n'en avoit pas plutôt reçu le montant qu'il s'éclipsoit, & pendant quelque temps il n'étoit pas possible de le découvrir, quelques recherches que pussent faire l'amitié ou la curiosité. Enfin il reparoissoit aussi pauvre qu'auparavant. Il ne disoit point où il avoit été, même à ceux qu'il considéroit le plus; & quoiqu'on ait pu faire, on n'a jamais sçu quel étoit le lieu de sa retraite pendant ses absences. Il revenoit alors languir dans les mêmes besoins, vivant au hasard & comme par miracle le reste de l'année, ne mangeant que lorsqu'il étoit invité à la table de ses connoissances, où souvent il n'osoit se présenter parce qu'il étoit trop

mal vêtu. Il logeoit comme il dînoit, à l'aventure ; il passoit la nuit quelquefois dans les caves, au milieu des crapuleuses débauches de la canaille la plus vile ; ou, s'il n'avoit pas même assez d'argent pour payer la petite dépense qu'on peut faire dans ces mauvais cabarets, il se promenoit dans les rues jusqu'à ce qu'il fût las ; alors il se couchoit l'Eté sur l'appui d'une boutique, l'hyver au milieu des cendres d'une verrerie avec les compagnons que lui donnoit la pauvreté. C'est ainsi que vivoit l'auteur du beau Poëme de *l'Errant* ; un homme dont l'ame étoit pleine d'élévation & de noblesse, dont les vûes étoient vastes ; dont les connoissances étoient variées & profondes ; un homme qui eût pu éclairer le Politique par une foule d'observations sur les hommes, le Moraliste par ses idées sur la vertu, entraîner tout un Sénat par son éloquence, ou briller par son esprit dans les Cours les plus polies. L'infortuné *Savage* fit une fin digne de sa vie ; il mourut en prison, détenu pour une dette de huit guinées, le 1 Août 1743, & fut enterré dans le Cimetière

tière de l'Eglise de S. Pierre aux frais du Geolier, qui avoit eu la charité de le nourrir durant tout le temps de sa détention. Il est bien étonnant que les Anglois, qui se piquent d'être si nobles & si généreux, ayent eu l'inhumanité d'abandonner & de laisser périr à quarante-cinq ans un homme de génie dans une prison pour une somme aussi modique. Cette vie de *Savage*, qui est de l'ingénieux auteur du *Rambler* (*Le Rodeur*) jouit en Angleterre du succès le plus brillant & le plus soutenu. Elle a été réimprimée plusieurs fois. La traduction élégante de M. *le Tourneur* ne recevra pas sans doute un accueil moins flatteur en France. Ce volume doit faire d'autant plus de plaisir aux cultivateurs, ainsi qu'aux amateurs de la Poësie, que l'interprète y a joint la vie de *Thompson*; elle renferme des détails intéressans sur les écrits de ce Peintre inimitable des *Saisons*.

Thompson nâquit à *Ednam* dans la Province de *Roxburgh* le 11 Septembre de l'année 1700. Son père étoit Ministre, & n'étoit guères connu que dans le cercle borné de ses confrères Presbyté-

riens, & d'un petit nombre de gentils-hommes du voisinage. *Thompson* le perdit dès la seconde année de ses études. M. *Bennet* se déclara le protecteur du jeune Poëte. Il ne manquoit jamais de l'inviter tous les ans à venir passer ses vacances d'Eté à sa maison de campagne, & *Thompson* se rappelloit toujours avec un plaisir singulier cette époque de sa vie; mais tout ce qu'il composa pendant ce temps, il le détruisoit régulièrement le premier jour de chaque année. Il faisoit un feu de ses pièces & les brûloit l'une après l'autre dans l'ordre où il les avoit composées, en couronnant la fête par une pièce de vers, où il détailloit plaisamment les différens griefs qui motivoient leur condamnation.

Le jeune *Thompson* s'étoit livré d'abord à l'étude de la Théologie; mais ne se sentant aucun goût pour l'Etat Ecclésiastique, il prit le parti de se donner tout entier à la Poësie & de se rendre à Londres. Il y publia son *Hyver*, qui parut au mois de Mars 1726. Il ne fut pas plutôt connu qu'il fut admiré de tous les lecteurs. Les espérances qu'a-

voit fait concevoir ce morceau; furent pleinement remplies par les autres *Saisons* qu'il donna successivement. L'*Eté* parut en 1727, le *Printemps* au commencement de l'année suivante, & l'Automne dans l'édition *in*-4° qui se fit de ses ouvrages en 1730. Dans cette édition les *Saisons* se trouvent placées dans leur ordre naturel, & couronnées de cet hymne inimitable, où on les voit s'enchaîner & se suivre comme un tout parfait, immédiatement produit par la puissance & la bonté de l'Etre-Suprême. A l'imitation du Poëte Hébreu, il appelle toute la nature; il l'invite à rendre hommage à son auteur, & laisse ceux qui le lisent dans l'extase silencieuse d'une adoration profonde.

Outre cet ouvrage & sa Tragédie de *Sophonisbe*, composée & jouée avec applaudissement en 1729; *Thompson* avoit donné dès 1727 un Poëme en l'honneur d'*Isaac Newton* qui venoit de mourir. Il composa encore cette même année son Poëme intitulé *La Grande Bretagne*, dont l'objet étoit d'animer sa Nation à la vengeance contre les Espagnols qui venoient d'interrompre

le commerce Anglois en Amérique.

Thompson fut obligé de suspendre ses travaux pour accompagner dans ses voyages le fils aîné du Chancelier *Talbot.* Il parcourut avec lui les principales villes & la plûpart des Cours de l'Europe ; il observa l'homme dans les mœurs des peuples ; il étudia la Constitution & les Loix des différens Gouvernemens, leurs intérêts civils, leurs institutions religieuses ; on peut voir, dans les détails de son Poëme *de la Liberté* qu'il entreprit dès qu'il fut de retour en Angleterre, combien ses observations étoient judicieuses.

Thompson eut le malheur de perdre le Chancelier *Talbot*, qui l'avoit fait son *Secrétaire des Brevets*, place avantageuse & peu fatigante ; elle lui fut ôtée à la mort de son protecteur. Il en retrouva un autre dans *Fréderic* Prince de Galles, qui lui assûra une pension honnête. Mais la faveur de ce Prince qui s'étoit publiquement déclaré contre le Ministère d'alors, lui fut quelquefois nuisible ; elle fit refuser sa Tragédie d'*Edouard* & d'*Eléonore* qu'il avoit faite en 1739, quoiqu'il n'y

eût pas dans toute la pièce un seul vers dont le Gouvernement pût s'offenser. Ce premier refus en occasionna un second, & cette anecdote, telle qu'on la rapporte, est tout-à-fait plaisante. M. *Paterson*, camarade de *Thompson*, avoit coutume de mettre au net les manuscrits de son ami lorsqu'il avoit besoin de copie, soit pour la presse, soit pour le théâtre. Il s'exerçoit aussi dans le Tragique; il avoit fait une pièce de l'histoire d'*Arminius*, Héros des Germains. Il la présenta pour être approuvée. Elle ne contenoit rien qui pût intéresser le Ministère; mais le Censeur n'eut pas plutôt apperçu qu'elle étoit écrite de la même main que celle d'*Edouard* & d'*Eléonore*, qu'il s'écria: *remportez-moi cela*.

Les autres ouvrages que *Thompson* a composés sont les Tragédies d'*Agamemnon* & de *Coriolan*, *Le Masque d'Alfred*, *Tancrède & Sigismonde*, & un Poëme en deux Chants intitulé: *Le Château de la Paresse*. Une mort imprévue l'enleva à l'âge de quarante-huit ans le 27 Août 1748. L'extérieur de ce Poëte ne promettoit pas beau-

coup. Les momens où il paroiſſoit le plus à ſon déſavantage, c'étoit lorſqu'on le voyoit ſe promenant ſeul & plongé dans ſes rêveries ; mais dès qu'un ami l'abordoit & lioit converſation avec lui, bientôt ſon viſage prenoit un air plus ouvert & plus gracieux ; ſes traits n'étoient plus les mêmes, & ſes yeux s'animoient d'un feu ſingulier. En compagnie, ſi elle étoit trop mêlée & trop nombreuſe, il faiſoit une figure aſſez indifférente ; mais lorſqu'elle n'étoit compoſée que d'un petit nombre d'amis choiſis, il étoit gai, animé & fort amuſant ; il donnoit carrière à ſon eſprit, parloit librement & toujours à propos, laiſſant à chacun ſon tour pour placer ſon mot dans la converſation. Telle étoit l'harmonie de ſes organes avec les ſentimens de ſon ame, que ſes yeux annonçoient toujours & exprimoient à demi ce qu'il alloit dire ; le ſon de ſa voix répondoit exactement à l'eſpèce & au degré d'émotion dont il étoit affecté. Cette extrême ſenſibilité lui faiſoit lire fort mal la bonne Poëſie. Pour un Sonnet ou une petite pièce de vers foibles, il s'en tiroit aſſez

bien, & même ils valoient mieux dans sa bouche ; mais s'il vouloit débiter un passage de *Virgile*, de *Milton* ou de *Shakespeare*, la lecture le suffoquoit quelquefois au point qu'on n'entendoit plus que des sons mal articulés & sourds, qui sortoient avec effort du fond de sa poitrine. L'Automne étoit sa saison favorite pour composer, & le silence profond de la nuit le temps qu'il choisissoit ordinairement pour ses études. On l'entendoit souvent se promenant dans sa bibliothèque jusqu'au matin, & marmotant tout bas ce qu'il devoit corriger ou écrire le lendemain. On voit dans l'Abbaïe de Westminster un monument élevé en son honneur, placé entre ceux de *Shakespeare* & de *Rowe*. *Thompson* y est représenté assis, le bras gauche appuyé sur un piédestal, tenant d'une main un livre, de l'autre le chapeau de la Liberté. Sur le piédestal sont gravées en bas relief les *Saisons* qu'un enfant montre du doigt ; de l'autre main il présente à la statue une couronne de laurier, comme la récompense de son génie. Au pied de la figure est le masque tragique & une harpe an-

tique. On lit sur le piédestal l'Inscription suivante :

JACQUES THOMPSON,

Agé de 48 ans, mourut le 27 Août 1748.

» Instruite par toi, la douce Poësie élève
» sa voix vers les siécles, & remplit
» tes pages d'une musique d'images,
» de sentimens & de pensées faites pour
» ne jamais mourir. »

Ma Philosophie, Epître en vers, Brochure in-8° de 47 pages ; à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise.

Cette *Philosophie* de M. *Dorat* est douce, facile, riante, sans fiel, sans morgue & sans prétention. Il y auroit du plaisir à vivre avec les Philosophes & à les lire, si tous ceux qui s'avisent d'usurper ce titre ressembloient à ce Poëte agréable. Il nous trace d'un crayon léger & rapide ses premiers pas dans la Littérature, ses disgraces dramatiques, son

goût pour le plaisir, les sentimens de son esprit, les affections de son ame sur plusieurs objets, dont quelques-uns ne sont pas frivoles. Vous sçavez, Mr, qu'il entra fort jeune dans les Mousquetaires; sa famille les lui fit quitter malgré lui. L'éloge qu'il fait de ce Corps illustre est un des endroits les plus saillans de ce petit ouvrage.

Ciel! que j'en veux
A ma Janséniste de tante!
Emporté par mes premiers vœux;
Je méditois un vol heureux
Vers une gloire plus brillante.
Loin de me voir ensorcelé
Par un talent toujours funeste;
Que n'ai-je encor la Soubreveste;
Et le coursier gris-pommelé?
Héros, que *Vénus* favorise,
Et dont elle aime la valeur;
Parmi vous regnent la franchise;
La loyauté, la bonne humeur.
L'amitié, l'amour & l'honneur;
Du Corps, je crois, sont la devise:

P v

Ma vieille tante s'en moqua ;
Ces noms lui causoient la migraine ;
Elle eût donné, sans nulle peine,
Toute la gloire de *Turenne*
Pour un grain de Caffé-Moka.
Après mainte & mainte neuvaine,
De par *Quesnel* on me damna,
Comme *Escobar* & *Molina* ;
Et, qui pis est, on m'ennuya.
Je me dépitois de ma chaîne ;
Je n'y tins point !... Avec regrets
Je quittai l'Ecole guerrière.
Adieu mes belliqueux projets !
Adieu la palme militaire,
Et mes combats & mes succès !
Force invisible ! O Providence !
Quels sont tes décrets absolus !
Peut-être, sans *Jansénius*,
J'eusse été Maréchal de France.

Vous aimerez la franchise avec laquelle il parle de ses occupations poëtiques, la gaîté dont il assaisonne ce détail, & la morale qui le termine.

Je fis des Drames lamentables ;
Des vers malins, des Madrigaux ;
Et des Epîtres fort coupables,
Où j'ôtois le masque à des sots,
Assurément très-respectables.
Nouvelles amours, vers nouveaux ;
De mes jours c'étoit le systême,
Et j'avois un plaisir extrême
A me moquer de mes travaux.
Qu'il est insensé, qu'il est dupe,
Celui qu'attriste son talent !
Tant qu'il amuse, il est charmant :
Il perd son prix, dès qu'il occupe.
Quels attraits a donc ce vain bruit
Que l'on appelle renommée ?
Ah ! trop souvent cette fumée
Etouffe ceux qu'elle séduit.
Comment se peut il qu'on se livre
A l'espoir lointain & confus
De ressusciter dans un Livre,
Et de ne commencer à vivre,
Que du moment qu'on ne vit plus !....

D'une rêverie inquiette
Ne suivons point l'égarement;
Dans l'avenir dès qu'on se jette,
On fait un larcin au présent.
Songeons, lorsque le jour commence,
A l'embellir jusqu'à la fin:
Gardons toujours une espérance,
Pour l'opposer au noir chagrin;
Pour les revers un front serein,
Pour l'instant une jouissance,
Un desir pour le lendemain.

Je finis, Monsieur, par ce morceau plein de force & de lumière contre l'absurde & téméraire Philosophie du jour.

Penseurs célèbres, pauvres gens,
Qui sur le systême du monde,
Balbutiez vos argumens,
Et dont l'ignorance profonde,
Depuis plus de quatre mille ans,
Des mêmes rébus nous inonde
Sous mille titres différens:

Vous m'amuſez bien, je vous jure,
Et j'aime votre ſérieux,
Lorſque, rêvant à l'aventure,
Chacun de vous, à qui mieux mieux;
Croit deviner la contexture
De ce globe myſtérieux,
De cet édifice pompeux,
De ce grand corps de la nature
Dont le moteur eſt dans les Cieux.
Cette ame par-tout répandue,
L'un dans le feu croit la trouver;
L'autre ſoutient & croit prouver
Que c'eſt l'eau qui la diſtribue:
Cet autre, bavard éternel,
Adopte l'air qui l'environne,
Pour le mobile univerſel,
Et s'en nourrit, quand il raiſonne.
Celui-ci ſe bat pour le plein;
Celui-là ſe perd dans le vuide;
Au Grand-Tout, chef-d'œuvre divin,
L'un veut que le haſard préſide;
L'autre y ſoupçonne du deſſein.

Tantôt la matière engourdie
Est brute, oisive & sans ressort;
Et tantôt, pleine d'énergie,
L'univers lui doit son accord.
Eh, de cet embarras extrême
Qui vous empêche de sortir?
Adorez un Etre-Suprême,
Sans chercher à le définir:
Qu'il soit de tout cause première;
Qu'il anime les élémens,
Sème dans les airs transparens
Les globules de la lumière,
Et nous la jette par torrens;
Qu'il ait une puissance entière
Sur la mort, la vie & le temps:
Dès lors, raisonneurs inutiles,
Si par lui tout est dirigé,
Reposez-vous, dormez tranquilles:
Voilà votre globe arrangé.

Ce pur flambeau, cet œil du monde,
Etincelant au haut des Cieux,

Seroit-il donc l'effet heureux
D'une matière vagabonde ?
Eſt-ce elle qui règle le cours
De ces milliers d'aſtres nocturnes,
Qui, dans leurs phaſes taciturnes,
Réparent l'abſence des jours ?
Eſt-ce elle qui donne à la terre
Son majeſtueux appareil,
Et cette marche circulaire,
Préſentant ſa mobile ſphère
A tous les aſpects du Soleil ?
Autour de cette active maſſe,
Quelle main répandit les mers,
Et fit, dans un fluide eſpace,
Ondoyer ce voile des airs,
Qui la balance & qui l'embraſſe ?
Sont-ce des atômes errans
Qui, de la plus foible ſemence,
Ont élevé ce chêne immenſe,
Vainqueur de la foudre & des ans ?
Eh, quoi ! Sophiſtes déſolans,
Un concours ſans intelligence

Fait bruire l'haleine des vents,
Allume l'âtre des volcans,
Sur nos têtes fixe & condense
Ces eaux, ces nuages brillans,
Dépositaires bienfaisans
Et des promesses du Printemps,
Et des trésors que l'abondance
Verse en Automne sur nos champs?.....
Martyr d'une folle chimère,
Tu cherches le bruit & l'éclat:
C'est ton esprit qui se débat
Quand ta coscience t'éclaire.

Delalain a fait tirer sur du papier de Hollande un certain nombre d'exemplaires de cette jolie Epître, même format que *Les Baisers*, en faveur de ceux qui, dans ce format & de ce papier, ont la collection des œuvres de M. *Dorat*.

Je suis, &c.

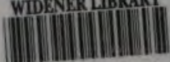
A Paris ce 30 Avril 1771.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SECOND VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.

Fin de la Table des Matières de ce second volume de l'Année Littéraire 1771.

1174




WIDENER LIBRARY
HX IIPK Q

